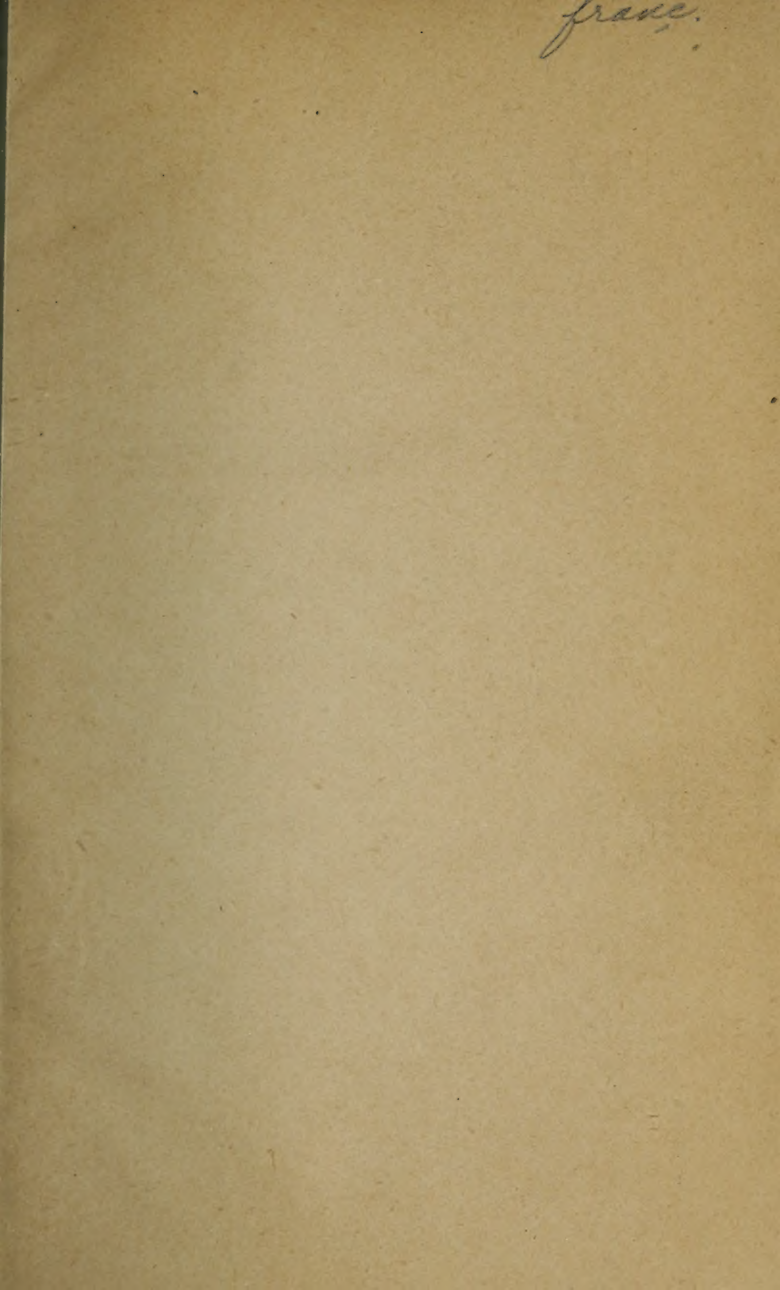

U d'/of OTTAWA
39003002563244




franç.

# THÉATRE

DE

# J. F. BAYARD

---

XII

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

# THÉATRE

DE

# J. F. BAYARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

**PAR M. EUGÈNE SCRIBE**

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

## TOME DOUZIÈME


PARIS,

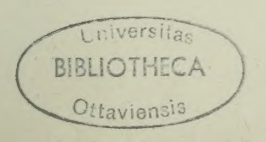
L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

---

1858



# LAURE ET DELPHINE,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 21 octobre 1851.

---

En société avec M. Ch. Potron.

## Personnages :

FRANCOVILLE, marchand retiré [1].

Mlle Hélène FRANCOVILLE, sœur de Francoville [2].

DELPHINE [3], LAURE [4], filles de Francoville.

LE COMTE DE ROZAN, préfet du département [5].

ALBERT BURTON, ami de la famille Francoville [6].

MORTIMER DE VARANNES, neveu de M. de Rozan [7].

UN DOMESTIQUE [8].

La scène est chez Francoville : au premier acte, dans une maison de campagne ; au deuxième acte, à Paris.

### ACTEURS :

[1] M. Villars. [2] Madame Mélanie. [3] Mademoiselle Figeac. [4] Mademoiselle Luther. [5] M. Dupuis. [6] M. Armand. [7] M. Lesueur. [8] M. Bordier.

# LAURE ET DELPHINE

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne; portes au fond; portes latérales.

### SCÈNE PREMIÈRE

DELPHINE, M^lle FRANCOVILLE, LAURE, FRANCOVILLE.

(Mademoiselle Francoville, Delphine et Laure, sont assises à gauche autour d'une table à ouvrage. Francoville est assis à droite sur une causeuse, et tient des journaux à la main.)

LAURE.

Eh bien ! petit père, as-tu bientôt fini ?

FRANCOVILLE.

Fini ! je ne suis encore qu'à la seconde colonne !

LAURE, se levant.

Depuis une heure !...

FRANCOVILLE.

Mais, dame !... tu crois que ça se lit comme ça la politique... Quand on n'en a pas l'habitude... et qu'on n'est pas encore très au courant ?

M^lle FRANCOVILLE.

Ah! le fait est, mon frère, que lorsque vous vendiez du fil et du coton rue de la Verrerie, au *Gros Écheveau*...

FRANCOVILLE.

Je n'avais pas le temps, c'est clair, d'approfondir toutes ces choses-là... et quand je pense que j'ai pu vivre ainsi jusqu'à présent, sans savoir un seul mot d'administration générale et

d'économie politique... sans en connaître d'autre que celle de ma maison !...

Mlle FRANCOVILLE.

Cela ne vous a pas empêché de faire votre fortune ; et qu'est-ce qu'il vous faut de plus, à vous autres hommes ? (A part.) Ils sont si matériels !...

FRANCOVILLE, se levant, en tenant à la main plusieurs journaux.

Ce qu'il me faut ? patience ! A présent que je suis rentier, propriétaire retiré dans un château à moi ! dans une commune dont je suis le premier citoyen, entouré de riches voisins qui sont mes amis politiques, je m'instruis, je m'éclaire :

Air du *Piége*.

Tous les matins je lis mes trois journaux,
Trois bons mètres de politique ;
Des nuances de leurs drapeaux
A m'en faire une je m'applique.

LAURE.

Quoi ! trois journaux !...

Mlle FRANCOVILLE.

Au temps où nous vivons,
Beaucoup de gens font un pareil mélange...
Ils prennent trois opinions,
Pour en avoir deux de rechange.

FRANCOVILLE.

J'en prendrai une bonne, et alors...

LAURE.

Eh bien ! oui, là, petit père... alors tu seras bien savant... mais en voilà assez pour aujourd'hui... (Allant à lui et prenant les journaux.) Voyons, laisse donc un peu ce vilain journal, car voilà plus d'une heure que nous sommes là à ne rien dire !

FRANCOVILLE.

Eh ! mais...

Mlle FRANCOVILLE, se levant.

Oh ! avec elle il faudrait toujours bavarder !

LAURE.

Mais c'est plus amusant que de soupirer à chaque instant en levant les yeux au ciel, comme vous, mademoiselle ma tante !...

Mlle FRANCOVILLE.

Laure !...

LAURE.

Ou de rester baissée sur son ouvrage, sans travailler ; comme ma chère sœur.

DELPHINE, sortant de sa rêverie, et se levant.

Moi ?

LAURE.

Ouf ! voilà le premier mot depuis ce matin. C'est bien heureux !

DELPHINE, avec douceur.

Enfant !...

Mlle FRANCOVILLE.

Mais voyez un peu cette petite fille !...

LAURE.

Petite fille, petite fille !... Écoutez donc, ma tante Hélène ! j'ai seize ans... deux ans de moins que ma sœur, et vingt ans de moins que vous...

Mlle FRANCOVILLE.

Je n'ai pas compté avec vous !...

LAURE.

Oh ! si nous comptions, il y aurait peut-être deux de plus !... Nous sommes toutes les trois à marier... et on dit que ce n'est pas toujours la plus jeune qui a le moins de chance ?...

Mlle FRANCOVILLE.

Se marier !... elle y pense déjà !

LAURE.

Tiens ! vous y pensez bien encore !

FRANCOVILLE, riant.

Ha ! ha ! ha ! c'est vrai !

DELPHINE.

Ma sœur !

LAURE.

Oh ! c'est convenu... Tu passeras la première ; je ne me marierai qu'après... mais dépêche-toi, car je suis pressée, je t'en préviens !

Mlle FRANCOVILLE, à part.

Ça fait pitié !

FRANCOVILLE, prenant les bras de ses deux filles sous les siens.

Oui, mes chers enfants, oui, je vous marierai toutes les deux... l'aînée d'abord, c'est naturel... à des maris ayant de la fortune, une position, j'y tiens !

LAURE.

Dame ! si ça te fait plaisir, tu es le maître !

DELPHINE.

Ah ! une position !

FRANCOVILLE.

Je l'exige, j'en ai le droit... Tenez, l'autre jour, au bal du receveur général... vous dansiez toutes les deux, et moi, je jouissais de vous voir si jolies, si bien mises ! quand, tout à coup, un monsieur que je ne connaissais pas, dit à son voisin : Quelles sont donc ces deux charmantes personnes ?

LAURE.

Il a dit charmantes !... il devait être bien, ce monsieur-là !

FRANCOVILLE.

C'était un noble ; car l'autre lui dit : Mon cher de Varannes, ce sont les deux filles de monsieur Francoville... un riche négociant retiré dans ce département... il double sa fortune dans les

sucres... et ses filles auront chacune au moins trois cent mille francs de dot... Elles sont superbes, reprit M. de Varannes.

LAURE.

Il a dit superbes!...

DELPHINE.

Les trois cent mille francs nous faisaient monter.

FRANCOVILLE.

Non, il disait cela d'un air de franchise.. et moi j'étais heureux.

DELPHINE, l'embrassant.

Cher papa!

LAURE, l'embrassant aussi.

Que tu es bon!...

Mlle FRANCOVILLE.

S'il est permis d'écouter des choses pareilles... A Delphine, je ne dis pas... mais à un petite fille, qui est en pension!

LAURE.

Mais non, puisque je suis en vacances!...

Mlle FRANCOVILLE.

Ah! l'on s'en aperçoit... à vous voir courir dans le parc toute la journée... sans faire œuvre de vos dix doigts... et passer les soirées à valser avec un jeune homme.

FRANCOVILLE.

Laure?

LAURE.

Un jeune homme!... quel jeune homme?... où y a-t-il un jeune homme ici?

Mlle FRANCOVILLE.

Eh bien! mais... Albert!...

LAURE, riant.

Lui!... ha! ha! ha! d'abord, ce n'est pas un jeune homme, c'est notre ami d'enfance.

FRANCOVILLE, riant.

Ha! ha! elle a raison. (Delphine range vivement son ouvrage.) Le fils d'une pauvre femme, notre voisine, qui nous l'a recommandé en mourant... Écolier, il venait nous voir aux vacances... comme aujourd'hui, après sa sortie de Saint-Cyr... et si réservé...

Mlle FRANCOVILLE.

Un petit officier de vingt-deux ans!

FRANCOVILLE.

Sans fortune, douze cents francs d'appointements... Il est sans conséquence, le pauvre garçon!... il le sait bien... il se met à sa place... et je ne peux pas lui défendre de valser avec mes filles, si cela les amuse!...

LAURE.

Oh! oui, petit père, il danse si bien la redowa et la schottisch... n'est-ce pas, Delphine?...

DELPHINE.

Hein? tu dis?...

FRANCOVILLE.

Et la quotiche? qu'est-ce que c'est que ça?

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Mlle FRANCOVILLE.

Ce sont des danses étrangères,
Des pas lourds et disgracieux.

LAURE.

Oh! vos jambes sont routinières,
Les vieux pas vous plaisent bien mieux.

Mlle FRANCOVILLE.

Mais oui!... votre nouvelle danse
A d'autres il faut la laisser,
Quand on a du goût, de l'aisance!

LAURE, bas à Delphine.

Et qu'on ne peut plus la danser!...

Mlle FRANCOVILLE.

Belle invention !...

LAURE.

Mais tu verras, petit père, comme c'est gentil!... surtout quand c'est Delphine qui danse!...

DELPHINE.

Moi!...

LAURE.

Oui, parce qu'alors c'est moi qui tiens le piano... et je les vois dans la glace, c'est charmant... Delphine a un petit air penché qui est délicieux!...

DELPHINE, riant.

Ha ! ha ! ha ! es-tu folle?

LAURE.

Au lieu que, lorsque c'est toi qui nous accompagnes, tu t'embrouilles toujours... et je ne m'y reconnais plus!

Mlle FRANCOVILLE.

Le grand mal!...

FRANCOVILLE, riant.

Petite jacasse, va!

ALBERT, en dehors.

Portez cela dans la bibliothèque!...

DELPHINE.

C'est lui!

(Albert paraît.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, ALBERT. (Il tient à la main une rose et une pensée.)

LAURE, courant à lui.

Ah! vous voilà, Albert, vous arrivez bien à propos! Nous

parlions de vous... de la schottisch, c'est tout comme... vite, je vais me mettre au piano... prenez ma sœur dans vos bras... pour montrer à petit père.

DELPHINE, s'éloignant.

Eh! mais, y penses-tu?

ALBERT, riant.

Mademoiselle...

M$^{lle}$ FRANCOVILLE.

Laure!...

FRANCOVILLE.

Ah! mon cher, ces demoiselles me vantaient vos talents sur la valse!... il paraît que vous êtes d'une force... oh! mais d'une force!...

ALBERT, riant.

Étourdissante!

FRANCOVILLE, riant aussi.

Étourdissante!... Ah! ah! c'est le mot, car votre quotiche, sotiche leur fait tourner la tête!... Mais d'où venez-vous donc maintenant, coureur, qu'on ne vous a pas vu ce matin?

ALBERT, avec intention, regardant Laure.

Effectivement, ce matin je n'ai encore vu personne!

LAURE.

Oh! les jolies fleurs que vous tenez là!...

ALBERT.

Je les ai cueillies pour vous... (Se reprenant.) Mesdemoiselles.

(Mouvement de mademoiselle Francoville.)

LAURE.

Moi, j'adore les roses... je prends celle-ci.

ALBERT.

Ah! alors, Delphine, ma pauvre pensée...

DELPHINE.

Merci !... c'est une fleur que j'aime beaucoup.

Mlle FRANCOVILLE, avec dépit.

Moi, je ne peux pas les souffrir... les roses non plus!

LAURE, bas à Albert.

Parce que vous l'avez oubliée, maladroit.

FRANCOVILLE.

Les belles fleurs! et dire que c'est de mes jardins...

ALBERT.

Mais, non... c'est de celui de la préfecture.

Mlle FRANCOVILLE.

Vous êtes allé jusqu'à Angers!... chez monsieur le préfet!

ALBERT.

Oui, Mademoiselle... J'avais quelques renseignements à lui demander sur un banquier...

Mlle FRANCOVILLE.

Et vous avez vu monsieur le préfet!

ALBERT.

Sans doute... il m'a même remis pour monsieur Francoville quelques volumes, que je viens d'apporter... la Richesse des nations, de Smith...

FRANCOVILLE.

La Richesse des nations!

ALBERT.

Et Jérémie Bentham!...

FRANCOVILLE.

Et Jérémie Branthôme!

DELPHINE.

Bentham, mon père.

FRANCOVILLE.

Benthôme, c'est ce que je disais... mes auteurs favoris... Comme il connaît mes goûts, ce cher préfet!...

Mlle FRANCOVILLE.

Et il ne vous a rien dit?

ALBERT.

Si fait!... J'oubliais...

FRANCOVILLE.

Quoi?

ALBERT.

Il m'a chargé de vous prévenir qu'il viendrait vous voir ce matin...

Mlle FRANCOVILLE, à part.

Allons donc!...

ALBERT.

Pour une affaire très-importante.

FRANCOVILLE.

Très-importante?

ALBERT.

Et très-pressée!...

Mlle FRANCOVILLE.

Très-pressée!... (A part.) Ah! mon Dieu!

LAURE.

Eh! mais, ma tante, qu'est-ce que vous avez donc?... vous voilà cramoisie... et papa aussi!

Mlle FRANCOVILLE.

Moi! je ne sais ce que vous voulez dire!...

FRANCOVILLE.

Par exemple! moi!...

ALBERT, bas à Laure.

Il faut que je vous parle.

LAURE.

Hein!

ALBERT, rencontrant les regards de Delphine.

Ah! Mesdemoiselles, je vous annonce que j'ai tout disposé pour la promenade sur l'eau que nous avions projetée hier!

LAURE.

Oui, oui, c'est cela... Il fait un temps superbe, et vous me ferez ramer, n'est-ce pas?

M^lle^ FRANCOVILLE.

Encore une idée!

LAURE.

Oui, je rame très-bien... ce n'est pas comme Delphine... l'autre jour elle a failli nous faire chavirer... heureusement Albert était en face d'elle... il s'est jeté sur les rames et il nous a sauvées.

DELPHINE, souriant.

C'est dire que je n'y entends rien...

LAURE.

Mais aujourd'hui...

M^lle^ FRANCOVILLE.

Aujourd'hui, Mesdemoiselles, votre père attend monsieur le préfet... et vous feriez mieux d'aller vous habiller pour le recevoir.

FRANCOVILLE.

C'est juste!

DELPHINE.

Oui, ma tante.

LAURE.

De la toilette pour lui? c'est bien la peine!...

M^lle^ FRANCOVILLE.

Pourquoi donc pas?

LAURE.

Parce qu'à son âge...

Mlle FRANCOVILLE.

Son âge!... son âge!... un homme de quarante ans, qui n'en paraît pas plus de trente-huit!...

LAURE.

Ah! je n'en dis pas de mal pour ça... D'abord, moi, j'aime beaucoup les autorités... les préfets surtout!...

ALBERT.

Je vous préviens que monsieur de Rozan doit venir avec son neveu.

FRANCOVILLE.

Ah! il a un neveu?

ALBERT.

Qui a le même âge que lui.

LAURE.

Bon! quatre-vingts ans à eux deux!

ALBERT, souriant.

Un gentilhomme qui s'est formé à la campagne pour briller à Paris... Un grand chasseur qui a usé sa voix à crier après ses chiens.

FRANCOVILLE.

Delphine!...

DELPHINE.

Mon père?

FRANCOVILLE.

Dis à Joseph de préparer une collation... Il aime beaucoup les collations, ce cher préfet.

Mlle FRANCOVILLE.

Oui, du madère, des biscuits...

FRANCOVILLE.

Et des fruits, mes plus beaux fruits.... Je veux lui montrer qu'on s'entend en horticulture!

ALBERT, bas à Laure.

Je vous attendrai ici?

LAURE, bas.

Dame! je tâcherai!...

(Delphine et Laure sortent à gauche.)

FRANCOVILLE, à Albert.

Et vous, mon bon ami, qui êtes aussi de la maison, faites moi donc le plaisir de dire au jardinier de ratisser toutes les allées... et de lâcher le grand jet d'eau.

ALBERT.

J'y vais, Monsieur... (A part, avec dépit.) Ils restent!...

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE III.

FRANCOVILLE, M^lle FRANCOVILLE.

M^lle FRANCOVILLE.

Ah! je suis bien émue!...

FRANCOVILLE, d'un air radieux.

Eh bien! ma sœur?...

M^lle FRANCOVILLE.

Eh bien! mon frère?

FRANCOVILLE.

Il va venir, ce cher préfet, et vous ne vous doutez guère de la charmante surprise que nous vous ménageons.

M^lle FRANCOVILLE.

Une surprise!... ah! mon Dieu!... vous savez donc, mon frère, pourquoi monsieur le préfet vient ce matin?

FRANCOVILLE, avec fatuité.

Je crois que oui... je m'en flatte.

M^lle FRANCOVILLE.

Et qui vous le fait croire? qui vous fait supposer?..

FRANCOVILLE.

Supposer?... Tout est convenu, j'ai sa parole...

Mlle FRANCOVILLE.

Sa parole... déjà!... Ah! mon frère, c'est aller un peu vite!...

FRANCOVILLE.

Comment!... un peu vite!... quand on a attendu si longtemps.

Mlle FRANCOVILLE.

C'est vrai!... et puis il a compris que je savais tout...

FRANCOVILLE.

Et comment cela? qui vous l'a dit?

Mlle FRANCOVILLE.

Mais ses regards, ses prévenances! (Mettant la main sur son cœur.) et puis quelque chose là qui ne trompe jamais...

FRANCOVILLE.

Quelque chose là?... qu'est-ce qu'elle me conte? Quelque chose vous a dit que je suis sur la liste des conseillers municipaux?

Mlle FRANCOVILLE.

Municipaux!

FRANCOVILLE.

Qu'il désire me lancer dans la vie politique!

Mlle FRANCOVILLE.

Vous!

FRANCOVILLE.

Et que dans ce moment on songe à moi pour la mairie!...

Mlle FRANCOVILLE.

Mon frère!... Ah! vous croyez... que c'est pour cela!...

FRANCOVILLE.

Qu'il vient ce matin!

M^lle FRANCOVILLE.

Et que, depuis un mois, il m'accable d'hommages, de prévenances, de petits soins... qu'il est toujours près de moi à soupirer... et à me dire, comme hier encore... Ah ! c'est un bien honnête homme que monsieur votre frère... on serait heureux d'entrer dans sa famille.

FRANCOVILLE.

Il vous a dit cela!... Bah !

M^lle FRANCOVILLE.

Et bien des choses encore auxquelles le cœur d'une femme ne se trompe pas.

FRANCOVILLE.

Ha ! ha ! ha!... Enfin, ma pauvre sœur !...

M^lle FRANCOVILLE.

Ha ! ha ! ha !... mon pauvre frère, si vous n'y voyez pas plus loin en politique !... Je vais m'habiller...

FRANCOVILLE.

Eh ! pourquoi donc ne deviendrais-je pas un homme politique comme un autre !... Monsieur le préfet me l'a bien dit... avec du jugement, j'en ai... de la fortune... j'en ai beaucoup... un homme arrive à tout... Je vais mettre une cravate et un habit...

AIR de *la Cracovienne.*

M^lle FRANCOVILLE.

Allons ! bonne chance !
Je vous fais d'avance
Mes vœux et mon compliment.

FRANCOVILLE.

Moi, je vous en offre autant !

M^lle FRANCOVILLE.

Préparez, mon frère,
L'écharpe du maire !

FRANCOVILLE.

Vous, ma sœur, il faut songer
A votre fleur d'oranger!

ENSEMBLE.

Allons, bonne chance, *etc.*

(Il sort par la droite; mademoiselle Francoville par une porte du fond, à gauche; Albert entre vivement par celle du milieu.)

## SCÈNE IV.

ALBERT, puis LAURE.

ALBERT, descendant la scène.

Enfin!

LAURE, entr'ouvrant une petite porte à gauche.

Êtes-vous seul?

ALBERT.

Vous voilà!...

LAURE.

Certainement, me voilà!... Vous aviez l'air si malheureux! Et ce n'est pas sans peine, au moins; car pour descendre la première, je me suis tant dépêchée!...

ALBERT.

On ne s'en douterait pas.

LAURE.

Vrai! ma toilette?...

ALBERT.

Charmante!...

LAURE.

Et je n'ai pas été longtemps à la faire!

ALBERT.

Aussi, y avez-vous oublié quelque chose!

LAURE.

Quoi donc ?

ALBERT.

Cette rose que vous aviez préférée...

LAURE.

Elle n'allait pas à ma toilette.

ALBERT.

Ah ! faire de cela une question de coquetterie !

LAURE.

Ah ! çà, mais, après m'être tant dépêchée, si je ne suis venue ici que pour avoir des reproches, je m'en vais, savez-vous ?

ALBERT, la retenant.

Oh ! non ! pardon, restez, de grâce ; j'avais tant besoin de vous voir, de vous parler... car, ce matin, je ne vous ai pas vue comme d'habitude...

LAURE.

Oh ! ce n'est pas de ma faute !

ALBERT.

En vérité !

LAURE.

Mais je n'aurais pas dû vous dire cela.

ALBERT.

Oh ! si, si... dites-le-moi... j'ai besoin de l'entendre ; j'étais si malheureux ! je suis resté deux heures sous vos croisées...

LAURE.

Je savais bien que vous étiez là.

ALBERT.

Sans m'avoir vu !... Ah ! c'est charmant !...

LAURE.

C'est charmant ! c'est charmant ! Le beau mérite à moi, vous y êtes tous les jours, à la même heure !... Mais ce matin, quand

je me suis levée, ma sœur travaillait près de la fenêtre, et depuis longtemps... Et moi, je ne pouvais vous voir que pardessus sa tête, comme ça... C'était ennuyeux!

ALBERT.

J'avais cru cependant apercevoir votre jolie main qui soulevait un rideau...

LAURE.

Oh! ça, c'est une idée.

ALBERT.

Dame! je le crois, puisque vous n'avez pas vu le baiser que je vous ai envoyé!

LAURE.

Vrai!... Voilà comme les bonnes choses se perdent.

ALBERT.

Alors, de peur d'être remarqué en restant plus longtemps, j'ai quitté le jardin, et suis allé dans la campagne penser à vous...

LAURE

Bien vrai?

ALBERT.

Est-ce que je ne pense pas toujours à vous?

LAURE.

Mais il ne faut pas me dire cela...

ALBERT.

Ne le savez-vous pas?

LAURE.

Eh! mon Dieu! si... Puisque je l'ai deviné tout de suite, bien avant même que vous m'en ayez fait l'aveu!...

ALBERT.

Ah! que c'est gentil!

LAURE.

Quoi donc?

ALBERT.

Ce que vous me dites.

LAURE.

Pourquoi ?

ALBERT.

Pourquoi?... Mais parce qu'il y a en vous un charme, une grâce, des trésors de candeur, d'esprit, de sentiment, que tout le monde ignore, que moi seul je connais... Oh! oui... de sentiments, n'est-ce pas, éternels et purs comme les miens?

LAURE.

Voulez-vous bien vous taire, Monsieur? Voilà encore que vous me faites peur... Vous savez bien que je n'aime pas que vous me parliez sur ce ton-là... que vous me regardiez ainsi...

ALBERT.

Pardon... pardon de cette exaltation, dont je ne suis pas maître... Que voulez-vous ? quand je vous vois si bonne et si jolie...

LAURE, avec coquetterie.

Je suis donc jolie, vraiment ?

ALBERT.

Vous me le demandez !

LAURE.

Aussi jolie que ma sœur? Elle est jolie, Delphine.

ALBERT.

Je n'en sais rien.

LAURE.

Comment ?

ALBERT.

Je ne vois que vous, vous seule !...

LAURE.

Si l'on vous entendait!... Delphine, surtout, qui me regarde

comme une enfant, parce que je ne suis pas sérieuse comme elle.

ALBERT.

Oui... Le fait est qu'elle est si grave, si réfléchie...

LAURE.

Et je crois vraiment que ça augmente depuis un mois... vous devez remarquer... car enfin, elle est toujours en tiers avec nous...

ALBERT.

Oui... et même cela me gêne beaucoup... Mais pourquoi donc cette mélancolie ?

LAURE.

Est-ce que je le sais ? Elle est si mystérieuse!...

ALBERT.

Un amour contrarié, peut-être ?

LAURE.

Un amour!... elle?... Ah ! bien, oui !...

ALBERT.

Pourquoi ne se marie-t-elle pas ?... à dix-neuf ans...

LAURE.

Je n'en sais rien non plus... On ne parle jamais de mariage quand je suis là... si ce n'est ma tante, qui dit toujours qu'il faut que les aînées soient mariées les premières!... que c'est leur droit, qu'elle y tient !...

ALBERT.

Eh bien ! on mariera votre sœur... J'ai idée qu'on pense à elle!... Mais votre père?

LAURE.

Oh ! lui, c'est autre chose !... Quand il ne lit pas la politique, il dit qu'il veut pour ses filles, l'aînée d'abord, de bons partis qui aient une grande fortune... une belle position... il a raison, n'est-ce pas ?

ALBERT, ému.

Vous trouvez ?

LAURE.

Oh ! je sais que vous n'avez pas une grande fortune.

ALBERT.

Ni une belle position !...

LAURE.

Mais ça viendra... D'abord, vous avez votre oncle de Bénarès qui est riche, bien riche, et dont vous êtes le seul héritier... Vous aime-t-il bien?

ALBERT, lui tendant la main.

Laure, j'ai un conseil à vous demander... un conseil d'où dépendent mon bonheur, ma vie !...

LAURE.

Ah ! comme vous me dites cela!...

DELPHINE, appelant du dehors.

Laure !

LAURE.

Ah ! ma sœur... Dites-moi, peut-elle être du conseil?

ALBERT.

Pourquoi pas? Mais c'est vous seule qui en déciderez... c'est vous seule qui comprendrez combien je suis malheureux !

LAURE.

Malheureux, vous?

## SCÈNE V.

LES MÊMES, DELPHINE.

DELPHINE, entrant.

Laure !

LAURE, courant à elle.

Ah ! ma bonne petite, viens donc!... Voici Albert qui veut nous demander un conseil.

DELPHINE.

Monsieur Albert?...

ALBERT.

Oui, Mademoiselle. Je viens à vous comme à une... (Se reprenant.) comme à mes deux sœurs !...

LAURE.

Et vous faites bien... (Regardant Delphine.) N'est-ce pas?... Ah! vous devez être content d'elle... Tenez, elle s'est parée de votre pensée!... quoique ça n'aille pas du tout avec sa robe.

ALBERT, tendant la main à Delphine.

Ah ! que vous êtes bonne, Delphine !

DELPHINE, souriant.

Mon Dieu ! c'est tout simple... il y a des pensées qui ne gâtent jamais rien !

ALBERT, riant.

Ce n'est pas comme les roses !

LAURE.

Voyons, Monsieur, ce conseil !... (A sa sœur.) Tiens, asseyons-nous là toutes deux... (Elle la fait asseoir près d'elle sur la causeuse.) Et maintenant, nous voilà prêtes à vous entendre, consultez-nous!...

ALBERT.

Mesdemoiselles.....

LAURE.

Et d'abord, je...

DELPHINE.

Mais tais-toi donc ! il parle...

ALBERT.

Vous le savez, je n'ai pour toute fortune que mon épée de

sous-lieutenant que j'ai gagnée à Saint-Cyr, et qui, par le temps qui court, ne me mènera pas bien loin.

LAURE.

C'est égal, c'est gentil, je voudrais vous voir en uniforme!... J'adore ça... avec de petites moustaches!

DELPHINE.

Oh! pas moi... un uniforme me fait peur... il donne des idées de batailles, de périls, de blessures... de mort!...

LAURE.

Tu es poltronne, toi.

ALBERT.

Oh! ce n'est pas là ce qui m'effraye!... et, s'il suffisait de risquer sa vie!... Mais l'avancement qu'il est permis d'espérer alors peut être si lent! et il y a des circonstances où il ne me suffirait pas... Par exemple, si j'aimais, si mes vœux s'adressaient à une jeune fille... dont le père exigeât une fortune... une position...

DELPHINE, à part.

Ah! mon Dieu!

LAURE.

Le fait est que l'épaulette et la paie d'un sous-lieutenant...

DELPHINE.

Mais laisse donc continuer!... Si monsieur Albert a un autre moyen...

ALBERT.

Oui, sans doute; et c'est là-dessus que je veux vous consulter... (Il passe derrière la causeuse, et s'appuie, entre elles deux, sur le dossier.)

DELPHINE, souriant.

Vois-tu?

LAURE.

J'écoute.

ALBERT.

Vous savez que j'ai un oncle à Bénarès... un frère de ma

mère, négociant habile, aventureux, infatigable, qui se trouve à la tête d'une grande entreprise, et d'une immense fortune!... Il voulait, quand j'étais bien jeune, m'avoir près de lui... Mais ma mère vivait alors... mon départ l'aurait tuée... Je refusai.

LAURE.

Ce fut peut-être un malheur!

DELPHINE.

Quitter sa mère!... Oh! vous avez bien fait!...

ALBERT, s'éloignant de la causeuse.

Aujourd'hui que je suis orphelin... (Il s'arrête et essuie une larme. — Les jeunes filles le regardent avec émotion. — Il reprend après un silence.) mon oncle m'écrit de nouveau, pour me presser de le rejoindre... Vieilli par la fatigue plus que par l'âge, il veut me placer à la tête de ses affaires, il me montre un avenir magnifique; et enfin, il semble mettre à ce prix son amitié!...

LAURE, d'un air dédaigneux.

Oh!

ALBERT.

Et sa succession!...

LAURE, d'un ton contraire.

Ah!

DELPHINE.

Et vous hésitez?...

ALBERT.

Mon premier mouvement a été de refuser encore... Quitter mon pays, tous ceux que j'aime... et cet état que j'avais choisi, cette épée dont j'étais fier... Il me semblait que donner ma démission, c'était déserter!

DELPHINE, se levant.

Alors ne partez pas.

LAURE, se levant.

On est fusillé quand on déserte?

ALBERT.

Oh! ce n'est pas le cas... et puis j'ai pensé que je pouvais peut-être obtenir une permission du ministre... sans renoncer à mon épaulette!... J'ai écrit pour cela... Je me suis fait appuyer par monsieur de Rozan...

LAURE.

Le préfet ?

DELPHINE.

Et si le ministre consent?

ALBERT.

Qu'en pensez-vous? Que faut-il faire? Que me conseillez-vous?...

LAURE.

Moi, je vous conseille de partir.

ALBERT.

Ah!...

DELPHINE.

Oh! vous expatrier ainsi... aller si loin de nous... pour toujours peut-être!...

LAURE.

Écoute donc, un oncle millionnaire, ça vaut bien la peine qu'on se dérange un peu.

DELPHINE.

Oh! toi, tu ne penses qu'aux millions...

LAURE.

Tiens, c'est gentil! ça mène à tout... à une position, comme dit mon père...

ALBERT, un peu piqué.

Et moi... au fait, ne dois-je rien à mon oncle, le frère de ma bonne mère?... Il m'aime.... il me tend les bras, et je sens là comme un remords d'hésiter si longtemps!...

DELPHINE.

Je comprends... il faut faire quelque chose pour ceux qui

nous aiment... quoi qu'il puisse nous en coûter... (Avec effort.) Partez, Albert ! partez !

ALBERT.

Oui, oui... d'ailleurs, c'est le conseil que me donne aussi Julien, mon vieux Julien... vous savez, ce vieux serviteur de ma famille, dont je vous ai parlé si souvent... cet ami si dévoué !

DELPHINE.

Ce vieillard qui n'a que vous pour soutien ?...

ALBERT.

C'est l'honneur même !...

LAURE.

Alors, vous partirez ?

ALBERT.

Oui... après avoir assuré son existence chez mon banquier, sur le modeste héritage de ma mère.

AIR : *Petit enfant...*

Mais au retour, le reverrai-je encore,
Mon vieux Julien ?... Ah ! l'absence, le temps...
Qui sait ? peut-être un malheur que j'ignore,
Ne font-ils pas bien des cœurs inconstants ?

LAURE.

Quoi !

DELPHINE.

Vous croiriez ?...

ALBERT.

Bravant le malheur même...
Le temps, l'absence où vont s'user mes jours,
Je reviendrai fidèle à ce que j'aime !...
Vous qui m'aimez, m'aimerez-vous toujours ?
(Il a pris la main de Laure à la dérobée.)

DELPHINE, se tournant vers eux.

En doutez-vous ?

LAURE.

Pauvre garçon! donne-lui donc la main, Delphine!...

(Delphine lui tend la main, qu'il serre.)

ALBERT.

Oh! merci!...

LAURE, gaiement.

Ah! une voiture!... quelqu'un qui nous arrive! (Elle court au fond, Albert se détourne pour cacher son trouble. Delphine essuie des larmes.) C'est la livrée de monsieur le préfet!... Le voilà lui-même en personne... il descend de son équipage!

DELPHINE.

Ah!... J'oubliais les ordres de ma tante!...

ALBERT.

Et moi qui n'ai pas prévenu le jardinier...

LAURE, toujours au fond.

Il est avec quelqu'un!... (Revenant à eux.) Ah! dites donc, c'est sans doute son neveu... il n'est pas beau!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE ROZAN, MORTIMER.

DE ROZAN, en dehors.

Par ici, mon cher!... par ici!...

MORTIMER, en dehors.

Le beau chien!... ah! sapristi! le beau chien!...

LAURE.

Il parle chien... c'est le neveu!... je le reconnais à la voix!

DE ROZAN, entrant.

Ah! voici ces demoiselles... et notre jeune sous-lieutenant.

MORTIMER, ricanant.

Ah! oui, je sais, j'ai déjà vu... (Regardant au fond.) C'est un Terre-Neuve!

LAURE, bas à Delphine, montrant Mortimer.

Vois donc, quelle toilette!

DE ROZAN.

Mesdemoiselles!... (Rappelant son neveu à demi-voix.) Mortimer!...

MORTIMER, saluant Laure et Delphine.

Ah! ces demoiselles... mille grâces!

LAURE, à part.

Mille grâces!... Il devrait bien en garder pour lui...

DE ROZAN.

Avez-vous prévenu Francoville de ma visite, monsieur Albert?

ALBERT.

Oui, Monsieur... en arrivant.

DELPHINE.

Et je cours vous annoncer à mon père, Monsieur.

DE ROZAN.

Comment donc... vous êtes bien pressée de nous quitter, mademoiselle Delphine?

DELPHINE.

Monsieur...

MORTIMER, à part.

Ah! c'est elle... l'aînée; par conséquent la jeune, c'est la cadette.

DE ROZAN, prenant une aquarelle sur la table.

Ces fleurs sont peintes par vous?... Oh! je sais que vous avez du talent... monsieur Albert m'a fait de vous ce matin un éloge... dont je suis encore tout ému!... (Delphine regarde Albert d'un air de reconnaissance.)

ALBERT.

Et ce que je vous ai dit, Monsieur, est loin encore de la vérité!... C'est un ange que mademoiselle Delphine...

DELPHINE.

Mais, taisez-vous donc, Albert... vous allez me faire rougir!

MORTIMER.

Ah! très-bien! très-bien!

LAURE.

Oh! quel air protecteur!

MORTIMER, pendant que de Rozan regarde l'aquarelle de Delphine.

Et nous, ma petite demoiselle, employons-nous bien nos vacances?

LAURE.

Ah! très-bien! très-bien! Monsieur...

DE ROZAN, occupé des fleurs.

Charmantes!...

MORTIMER.

Jouons-nous bien au volant, à cache-cache, au cerceau?

LAURE, piquée.

Au cerceau!...

ALBERT.

Qu'est-ce qu'il lui dit là?

MORTIMER.

Faisons-nous de bonnes parties d'âne?

LAURE.

Non, Monsieur, non... je n'aime pas les ânes!... et, si vous permettez, je vais, avec ma sœur, prévenir mon père que vous êtes là... (A part.) Attrape! (Elle remonte.)

MORTIMER, riant.

Ha! ha! ha! elle est très-naïve, cette petite!... (Albert rit à part.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANCOVILLE, M<sup>lle</sup> FRANCOVILLE.

FRANCOVILLE.

Que m'apprend-on?... Monsieur le préfet ici?

M[lle] FRANCOVILLE.

Et l'on ne nous a pas prévenus!

DELPHINE.

Nous sortions pour cela, ma tante.

FRANCOVILLE, à de Rozan.

Je parcourais les ouvrages que vous m'avez envoyés.

M[lle] FRANCOVILLE.

Et moi, j'étais à mon piano.

ALBERT, à part.

Ils s'habillaient! et quelle tenue!... Il y a quelque chose!...

DE ROZAN.

Mais nous étions en fort bonne compagnie... avec ces demoiselles.

MORTIMER.

Que nous retenions... (On le regarde. Il salue.)

DE ROZAN.

Voulez-vous me permettre de vous présenter mon neveu, monsieur de Varannes...

FRANCOVILLE.

Monsieur... ah!... je reconnais... j'ai déjà vu monsieur... au bal... J'en parlais à mes filles, ce matin...

MORTIMER.

Ah! trop de bonté!...

LAURE, bas à Delphine.

Ah! celui qui faisait notre éloge... ça me réconcilie avec lui.

M$^{lle}$ FRANCOVILLE.

Monsieur de Varannes... mais il y a près d'ici un château de ce nom...

MORTIMER.

C'est le mien, Madame.

M$^{lle}$ FRANCOVILLE.

Mademoiselle, Monsieur.

MORTIMER.

Pardon; oui, Mademoiselle... un vieux donjon, héritage de famille... où j'ai passé gaiement ma jeune existence!

ALBERT.

Et où il y a, dit-on, de fort belles chasses.

MORTIMER.

Oui, j'en ai de fort belles... et une meute superbe !... (A Francoville.) Ah! Monsieur... vous avez un beau chien.

FRANCOVILLE.

Ah ! oui, mon Terre-Neuve... Mortimer.

MORTIMER.

Mortimer!... vrai!... votre... il s'appelle comme moi!... ha ! ha ! ha!... (Tout le monde rit avec lui.)

FRANCOVILLE.

Oh! pardon!... pardon, Monsieur...

AIR *du Premier Prix.*

Nous changerons son nom bien vite!...

MORTIMER.

Pourquoi?... je n'y vois pas de mal;
C'est un fort beau nom qu'il mérite,
Car c'est un superbe animal.

L'intention était la même,
Sans doute, et je ne vois pas bien
S'il m'a pris mon nom de baptême
Ou si c'est moi qui prends le sien!

(On rit.)

LAURE, à Delphine.

Il est bon enfant!...

DE ROZAN.

Eh! mais, mon cher monsieur Francoville, mon neveu est un de vos administrés...

FRANCOVILLE.

Oh! si j'avais l'honneur d'être maire de la commune, mais...

DE ROZAN.

Mais vous l'êtes..

FRANCOVILLE.

Plaît-il, monsieur le préfet... Je suis...

DE ROZAN, lui tendant un papier.

Vous êtes nommé.

FRANCOVILLE.

Moi!

M^lle^ FRANCOVILLE.

Mon frère!

DELPHINE et LAURE.

Mon papa!

MORTIMER, lui serrant la main.

Enchanté!

FRANCOVILLE, ému.

La surprise... Je pensais si peu...

LAURE.

Oh! j'en suis bien aise... papa le désirait tant... il nous en parlait ce matin...

ALBERT, souriant à part.

Oh!

DELPHINE.

Laure!

MORTIMER, riant à part.

Enfant terrible!

FRANCOVILLE.

Oh! j'en parlais comme d'une chose possible.

DE ROZAN.

Et c'était justice!... Je n'ai fait qu'éclairer le vœu des électeurs, qui s'est trouvé d'accord cette fois avec mes plus chères sympathies... D'ailleurs, fortune, indépendance, entente des affaires, vous réunissez tout. Il n'y avait pas, sur la liste, un candidat plus digne sous tous les rapports... j'ai compris cela tout de suite... Lorsque l'on est, comme moi, depuis dix ans, dans la haute administration... on juge les hommes à première vue... et j'étais sûr d'ailleurs de faire plaisir à ces demoiselles...

M^lle FRANCOVILLE.

Monsieur...

ALBERT, à part.

Comme il regarde Delphine!

MORTIMER, à Laure.

Hum! hum!

LAURE.

Certainement!...

FRANCOVILLE.

Et venir pour cela... vous-même... en personne... c'est d'une bonté!...

DE ROZAN.

Oh! je viens pour cela... d'abord, et puis pour une affaire qui m'intéresse un peu... (Mademoiselle Francoville baisse les yeux. Francoville la regarde en souriant.)

LAURE, vivement.

Quoi donc!

DE ROZAN.

Ah! c'est mon secret.

MORTIMER, souriant.

Petite curieuse!

ALBERT, à part.

Une demande en forme!

FRANCOVILLE.

Mesdemoiselles, voyez donc un peu... si tout est prêt...

ALBERT, à part.

Comme c'est adroit!

FRANCOVILLE.

Je prierai ces messieurs d'accepter une petite collation.

MORTIMER.

Que nous acceptons. (A Laure.) J'accepte tout de votre main.

LAURE, riant.

Vous êtes gourmand!

AIR de *M. Hormille.*

ENSEMBLE.

Mlle FRANCOVILLE et FRANCOVILLE, aux jeunes filles.

Mes enfants, laissez-nous ensemble...
Mais c'est pour peu de temps, je crois;
Du mystère qui nous rassemble
Nous allons causer tous les trois.

DE ROZAN, à Mortimer et à Albert.

Mes amis, laissez-nous ensemble... *etc.*

DELPHINE, LAURE, ALBERT, MORTIMER.

Allons, nous vous laissons ensemble...
Nous sommes de trop, je le vois,
Et du secret qui vous rassemble
Vous pouvez causer tous les trois!

MORTIMER, bas à de Rozan.

Glissez un mot pour moi...

DE ROZAN, bas.

Sans doute.

MORTIMER, à Albert.

Montrez-moi donc le parc, mon cher...
Et nous caresserons en route
Mon homonyme... Mortimer!...

(Les jeunes filles sortent par la gauche, Albert et Mortimer par le fond.)

ENSEMBLE.

(*Reprise.*)

Mlle FRANCOVILLE, FRANCOVILLE.

Mes enfants, laissez-nous ensemble... *etc.*

DE ROZAN.

Mes amis, laissez-nous ensemble... *etc.*

DELPHINE, LAURE, ALBERT, MORTIMER.

Allons, nous vous laissons ensemble... *etc.*

## SCÈNE VIII.

### DE ROZAN, FRANCOVILLE, Mlle FRANCOVILLE.

FRANCOVILLE, à part.

Allons, ma sœur avait deviné juste. Enfin! la voilà casée!... quelle chance!

DE ROZAN, ramenant par la main mademoiselle Francoville, qui feignait de sortir.

De grâce, Mademoiselle, restez!... je tiens à votre présence... mais beaucoup...

FRANCOVILLE, à part.

Pauvre petite!... comme elle tremble!... Dame! c'est la première fois que ça lui arrive!...

Mlle FRANCOVILLE.

Mon Dieu ! Monsieur... si vous l'exigez... (Vivement.) D'ailleurs, je ne sais pas de quoi il s'agit.

DE ROZAN.

Mais, moi, je le sais... et je tiens beaucoup à votre assentiment... J'y compte... à moins que vous ne m'en vouliez d'avoir fait de votre frère un fonctionnaire public.

Mlle FRANCOVILLE.

Oh !... un maire de village !...

FRANCOVILLE.

Village ! village !... Trois cents feux pour le moins !

DE ROZAN.

Vous avez donc aussi de l'ambition, Mademoiselle?

Mlle FRANCOVILLE.

Mais certainement, Monsieur.

DE ROZAN.

Patience ! Monsieur Francoville me semble appelé par sa position à mieux que cela... nous y penserons... Mes services m'ont donné quelque crédit au ministère... et j'ai des amis politiques à la Chambre...

FRANCOVILLE.

Je m'occupe beaucoup de politique.

DE ROZAN.

Il faut vous tenir prêt... on annonce des élections...

Mlle FRANCOVILLE.

Plaît-il?... mon frère !...

FRANCOVILLE.

Représentant !... il n'y en a jamais eu dans notre famille.

DE ROZAN.

Ah !... de préfet non plus, peut-être.

FRANCOVILLE.

De préfet !

M^lle FRANCOVILLE.

Jamais !

DE ROZAN.

Eh bien ! s'il s'en présentait un... estimé, j'ose le croire... unissant à un joli patrimoine un mérite qu'on veut bien apprécier dans les hautes régions... qui vînt vous demander l'honneur d'entrer dans votre famille, si bonne, si respectable !...

FRANCOVILLE.

Monsieur... (A part.) Nous y voilà.

M^lle FRANCOVILLE, à part.

Ah ! comme mon cœur bat !

DE ROZAN.

Voyons, voyons, mes chers voisins... aidez-moi donc... est-ce que vous ne comprenez pas ?...

FRANCOVILLE.

Quoi !... monsieur le préfet... je n'ose...

DE ROZAN.

Et vous, Mademoiselle ?

M^lle FRANCOVILLE, minaudant.

Moi... mais, Monsieur... que voulez-vous que je comprenne ?

DE ROZAN.

Mais que je pourrais bien être ce préfet-là !...

FRANCOVILLE.

Vous !

M^lle FRANCOVILLE.

Vous ! (A part.) Je ne me soutiens plus.

(Elle se rapproche d'un fauteuil.)

DE ROZAN.

Oui, moi... Depuis longtemps... depuis que je vous connais.

je rêve cette union qui ferait, je le sens, le bonheur de ma vie...

FRANCOVILLE.

Ah ! vous croyez ?

DE ROZAN.

Oh ! j'en suis sûr !... il me faut pour faire les honneurs de mon salon, une femme qui en soit l'ornement... qui me gagne tous les cœurs... et je crois l'avoir trouvée.

M^lle FRANCOVILLE, à part.

Quel honnête homme !...

(Francoville tousse.)

DE ROZAN.

Oh ! j'ai observé la jeune personne !...

FRANCOVILLE, à part.

La jeune personne !

(Mademoiselle Francoville baisse les yeux.)

DE ROZAN.

Je l'ai bien étudiée depuis un mois...

M^lle FRANCOVILLE, à part.

Je le sais bien !

DE ROZAN.

Et j'ai pu apprécier toutes ses belles et bonnes qualités... son excellente éducation, ses talents et ses charmes...

FRANCOVILLE, à part, riant.

Pauvre sœur ! comme elle se rengorge !

DE ROZAN.

Eh bien ! maintenant, à ce portrait...

FRANCOVILLE, à part.

Un peu flatté !...

DE ROZAN.

Me comprenez-vous enfin, et ne consentirez-vous pas à m'appeler votre gendre ?...

FRANCOVILLE.

Mon gendre! (Mademoiselle Francoville se laisse tomber sur la causeuse.) Mais asseyez-vous, je vous prie...

(Il le fait passer vivement de l'autre côté et se trouve entre eux.)

DE ROZAN.

Merci! merci!

AIR *de l'Apothicaire.*

FRANCOVILLE, bas à sa sœur.

Eh! prenez donc garde, morbleu!

(Elle se lève vivement.)

DE ROZAN.

Puis-je espérer, Mademoiselle,
D'être agréé comme neveu?

M^lle FRANCOVILLE, à part.

Comme neveu?

FRANCOVILLE.

Je réponds d'elle...
Mais la surprise... l'embarras...

(Bas à sa sœur.)

Ne faites donc pas la grimace!
Tâchez qu'il ne se doute pas
Que c'est la pilule qui passe!...

DE ROZAN.

Eh! mais... qu'est-ce donc?... serais-je indiscret?... et auriez-vous pour mademoiselle Delphine un parti...

FRANCOVILLE.

Delphine!... ah! c'est Delphine...

DE ROZAN.

Mais certainement... elle seule est à marier ici!

M^lle FRANCOVILLE, à part.

Elle seule!...

DE ROZAN.

Mademoiselle Laure est une enfant!...

M^lle FRANCOVILLE.

Delphine n'a que dix-huit ans, Monsieur!

FRANCOVILLE.

Dix-neuf bientôt.

DE ROZAN.

Est-ce pour me dire que mon âge...

FRANCOVILLE.

Mais non! mais non!... Vous êtes jeune, monsieur le préfet... très-jeune pour votre position!... et notre trouble tient à la surprise... à l'émotion... car enfin, un honneur pareil... (Bas à sa sœur.) Mais allez donc! allez donc!

DE ROZAN.

Ce que je veux avant tout, c'est votre consentement, celui de mademoiselle votre sœur...

FRANCOVILLE.

Oh! ma sœur me faisait ce matin votre éloge!... (Il la pousse du coude.)

DE ROZAN.

En vérité!

M^lle FRANCOVILLE.

Certainement!... Mais avant tout, il me semble qu'il faut le consentement de Delphine!

FRANCOVILLE.

Et vous l'aurez... Un mariage si heureux, si inespéré!

M^lle FRANCOVILLE, à part.

Que mon frère est plat!...

DE ROZAN.

Permettez... mademoiselle votre sœur a raison... il faut que je plaise à mademoiselle Delphine.

FRANCOVILLE.

Vous lui plairez! Ma sœur, vous allez me l'amener à l'instant... à l'instant, entendez-vous? Je vais lui parler... (Pre-

nant la main de M. de Rozan.) Vous ne partirez pas d'ici sans avoir une réponse qui, je l'espère, comblera vos vœux... et les nôtres!

DE ROZAN.

Ah! Monsieur... combien je suis touché...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, MORTIMER.

MORTIMER, entrant par le fond, un paquet cacheté à la main.

Mon cher oncle, je suis fâché de vous déranger... mais votre secrétaire vous envoie ces papiers, qu'il dit fort pressés.

DE ROZAN.

Donnez... Ah! du ministère!... Pardon...

MORTIMER.

Et j'ai laissé là-bas tout le Conseil de la commune, qui vient féliciter monsieur le Maire...

FRANCOVILLE.

J'y vais... j'y vais... Ma sœur, je vous rejoins, vous et ma fille...

M^lle FRANCOVILLE.

C'est bien!

FRANCOVILLE, à de Rozan.

Vous permettez...

DE ROZAN.

Comment donc!... vous êtes dans l'exercice de vos fonctions.

MORTIMER.

Il est fâcheux que votre écharpe ne soit pas prête.

M^lle FRANCOVILLE, avec un rire forcé.

Elle l'est!... elle attendait depuis l'année dernière.

MORTIMER, riant aussi.

Ah! bah!

DE ROZAN, souriant.

Vraiment !

FRANCOVILLE.

Oh ! c'est-à-dire... parce que... une plaisanterie...

DE ROZAN, montrant l'écharpe que mademoiselle Francoville a tirée d'un meuble à droite.

Mais la voici !...

FRANCOVILLE, prenant vivement l'écharpe qu'il cherche à cacher dans sa poche.

C'est un cadeau de mes filles... (A de Rozan.) de Delphine !... elle est si attentionnée, si bonne, si...

M^lle FRANCOVILLE.

Mon frère !...

FRANCOVILLE.

Me voici... j'y vais... Messieurs !... mon cher préfet !... (Bas.) Mon gendre !... Me voici. (A mademoiselle Francoville, bas, en sortant.) Vous aviez bien besoin de dire...

M^lle FRANCOVILLE, bas.

Vous êtes ridicule !

FRANCOVILLE, de même.

Vous avez de la rancune !...

M^lle FRANCOVILLE, bas.

Moi !... (Ils sortent par le fond.)

## SCÈNE X.

### DE ROZAN, MORTIMER.

MORTIMER, s'asseyant à droite sur la causeuse.

Eh bien ! ai-je une tante?

DE ROZAN s'asseyant à gauche.

Eh ! mais... je l'espère, monsieur mon neveu... le père est un bon homme...

MORTIMER.

Pas très-fort!

DE ROZAN, décachetant ses lettres.

Non ; mais un homme de sens qui ne manque même pas d'un certain esprit... Il a compris tout de suite quel honneur pouvait faire à sa famille son alliance avec un homme comme moi... Il n'y a que la tante...

MORTIMER.

Mademoiselle Francoville... elle vous faisait un accueil si aimable!

DE ROZAN.

Oui; mais je ne l'ai pas trouvée aussi empressée que son frère... Elle a reçu ma déclaration d'un air glacial!... moi qui lui faisais ma cour depuis quelque temps.

MORTIMER, se levant.

Dites donc, mon oncle, elle est peut-être jalouse!

DE ROZAN, riant.

Hein?...

AIR : *Les Maris ont tort.*

La bonne folie!...

MORTIMER.

Eh! non, diable!
Ces vieilles filles, par vertus,
Sont matière très-inflammable...
Celle-ci, surtout... d'autant plus
Qu'elle est très-sèche!... et j'en conclus
Qu'elle serait, pauvre petite,
Comme nos fagots de sarments,
Qui prennent feu d'autant plus vite,
Que ça doit durer moins longtemps!

DE ROZAN, riant.

Allons donc, vieille folle!

MORTIMER.

Eh! mais, il ne faut pas en médire... elle est plus riche que

son frère, savez-vous ! et je me rappelle que dans un moment d'embarras... financier... un de mes voisins me proposait de me la faire épouser... sérieusement... Je me laissais aller...

DE ROZAN, éclatant.

Vrai !

MORTIMER, de même.

Ma parole d'honneur !

DE ROZAN, de même.

Épousez, mon cher ; de cette façon vous deviendrez mon oncle, et la vieille ne pourra plus refuser d'accorder sa nièce à... votre neveu !

MORTIMER.

Du tout ! elle est trop jeune !... et j'ai mieux que ça... j'aime mieux être votre beau-frère... Si vous épousez l'une, n'importe laquelle... j'épouse l'autre.

DE ROZAN.

Ce serait donc la petite Laure... elle est gentille.

MORTIMER.

Je la quittais... elle me disait des drôleries ; elle me pique, elle se moque de moi... elle est ravissante... Avez-vous glissé au père un mot de mes projets?

DE ROZAN.

Plus tard, nous verrons... si vous persistez.

MORTIMER.

Si je persiste, parbleu !... il faut absolument que je me marie... Ma jeunesse... un peu prolongée... a fait des brèches à ma fortune, et je trouve là une dot superbe, des espérances fort belles... et une petite créature délicieuse ! A la bonne heure !... voilà le mariage comme je l'entends... avec du luxe, beaucoup de luxe !... la vie large et facile !... je garde mes chevaux, ma meute, mon château... La famille est un peu commune, légèrement ennuyeuse... mais, bah! vous serez là !

DE ROZAN.

Je serai là, je serai là ! je l'espère, mais commencez par faire la cour à la tante !

MORTIMER.

Bien entendu... je me cramponne à elle... Je fais sa conquête!... il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiète...

DE ROZAN.

Quoi donc?

MORTIMER.

Ce petit jeune homme... ce monsieur Albert... qui rôde toujours près de ces demoiselles.

DE ROZAN.

Rassurez-vous... Il a des projets d'outre-mer... D'ailleurs, pauvre, réservé, il est ici comme un parent... une espèce de cousin...

MORTIMER.

Eh ! eh ! un cousin... c'est quelquefois dangereux... comme un neveu.

DE ROZAN, lui pinçant l'oreille.

Hein?

MORTIMER, riant.

Ah ! ah ! pardon, cher oncle !...

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRANCOVILLE, ensuite Mlle FRANCOVILLE, DELPHINE.

FRANCOVILLE, entrant.

Oui, oui, je l'attends !

DE ROZAN.

Monsieur Francoville...

FRANCOVILLE.

Ah ! je quitte mes administrés !... ils sont ravis, enchantés.

Mais pardon, ma sœur amène Delphine par ici... pour causer... je vais les conduire dans mon cabinet.

DE ROZAN.

Non, de grâce, restez! je rejoins, avec mon neveu, mademoiselle Laure...

MORTIMER.

Dans la salle à manger... où elle nous a servi elle-même les plus beaux fruits!...

FRANCOVILLE.

C'est ma récolte, et je vous la recommande.

DE ROZAN.

Soit... en achevant de lire ma correspondance ministérielle.

MORTIMER.

Voici ces dames. (Il va saluer mademoiselle Francoville avec empressement.)

Mlle FRANCOVILLE.

Monsieur!

DE ROZAN, au fond, à Delphine.

Mademoiselle, je me recommande à vous! (Mortimer salue de nouveau mademoiselle Francoville, qui lui fait de nouveau la révérence.)

MORTIMER, de manière à être entendu de mademoiselle Francoville.

On n'est pas plus aimable! (Elle le regarde, il la salue encore et sort par la gauche.)

## SCÈNE XII.

FRANCOVILLE, Mlle FRANCOVILLE, DELPHINE; ensuite LAURE.

DELPHINE.

On vient de me dire, mon père, que vous me demandiez...

FRANCOVILLE.

Oui, mon enfant, ta tante et moi, nous avons à te parler...

Mlle FRANCOVILLE.

Moi?... mais du tout... c'est vous que ça regarde.

FRANCOVILLE.

Ma sœur !... (A Delphine.) Tu as toujours été bonne fille... douce et docile, attentive à nos moindres désirs...

DELPHINE.

C'est bien naturel, mon père, vous êtes si bon pour moi !

FRANCOVILLE.

Oui, bon... et je vais t'en donner une preuve nouvelle.

Mlle FRANCOVILLE.

Oh ! une preuve !

FRANCOVILLE.

Oui, je pense à ton bonheur... que je veux assurer.

(Mouvement de mademoiselle Francoville, il la regarde.)

Mlle FRANCOVILLE.

Oh ! allez, allez!

DELPHINE.

Qu'est-ce donc ?

FRANCOVILLE, embarrassé.

Tu auras bientôt dix-neuf ans... c'est l'âge où l'on pense à se séparer de ce qu'on aime... pour se rapprocher... de ce qu'on aime aussi... parce que... enfin... (A sa sœur.) Mais aidez-moi donc un peu !

Mlle FRANCOVILLE.

Vous vous en tirez si bien !...

FRANCOVILLE.

Bref ! tu es pourvue de toutes les qualités... reste à te pourvoir d'un mari !

DELPHINE.

D'un mari !

FRANCOVILLE.

Et je vais te marier.

Mlle FRANCOVILLE.

Comme c'est fin !

DELPHINE.

Mon père !...

FRANCOVILLE.

Voyons, calme-toi !... il faut se faire une raison... un mariage !... n'est-ce pas ce qui arrive à toutes les jeunes personnes... (Regardant sa sœur qui fait un mouvement.) A presque toutes !...

Mlle FRANCOVILLE.

A celles qui le veulent.

DELPHINE, à part.

Qui donc ?

FRANCOVILLE.

Il s'agit, d'ailleurs, d'nn mari... de choix... La considération... la fortune... la position politique... il réunit tout ce qui peut convenir.

Mlle FRANCOVILLE.

Excepté son âge.

FRANCOVILLE.

Son âge ! son âge !... cela ne l'empêchait pas de vous plaire... mais il était trop jeune !...

Mlle FRANCOVILLE.

Mon frère !

DELPHINE, avec un mouvement d'espoir.

Trop jeune ! (Laure ouvre la porte à gauche, et s'arrête sans être vue.)

FRANCOVILLE.

En un mot, c'est notre préfet !

DELPHINE.

Monsieur de Rozan !

FRANCOVILLE.

Il veut t'épouser !

DELPHINE.

Jamais, mon père, jamais !

Mlle FRANCOVILLE.

Là, j'en étais sûre !

LAURE.

Il veut épouser ma sœur ?...

FRANCOVILLE, avec colère.

Hein ?... Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là ?... Qui est-ce qui vous appelle ?...

LAURE.

Pardon, mon papa... c'est que j'entrais... je vous cherchais... Monsieur le préfet !... tu vas l'épouser ?... Ah ! que tu es heureuse...

Mlle FRANCOVILLE.

Heureuse !

FRANCOVILLE, changeant de ton.

Oui, n'est-ce pas ?... Cette petite me comprend... elle n'a pas de raisons pour en vouloir à monsieur de Rozan, comme vous.

Mlle FRANCOVILLE.

Moi... je lui en veux ?

FRANCOVILLE.

Oui, parce que...

Mlle FRANCOVILLE.

Taisez-vous !... taisez-vous !...

LAURE.

Mais est-ce que ce n'est pas très-beau d'être la femme d'un des premiers préfets de France... qui est riche... qui a équipage... qui donne de belles fêtes ? Dans son département, c'est presque un ministre... Et à Paris il mène sa femme partout... même à la cour... quand il y en a une...

FRANCOVILLE.

Il serait pair de France, si on en faisait.

M^lle FRANCOVILLE.

Et vous appelez ça du bonheur ?

LAURE.

Dame !

FRANCOVILLE.

Certainement.

DELPHINE, se jetant dans ses bras.

Oh ! je suis si heureuse près de vous, mon père !

FRANCOVILLE, affectueusement.

Oui, mon enfant... nous ne nous quitterons pas... Ici, tu vois que je suis voisin de la préfecture... quand ton mari ira à Paris, j'irai aussi... Je ne te quitterai pas... Nous aurons les mêmes amis politiques...

M^lle FRANCOVILLE.

Belle considération !

FRANCOVILLE.

Sans doute !... Pense à nous tous... à ta sœur, qui ne se mariera qu'après toi.

LAURE.

Oh ! c'est une considération, cela !

FRANCOVILLE.

Mais, j'aperçois monsieur de Rozan, là, dans le parc, avec son neveu... (Delphine se retourne avec effroi.) Je vais lui dire que tu consens...

DELPHINE, le retenant.

Ah ! mon père !... mon père !...

FRANCOVILLE.

Oui, du courage !... il le faut !... Je le veux !..

(Il sort par le fond.)

DELPHINE.

Mon père! Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

(Elle tombe dans un fauteuil, à gauche.)

## SCÈNE XIII.

DELPHINE, LAURE, Mlle FRANCOVILLE, puis ALBERT.

Mlle FRANCOVILLE.

Oh! il a la tête tournée.

LAURE.

Allons, ma bonne petite Delphine, à moins que tu n'aimes quelqu'un...

ALBERT, entrant vivement par le fond.

Eh! mais que se passe-t-il?

DELPHINE, à part.

Albert!

(Elle se lève.)

LAURE.

Eh! venez donc, Albert!... Vous ne savez pas? on veut marier ma sœur.

ALBERT.

Delphine?...

LAURE.

C'est tout simple! il faut qu'elle se marie la première, c'est convenu! (Mouvement d'Albert.) Un parti superbe, comme mon père en veut pour nous!

Mlle FRANCOVILLE.

Oh! superbe... Et l'âge?...

LAURE.

L'âge!... l'âge!... pour un homme, qu'est-ce que ça fait?... Ah! une demoiselle, c'est différent!... Je ne dis pas...

Mlle FRANCOVILLE.

Vous êtes une petite sotte!...

ALBERT.

Delphine pensera au bonheur de ceux qui l'aiment!...

DELPHINE.

Albert!... (A part.) Je mourrai plutôt...

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DE ROZAN, FRANCOVILLE, MORTIMER.

DE ROZAN, serrant la main de Francoville.

Bien!... bien!... merci!...

LAURE.

Voilà le futur.

M$^{lle}$ FRANCOVILLE.

Laure!...

DE ROZAN.

Ah! monsieur Albert, je suis bien aise de vous trouver ici... Je reçois une réponse du ministre... il vous accorde ce que vous demandez... et, de plus, il vous invite à prendre passage sur un vaisseau de l'État, qui met à la voile pour les parages où vous êtes attendu.

FRANCOVILLE.

Partir... Est-ce que vous êtes décidé?

ALBERT.

Oui, Monsieur... Je me rends aux désirs de mon oncle... qui m'aime comme un père... C'est le conseil que m'ont donné des amis en qui j'ai toute confiance...

LAURE, bas à Delphine.

C'est nous!...

FRANCOVILLE.

Et vous faites bien, mon ami!... il faut qu'un jeune homme pense à l'avenir! Je connais monsieur Burton, un excellent homme, qui vous assurera un sort brillant...

DE ROZAN.

Et du bonheur.

(Il lui donne la lettre du ministre.)

ALBERT, la prenant.

Je l'espère.

M$^{lle}$ FRANCOVILLE.

Et vous partez bientôt ?

DE ROZAN.

Le bâtiment met à la voile demain.

ALBERT.

Demain !...

FRANCOVILLE.

Allons, mon cher enfant... allons... nous nous reverrons...

ALBERT, retenant ses larmes avec peine.

Oh ! pardonnez à mon émotion ! Mais on ne quitte pas sans regrets les lieux où l'on fut élevé... les amis qui nous sont chers, et qui ne m'oublieront pas, je l'espère !...

DELPHINE, à part.

Ah ! jamais !...

ALBERT.

Et son pays... la France. (Fondant en larmes.) Ah ! je le sens, mon cœur y restera !

(Francoville lui serre la main. — Delphine et Laure essuient des larmes.)

LAURE.

Pauvre garçon !

M$^{lle}$ FRANCOVILLE.

Ce cher Albert !... il était si bon pour moi !...

MORTIMER, qui, pendant la scène, est descendu près d'elle, bas.

On serait heureux de le remplacer.

(Elle le regarde, il la salue d'un air galant.)

---

# ACTE SECOND

Le théâtre représente un salon très-richement décoré. — Portes au fond. Portes latérales. — Une table et un fauteuil à gauche ; à droite, une causeuse, et deux fauteuils auprès de la cheminée.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle FRANCOVILLE, FRANCOVILLE, UN DOMESTIQUE en grande livrée, seul en scène au lever du rideau.

Mlle FRANCOVILLE, entrant par la gauche.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse ! voilà une robe manquée !

FRANCOVILLE, entrant par le fond.

Eh ! vite, François ! Joseph !

Mlle FRANCOVILLE.

Ah ! je vais envoyer chez ma couturière.

FRANCOVILLE.

Toutes les banquettes sont-elles arrivées pour le bal de ce soir ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

Mlle FRANCOVILLE.

Joseph, vous allez courir...

FRANCOVILLE.

Un moment, s'il vous plaît, ma sœur... il faut que l'appartement soit décoré.

Mlle FRANCOVILLE.

Bien ! décorez... décorez.

FRANCOVILLE, au domestique.

On a compté les marches de l'escalier ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

FRANCOVILLE.

Combien ?

LE DOMESTIQUE.

Trente-deux.

FRANCOVILLE.

C'est donc soixante-quatre caisses qu'il faudra pour les marches... quatorze pour le perron, avons-nous dit, soixante-dix-huit... et dix pour le palier, quatre-vingt-huit... mettons cent, pour faire un compte rond... Je veux qu'il y ait des fleurs partout.

Mlle FRANCOVILLE.

Eh bien ! oui, c'est convenu... Joseph, courez bien vite...

FRANCOVILLE.

Pour Dieu ! ma sœur laissez-moi finir...

Mlle FRANCOVILLE, s'asseyant avec dépit.

Bien ! bien ! allez !... (A part.) Tyran !

FRANCOVILLE.

Les domestiques de louage sont-ils venus ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

FRANCOVILLE.

Sont-ils bien tous de la même taille ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.... à peu près.

FRANCOVILLE.

A peu près !... à peu près. J'avais demandé pourtant que tous les six fussent bien pareils... Je les paye plus cher à cause de cela, que diable ! C'est bien le moins que l'on m'en donne pour mon argent !... Des domestiques dépareillés... la belle affaire ! J'en aurais vingt pour le même prix. Qu'on les mesure, et s'il s'en faut d'un demi-pouce... je ne les prends pas.

LE DOMESTIQUE.

Cela suffit, Monsieur.

M^lle FRANCOVILLE, se levant.

Ah ! enfin !... Vous allez courir chez ma couturière... vous lui direz...

FRANCOVILLE.

Ah ! j'oubliais...

M^lle FRANCOVILLE.

Encore !...

FRANCOVILLE.

Avez-vous vu mon gendre... monsieur le préfet.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte de Rozan était au ministère de l'intérieur.

FRANÇOVILLE, à mademoiselle Francoville.

Ah ! je crois savoir pourquoi...

M^lle FRANCOVILLE.

Oui, oui... il s'occupe aussi de décoration, lui !

FRANCOVILLE.

Hum ! silence !... (Au domestique.) Et ma fille ?

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse montait en voiture pour aller au bois, et m'a chargé de dire à monsieur qu'elle viendrait dans la matinée avec son neveu, monsieur Mortimer de Varannes.

FRANCOVILLE.

C'est bien !...

M^lle FRANCOVILLE.

Ah ! enfin !... Vous direz à ma couturière que je l'attends...

LE DOMESTIQUE.

Oui, Mademoiselle !...

(Le domestique sort.)

FRANCOVILLE, s'asseyant sur la causeuse.

Monsieur Mortimer de Varannes ! madame la comtesse de Rozan ! comme cela résonne... et surtout dans la bouche de ces gens-là... Oui, ils ont une manière de vous jeter des titres dans un salon !... Madame la comtesse de Rozan... Monsieur Mortimer de Varannes... On n'en perd pas une lettre ! Concevez-vous? ma sœur.

M^lle^ FRANCOVILLE.

Concevez-vous cette imbécile de couturière qui a manqué mon corsage... deux doigts de trop... toute l'épaule enfermée...

FRANCOVILLE.

Il s'agit bien de vos épaules ! l'important, c'est ma fête de ce soir.

M^lle^ FRANCOVILLE.

Eh bien !... quoi !... c'est un bal...

(Elle s'assied près de la cheminée.)

FRANCOVILLE.

Oui ; mais c'est la première fois que je puis réunir, à Paris, mes amis politiques, depuis que ma fille est comtesse !... depuis que j'ai pour gendre un des premiers préfets de France !...

M^lle^ FRANCOVILLE.

Il y a donc de quoi être bien fier !

FRANCOVILLE, se levant.

Eh ! mais, un homme qui est influent, qui a l'oreille des ministres, qui dîne chez eux, et mieux encore...

M^lle^ FRANCOVILLE.

Et qui peut faire mettre un bout de ruban rouge à votre boutonnière !

FRANCOVILLE.

Mais j'y compte bien ! et vous en parliez mieux, il y a dix-huit mois... tenez, quand le pauvre Albert nous quitta... pour aller languir, mourir peut-être, loin de nous... Monsieur de Rozan était pour vous un mari en perspective.

M^lle^ FRANCOVILLE.

Croyez-vous que je l'aie regretté ?

FRANCOVILLE.

Non, parbleu !... vous avez pris votre parti en bonne tante que vous êtes... et puis son neveu, monsieur Mortimer de Varannes, était bien mieux votre affaire.

M^lle^ FRANCOVILLE, se levant.

Votre monsieur Mortimer de Varannes est un impertinent !...

FRANCOVILLE.

Oui, je sais bien, parce qu'il s'avise de vouloir être votre neveu, comme l'autre !

AIR de *Madame Favart.*

M^lle^ FRANCOVILLE.

Est-ce que par hasard, mon frère,
Ce gendre-là, de son côté,
Sollicite du ministère
Ce ruban par vous souhaité?...

FRANCOVILLE.

Sans doute !... sa faveur est telle,
Que par lui la croix me viendra !...

M^lle^ FRANCOVILLE.

Et cette croix vous payera celle
Que votre fille portera !

FRANCOVILLE.

Plaît-il ?

M^lle^ FRANCOVILLE.

Mais vous !... vous ne sacrifierez pas votre fille !... vous voyez bien qu'elle dépérit, qu'elle est malheureuse.

FRANCOVILLE.

Elle épousera monsieur de Varannes, qu'elle aime. Grâce à ses caprices, j'ai été forcé de marier, il y a un an, sa sœur cadette avant elle ! Plus tard, quand Laure a eu l'heureuse idée

de la marier à monsieur de Varannes, elle m'a demandé un retard d'un mois, de deux mois, de trois mois... j'ai tout accordé... mais aujourd'hui, que tout est prêt, que monsieur Mortimer a notre parole... je ne céderai plus aux fantaisies d'une petite péronnelle qui semble prendre à tâche de me contrarier !

M^lle FRANCOVILLE.

Mais !...

FRANCOVILLE.

C'est votre faute !... Vous voulez peut-être qu'elle reste comme vous êtes, pour vous tenir compagnie.

(Il sonne.)

M^lle FRANCOVILLE.

Mon frère !... si je reste comme je suis, c'est que cela me convient.

(Un domestique paraît.)

FRANCOVILLE.

Il faut, ma foi, bien que cela vous convienne !... Ma fille !... dites à ma fille que je veux lui parler.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle n'est pas à l'hôtel.

FRANCOVILLE.

Hein ?

M^lle FRANCOVILLE.

Ma nièce !

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle vient de sortir par le jardin avec Justine, sa femme de chambre.

FRANCOVILLE.

Ah ! c'est bien, laissez-nous... (Le domestique sort ; il continue à demi-voix.) Ma fille est sortie ! où donc est-elle ? Avant-hier, déjà on m'a fait la même réponse.

M^lle FRANCOVILLE.

C'est singulier !... mais, depuis quelque temps, elle s'entoure

de mystère... elle va, elle vient, elle se renferme chez elle...

FRANCOVILLE.

Mais il faut savoir... il faut...

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LAURE, DE ROZAN, MORTIMER, portant un châle, une ombrelle ouverte d'une main, et un gros bouquet de l'autre.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte et madame la comtesse de Rozan.

FRANCOVILLE.

Bien !... Et Delphine!...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Mortimer de Varannes.

LAURE, quittant le bras de Mortimer.

Ah ! c'est lui! mon cher petit père!

FRANCOVILLE, la recevant dans ses bras.

Ma fille !

LAURE, tendant la main.

Bonjour, tante ! (A Mortimer.) Fermez donc mon ombrelle !...

MORTIMER.

Ah ! tiens ! c'est vrai !

FRANCOVILLE, leur tendant les mains.

Messieurs !... mes chers gendres !

LAURE.

Je te les amène, et ce n'est pas sans peine !... mon mari surtout... sa préfecture l'a suivi à Paris... Figure-toi que ce vilain ministre le fait sans cesse demander pour les revues, les élections ; que sais-je !...

(Laure s'assied devant la cheminée avec sa tante.)

Mlle FRANCOVILLE, regardant son frère.

Les décorations...

FRANCOVILLE.

Hum !...

DE ROZAN.

Quand on fait partie du gouvernement !...

LAURE.

Oh ! nous autres, pauvres femmes... du gouvernement, comme vous dites, il faut nous sacrifier !... et je serais toujours seule chez moi... ou dans ma voiture... sans ce cher Mortimer, mon neveu !... (Riant.) Ha ! ha ! ha ! ha ! je ne puis jamais prononcer ce mot-là sans rire !... mon neveu !... il a deux fois mon âge !... c'est comme si ma tante était ma nièce !... Ha ! ha ! ha !

DE ROZAN, assis à gauche.

Petite folle !

Mlle FRANCOVILLE, à part.

Petite sotte !

FRANCOVILLE, assis près de la cheminée.

Toujours charmante !

MORTIMER.

Ha ! ha ! ha ! C'est vrai ! ma tante !... ma petite tante !... C'est qu'elle me fait obéir comme un écolier... et quand elle se fâche, j'ai peur !...

LAURE.

Le fait est qu'il est bien obéissant, mon neveu !...

DE ROZAN.

Toute l'étoffe d'un mari !...

LAURE.

Oh !... Enfin, j'ai dit ce matin... tant pis pour le ministre !... Toute notre journée appartient à mon cher petit père... Et voilà mon préfet tout prêt à causer avec toi mariage, contrat.....

comme Mortimer, (Riant.) mon neveu, qui vient en gants blancs et le bouquet à la main, inviter sa future pour la première contredanse. Eh bien! où donc est-elle, cette bonne petite sœur?

MORTIMER.

Ne puis-je lui présenter mes hommages... et ce bouquet... qui me gêne beaucoup ?

FRANCOVILLE, se relevant.

Pardon... Elle est... elle est...

M^lle FRANCOVILLE.

Chez elle, dans sa chambre...

FRANCOVILLE.

Oui, oui... dans sa chambre...

LAURE.

Où je viens de faire porter ma toilette de ce soir... Car je ne la quitte plus de la journée, cette chère Delphine... Et d'abord je cours la chercher.

FRANCOVILLE.

Non...

M^lle FRANCOVILLE.

Reste!

DE ROZAN.

Elle est sans doute occupée à donner des ordres... à faire ses préparatifs pour le bal de ce soir...

MORTIMER, toujours embarrassé de ce qu'il porte.

Je serais désolé de la déranger... Je voudrais bien mettre tout ça quelque part.

FRANCOVILLE.

Vous ne dérangez personne, mon cher.

LAURE.

Oh! c'est que moi je suis si pressée de voir le contrat signé!... Maintenant que je suis mariée, je voudrais marier tout

le monde!... Quel dommage que ma tante Hélène ait renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres!...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie...*

Ah! pour elle quel mariage,
Quel bon parti j'avais trouvé!
Un conseiller d'État d'un âge
Assez mûr, mais bien conservé!

M^lle FRANCOVILLE.

Pour moi!...

FRANCOVILLE.

Va toujours!... Approuvé!

MORTIMER.

Eh! mais je le conçois sans peine.

DE ROZAN, bas à Francoville.

Quoi! vraiment!... des maris!...

FRANCOVILLE, bas.

Hélas!...

Ma pauvre sœur est une Hélène
Qui cherche encor son Ménélas!

LAURE.

Il n'a qu'un défaut... c'est-à-dire deux... Il porte des lunettes et il prend du tabac!... Mais il paraît qu'il n'y a point d'homme parfait.

M^lle FRANCOVILLE.

Excepté monsieur Mortimer.

MORTIMER.

Oh! moi, Mademoiselle, je ne réponds que de mon amour!..

DE ROZAN.

L'essentiel, c'est qu'il plaise à la famille.

LAURE.

C'est fait... nous le trouvons tous charmant! Mon père l'aime

déjà comme un fils... Ma tante raffole de lui... (Mouvement de mademoiselle Francoville.) Ah ! elle me l'a dit autrefois !

MORTIMER, à part.

Tiens ! je lui ai assez fait la cour pour ça.

LAURE.

Quant au consentement de la future...

MORTIMER.

Ah ! ça...

DE ROZAN, se levant.

Elle est un peu fantasque, mademoiselle Delphine !...

LAURE, riant.

Oh ! vous dites cela parce qu'elle vous a refusé... vous avez de la rancune !...

FRANCOVILLE.

Laure...

DE ROZAN, lui baisant la main.

Je ne m'en plains plus, tu le sais bien...

MORTIMER, éclatant de rire.

Ah ! ah ! c'est juste !... (Toujours embarrassé de ce qu'il porte.) Tout cela me gêne bien.

DE ROZAN.

Mais où est donc cette belle insensible ?

LAURE, se levant.

Décidément, je vais la chercher.

M^lle FRANCOVILLE, bas, se levant aussi.

Non, reste.

FRANCOVILLE.

Si en l'attendant vous passiez dans mon cabinet pour voir le contrat que mon notaire m'a envoyé ce matin, et qui est là sur mon bureau.

MORTIMER, vivement.

Ah ! je veux bien !...

DE ROZAN.

Très-volontiers... Je suis pressé, le ministre doit me faire demander... quand le travail sera signé...

FRANCOVILLE.

Ah!... le ministre... quel travail... est-ce que?...

DE ROZAN.

Oui!... oui, j'y compte... C'est un acte de justice que vous devrez à vos deux gendres.

MORTIMER.

A vos deux...

AIR *de la Foire aux Idées.*

LAURE.

La croix!...

FRANCOVILLE.

Mais si ça peut vous plaire,
Mon Dieu! ce n'est pas de refus:
Non que j'y tienne!...

M^lle FRANCOVILLE.

Vous, mon frère!
Depuis six mois il n'en dort plus!...

ENSEMBLE.

FRANCOVILLE.

La croix!... Si cela peut vous plaire,
Monsieur! ce n'est pas de refus.
Entre mes fils et moi, ma chère,
Ce doit être un lien de plus!

DE ROZAN et MORTIMER.

Oui, nous irons au ministère,
Où nous sommes très-bien reçus,
A votre amitié, cher beau-père,
Conquérir un titre de plus.

M^lle FRANCOVILLE.

Ah! vous êtes sûr de lui plaire,
Allez, sans craindre de refus!

Il en maigrit, mon pauvre frère,
Depuis six mois il n'en dort plus !

LAURE.

Oh ! le ministre, je l'espère,
Ne vous fera pas un refus.
Pour nous tous, comme pour mon père,
Ce doit être un bonheur de plus!

(De Rozan et Mortimer sortent à gauche) .

## SCÈNE III.

LAURE, FRANCOVILLE, Mlle FRANCOVILLE, puis DELPHINE.

LAURE.

Ah! çà, qu'aviez-vous donc, tout à l'heure, avec cet air de mystère?...

Mlle FRANCOVILLE.

Ah ! mon Dieu ! c'est que... Delphine...

LAURE.

Delphine !

FRANCOVILLE.

Nous ne savons pas où elle est...

LAURE, riant.

Ah! bah! vous l'avez perdue !

DELPHINE, entrant par le fond.

Mon père m'a demandée... (Les apercevant.) Ah !...

LAURE.

Mais la voilà retrouvée !... Eh ! viens donc, ma bonne petite...

DELPHINE.

Ma sœur?...

FRANCOVILLE.

D'où venez-vous, Delphine?

DELPHINE.

Moi, mon père... je viens... j'étais...

M^lle FRANCOVILLE.

Où donc, mon enfant?

LAURE.

Tu étais sortie... seule peut-être... Cela ne se fait pas... (Gaiement.) Les demoiselles ne sortent jamais seules... fussent-elles de l'âge de ma tante!... Nous autres dames, c'est autre chose!

DELPHINE, avec embarras.

Mon Dieu!... j'avais quelques emplettes à faire... pour ce soir... Justine m'accompagnait.

LAURE.

Oh! si Justine y était...

FRANCOVILLE.

Et vous vous troublez pour nous dire cela!

DELPHINE.

Mais, mon père, je vous assure...

M^lle FRANCOVILLE.

Et au fait, si c'est pour sa toilette de ce soir.

DELPHINE, vivement.

Oui, ma tante, oui.

LAURE.

Il ne faut pas rougir pour ça... Oh! ces jeunes filles...

FRANCOVILLE.

A la bonne heure! et songez à être belle, entendez-vous Votre robe est-elle arrivée?... En êtes-vous contente?

LAURE.

Sa robe?

FRANCOVILLE.

C'est que je ne veux pas qu'elle ait comme l'autre jour quelque toilette fanée !... une robe déjà portée.

DELPHINE.

Oh ! une seule fois, mon père.

FRANCOVILLE.

Là, bien ! je l'aurais parié !...

LAURE.

Papa a raison, ma petite ! Il faut qu'une jeune fille ait toujours une toilette fraîche comme elle !...

M^lle FRANCOVILLE.

Je voulais que nous eussions les deux parures pareilles... Nous aurions eu l'air des deux sœurs... Mais elle a refusé par économie.

DELPHINE.

Ma tante !

LAURE, riant.

Ah ! tu fais des économies !... Tu es plus heureuse que moi !...

FRANCOVILLE.

Qu'est-ce que c'est ? Moi, qui lui ai doublé sa pension hier, pour la seconde fois !

M^lle FRANCOVILLE.

En vérité ! Ce matin, elle n'avait plus rien !

DELPHINE.

Ma tante !

FRANCOVILLE.

Plaît-il ?...

LAURE.

Ne tremble donc pas comme ça.

DELPHINE.

Mais je ne tremble pas... C'est que... (Vivement.) j'avais des mémoires... des notes à payer.

FRANCOVILLE.

Soit... Mais ce soir, arrangez-vous comme vous voudrez, je veux une toilette fraîche, charmante...

LAURE.

Je m'en charge.

FRANCOVILLE.

Songez que ce bal est donné pour fêter le mariage de votre sœur... et annoncer le vôtre.

DELPHINE.

Le mien !

LAURE.

Ce sera demain la nouvelle de tout Paris.

DELPHINE.

Ah ! mon père !...

FRANCOVILLE.

Eh bien, quoi ? des larmes ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mlle FRANCOVILLE.

Cela veut dire que...

FRANCOVILLE.

Je ne vous parle pas à vous !... Votre mariage avec monsieur Mortimer de Varannes est décidé, vous le savez bien.

DELPHINE.

Mais je vous l'ai dit... je ne veux pas me marier.

LAURE.

Ah ! bah !...

Mlle FRANCOVILLE.

Là ! vous entendez...

FRANCOVILLE.

Taisez-vous ; vous êtes folle... et elle aussi !...

LAURE.

Rester fille ! comme ma tante !...

FRANCOVILLE.

Ce sont sans doute là des idées romanesques qu'elle trouve dans les journaux, dans les livres qu'elle a toujours entre les mains! Elle est sans cesse à lire ou à rêver... (Lui prenant un livre.) Qu'est-ce que vous avez là encore?

DELPHINE.

De grâce!

FRANCOVILLE.

*Souvenirs de l'Indoustan*... l'Indoustan, qu'est-ce que c'est que ça!... beau passe-temps pour une demoiselle !... vous feriez bien mieux de repasser vos valses, vos polkas... que vous danserez ce soir plus gaiement, j'espère.

DELPHINE.

Si vous le voulez, mon père.

LAURE, bas à Francoville.

Mais il ne faut pas lui parler comme ça... Tu es méchant.

FRANCOVILLE.

C'est qu'il est inouï qu'une jeune fille se plaise à contrarier ainsi les combinaisons les plus sages... les plus heureuses... les plus...

M^lle FRANCOVILLE.

Dame ! elle ne tient pas à la croix, elle!...

FRANCOVILLE.

Ma sœur!

LE DOMESTIQUE, entrant par la gauche.

Le notaire est avec ces messieurs.

FRANCOVILLE.

Bien, j'y vais!...

LE DOMESTIQUE.

Voici une lettre pour monsieur... et les journaux que mademoiselle Delphine a demandés.

FRANCOVILLE, les prenant.

Les journaux... encore... jolie lecture !

LAURE.

Dame ! si c'est pour le feuilleton.

LE DOMESTIQUE, bas à mademoiselle Francoville.

La couturière de mademoiselle attend.

Mlle FRANCOVILLE.

Bien !

LAURE.

Va, petit père, va rejoindre ces messieurs... (Bas.) Je vais lui parler.

(Francoville sort par la gauche, pendant que Laure reconduit mademoiselle Francoville à droite, et se débarrasse de son châle et de son chapeau. Delphine est seule sur le devant de la scène.)

DELPHINE, à part.

Air : *De votre bonté généreuse.*

En vain sur moi gronde l'orage !
Les menaces depuis longtemps
N'ont fait que doubler mon courage...
Je souffre, je pleure... et j'attends !...
A son nom, je sens l'espérance
Qui de loin me montre un appui !...
Et change en plaisir la souffrance,
En me disant que c'est pour lui !...

Ah !...

(Elle s'approche de la table et prend le journal que son père y a jeté.)

## SCÈNE IV.

DELPHINE, LAURE.

LAURE, revenant du fond à droite.

A nous deux maintenant, ma bonne petite !... Voyons, qu'est-ce que tu as ?... conte-moi cela, à moi, la seule femme de la famille.

DELPHINE, ouvrant le journal.

Mais, ma sœur, je n'ai rien, je t'assure...

LAURE.

Mais alors c'est donc toi qui te fais de ces idées absurdes !... C'est singulier ! Je n'ai jamais été ainsi, moi.

DELPHINE, à part, assise à gauche.

Pas de nouvelles de ce vilain pays.

(Elle rejette le journal.)

LAURE.

Non ! j'ai toujours vu le mariage en beau... en très-beau... avec des diamants, des cachemires, une voiture et beaucoup de liberté ! Liberté de sortir quand on veut, de lire ce qu'on veut, de faire ce qu'on veut. Le mari me faisait bien peur un peu... mais on s'y fait... va, crois-en mon expérience, c'est une très-bonne chose que le mariage, et tu aurais tort d'y renoncer.

DELPHINE, vivement, et se levant.

Mais je n'y renonce pas...

(Laure la regarde, elle baisse les yeux.)

LAURE.

Ah ! c'est donc mon neveu Mortimer qui t'effraye... peut-être à cause de son âge... d'abord il n'est pas plus vieux que mon mari... moi, je ne comprends pas les maris autrement... et puis écoute donc, mon enfant, tu lui as donné des espérances !...

DELPHINE.

Moi !

LAURE.

Oui, toi ! Comment ? Je n'en sais rien... il est très-discret... mais un regard... un serrement de main... mon Dieu ! il ne faut pas te troubler pour ça... c'est permis, puisque nous l'avons autorisé à te faire la cour !

DELPHINE.

Et voilà où est le mal... car enfin ce mariage pour lequel mon père me tourmente, c'est toi qui en as eu l'idée !... de quoi te

mêlais-tu ? pourquoi t'occupais-tu de moi ? qui est-ce qui te le demandait?

LAURE.

Alors qui aimes-tu donc ?

DELPHINE.

Mais je n'ai pas dit que j'aimasse quelqu'un !

LAURE.

Eh bien ! prends mon neveu... il est drôle, complaisant, et d'une obéissance !... je te le forme !... D'abord, mon père le veut... il est très-absolu mon père !...

DELPHINE.

Oh ! je le sais... (A part.) Mais j'ai du courage !

LAURE.

Et il a raison... il faut rendre les petites filles heureuses malgré elles ! (Mortimer paraît à gauche.) Tiens ! tiens ! le voici !

DELPHINE.

Ciel !

(Elle fait un mouvement pour sortir.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, MORTIMER, tenant un bouquet.

LAURE, retenant Delphine par la main.

Eh bien ! mon neveu...

MORTIMER.

Ma petite tante...

LAURE.

Approchez... cela se peut... c'est permis... je suis là.

MORTIMER.

Votre présence ne m'empêchera pas d'exprimer à mademoiselle Delphine des sentiments qu'elle connaît déjà...

LAURE.

Après cela, si je vous gêne...

DELPHINE, la retenant.

Oh ! non... je t'en prie !...

MORTIMER.

Et après le départ du notaire, j'ai échappé à monsieur votre père qui lit son courrier... une lettre de monsieur Albert, vous savez.

DELPHINE, se contenant.

Ah !... de monsieur...

LAURE, un peu émue.

D'Albert !... ah ! il donne de ses nouvelles...

(Elle s'éloigne un peu vers la droite.)

DELPHINE, à part.

Oh ! ce nom-là me rend heureuse !

MORTIMER.

J'étais impatient de déposer à vos pieds ces fleurs, que vos bontés pour moi m'ont autorisé à vous offrir.

DELPHINE, surprise.

Monsieur !

LAURE.

Vrai !... à la bonne heure. (A Mortimer.) Allez donc !

MORTIMER.

Oui, ma tante. (Haut.) Le contrat est prêt... Votre dot est belle... (Laure tousse.) Mais vous m'avez donné le droit de compter sur la première contredanse, puis-je espérer ?...

DELPHINE.

Monsieur, je n'ai pu... je ne puis m'engager...

LAURE.

Pour la contredanse !...

MORTIMER.

Mademoiselle!...

LAURE.

Tu crains peut-être qu'il ne devienne sérieux comme un préfet, comme son oncle... Au contraire, il ne veut rien être, rien qu'amoureux de sa femme.

MORTIMER.

Oui, votre fortune me permettra...

LAURE, passant devant lui et prenant le bouquet qu'elle remet à Delphine.

Taisez-vous !

MORTIMER.

Oui, ma petite tante.

LAURE.

Il est bien posé dans le monde où nous pourrons aller ensemble quand mon mari ne sera pas ici... Je serai la tante de ma sœur et le chaperon de ma tante. Ce sera drôle, ça m'amusera!

MORTIMER.

Et moi aussi !...

DELPHINE, à elle-même, passant à droite.

Une lettre de lui !... Oh ! que peut-il dire ?...

LAURE.

Tu ne m'écoutes pas ?...

## SCENE VI.

LES MÊMES, DE ROZAN, ensuite Mlle FRANCOVILLE, FRANCOVILLE, ALBERT.

DE ROZAN.

Bien ! bien ! Allez !...

MORTIMER.

Ah ! mon oncle...

DE ROZAN.

Voilà qui est plaisant, et quelque peu romanesque !...

LAURE.

Quoi donc, mon ami ?

DE ROZAN.

Figurez-vous que monsieur Francoville lisait une lettre de monsieur Albert qui lui annonçait son retour en France ...

LAURE, un peu troublée.

Ah !

(Delphine cache son émotion et sa joie.)

DE ROZAN.

Et il n'avait pas fini sa lecture qu'on lui annonçait monsieur Albert lui-même...

LAURE, à part.

Albert !

DELPHINE, poussant un cri, et laissant tomber son bouquet.

Ah !

DE ROZAN.

Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, chère sœur ?

MORTIMER.

Mademoiselle Delphine !...

DELPHINE.

Moi, rien... rien...

DE ROZAN, à part.

Est-ce que le motif qui m'a fait refuser...

M^lle FRANCOVILLE, au fond.

Le voici ! le voici !

DELPHINE et LAURE, d'un ton différent.

C'est lui !...

ALBERT, amené par mademoiselle Francoville.

AIR : *Petit enfant.* (1er acte, scène V.)

Oui, c'est bien moi que vous voyez encore !...

Mlle FRANCOVILLE.

Ce cher enfant!...

FRANCOVILLE.

Le voilà revenu !

ALBERT, s'arrêtant.

Monsieur ! pardon... mes sœurs... Delphine... Laure !...
De vous revoir que mon cœur est ému !
Ah ! loin de vous, le temps, le malheur même,
J'ai tout bravé !... j'eus de bien tristes jours !
Mais je reviens fidèle à ceux que j'aime !...
Vous qui m'aimiez... ah ! m'aimez-vous toujours ?..

DELPHINE, à part.

Oh ! oui!...

(Laure baisse les yeux.)

Mlle FRANCOVILLE.

Certainement !... mais embrassez-moi donc !...

FRANCOVILLE.

Et vous avez fait un bon voyage ?

ALBERT.

Une traversée superbe !... la plus rapide que l'on ait vue depuis longtemps... dix nœuds à l'heure ! il semblait que ce brave navire comprît mon impatience ! (A part, regardant Laure.) Cent fois plus jolie encore !

DELPHINE, à part.

Il me regarde.

DE ROZAN, à part.

Cette pauvre Delphine ! elle ne se soutient pas !

ALBERT.

Mais je croyais vous trouver seuls... en famille...

FRANCOVILLE.

Eh bien! monsieur est de la famille... il s'est marié à...

ALBERT.

Ah! oui, je sais... (A M. de Rozan.) Monsieur, c'est la meilleure nouvelle que je pusse recevoir, et franchement je m'y attendais un peu...

DE ROZAN.

Vous êtes bien bon!...

ALBERT.

Recevez mon compliment, ma chère Delphine... (Gaiement.) Madame!...

DELPHINE.

Moi!

(Elle reste immobile et ses yeux se remplissent de larmes.)

DE ROZAN.

Ah! bah!

FRANCOVILLE.

Mais non!...

Mlle FRANCOVILLE.

Ce n'est pas elle...

ALBERT, souriant et regardant mademoiselle Francoville.

Ah! bien, je comprends... c'est...

Mlle FRANCOVILLE, avec hauteur.

Non, Monsieur!

MORTIMER, riant.

Ha! ha! ha!

(Elle le regarde. Il se tait.)

DE ROZAN, prenant Laure par la main.

Monsieur Albert, je vous présente ma femme...

ALBERT.

Laure!

FRANCOVILLE.

Sans doute!...

DE ROZAN, à part.

Hein!... que signifie...

ALBERT.

Laure!

M^lle FRANCOVILLE.

Mon ami!

DELPHINE, comprenant.

Ah! mon Dieu!

LAURE, à part.

Ça lui a fait quelque chose!

ALBERT.

Bien... bien... c'est que lorsqu'on s'est quitté si jeunes... on ne s'attend pas... J'avais cru...

DE ROZAN, à part.

Comme il regarde Laure!

MORTIMER, observant Delphine.

Delphine est bien émue.

FRANCOVILLE.

Vous aviez cru que c'était son aînée... ça ce conçoit... mais nous la marions aussi... et je vous présente son mari.

MORTIMER, saluant en ramassant le bouquet.

Monsieur!

ALBERT.

Ah! j'en suis bien aise... parce que... et puis... (A part.) Sa femme!

MORTIMER, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc!... et ma future...

(Il observe Delphine.)

FRANCOVILLE.

Vous arrivez tout juste pour un bal qui fête le mariage de mes deux filles... (Riant.) Vous valserez avec ma sœur... comme autrefois.

M^lle FRANCOVILLE.

Pourquoi pas?

LAURE, affectant de la gaieté.

Ma tante valse encore!...

(Albert la regarde, elle baisse les yeux.)

FRANCOVILLE.

Elle valsera toujours.

ALBERT.

Mon Dieu! je suis désolé... mes malles ne sont point arrivées... j'étais si loin de m'attendre... et puis des affaires d'intérêt... mon banquier...

FRANCOVILLE.

Ah! oui, vous savez, en votre absence... culbuté... Je n'ai rien pu sauver.

ALBERT.

Adieu!... Monsieur...

MORTIMER, bas à de Rozan.

Regardez donc mademoiselle Delphine!

DE ROZAN.

Hein?... Ah! bah!... Tu crois...

FRANCOVILLE.

A demain, mon garçon!

Mlle FRANCOVILLE.

Allons, mes nièces... à votre toilette... Je vais à la mienne.

MORTIMER, bas.

Monsieur Francoville, il faut que je vous parle.

FRANCOVILLE.

Comme vous me dites ça!

DE ROZAN, à part.

Alors ce ne serait pas... je l'aimerais mieux.

MORTIMER.

Ah! mais...

AIR : *Valse légère (Nuit de Noël).*

LAURE.

Quel moment plein d'alarmes !
Ce retour me fait peur.
Il semble que ses larmes
Retombent sur mon cœur !

DELPHINE et ALBERT.

Ce retour plein de charmes,
N'était donc qu'un malheur !
Ah ! retenons mes larmes
Dans le fond de mon cœur.

FRANCOVILLE.

Pourquoi donc ces alarmes ?
Pourquoi cette douleur ?...
Va-t-il avec ses larmes
Me gâter mon bonheur ?

M^lle^ FRANCOVILLE.

Ah ! qu'un bal a de charmes !
C'est un soir de bonheur !
Mettons-nous sous les armes,
Pour trouver un valseur !

DE ROZAN et MORTIMER.

De mortelles alarmes
Me remplissent le cœur,
Et, malgré lui, ses larmes
Ont trahi sa douleur.

(Laure sort avec de Rozan par la gauche. Francoville et Mortimer par le fond à gauche. Mademoiselle Francoville rentre chez elle. Albert, au moment de sortir par le fond, reste appuyé à la porte et les yeux attachés sur celle par où Laure est sortie.)

## SCÈNE VII.

### DELPHINE, ALBERT.

DELPHINE.

Ma sœur !... c'était ma sœur !... et moi rien... plus rien au monde !...

(Elle tombe assise dans un fauteuil en sanglotant.)

ALBERT.

Mariée! elle qui m'avait dit : J'attendrai !... Mariée!... (Redescendant avec emportement.) Mais non, je suis fou !... c'est un rêve !...

DELPHINE, se relevant vivement.

Albert!

ALBERT.

Ah !... Delphine !

DELPHINE.

Pardon!... Monsieur, je sortais... je...

ALBERT.

Restez, ne m'abandonnez pas ! je suis si malheureux !... c'est un jeu, une plaisanterie ! Laure n'est pas mariée, c'est votre main que monsieur de Rozan demandait... c'est vous qu'il a épousée !

DELPHINE.

Non... non, Monsieur, je ne l'aimais pas.

ALBERT.

Et c'est votre sœur !... et quand je reviens le cœur plein de cet amour, de ces espérances qui étaient mon bonheur, ma vie !... plus rien ! perdue !... (S'asseyant près de la table à gauche.) Ah ! vous ne pouvez comprendre ce que je souffre !

DELPHINE, d'une voix étouffée.

Si fait !... si fait ! je comprends...

ALBERT.

Elle m'a oublié ! trahi !

DELPHINE.

Elle ?...

ALBERT.

Oui, trahi !... car elle m'avait promis d'attendre mon retour !

DELPHINE.

Que dites-vous ?

ALBERT.

Promis solennellement et par écrit !...

DELPHINE, à part.

Grand Dieu !

ALBERT.

Dans ces jours heureux que nous passions ensemble chez votre père, à cette campagne où j'étais traité par lui comme un fils... par vous, Delphine, comme un frère !... c'est un nom que Laure n'aurait pu me donner... elle avait deviné au fond de mon cœur un sentiment plus tendre, plus passionné, qu'elle partageait. Mais j'étais pauvre, et pour être le gendre de votre père, il me fallait une position, une fortune... Vous vous rappelez ce conseil de famille... à nous trois... où je vous pris pour arbitres de mon sort... L'amour, à votre insu, était là pour me décider... Ce fut alors que monsieur de Rozan vint au château... Laure me dit qu'il venait vous demander en mariage... et j'en étais joyeux !

DELPHINE.

Joyeux ! de me voir sacrifiée !... malheureuse !...

ALBERT, se levant.

Pardon, Delphine ; mais il me semblait qu'une fois la sœur aînée mariée, et mon sort assuré, il n'y avait plus d'obstacle à mon bonheur !... Je n'avais plus qu'une soirée à passer près de Laure... soirée bien triste, hélas ! vous en souvenez-vous ?

DELPHINE.

Oh ! oui, bien triste !

ALBERT.

Les yeux fixés sur elle, je voyais ses larmes couler... et mon cœur les recueillait toutes avec délices... pour me consoler dans l'absence !...

DELPHINE, à part.

Il n'a vu que les siennes !

ALBERT.

Je rentrai dans ma chambre, éperdu, désolé... et le matin, au moment du départ, espérant la revoir une dernière fois, j'étais sous la croisée de votre appartement, où, tous les jours,

depuis un mois, j'allais attendre son réveil... J'y arrivais à peine, que je la vois s'ouvrir doucement et qu'un billet tombe à mes pieds...

DELPHINE.

Ah ! (Se contenant.) Un billet !

ALBERT.

Je le saisis avec transport... un seul mot y était tracé... mot enchanteur, que l'amour seul pouvait trouver, et qui renfermait tout pour moi : *J'attends !*

DELPHINE.

Vous avez cru...

ALBERT.

J'ai cru que Laure me disait : Partez, méritez-moi, la récompense est à ce prix ! — Et, un instant après, je quittais le château, moins triste, moins malheureux... J'avais là, sur mon cœur, ce mot, qui était un aveu, une promesse, *J'attends !*... Pendant la traversée, sur ce bâtiment qui m'emportait loin de vous, si le chagrin, les regrets revenaient m'attrister... les yeux tournés vers la France, je relisais ce mot qui me consolait de tout, ce mot divin, *J'attends !* Et plus tard, soumis aux conseils, aux exigences, aux caprices de mon oncle, dont je partageais les pénibles travaux, pour gagner une fortune qui me coûtait si cher ; fatigues, dangers, je bravais tout... Ces longues excursions à travers d'effrayantes solitudes brisaient tous les courages, excepté le mien... C'était pour elle! plus je souffrais, plus je l'aimais !... La mer pouvait nous séparer... mais nos âmes franchissaient les distances, et il me semblait qu'une voix adorée murmurait à mon oreille : *J'attends !*

DELPHINE.

Ah ! vous l'aimiez bien !

ALBERT.

Une fois seulement, un de ces jours fatals où l'on est à charge à soi-même... le découragement allait me prendre... Épuisé

de fatigue, consumé par la fièvre, sous un climat brûlant et meurtrier, mes yeux étaient secs, mon cœur ne battait plus, je me sentais mourir...

DELPHINE, à part.

Oh! je savais bien qu'il souffrait !

ALBERT.

Quand tout à coup un jeune Indien, qu'on avait envoyé à ma recherche, pénètre dans ma tente et me remet un paquet cacheté de mon vieux Julien, et le premier papier qui frappe ma vue, c'est une lettre qui me fait tressaillir !... Je reconnais cette écriture qu'un seul mot avait gravée là... *Pour Albert !...* J'ouvre cette lettre... après l'avoir baisée avec transport !... Elle ne contenait qu'une fleur... une pensée qu'elle avait cueillie... *Pour Albert !...* (Delphine très-émue se détourne peu à peu.) Non... je ne puis vous dire l'attendrissement et l'émotion que cette vue produisit en moi... mes pleurs coulèrent en abondance, je pressai sur mes lèvres la pauvre petite fleur qui venait de si loin pour me rendre la vie... Un air plus pur, qui me semblait l'air du pays, rafraîchit ma poitrine... Je n'étais plus seul, abandonné... Elle était là, auprès de moi !... Je renaissais, j'étais sauvé par celle qui m'aimait !

DELPHINE, à part.

Ah ! merci, mon Dieu !

ALBERT.

Deux jours après, je tombais aux genoux de mon oncle... je lui avouais mon amour, mes espérances... Quelques mois passés près de lui m'avaient gagné son cœur... il m'aimait comme un fils... Aussi ce ne fut pas sans de bien vifs regrets, qu'après m'avoir donné une riche dot, il se sépara de moi, et m'embarqua pour la France, pour la France, où je ne devais plus trouver qu'une infidèle !

DELPHINE.

Albert !

ALBERT.

Ah! vous êtes bonne, vous, Delphine; vous comprenez mon désespoir, vous pleurez!...

DELPHINE, troublée.

Moi... je pleure... vous croyez... Oui... j'en conviens... ces récits, ces souvenirs, ces dangers que vous avez courus...

ALBERT.

Mais c'est impossible! on l'a contrainte, forcée, n'est-ce pas?... elle est malheureuse comme moi, comme moi qui ne puis vivre que pour elle!... Oh! je l'enlèverai à cette chaîne qu'on lui a imposée!... à ce tyran qu'on lui a donné!...

DELPHINE.

O ciel!... taisez-vous!... taisez-vous!...

ALBERT.

Et que m'importe! qu'il vienne me la disputer, qu'il me tue, mais qu'il sache...

DELPHINE.

Oh! rien... Vous êtes bon, généreux, Albert! vous n'apporterez pas le trouble, le chagrin dans cette maison, dans cette famille qui est la vôtre! ma sœur était libre...

ALBERT.

Libre!

DELPHINE.

Respectez son bonheur, partez sans la revoir... sans lui parler de ces fatals billets... Oh! n'en parlez jamais! au nom de notre amitié... de votre amour même... oubliez tout... Oh! ce mot est cruel... affreux... je le sens!... mais faut-il vous en prier à genoux, partez!...

ALBERT, la retenant.

Oui, vous avez raison; je vais embrasser le seul ami qui me reste au monde... (Mouvement de Delphine.) ensuite je partirai... j'irai mourir loin d'elle... Dites-lui que, seul au monde, désormais... je ne vivrai plus... (Avec emportement.) Oh! tenez, c'est

affreux !... je ne vivrai plus que pour la mépriser et la maudire !

DELPHINE.

Oh ! non... non !...

ALBERT.

On vient... Si c'était elle !

DELPHINE.

Albert !...

ALBERT.

Non... (Lui saisissant les mains qu'il baise.) Adieu... Delphine, mon amie, ma sœur !... adieu ! (Avec des larmes.) Vous ne me reverrez jamais ! (Il sort précipitamment.)

## SCÈNE VIII.

DELPHINE, ensuite Mlle FRANCOVILLE.

DELPHINE.

Jamais !... oh ! non, jamais ! cet amour dont je rougis, dont j'ai honte maintenant, on ne le saura jamais, ni lui, ni personne au monde ; j'ai eu du courage pour lutter et pour attendre... j'en aurai pour oublier !

Mlle FRANCOVILLE, en toilette très-jeune.

Ah ! Delphine, mon enfant, je te cherchais...

DELPHINE.

Ma tante !

Mlle FRANCOVILLE.

Ah ! ma bonne petite, si tu savais quelle scène je viens d'entendre !...

DELPHINE.

Que voulez-vous dire ?

Mlle FRANCOVILLE.

Figure-toi que j'étais dans mon cabinet de toilette, où me

vient tout ce qui se dit chez ton père... Je n'écoute jamais, mais j'entends toujours...

DELPHINE.

Et vous avez entendu...

M[lle] FRANCOVILLE.

Monsieur de Varannes, ma chère, un monstre comme les autres ! cruel, soupçonneux, jaloux !... Il n'a qu'une qualité... (Soupirant.) il est discret !... et je lui en sais gré !... Mais sa colère à ton égard m'a soulevé le cœur.

DELPHINE.

Sa colère !

M[lle] FRANCOVILLE.

Il s'écriait de cette voix fêlée, que tu sais, qu'on l'avait trahi, que tu l'avais trompé.

DELPHINE.

Moi !

M[lle] FRANCOVILLE.

Et qu'à ton trouble, à ton émotion, il avait fort bien vu que tu aimais Albert !...

DELPHINE.

O ciel !...

M[lle] FRANCOVILLE.

Là-dessus, fureur de mon frère... encore gentil celui-là !... et cet imbécile de préfet qui, plutôt que de les calmer, les irritait encore, en disant de sa voix administrative que je ne peux pas souffrir : « Il faut éclaircir cela... j'y tiens !... et apprendre « à vivre à ce monsieur Albert !... »

DELPHINE.

Il a dit...

M[lle] FRANCOVILLE.

Et l'autre, ce petit sot de Mortimer, reprenait en fausset : Je le tuerai...

DELPHINE.

Albert !...

Mlle FRANCOVILLE.

Est-ce qu'il t'aime?

DELPHINE.

Non, ma tante... non !

Mlle FRANCOVILLE.

Et toi?

DELPHINE

Moi!... je ne l'aime pas !... je n'aime personne !

Mlle FRANCOVILLE.

Pas même monsieur de Varannes !... Ah ! que tu fais bien ! il restera garçon ! comme moi!... Eh ! mais, te voilà tout en larmes...

DELPHINE.

C'est que, depuis ce matin, on me tourmente, on me chagrine...

Mlle FRANCOVILLE.

A cause de ce mariage!... pauvre victime ! ah ! les hommes! les hommes ! ils ne valent pas ça !...

## SCÈNE IX.

Les Mêmes, FRANCOVILLE, DE ROZAN, MORTIMER.

DE ROZAN, en dehors.

Oui, il faut qu'elle se prononce...

FRANCOVILLE.

Mais, je vous réponds...

Mlle FRANCOVILLE.

Ah ! les voilà !

DELPHINE.

Oh ! jamais !...

(Elle va pour sortir.)

MORTIMER.

Il faut savoir si ce trouble-fête...

FRANCOVILLE, la retenant.

Ah ! Delphine ! restez, Mademoiselle !... je vous ordonne...

(M. de Rozan reste au fond.)

MORTIMER.

Pardon, Mademoiselle, c'est moi, un gentilhomme, que cela regarde... rassurez-vous !... J'avais lieu de compter sur votre amour, après les espérances que vous m'aviez données... (Delphine le regarde avec surprise.) Mais je vous rends votre parole, vous êtes libre, et, s'il est vrai qu'un autre vous aime... l'imprudent !...

DELPHINE.

Un autre !

MORTIMER.

Et soit aimé plus que moi... ce serait piquant... mais on voit tant de choses aujourd'hui !...

M^lle^ FRANCOVILLE, bas à Delphine.

Ferme !

FRANCOVILLE.

Serait-il vrai qu'Albert !...

DELPHINE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, mon père !... ma main est à monsieur de Varannes... vous la lui avez promise, et je consens... avec plaisir... à un mariage... qui doit assurer mon bonheur.

(Elle salue.)

DE ROZAN.

Il se pourrait !...

MORTIMER.

Mademoiselle...

FRANCOVILLE.

Voilà qui est clair !...

(Delphine sort.)

M^lle^ FRANCOVILLE, à part.

Ah ! la malheureuse ! encore une à qui la tête tourne !

DE ROZAN.

Très-clair ! ce n'est pas elle !... mais alors...

(Il s'assied à droite.)

FRANCOVILLE.

Êtes-vous rassuré ?

MORTIMER.

Tout à fait ! Tant de candeur !... ah !... il m'en coûtait trop de douter de son amour, après l'aveu, l'encouragement tendre et passionné qu'elle m'avait écrit.

FRANCOVILLE.

Ah ! bah ! vraiment, un aveu !

Mlle FRANCOVILLE, stupéfaite.

Un encouragement !...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LAURE.

LAURE, en toilette.

Oui, oui, ces camélias à la jupe, à la ceinture, dans les cheveux, partout !... c'est très-bien !...

DE ROZAN.

Ma femme !

LAURE.

Ah ! c'est vous... tant mieux ! un conseil de famille... c'est ce qu'il me faut... comment trouvez-vous ma toilette ?

FRANCOVILLE.

Charmante !

MORTIMER.

Délicieuse !

LAURE.

Merci, mon neveu... et vous, ma tante ?

Mlle FRANCOVILLE.

Oh ! moi, je n'aime pas les diamants.

LAURE.

Oh ! parce que vous, une demoiselle, vous n'avez pas le droit d'en porter... mais moi, je ne me serais mariée que pour ça !... (A M. de Rozan qu'elle aperçoit.) Eh bien ! monsieur mon mari, vous ne venez pas m'embrasser ! (Il reste immobile.) Ah ! mais, vous avez tous l'air sérieux... qu'est-ce donc ?

FRANCOVILLE.

Rien, mon enfant, c'est une petite explication que nous venons d'avoir...

LAURE.

Une explication !

DE ROZAN, se levant.

Oui, à propos de ce monsieur Albert... dont l'émotion nous avait paru au moins singulière...

LAURE.

Ah ! (A Mlle Francoville.) Mon corsage fait bien, n'est-ce pas?

MORTIMER.

Figurez-vous, petite tante, que j'avais eu l'enfantillage d'être jaloux...

LAURE.

Vous !...

FRANCOVILLE.

Il s'imaginait que Delphine en était la cause.

LAURE, étourdiment.

Oh ! non !...

DE ROZAN.

C'est ce qu'elle vient de nous dire... mais, enfin, ce trouble ne nous paraissait que plus surprenant... qu'en dites-vous ?

LAURE.

Moi, je dis... (Éclatant de rire.) Ah ! c'est pour ça que vous prenez votre air diplomatique ?... Eh bien !... quoi ? Albert était ému... de se retrouver en famille... au milieu de nous... après une si longue absence... mais c'est tout simple, tout na-

turel, et il faut être ou un amoureux... ou un préfet, pour trouver là-dessous quelque chose !

MORTIMER, riant.

Oh ! je n'avais pas le sens commun !

FRANCOVILLE.

C'est vrai... Pardon, je veux dire...

DE ROZAN.

C'est égal, je trouve que ce petit monsieur fera bien de retourner à Bénarès... et que mon beau-père fera mieux encore de mettre un terme à des visites... que, quant à moi, je ne souffrirai pas !

LAURE.

Comme vous voudrez.

MORTIMER.

Mon oncle a raison.

FRANCOVILLE.

A la bonne heure !

M^lle FRANCOVILLE.

Permettez...

DE ROZAN.

Il ne remettra pas les pieds dans cette maison.

M^lle FRANCOVILLE.

Mais c'est de la tyrannie, cela ! Je ne vois pas pourquoi on défendrait à Albert de venir ici.

DE ROZAN.

Dame ! à moins qu'il n'y vienne pour vous, belle tante !

M^lle FRANCOVILLE.

Vous m'insultez, préfet ! (A Mortimer, qui éclate de rire.) Et vous aussi, Monsieur !

FRANCOVILLE.

Vous êtes folle !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Le ministre fait demander monsieur le comte.

DE ROZAN.

Le ministre ?... Il prend bien son temps !

FRANCOVILLE.

Le travail est signé... Allez, allez, mon gendre, allez !... Moi, je vais écrire à Albert.

DE ROZAN.

Venez, Mortimer !

M[lle] FRANCOVILLE.

Mon frère !... (A demi-voix.) Ah ! vous êtes une poule mouillée !...

LAURE.

Eh bien ! vous ne m'embrassez pas ?

DE ROZAN, avec impatience.

Eh ! Madame... (Se calmant.) Soit.

(Il l'embrasse à peine et sort par le fond avec Mortimer. — Francoville et sa sœur sortent par la gauche.)

## SCÈNE XI.

LAURE, ensuite ALBERT.

LAURE.

Il s'en va furieux... comme un jour de conseil général... quand on ne fait pas ce qu'il veut !... Oh ! mais... (Se regardant dans la glace.) A peine s'il m'a embrassée... et pourtant, il me semble que j'en valais bien la peine !... (Arrangeant sa toilette.) Ce pauvre Albert !... le fait est qu'il était bien troublé... j'ai cru qu'il allait se trouver mal... Après tout, c'est sa faute... on ne s'en va pas pendant deux ans quand on est amoureux... Il se passe tant de choses en deux ans !... et quand on revient, les petites filles sont des demoiselles... et les demoiselles... ne le sont plus... On ne peut pas toujours attendre... (S'asseyant à gauche.)

J'ai attendu... un peu... C'est bien à lui de m'aimer encore... Il est devenu tout à fait bien... Son amour m'a touchée... (Essuyant ses yeux.) Oh ! une larme !... Au fait, je suis fâchée qu'il ne vienne pas au bal... j'aurais dansé avec lui... Il valsait bien... (Devenant rêveuse.) Mais non, il vaut mieux qu'il ne vienne pas... parce que mon mari... c'est mon mari...

ALBERT, entrant vivement.

Seule !...

LAURE, se levant.

Albert !...

ALBERT.

Laure !... (Mouvement de Laure.) Madame... Pardon si je reviens dans ces lieux que je ne voulais plus revoir... près de vous que j'avais juré d'oublier, de fuir !...

LAURE.

Pourquoi donc, Albert ?... Est-ce que l'on doit fuir les amis de son enfance ?...

ALBERT.

Des amis !... je croyais ne plus en avoir... Mais ce que je viens d'apprendre m'a rendu un moment de joie et de bonheur !

LAURE.

Que dites-vous ?

ALBERT.

Je ne vous accuse plus... vous êtes si malheureuse !

LAURE.

Moi ?

ALBERT, à demi-voix.

C'est un secret entre nous deux !...

LAURE.

Qui vous a dit ?...

ALBERT.

Eh bien ! lui... lui, ce vieillard qui n'avait que moi pour appui... qui avait vu périr les ressources que je lui avais laissées...

et qui serait mort de misère sans vous, sans ces bienfaits que vous alliez lui porter secrètement en mon nom !

LAURE.

Ce vieillard ?...

ALBERT.

Oh ! ne le niez pas... Je sais tout !... Il m'a dit que, lorsque je souffrais loin de vous, lorsque mon amour me ramenait à travers les mers, riche, heureux, triomphant... une jeune femme, un ange, appelée tous les matins par une pieuse charité près de celui que j'aimais comme un père... lui parlait de sa tendresse pour moi, pleurait mon absence, lui disait que la volonté tyrannique de sa famille pouvait la sacrifier, mais que son cœur se conserverait à moi pur et fidèle !... Elle lui disait que cette puissance contre laquelle elle était sans force, pouvait bien la condamner à mourir, mais à m'oublier, jamais !...

LAURE.

Albert... je ne vous comprends pas...

ALBERT.

Vous ne comprenez pas que ce récit a éteint dans mon cœur une colère dont je rougis maintenant ! et cet ange qui m'aimait... oh ! laissez-moi croire que je le retrouve encore...

LAURE.

Tenez, Albert... dans tout ceci... il n'y a qu'une chose que je puisse comprendre... c'est que je vous ai rendu bien malheureux sans m'en douter, sans le vouloir !... ce n'est pas ma faute, je vous assure ! mais alors... j'étais si jeune, si folle... quand vous partiez... je croyais, moi, que tout était fini.

ALBERT.

Fini ! et ce billet...

LAURE.

Hein ?...

ALBERT.

Ce billet... qu'au moment de m'éloigner, je voyais tomber à

mes pieds... de ce balcon, sous lequel j'allais, en pleurant, vous dire un éternel adieu !...

LAURE.

Un billet !

ALBERT.

Et cette lettre, cette fleur, qui venaient, envoyées par mon bon ange, au chevet du mourant, pour me rendre l'espérance et la vie !

LAURE.

Une fleur... une lettre...

ALBERT, lui tendant les deux papiers.

Vous les avez donc oubliées !... mais moi, je les porte là, comme un talisman.

LAURE, ouvrant un billet.

Que veut dire ?... (Lisant.) « J'attends !... » (Etouffant un cri.) Ah ! mon Dieu ! (Se cachant la tête dans ses mains.) Ah ! malheureuse ! (Elle tombe assise à droite.)

ALBERT.

Ces gages d'une tendresse si pure et si vraie !... les renierez-vous encore ?

LAURE, d'une voix étouffée.

Oui, oui !...

ALBERT.

Et ces visites à mon vieil ami... ces larmes... ces regrets... vous les reniez ?

LAURE, cachant ses larmes.

Tout !...

ALBERT.

Laure ! ah !... tout cela n'est donc qu'une illusion !

LAURE.

Non !... cette idole que vous vous étiez créée à mon image... à laquelle vous aviez raison de prêter les sentiments que vous éprouviez... un dévouement, une tendresse... que je n'avais

pas !... qui était à vos yeux ce qu'il y avait de plus céleste au monde...

ALBERT, tombant à ses pieds.

Un ange ! ah ! c'était vous ?...

LAURE, se levant.

Moi... je ne suis qu'une pauvre femme... que vous oublierez .. et c'est une autre que vous aimiez !...

ALBERT, lui prenant la main.

Une autre !...

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MORTIMER.

MORTIMER, entrant vivement par la gauche, et s'arrêtant.

Ah ! ventrebleu !...

LAURE.

Mortimer !...

ALBERT, se levant.

Eh ! mais... cet homme !...

MORTIMER.

Cet homme, Monsieur, est le neveu de mon oncle... qui, je le vois, avait raison de me recommander en partant...

LAURE.

De me surveiller, peut-être ?...

MORTIMER.

Oui... c'est-à-dire, non !... pas vous, mais...

ALBERT.

Moi, sans doute !...

MORTIMER.

Et quand cela serait, Monsieur, il n'aurait pas tort ; car je vous ai trouvé là...

ALBERT.

Aux pieds de madame!... oui, Monsieur, oui, j'y étais, et je suis prêt à vous rendre raison...

LAURE.

Mon ami!

MORTIMER.

Eh! Monsieur, je ne souffrirai pas...

LAURE.

Taisez-vous!

MORTIMER.

Permettez, Madame, c'est mon oncle qui m'a ordonné...

LAURE.

Moi! je suis votre tante, et je vous ordonne de vous taire.

ALBERT.

Laissez... c'est à moi de répondre...

LAURE, bas à Albert.

Pas un mot! Sortez... je vous rejoins!

MORTIMER, à part.

Ils se parlent bas!... (Haut.) Je ferai remarquer à monsieur qu'une inconvenance pareille, si mon oncle l'apprenait...

LAURE.

Mon neveu... vous me manquez de respect!... (A Albert.) De grâce!...

ALBERT.

C'est à vous seule que j'obéis, Madame! Quant à vous, Monsieur, qui faites ici un métier si honorable, vous pouvez reporter à votre oncle ce que vous avez vu.

MORTIMER.

Moi!...

(Laure lui impose silence.)

ALBERT.

Et lui dire que je suis à ses ordres, quand il voudra...

LAURE.

Albert !

(Il sort.)

MORTIMER.

Ah ! c'est trop fort, et je dois...

LAURE.

Restez, je le veux.

MORTIMER.

Mais, ma petite tante...

LAURE.

Mais, mon grand neveu... vous êtes un indiscret, un maladroit !... venir ainsi nous déranger au moment le plus intéressant !

MORTIMER.

Plaît-il ! par exemple !

LAURE, à part.

Pauvre garçon !... sa douleur m'a troublée ! Ah ! je ne sais ce que j'éprouvais là ! mais elle !... ma sœur !... Du courage !...

(Elle essuie des larmes.)

MORTIMER.

Je me tairai !... je sais que je suis votre neveu... Mais, permettez...

LAURE, éclatant de rire.

Ha ! ha ! ha ! Ce serait bien fait !...

(Elle sort par la gauche.)

## SCÈNE XIII.

MORTIMER, puis DELPHINE, en toilette de bal très-simple.

MORTIMER, seul.

Ah ! l'on me défie ! ah ! l'on me bafoue ! ah !... Mon oncle saura tout ! C'est la tête de la famille, et je n'y permettrai point la moindre avarie, à la tête... Ah !... si je ne tenais pas à leur

fortune! Mais, aussitôt marié, zest! j'enlève ma femme, et je ne permets pas qu'elle ait sous les yeux des exemples aussi... (Allant à Delphine qui entre.) Mademoiselle Delphine... Ah!... c'est le ciel qui vous envoie... Albert! ce monsieur Albert...

DELPHINE.

Eh bien!

MORTIMER.

Mais je ne veux pas vous dire ça... à vous, si pure... si chaste...

DELPHINE.

Monsieur Albert?...

MORTIMER.

Je l'ai surpris ici aux genoux de ma tante!...

DELPHINE.

Il est revenu?... il a osé...

MORTIMER.

C'est monstrueux! Aussi, je suis furieux!... mais mon oncle ou moi, nous le tuerons!

DELPHINE, dans le plus grand trouble.

Oh! non! monsieur Mortimer!...

MORTIMER.

Si!...

DELPHINE.

Non, mon ami!...

MORTIMER.

Si!...

DELPHINE.

Mon mari!... pas un mot!...

MORTIMER.

Son mari! elle a dit son... (Écoutant à gauche.) Eh! mais... on a parlé... C'est là... là... dans cette pièce où ma tante vient d'entrer... mais elle n'est pas seule... si c'était...

DELPHINE.

Qui?...

MORTIMER.

Lui!

DELPHINE.

Lui!...

MORTIMER.

Attendez... je vais voir...

(Il s'approche pour regarder.)

DELPHINE.

Monsieur!... monsieur!...

MORTIMER.

Bah!... en famille!... (Il se penche, Laure entre.) Ah! bonjour, ma tante... (A part.) Je crois qu'elle m'a vu!...

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAURE.

LAURE, très-émue.

Que faites-vous là, Monsieur?...

(Elle jette un coup d'œil sur Delphine.)

MORTIMER.

Pardon, ma tante, c'est que nous avions cru entendre ici...

LAURE, refermant la porte.

Une explication que j'avais avec votre oncle...

MORTIMER.

Ah!

LAURE.

Et je vous trouve bien impertinent d'écouter aux portes.....

MORTIMER.

Permettez, Madame...

LAURE.

Je vous permets de sortir, et voilà tout.

MORTIMER.

Je sors, parce que cela me convient... parce que je donne la main à mademoiselle Delphine jusque chez elle.

LAURE.

Ma sœur reste.

MORTIMER.

Ah !... (A part.) Quel diable de petit despote mon oncle s'est donné là !

(Il sort.)

## SCÈNE XV.

LAURE, DELPHINE.

LAURE, très-affectueusement.

Delphine, tu m'en veux ?...

DELPHINE, froidement.

Moi !... ma sœur... tu pourrais penser ?...

LAURE.

Oui, tu m'en veux... parce que Mortimer t'a dit qu'il avait surpris à mes pieds Albert... Albert, que tu aimes !

DELPHINE.

Grand Dieu !... ce n'est pas vrai ?... Ce n'est pas...

LAURE.

Si fait ! tu l'aimes... et tu es bien malheureuse !...

DELPHINE.

Qui t'a dit ?...

LAURE.

Ce n'est pas moi qui écrivais : « J'attends ! »

DELPHINE, se jetant à son cou.

Ah ! ma sœur !...

LAURE.

Allons, du courage !... tu en as besoin (A part.) et moi aussi !...

DELPHINE, montrant la porte de gauche qui a remué.

Ah! quelqu'un... là!

LAURE.

Oui, c'est mon mari... il m'accuse, il est jaloux!...

DELPHINE.

Ton mari?...

LAURE.

Il me croit coupable de ces lettres... Il écoute...

DELPHINE, passant vivement devant Laure qui la retient.

Ces lettres!... non, non, ce n'est pas toi qui les as écrites. Ah! ton mari peut me perdre... mais il saura tout!... Oui, si l'une de nous est coupable, c'est moi!... oui, moi, qui aimais Albert de toutes les forces de mon âme! moi qui, lorsque si jeune encore il s'élevait près de nous, m'enivrais de ses regards si doux, de cette voix si tendre, que ma sœur enfant ne remarquait même pas!... Je me croyais aimée... Je l'aimais! Mais toi, ma sœur, tu étais heureuse... fidèle, tu ne l'aimes pas!... (Laure cache ses larmes.— Delphine la prenant dans ses bras.) Non, tu ne l'aimes pas!... Pardonnez-moi, ton mari et toi, le chagrin que je vous ai causé... Je suis assez punie... Albert ne m'aimera jamais!...

LAURE, se contenant à peine.

Si fait!... parce que tu es un bon et noble cœur!... parce que tu es l'ange qui l'avait compris... qui a souffert pour lui toutes les peines de l'absence!... Seule, tu résistais à mon père; seule, tu consolais ce vieillard qui est son père à lui!... seule... tu l'attendais.

DELPHINE, effrayée de ses larmes.

Tais-toi!... tais-toi!

LAURE.

Toutes les vertus qu'il aimait, c'est toi seule qui les avais!... Son amour a pu se méprendre dans ses rêves... mais au réveil, il ne peut appartenir qu'à celle qui l'a mérité... (Avec explosion.) Et ce n'est pas moi!...

DELPHINE.

Tais-toi !... tais-toi !... garde bien mon secret ! (Allant à la porte de gauche.) Et vous, mon frère...

(M. de Rozan entre par la porte du fond.)

## SCÈNE XVI.

LAURE, DELPHINE, DE ROZAN, FRANCOVILLE, MORTIMER, Mlle FRANCOVILLE, ALBERT.

DE ROZAN.

Eh ! oui, cette croix, vous l'aurez !...

DELPHINE, stupéfaite.

Monsieur de Rozan !

Mlle FRANCOVILLE.

Enfin !...

DELPHINE.

Monsieur de Rozan !... mais alors... ici... qui donc ? qui donc ?...

ALBERT, entrant par la porte à gauche.

Moi ! Delphine !

DELPHINE, se jetant dans les bras de Laure.

Ah ! ma sœur !... (Bas.) Quelle trahison...

FRANCOVILLE et Mlle FRANCOVILLE.

Albert !

(Pendant tout ce qui suit, Albert regarde Delphine avec émotion, sans écouter ce qu'on lui dit.)

DE ROZAN.

Vous ici, Monsieur !...

MORTIMER.

Hein ?... c'était lui !... après ce que j'ai vu !

DE ROZAN.

Quoi donc ?

LAURE.

Mon Dieu ! c'est tout simple... Pour obéir à son oncle, parce

que c'est un neveu très-obéissant... Il a surpris monsieur Albert à mes pieds !...

FRANCOVILLE.

Laure !

Mlle FRANCOVILLE.

Ma nièce !

DE ROZAN.

Madame !

MORTIMER.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit !...

LAURE.

Mais ce n'est pas tout... en écoutant aux portes, toujours par obéissance... il m'a entendue en conférence avec monsieur Albert.

MORTIMER.

J'en étais sûr...

DE ROZAN.

Eh ! Madame...

Mlle FRANCOVILLE.

Est-ce vrai, Albert ?...

FRANCOVILLE.

Il oserait avouer...

LAURE.

Pourquoi donc n'avouerait-il pas qu'il aime ma sœur !...

TOUS.

Delphine !...

MORTIMER.

Hein !... mais non...

LAURE.

Et qu'il me priait en grâce, moi, son amie... sa sœur, de l'obtenir de vous et d'elle.

TOUS.

Delphine !

MORTIMER.

Mais non... mais cela... (Laure l'arrête d'un geste.)

ALBERT, d'une voix émue et tremblante.

Oui, Delphine; laissez-moi être heureux et fier d'un amour si tendre et si dévoué... Laissez-moi mériter, à force de tendresse, ce mot que vous m'écriviez à mon départ... (Lui tendant un billet.) ce mot qui m'a donné du courage et m'a ramené près de vous!.. J'attends!...

MORTIMER, qui s'est approché.

Permettez... ce n'est pas là l'écriture de mademoiselle!...

DELPHINE, avec abandon.

Oh! si fait!... (Elle tend la main à Albert. Laure court vivement près d'elle, et l'embrasse avec affection.)

FRANCOVILLE.

Mais j'ai promis à monsieur...

DE ROZAN.

Laissez donc faire.

MORTIMER.

Quand je vous dis que ce n'est pas là l'écriture de mademoiselle Delphine! que diable! je la connais!... J'en ai aussi... je ne me serais pas aventuré sans ça!

TOUS.

Vous!

MORTIMER, tirant un papier de sa poche.

Et si vous en doutez, tenez... (Lisant.) « On vous a compris... on vous aime... du courage... déclarez-vous! »

LAURE.

C'est l'écriture de ma tante. (Elle remonte en dissimulant un sourire.)

TOUS.

Ah bah! (Ils regardent tous mademoiselle Francoville, qui est confuse et baisse les yeux avec pruderie.)

MORTIMER.

Oh ! (Tout le monde se détourne pour sourire.)— (Musique.)

LAURE, du fond.

On arrive pour le bal !... (Elle dit un mot bas à son père, qui s'approche aussitôt d'Albert en lui offrant la main affectueusement.)

DE ROZAN, bas à Mortimer.

Au fait, elle a deux fois la fortune de ses nièces.

MORTIMER, s'approchant de mademoiselle Francoville.

Voulez-vous m'accorder la première valse? (Elle lui donne la main, les yeux toujours baissés. — Le rideau tombe.)

FIN DE LAURE ET DELPHINE.

# HORTENSE DE CERNY,

**COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,**

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 24 novembre 1851.

---

En société avec M. Arthur de Beauplan.

---

## Personnages :

GASTON DE VILBRAIE [1].
HECTOR DE MORVAN [2].
DE JUVIGNY [3].
DE VARENNES [4].
HORTENSE DE CERNY [5].
JULIETTE, femme de Juvigny [6].
AMÉLIE, jeune veuve, amie d'Hortense [7].
Mme CAPLAIN, maîtresse d'auberge [8].
DESCHAMPS, domestique [9].

La scène est au premier acte, à Nevers, dans le jardin d'une auberge ; — Au deuxième acte, au château de Montdidier, chez Amélie.

**ACTEURS :**

[1] M. Fechter. — [2] M. Félix. — [3] M. Delannoy. — [4] M. Lagrange. — [5] Madame Doche. — [6] Mademoiselle Marthe. — [7] Mademoiselle Worms. — [8] Madame Astruc. — [9] M. Roger.

# HORTENSE DE CERNY

## ACTE PREMIER.

Le jardin de l'auberge du Cheval blanc. — Du premier au troisième plan, à droite, la maison. — Au second plan, du même côté et près de la maison, un vase de fleurs sur un piédestal, une chaise devant le piédestal. — A la même hauteur, à gauche de la porte d'entrée, au fond, un arbre. — Au premier plan, à gauche, avançant au tiers de la scène, une touffe d'arbustes. — Une chaise en avant. — Le jardin est fermé par une grille qui ouvre au milieu, sur la rue.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Mme CAPLAIN, puis HECTOR.

Mme CAPLAIN, sortant de la maison et parlant à la cantonade.

Bien, Madame, bien... (Posant la chaise qui est devant le piédestal au premier plan à droite.) Voilà qui est drôle, par exemple!... Si cet homme-là est jamais aimé des femmes, il sera bien heureux !... « Je vous prie de ne pas le loger, » dit la petite blonde. — « Je vous défends de recevoir cet homme, » dit la brune; c'est quelque mauvais sujet...

HECTOR, entrant par le fond ; il a une valise à la main.

L'aubergiste ! eh ! l'auber... (Il se dirige vers la maison.)

Mme CAPLAIN.

Ah ! c'est lui ! Monsieur...

HECTOR.

Tiens, c'est vous! j'allais vous chercher dans votre caverne.

Mme CAPLAIN.

Comment! ma caverne... mon auberge!

HECTOR.

Dans votre auberge, c'est ce que je voulais dire... la langue m'a tourné. Vous avez un appartement vacant, je viens le prendre... où çà? (Il se dirige vers la maison.— Madame Caplain passe vivement derrière lui, et lui barre le chemin.)

M^me CAPLAIN.

Non, Monsieur, tout est pris.

HECTOR.

Ah! çà, vous moquez-vous de moi, vieille folle?

M^me CAPLAIN.

Vieille folle!

HECTOR.

Pardon, je voulais dire bonne femme... la langue m'a tourné... Mais, voyons, ma petite madame... madame.

M^me CAPLAIN.

Caplain.

HECTOR.

Ah! un joli nom que vous avez là... joli comme vous!

M^me CAPLAIN.

Est-il câlin!

HECTOR.

Je viens chez vous, il y a une heure... votre garçon me dit qu'il est plein... ça me contrarie... il m'indique le Lion d'or, ici près... j'y vais... je me résigne... Mais à peine installé au quatrième, presque sur la maison... je me mets à ma lucarne, et je vois partir un de vos locataires en poste... or, comme je tiens beaucoup à loger chez vous... mais beaucoup... vous êtes si gentille...

M^me CAPLAIN, à part.

Cet homme me fait peur.

HECTOR.

Je reviens bien vite, et voilà que vous me dites, comme vo-

tre garçon, que votre hôtel est plein... Allons donc ! vous mentez !

M$^{me}$ CAPLAIN.

Monsieur !

HECTOR.

Non, non, la langue m'a... Vous avez un appartement, n'est-ce pas?... vous allez me donner...

M$^{me}$ CAPLAIN.

Rien du tout... c'était pris d'avance.

HECTOR.

Allons ! bien, allons ! bien..., soit ! je vais remonter sur mon Lion d'or. Que le diable soit des voyages ! (A part.) Si je pouvais l'apercevoir. (Il remonte, madame Caplain passe à gauche.) Adieu, chère dame...

M$^{me}$ CAPLAIN.

Adieu, Monsieur.

HECTOR.

Ainsi, pas un cabinet?

M$^{me}$ CAPLAIN.

Pas un lit.

HECTOR.

Allons ! bien... Adieu !

(Il feint de sortir et disparaît à gauche au fond.)

M$^{me}$ CAPLAIN, sans le regarder.

Adieu... (Seule.) C'est un homme dangereux dans une auberge... je m'y connais.

## SCÈNE II.

### DE VARENNES, M$^{me}$ CAPLAIN, puis GASTON.

DE VARENNES, paraissant au fond, venant de la droite. Il tient une boîte de pistolets à la main.

Garçon ! quelqu'un !...

(Madame Caplain traverse à droite; de Varennes descend à gauche et pose sa boîte sur la chaise qui est de ce côté.)

Mme CAPLAIN.

Monsieur! que veut monsieur?

(Gaston entre par le fond, venant de la gauche. Il a un sac de nuit à la main. Il descend à droite.)

DE VARENNES.

L'aubergiste!

Mme CAPLAIN, allant à de Varennes.

C'est moi.

GASTON.

Ah! la maîtresse de l'auberge!

Mme CAPLAIN, allant à Gaston.

Monsieur!

DE VARENNES, l'entraînant à gauche.

Pardon, Madame; (A demi-voix.) vous devez avoir ici un jeune homme arrivant de Paris... tournure militaire... moustaches.

Mme CAPLAIN, réfléchissant.

Tournure militaire... moustaches.

GASTON, l'entraînant de son côté, bas.

N'avez-vous pas dans votre hôtel une jeune dame blonde, jolie, robe grise, chapeau rose?

Mme CAPLAIN.

Blonde et jolie?...

DE VARENNES.

Voyons, répondez-moi.

Mme CAPLAIN.

Ah! oui... Vous dites?

DE VARENNES, bas.

Tournure militaire.

Mme CAPLAIN.

Avec une robe grise.

DE VARENNES.

Hein?

M^me CAPLAIN.

Non! non!

GASTON.

Un chapeau rose.

M^me CAPLAIN.

Avec des moustaches?

GASTON, s'impatientant.

Eh! morbleu!...

M^me CAPLAIN.

Ah! pardon, pardon... C'est qu'aussi des robes grises, des moustaches, des chapeaux roses... Vous m'embrouillez!

DE VARENNES.

Enfin!

M^me CAPLAIN.

Enfin, Monsieur, je n'ai pas ce signalement... D'ailleurs, il n'y a pas ici d'homme seul.

DE VARENNES.

Eh! il fallait donc le dire!

(Il regarde à sa montre, puis il reprend sa boîte de pistolets.)

GASTON, frappant du pied.

Ah! çà, me répondrez-vous?

M^me CAPLAIN, prenant Gaston à part.

Voici, Monsieur; robe grise, chapeau rose, je crois; mais... (Elle lui parle bas.) dame! c'est que...

GASTON, s'impatientant.

Ah! çà, parlez donc de manière à vous faire entendre!

M^me CAPLAIN.

Ne vous emportez pas. (Très-bas.) Une dame seule?

GASTON, s'emportant.

Eh ! oui... L'avez-vous, ou ne l'avez-vous pas? Voyons, répondez !

Mme CAPLAIN, d'un ton mystérieux.

Avec sa gouvernante, je crois que oui, Monsieur... Mais c'est qu'il y a quelqu'un... un monsieur... de qui elle ne veut pas être vue.

GASTON, à part.

C'est moi ! (Haut.) Attendez.

(Il passe à gauche près de la chaise, tire son portefeuille de sa poche, et écrit sans écouter ce qui se passe. De Varennes est descendu à droite, où il pose sa boîte sur la chaise qui est de ce côté.)

HECTOR, reparaissant au fond.

Personne !

DE VARENNES.

Vous allez me loger, Madame.

Mme CAPLAIN.

Avec plaisir ! Un appartement au second ; chambre superbe, à deux lits !

HECTOR, descendant vivement entre Gaston et madame Caplain.

Comment ! une chambre magnifique, au second, deux lits, et vous m'en refusez un pour reposer ma tête !

DE VARENNES, à part.

A qui en a-t-il, celui-là ?

Mme CAPLAIN.

Ah ! c'est que monsieur... c'est que... ce jeune homme l'avait retenue d'avance.

DE VARENNES.

Hein ?

Mme CAPLAIN, bas à de Varennes.

Dites comme moi. (Haut.) N'est-ce pas, Monsieur?

DE VARENNES.

Oui, oui... Mais, permettez, Monsieur ; je suis ici pour une

affaire fort désagréable qui me retiendra peu de temps... Je repartirai avant la nuit, je l'espère... Je vous cède mes deux lits... pour reposer votre tête.

HECTOR.

Trop bon, Monsieur; j'attendrai votre départ. D'ailleurs, moi-même, je couche à Fourchambault.

DE VARENNES.

Ah !

(Hector salue de Varennes, puis ils remontent ensemble en causant.)

GASTON, à madame Caplain.

Tenez, voici une carte que je vous prie de remettre à cette dame. Vous lui direz que j'attends respectueusement qu'elle veuille bien me permettre de lui présenter mes hommages.

M^me^ CAPLAIN.

C'est que je ne sais...

GASTON, avec impatience.

Eh ! dépêchez-vous donc, morbleu !

M^me^ CAPLAIN à part.

Quel homme ! il parle à une femme comme à un soldat du roi de Prusse.

(Elle va pour sortir à droite.)

GASTON, à part.

C'est l'unique moyen de m'assurer. (Haut.) Ah ! vous me donnerez une chambre?

M^me^ CAPLAIN.

Oui, Monsieur; dans ce pavillon là-bas, au premier. (Elle montre la gauche.)

HECTOR, descendant à elle.

Hein?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Votre maison est donc vacante
Du haut en bas?

Mme CAPLAIN, près de la porte de la maison.

Jamais!

HECTOR.

Je voi
Que l'aubergiste est complaisante
Pour tout le monde, excepté moi.
Je veux, chez vous, quoi qu'il advienne,
Une chambre pour me loger...

Mme CAPLAIN.

Je n'en ai qu'une, et c'est la mienne.
Je ne veux pas la partager.

(Madame Caplain rentre dans la maison).

## SCÈNE III.

GASTON, DE VARENNES, HECTOR.

GASTON, s'asseyant sur la chaise à gauche.

Quand je devrais attendre un siècle!...

HECTOR, riant.

Ah! ah! ah! cette vieille sibylle!... elle veut donc qu'on se coupe la gorge pour se disputer les chambres chez elle!

DE VARENNES, au milieu.

Je vous ai offert...

HECTOR..

Oh! merci! (Montrant Gaston.) Mais, Monsieur... Eh! mais... je ne me trompe pas!...

GASTON.

Plaît-il?

HECTOR.

Je vais vous faire une question qui est toujours assez ridicule.

GASTON.

Faites, Monsieur, je suis prévenu.

HECTOR.

Gaston l'obus?

GASTON, se levant avec impatience.

Monsieur!...

HECTOR, se reprenant.

Pardon!... la langue m'a tourné... Gaston de Vilbraie, lieutenant au 2e dragons?

GASTON.

Permettez... Eh! oui!...

HECTOR.

Hector de Morvan, sous-lieutenant...

GASTON.

Au 17e léger... C'est juste!

DE VARENNES, saluant.

Messieurs... (Il se dirige vers la maison.)

HECTOR.

Merci de votre offre obligeante... si vous partez...

DE VARENNES.

Je l'espère bien. (A part, en prenant sa boîte de pistolets qui est sur la chaise de droite.) Et ma noce qui m'attend! (Il entre dans la maison.)

## SCÈNE IV,

GASTON, HECTOR.

HECTOR.

Ce cher monsieur Gaston; vous ne me reconnaissiez pas!

GASTON.

Ma foi, non!... C'est que depuis que nous avons été en garnison ensemble... à Metz, il y a deux ans, vous avez pris du corps.

HECTOR.

Mais, oui, je me porte assez bien, merci!... L'ennui m'étiolait dans le militaire... mais le calme de la vie civile m'a remplumé.

GASTON.

Vous avez quitté le service.... comme moi.

HECTOR.

Ah bah!... vous aussi? mon compliment.

GASTON.

Depuis un an... et vous?

HECTOR.

Ah! moi, peu de temps après notre dernière rencontre, à Metz... vous savez, sur le rempart... où je vous remis ma carte...

GASTON.

Votre carte... ah! oui... (A part, avec impatience.) et la mienne... la mienne!

(Il passe derrière Hector et va à la porte de la maison avec agitation.)

HECTOR, sans s'apercevoir que Gaston n'est plus là.

Nous allions tous deux en congé à Paris, et vous me promettiez de venir me voir... promesse bien vite oubliée... Qu'avez-vous donc?

GASTON, revenant à Hector.

Rien, rien... c'est qu'au lieu de profiter du congé qui m'était accordé, désireux de me distinguer un peu et de conquérir un grade autrement que par la patience, qui n'est pas mon fort... je partais le lendemain même pour l'Afrique...

HECTOR.

Où vous vous êtes fait remarquer... j'ai vu votre nom dans les journaux... et, en si bon chemin, vous avez renoncé à une carrière qui se présentait si belle!

GASTON.

Ah! ne m'en parlez pas ! un coup de tête ! (A part.) Qu'elle est lente, cette femme !

(Il remonte vers la porte de la maison.)

HECTOR, allant à Gaston.

Pour moi, je conçois ça... le militaire ne m'allait pas... je n'étais pas de calibre... Mais vous, indépendant, ardent, impétueux.... comme l'obus, dont on vous avait donné le nom...

GASTON, revenant avec Hector sur le devant.

Eh ! justement, mon cher, ce sont mes qualités qui m'ont perdu... Mes chefs ont prétendu que j'étais un brouillon, emporté, colère... ça n'avait pas le sens commun.

HECTOR.

Prenez donc garde, vous déchirez votre mouchoir.

GASTON.

Ah !... Dans mes états de service, des éloges sans fin, et toujours, à côté, à la colonne des observations, le reproche d'un mauvais caractère.

HECTOR.

Comme correctif... Fumez-vous ?

(Ils remontent.)

GASTON.

Jamais... Tout cela pour trois ou quatre malheureux duels...

HECTOR.

Une misère !

GASTON.

Des gens qui venaient me chercher querelle! ne fallait-il pas leur tendre l'autre joue ?

HECTOR.

Non !

GASTON.

Bref, j'ai donné ma démission.

(Ils descendent en se donnant le bras.)

HECTOR.

Par incompatibilité d'humeur. Et vous voilà voyageant ?... marié ?... non ! (Lui donnant la main.) Compliment derechef.

GASTON.

Il n'y pas de quoi. J'étouffe !

(Il se promène.)

HECTOR.

J'entends... toujours amoureux, romanesque, comme à Metz, vous vous rappelez ?

GASTON, un peu embarrassé.

Ah ! vous savez ?...

HECTOR.

Ce que vous m'avez dit alors, pas davantage; car nous fîmes ce jour-là un échange de confidences... Vous étiez au premier chapitre, et, toujours patient comme l'obus... après un billet sans réponse, vous vouliez déjà brusquer la fin.

GASTON.

Chut ! ici, pas un mot de cette sotte aventure.

HECTOR.

Ah bah !

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Ce roman qu'avec volupté
Vous commenciez plein d'espérance.

GASTON.

Au début, il en est resté.

HECTOR.

Alors, pour votre honneur, silence !
N'en parlons plus... Car un amant
Est ridicule à juste titre,
Quand il tient un sujet charmant,
D'en rester au premier chapitre.

GASTON, remontant vers la maison.

Ah ! l'on vient... non...

HECTOR, à part.

Ah ! çà, il ne tient pas en place... (Haut.) En ce moment, j'ai idée que vous avez entrepris un autre feuilleton.

GASTON, avec amour.

Oh ! cette fois, voyez-vous, ma vie tout entière est là !... J'aime comme un fou ! comme un insensé... ce n'est pas de l'amour... c'est du délire !... et en ce moment, tenez, mon sang bout, je suis en nage, je... (Jetant par terre la chaise qui est à droite et sur laquelle il s'était appuyé.) Mais elle ne viendra donc pas !

HECTOR.

Ah ! çà, mais l'obus éclate ! Et cette femme ?

GASTON.

Un ange !... que vous ne devez pas connaître. J'ai eu tort de vous parler d'elle, car elle est ici.

HECTOR.

Ah bah !

GASTON.

Silence ! (Apercevant madame Caplain qui sort de la maison.) Enfin ! (Il court à elle.)

## SCÈNE V.

HECTOR, GASTON, Mme CAPLAIN.

Mme CAPLAIN.

Monsieur...

GASTON, la faisant avancer vivement.

Vous lui avez donné ma carte... elle sait... elle m'attend... parlez, parlez donc !

Mme CAPLAIN.

Dame ! Monsieur, vous parlez toujours.

(Hector éclate de rire.)

GASTON, le regardant.

C'est moi qui vous fais rire ?

(Madame Caplain va ramasser la chaise.)

HECTOR.

Non, non... allez toujours.

(Il remonte.)

GASTON, à madame Caplain.

Eh bien ! elle vous a dit ?

Mme CAPLAIN, avec hésitation.

Que vous vous trompez, Monsieur ; (Lui rendant sa carte.) qu'elle ne connaît pas ce nom-là.

GASTON, prenant la carte.

Ah !

Mme CAPLAIN.

C'est une dame allemande qui va rejoindre son époux à Paris, elle ne parle même pas très-bien français et c'est à peine si elle a pu lire.

GASTON.

Assez, assez, laissez-moi. (Il passe à droite.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Il s'assied.)

Mme CAPLAIN.

Quand Monsieur voudra sa chambre.

GASTON, avec emportement.

Mais laissez-moi donc !

Mme CAPLAIN.

Je m'en vais, Monsieur. (Madame Caplain en s'en allant se trouve face à face avec Hector qui s'est dirigé vers la maison et qui l'engage à s'en aller.) Je suis chez moi !

(Elle passe devant Hector et rentre dans la maison, Hector l'accompagne jusqu'à la porte et redescend à droite.)

## SCÈNE VI.

GASTON, HECTOR.

HECTOR, avec amitié.

Il paraît que cela ne va pas.

GASTON, assis et accablé.

Je croyais l'avoir retrouvée ! J'étais triomphant, et ce n'est pas elle ! Ah ! c'est bien la situation la plus étrange !

HECTOR.

J'entends... une femme mariée, comme moi... c'est-à-dire, comme celle de mon mari... Elle a un mari ?

GASTON.

Eh ! non.

HECTOR, lui serrant la main.

Compliment derechef !... vous n'avez pas un mari, qui vous fait voyager malgré vous... comme moi !... Ah ! je lui en veux. C'est donc une veuve ?

GASTON.

Pas davantage.

HECTOR.

Bravo ! Une jeune fille ?

GASTON.

Ravissante !

HECTOR.

Il faut faire votre demande à la famille.

GASTON.

Ni père, ni mère, rien... pas de famille.

HECTOR.

Ni beau-père, ni belle-mère ! Ah ! çà, mais c'est le chef-d'œuvre de la création ; et vous n'êtes pas marié !

GASTON, se levant. — Ils descendent au milieu.

Ah ! mon cher, si vous saviez ce que je rencontre d'obstacles.

HECTOR, prenant machinalement la chaise que vient de quitter Gaston, et sans s'asseoir.

Un rival ?

GASTON.

Pas le moindre !... Mais une femme qui s'entoure d'un mystère impénétrable ; une femme malheureuse !...

HECTOR, appuyé sur la chaise qu'il a apportée.

Innocente et persécutée ?

GASTON.

Ah ! ne riez pas... C'est bien la plus adorable créature !... Au fait, je puis vous en parler, elle n'est pas ici.

HECTOR.

Et puis de causer, ça soulage. (Il s'assied.)

GASTON.

C'est le plus grand des hasards qui me la fit connaître. Je chassais près de Malesherbes, à quelques lieues de Fontainebleau, dans une partie de forêt que je n'avais pas encore battue, lorsque entraîné par cette volonté, cette ardeur que je mets à toutes choses, je franchis une haie et me trouvai, sans m'en douter, au milieu d'une petite habitation qui ressemblait tellement à la forêt, que, ma foi ! je n'y prenais pas garde... J'arrivai ainsi jusqu'à un pavillon, délicieuse retraite, cachée à tous les yeux par des arbres magnifiques... un véritable nid, au milieu de chênes centenaires. Je m'aperçus alors de mon erreur et je me retirais lorsqu'à travers le feuillage, je vis une jeune personne vêtue de blanc, assise au pied d'un arbre. Un livre était tombé à ses pieds et elle étouffait des sanglots en se couvrant la figure de son mouchoir. Mon chien, que je tenais couché près de moi, fit un mouvement dont le bruit arriva jusqu'à elle... elle leva la tête avec effroi.

HECTOR.

La biche avait senti le chasseur.

GASTON.

J'avais à peine distingué sa taille ravissante, ses traits charmants et baignés de larmes, qu'elle avait disparu ! et troublé par cette apparition soudaine, je me retirai lentement, non sans tourner souvent mes regards vers cette demeure mystérieuse où mon cœur restait malgré moi !

HECTOR, se levant.

C'est le commencement d'un conte de fées.

GASTON.

Vous comprenez que je ne négligeai rien, que je fis tout au monde pour savoir quelle était ma belle inconnue, et dès le lendemain, je m'en allais, toujours du même côté, mon fusil sur l'épaule, interrogeant tout le monde sur ma route.

HECTOR, riant.

On devait vous prendre pour un juge d'instruction en chasse.

(Il passe à gauche.)

GASTON.

Je sus alors qu'elle vivait là depuis quelque temps... seule, ou à peu près, n'ayant pour compagne qu'une vieille femme dont la figure disgracieuse faisait bonne garde autour d'elle ; personne ne la voyait, personne... hors les malheureux qui ne revenaient jamais sans la bénir. J'arrivai ainsi jusqu'à la haie que j'avais franchie la veille.

HECTOR.

Elle était là, au pied de l'arbre !

GASTON.

Non... je ne la vis pas... je l'entendis ! Vous ne pouvez vous imaginer rien de plus doux, de plus mélodieux que cette voix si jeune et si fraîche... Je ne sais comment cela se fit, mais je me trouvai sous la fenêtre du pavillon. La voix m'avait attiré peu à peu, et ma foi, je n'y résistai plus... Je soulevai la jalousie d'une main tremblante, la fenêtre était entr'ouverte... Je voulus reculer, mais j'étais retenu là par un charme irrésistible. J'avançai ma figure... Tout à coup elle m'aperçoit, elle pousse un cri et s'évanouit.

HECTOR.

Elle vous avait pris pour un voleur... avec votre fusil.

GASTON.

Et personne pour la secourir !... Je perdis la tête !... Je m'élançai près d'elle, je la soutins dans mes bras pour la ranimer. Ses cheveux s'étaient dénoués... son sein battait avec violence et sa figure si belle, malgré sa pâleur, était à deux doigts de mes lèvres...

HECTOR.

Qui ne purent faire autrement que de l'effleurer.

GASTON.

Je ne crois pas !...

HECTOR.

Je crois que si !

GASTON.

Au bruit que j'avais fait, la vieille accourut... elle me repoussa avec indignation, avec énergie et arracha sa jeune maîtresse de mes bras. Je criais pour me justifier, elle criait plus fort pour me faire sortir... mon chien aboyait plus fort qu'elle ; à cette musique infernale, la jeune fille rouvrit enfin les yeux.... et je m'en allai par où j'étais venu. Mais à quelques pas de là, dans la forêt, mes genoux fléchirent sous moi, et je me pris à pleurer comme un enfant.

HECTOR.

Pauvre Gaston ! vous étiez pris.

GASTON.

Oh ! tout à fait... Vous pensez bien qu'avec mon caractère persévérant, tenace, (Tout en parlant, il prend la chaise et la reporte à sa place.) je n'étais pas homme à abandonner la partie.

HECTOR.

Très-bien ! c'est comme ça qu'on arrive !

GASTON.

Je revins au pavillon, elle n'y était plus ! partie, envolée... Mais j'eus bientôt découvert sa nouvelle retraite... un petit logement à Fontainebleau ! d'où elle ne sortait plus que pour aller à l'église... J'écrivis, et d'abord mes lettres furent obstinément refusées... mais enfin, à force de persévérance et de corruption...

HECTOR.

Vous avez beaucoup corrompu ?

GASTON.

Oh ! énormément... et tous gens incorruptibles.

HECTOR.

Même la vieille ?

GASTON.

Mes lettres arrivées à leur adresse, furent lues et gardées ; et un jour, en sortant de la messe, car je n'en manquais pas une...

HECTOR.

Ça vous comptera.

GASTON.

Je pus m'approcher d'elle et lui dire tout bas : Je vous aime !... Elle me regarda si tendrement, que je faillis tomber à ses pieds, malgré la foule qui nous entourait.

HECTOR.

C'eût été drôle !

GASTON.

Je me contentai de lui glisser une lettre préparée d'avance... Oh ! mais une déclaration à brûler le papier... Je lui demandais son cœur... sa main...

HECTOR.

Tout !...

GASTON.

Et je lui annonçais ma visite pour le lendemain.

HECTOR.

Ah ! Enfin, nous voilà arrivés !

GASTON, avec douleur.

Oui, arrivés... à la déception la plus affreuse !....

HECTOR.

Comment ! nous allons reculer ?

GASTON.

Le lendemain, elle était partie, me laissant pour adieu, ce

billet... le premier, le seul que j'aie reçu d'elle! (Lisant.) « Gaston, « ne cherchez pas à me revoir... Je ne puis être à vous! Je suis « trop malheureuse !... Adieu ! »

HECTOR.

Malheureuse !

GASTON.

Elle m'aime donc !

HECTOR.

Adieu, en amour, c'est immense !... C'est au revoir !

GASTON.

Et je la perdrais ainsi !... Non, non... elle a suivi la route de Nevers, je le sais... elle doit être ici... J'ai couru tous les hôtels de cette ville, mais rien. (Il remonte et passe à gauche.)

HECTOR.

Elle est peut-être en Normandie ?

GASTON, redescendant.

Oh! je la retrouverai... j'y suis bien résolu, dût-elle me mener au bout du monde !

HECTOR.

Il faut espérer qu'elle ne vous mènera pas jusque-là !... d'abord, ça ne se peut pas... vous savez, la terre étant ronde.

GASTON.

Ah! vous êtes bien heureux de pouvoir plaisanter, vous! Vous n'étouffez pas, comme moi !

HECTOR.

Ma foi, non... Mon histoire à moi est moins romanesque... C'est l'histoire d'hier et celle de demain... C'est l'histoire ancienne de toutes les trinités conjugales.

GASTON.

Un ménage à trois ?

HECTOR.

Avec un mari... Un chef de file qui voyage, c'est insuppor-

table !... Car vous croyez peut-être que j'ai du goût pour les voyages ? Je les déteste... je voyage malgré moi et sans savoir où je vais... Me voilà aujourd'hui au midi, je serai peut-être demain au nord... Je me fais l'effet d'un fourgon... je ne voyage pas... je suis !... J'enrage, mais il y a une sorte d'aimant, une chaîne invisible qui nous lie.

GASTON.

Au corps d'armée !

HECTOR.

Je l'avais perdue de vue depuis Metz... Car c'est à Metz que cela a commencé, quand nous y étions ensemble... il y avait là une certaine Juliette...

GASTON.

Qui ça, Juliette ?

HECTOR.

Oh ! vous ne l'avez pas connue... Juliette Grumeau...

GASTON, à part.

Ah bah !

HECTOR.

Une veuve, à ce qu'elle disait... Elle passait à Metz pour aller à Strasbourg... Deux villes de garnison... J'en étais tombé amoureux à première vue... et ma foi ! je l'arrêtai au passage.

GASTON, à part, en riant.

Mon rival de Metz... C'était lui !

HECTOR.

Et jugez de ma surprise, quand je l'ai retrouvée à Paris... cet hiver... mariée à un diplomate un peu mûr...

GASTON.

Juliette !... cette dame Juliette Grumeau.

HECTOR.

Elle s'est donné un ambassadeur... mais légitimement. Il croit à la vertu de sa femme comme à ses talents diplomatiques... Il est vrai que la petite ambassadrice a un air tout à

fait digne... Elle m'a défendu de la suivre... ma parole d'honneur !

Air *de la Robe et des Bottes.*

Elle a des regrets, j'imagine,
Du péché qui la suit toujours,
Et sa résistance mutine
M'a rendu mes premiers amours.
Juliette, comme l'espérance,
M'entraîne à ses pas attaché!
Mais le mari...

GASTON.

Bah! c'est la pénitence
Qui voyage avec le péché!

HECTOR.

Je suis un gros péché... Dites donc, pas un mot... pas un regard...

GASTON.

Soyez tranquille ! (A part.) Je m'en garderai, ma foi, bien !

DE JUVIGNY, dans la maison.

Je vous dis que j'en suis sûr.

HECTOR.

Eh ! mais, la voix du mari... il m'a vu.

GASTON.

Je m'en vais.

HECTOR, le retenant.

Eh! non... Vous allez voir comment on joue un grand étonnement... Je suis devenu diplomate... à la suite.

## SCÈNE VII.

GASTON, HECTOR, DE JUVIGNY.

DE JUVIGNY, sortant de la maison.

Là ! que diable! Je l'avais bien reconnu.

HECTOR, lui tournant le dos.

Plaît-il? (A Gaston.) C'est à vous qu'on en veut, cher.

GASTON.

A moi?

DE JUVIGNY.

Permettez, Hector!

HECTOR, se retournant.

Ah bah! est-il possible! Monsieur de Juvigny à Nevers... par quel hasard?

DE JUVIGNY, riant.

Ah! ah! ah! Au fait, c'est plaisant... n'est-ce pas?

HECTOR, riant aussi.

Ah! ah! ah! Je n'en reviens pas encore!

DE JUVIGNY.

Et ma femme qui me soutenait que ce ne pouvait être vous.

HECTOR.

Comment! Madame est ici...ah! ah! ah!

DE JUVIGNY, riant plus fort.

Ah! ah! ah! oui, oui... ah! ah! ah!

GASTON, riant, à part.

Ils me font rire malgré moi.

HECTOR, à Gaston.

Figurez-vous, cher... (A de Juvigny.) Ah! Monsieur le baron, un de mes amis que je vous présente... Monsieur Gaston de Vilbraie... un ancien frère d'armes.

GASTON et DE JUVIGNY, se saluant.

Monsieur!

HECTOR, à Gaston.

Monsieur le baron de Juvigny, ancien consul à La Haye (Reprenant.) Figurez-vous que voilà huit jours que nous nous rencontrons constamment sur la même route.

DE JUVIGNY.

C'est vrai ; mais aussi vous ne nous disiez pas que vous veniez à Nevers.

HECTOR.

Je croyais que vous alliez à Auxerre ! ah ! ah !

DE JUVIGNY, riant très-fort.

Ah ! ah ! ah ! C'est juste.

GASTON, riant.

Ah ! ah ! ah ! (A part.) Il est délicieux.

## SCÈNE VIII.

GASTON, HECTOR, DE JUVIGNY, JULIETTE.

JULIETTE, entrant, un petit carton à la main. Elle vient de la maison.

Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ?

DE JUVIGNY.

Ah ! ma femme ! Venez donc, ma chère, venez donc... Eh bien ! ce n'était pas lui que j'avais vu, que j'avais entendu. (Il fait passer Juliette devant lui.)

JULIETTE, à part.

Encore... Malgré ma défense !

HECTOR, saluant.

Madame la baronne !

GASTON, à part, regardant Juliette.

C'est bien cela !

JULIETTE, avec beaucoup de réserve.

En effet, je ne pouvais croire...

DE JUVIGNY.

Ah ! c'est que nous autres diplomates nous avons le coup d'œil sûr... et l'oreille d'une finesse...

HECTOR, bas à Gaston.

Finesse... en longueur !

DE JUVIGNY.

Monsieur Hector est ici avec un de ses amis. (Gaston salue Juliette.) Il ne s'attendait pas non plus à cette rencontre.

JULIETTE, avec intention.

Qui sera sans doute la dernière.

GASTON, bas à Hector.

C'est un congé !

JULIETTE.

Car nous voilà au but de notre voyage...

DE JUVIGNY, remontant un peu et passant derrière Juliette.

Oui, nous ne sommes plus qu'à quelques lieues du château où l'on nous attend pour un mariage. (Hector et de Juvigny remontent en causant ensemble.)

JULIETTE, à part.

Qu'a donc ce monsieur à me regarder en souriant ?

GASTON, à part.

Elle a un aplomb admirable ! (Il remonte.)

DE JUVIGNY, redescendant.

J'ai fait demander des chevaux pour ce soir... en attendant je vais visiter avec la baronne cette ville de Nevers... jusqu'à la Loire.

HECTOR.

Oh ! je vous préviens que c'est une échelle à descendre.

DE JUVIGNY.

C'est dire que vous ne venez pas avec nous.

HECTOR.

Si fait... si madame la baronne veut bien me le permettre. (Bas à Gaston qui est redescendu.) C'est toujours comme ça.

JULIETTE, à de Juvigny qui descend à droite.

Mais d'abord, mon ami, débarrassez-moi donc de ce petit carton que j'ai trouvé au milieu de mes effets, et qui n'est pas à moi !

DE JUVIGNY.

Il doit y avoir un nom sur ce carton.

JULIETTE.

Oui, un nom presque déchiré... Voyez : Madame ou Mademoiselle...

DE JUVIGNY, lisant.

Hortense de Cerny ! Ah ! bah !

GASTON, descendant vivement avec Hector, entre de Juvigny et Juliette.

Hortense !

TOUS, le regardant.

Hein ?

GASTON, balbutiant.

De... Cerny.

HECTOR.

Gaston... qu'avez-vous ? Ce trouble...

GASTON.

Moi !... non... non...

JULIETTE.

Vous connaissez ce nom-là, Monsieur ?

GASTON.

Hortense de... Cerny... je... je ne crois pas...

DE JUVIGNY, allant à Juliette.

Eh bien !... moi, je le connais !

GASTON

Ah ! Monsieur ?...

HECTOR, bas à Gaston.

Est-ce que ? (Gaston lui serre la main pour le faire taire.)

JULIETTE, à son mari.

Vous connaissez le nom, par conséquent celle qui le porte... C'est donc pour cela que tout à l'heure mon domestique ayant porté ce carton chez une jeune dame qui est arrivée en même temps que nous... n'a pas eu plutôt dit qu'il venait de la part de madame de Juvigny, qu'on lui a brusquement fermé la porte au nez en s'écriant que l'on ne connaissait pas.

GASTON.

Ah ! ici... dans cette auberge.

HECTOR, à part.

C'est son héroïne !

DE JUVIGNY.

Je comprends... il y a des raisons particulières... Vous saurez... remettez ce carton à l'aubergiste. (Il remonte vers la maison.)

GASTON, s'avançant vers Juliette pour prendre le carton.

Non, donnez, Madame.

JULIETTE, le retirant.

Permettez, Monsieur.

GASTON, bas.

Ah ! de grâce, Juliette...

JULIETTE, stupéfaite.

Plaît-il ? Est-ce que je connais ce monsieur ? (Elle passe à droite.)

DE JUVIGNY, voyant madame Caplain qui sort de la maison.

Et justement la voici... (Allant prendre le carton des mains de Juliette.) Tenez, Madame, vous remettrez ce petit carton à une jeune dame qui est arrivée ce matin. (Elle le lui donne.)

M^me^ CAPLAIN, le prenant.

Ah ! oui, je sais. Vos chevaux sont commandés, Monsieur.

DE JUVIGNY, prenant le bras de sa femme.

AIR DE DANSE *de l'Enfant prodigue.*

Venez, ma chère.
(A Hector).
Et vous, j'espère,
Comme toujours, vous venez avec nous?

HECTOR, bas à Gaston.

Bravo! c'est elle,
C'est votre belle,
Dieu vous l'amène et la chance est à vous!

JULIETTE, à part.

Gaston! j'ai lu ce nom-là en bas de quelque billet.

ENSEMBLE.

(Reprise.)

DE JUVIGNY, à sa femme.

Venez, ma chère.
(A Hector).
Et vous, j'espère,
Comme toujours, vous venez avec nous.
(A part.
Oh! oui, c'est elle,
Oui, c'est bien celle
Dont j'ai failli jadis être l'époux.

JULIETTE, à part.

Il a beau faire,
Oui, je l'espère,
Il doit bientôt se séparer de nous
Pour lui, cruelle,
Je suis fidèle
A mes devoirs, au baron, mon époux.

GASTON, à part.

Elle a beau faire,
Bientôt, j'espère,
Plus de secrets, de mystère entre nous.
Oui, oui, c'est elle,
Et la cruelle,

A son insu, se trouve au rendez-vous.

HECTOR, à part.

Elle a beau faire,
Bientôt, j'espère,
Me retrouver entre elle et son époux.

(Bas à Gaston.)

Bravo, c'est elle,
C'est votre belle,
Dieu vous l'amène et la chance est à vous.

(De Juvigny, donnant le bras à sa femme et suivi d'Hector, sort par le fond. Madame Caplain les accompagne et reste à gauche de la porte.)

GASTON, très-ému,

Elle ! mon Dieu !... elle... Hortense ici !...

M^me^ CAPLAIN, regardant Hector qui s'éloigne.

Ah ! çà, il ne veut pas quitter ma maison ! cet intrigant.

GASTON.

Et elle a refusé... (Madame Caplain va pour rentrer dans la maison, il court à elle.) Madame, Madame, ce carton, donnez-moi ce carton.

M^me^ CAPLAIN.

Mais, Monsieur...

GASTON, le lui arrachant.

Eh ! donnez donc.

M^me^ CAPLAIN.

Prenez garde, Monsieur, c'est très-précieux, c'est un bonnet.

GASTON, se promenant sur le devant du théâtre dans la plus grande agitation.

Elle a refusé de me recevoir... moi !... mais elle ne refusera pas ce carton ! (Gesticulant avec le carton.) Ah ! je lui parlerai enfin ! et morbleu !

M^me^ CAPLAIN, suivant Gaston.

Mais vous le déformez.

GASTON, frappant sur le carton.

Vous croyez! non, non!... il n'y paraîtra pas.

Mme CAPLAIN.

Il va être joli.

GASTON, remontant vers la maison.

Je cours... c'est elle ! (Il se cache derrière le piédestal.)

Mme CAPLAIN.

Elle... ah! (Hortense sort de la maison.)

## SCÈNE IX.

Mme CAPLAIN, HORTENSE, GASTON.

HORTENSE.

Eh bien, Madame... ce carton... on vous l'a remis?

Mme CAPLAIN, embarrassée.

Ce carton... en effet...

GASTON, s'avançant et le lui présentant.

Le voici!

HORTENSE, étouffant un cri.

Ah! (Elle s'appuie sur la chaise à gauche.)

GASTON, allant à Hortense pour la soutenir.

De grâce, revenez à vous.

HORTENSE.

Ah! Monsieur.

GASTON, à madame Caplain.

Tenez, emportez! (Il lui présente le carton.

Mme CAPLAIN.

Mais! Monsieur?

GASTON, violemment.

Mais allez donc! (Il bouscule madame Caplain en lui donnant le carton. Elle rentre dans la maison.)

HORTENSE, remontant vers la droite.

Laissez-moi... je ne puis...

GASTON, la retenant.

Au nom du ciel, ne me fuyez pas! ne me réduisez pas au désespoir.

HORTENSE.

Mais, Monsieur, tant de persévérance à vous retrouver partout sur mes traces, à reparaître sans cesse devant moi, devient une persécution.

GASTON.

Tant d'obstination à me fuir, à vous cacher, c'est donc de la haine!

HORTENSE.

Mon Dieu! pourquoi vous haïrais-je! Non, Monsieur, non, je ne vous hais point.

GASTON.

Mademoiselle!

HORTENSE.

Ce n'est pas à vous que je me cachais.

GASTON.

Pas à moi!

HORTENSE.

Non! j'avais compté sur votre générosité, sur votre pitié même! pourquoi m'avez-vous suivie?

GASTON.

Pourquoi! mais parce que je vous aime! parce que je ne puis vivre où vous n'êtes pas. Ah! dans cette retraite mystérieuse où je vous ai vue pour la première fois... dans cet asile où plus tard je vous avais retrouvée, vous pouviez me fermer impitoyablement votre demeure... Je me disais : Elle est là... Si elle refuse de me recevoir, mes lettres lui porteront mon amour, cet amour qui triomphera de ses rigueurs... et un sourire que

je surprenais sur vos lèvres, remplissait mon cœur d'espérance!... c'était presque du bonheur!... c'était vivre du moins!

HORTENSE, très-émue, à part.

Pauvre jeune homme!

GASTON.

Et quand je crois toucher au comble de mes vœux, vous partez, vous me fuyez encore... voilà votre réponse à ma demande que vos regards avaient encouragée!

HORTENSE.

Monsieur...

GASTON.

Pourquoi le nier! Oh! le cœur d'un amant ne s'y trompe pas. Votre émotion vous a trahie, et même dans ce moment...

HORTENSE, à part.

O ciel! (Haut.) Quand j'évite votre présence?

GASTON.

Justement!

HORTENSE.

Quand je vous fuis?

GASTON.

C'est cela même.

HORTENSE.

Quand je vous supplie de m'oublier?

GASTON.

Ce sont autant de preuves.

HORTENSE.

Comment?

GASTON.

Oui! vous vous êtes sentie faible devant un amour si persévérant, si profond... Vous avez fui le combat... on ne fuit pas celui qu'on déteste... On le brave! et ce billet, ce billet que j'ai

trouvé pour adieu... (Le lui montrant.) « Je ne puis être à vous, je suis trop malheureuse! » Oh! vous m'aimez!

HORTENSE.

Eh bien! Monsieur Gaston, je ne me sens pas de force à vous opposer plus longtemps la ruse... oui! tant d'amour m'a touchée, (Avec beaucoup de retenue.) et s'il m'était permis d'aimer quelqu'un, (Lui tendant la main.) ce serait vous.

GASTON, s'emparant de la main d'Hortense avec bonheur.

Oh! j'en mourrai de joie.

HORTENSE.

Mais vous voyez bien qu'il y a entre nous une barrière insurmontable.

GASTON.

Je la briserai!

HORTENSE.

Je ne puis être à vous, je ne puis être à personne.

(Elle passe à droite.)

GASTON.

Vous êtes libre?

HORTENSE.

Oui... libre!

GASTON.

Et alors pourquoi? mon Dieu! pourquoi?

HORTENSE.

Ne me le demandez pas.

GASTON, à demi-voix.

Oh! vous enfermez dans votre cœur quelque secret fatal... vous imposez silence à quelque douleur profonde... confiez-vous à moi... je vous aime... cette douleur m'appartient.

HORTENSE.

Monsieur Gaston, s'il y avait dans ma vie un de ces événements cruels... un de ces scandales éclatants qui ne peuvent

pas flétrir une honnête femme, non... mais qui compromettent à jamais son existence... Si, en me livrant à la calomnie, un lâche, un infâme, m'avait perdue !

GASTON.

Oh ! son nom... son nom ! Je le tuerai.

HORTENSE.

Réveiller un scandale ancien par un scandale nouveau ! me livrer encore aux coups du monde, quand il daigne m'oublier !

GASTON.

Eh ! qu'importe le monde !... Mais vous n'aviez donc pas un père, un frère pour vous venger !

HORTENSE.

Non, je suis seule ; je n'ai pour moi que mon honneur auquel on n'a pas voulu croire !... Mon nom a été foulé aux pieds... j'ai su bientôt qu'il était indigne de s'allier à celui d'un honnête homme !... Qui donc eût partagé la honte avec moi ?... J'ai caché mes larmes... j'ai cherché une retraite... où je serais encore, si votre amour ne m'en eût chassée !

GASTON.

Ah ! c'est le ciel qui vous envoyait un vengeur, un ami.

HORTENSE.

Vous !

GASTON.

AIR *d'Yelva.*

Tant que sur vous pèsera cette offense,
Que vous aurez à craindre le mépris,
Je ne veux rien !... au jour de la vengeance,
Je vous dirai, digne alors d'un tel prix :
« Non, ce n'est plus un amant qui réclame,
« C'est un époux... Votre honneur est son bien.
« Car le vengeur de votre nom, Madame,
« A seul le droit de vous donner le sien. »

HORTENSE.

Non! je n'accepte pas un pareil dévouement... Je ne puis l'accepter... il me fait peur... et si vous m'aimez...

GASTON.

Si je vous aime!

HORTENSE.

Partez... quittez cette ville... laissez-moi continuer ma route, jusqu'à la retraite que m'offre une amie.

GASTON.

Me fuir... encore!

HORTENSE.

Ah! ce n'est pas vous que je fuis!

(Elle rentre précipitamment dans la maison.)

GASTON.

Hortense! (Très-lentement.) Ce n'est pas à moi qu'elle se cache, ce n'est pas moi qu'elle fuit!... Mais alors, qui donc?... Est-ce que...

## SCÈNE X.

GASTON, DE JUVIGNY.

DE JUVIGNY, venant du dehors, descendant à droite et regardant à sa montre.

Ah! ah! ah! C'est charmant! J'ai gagné de huit minutes!

GASTON, à part.

Monsieur de Juvigny!

DE JUVIGNY.

Ah! c'est vous, Monsieur?

GASTON, à part.

Il la connaît... il l'a dit... là... oui! je me rappelle.

DE JUVIGNY.

Vous ne l'avez pas vu?

GASTON, vivement.

Qui, Monsieur, qui?

DE JUVIGNY.

Eh bien! lui... votre ami, Hector! Figurez-vous que nous étions sur le bord de la Loire... avec ma femme.

GASTON, à part.

Et madame de Juvigny... dont le nom l'a effrayée.

DE JUVIGNY.

J'ai une idée... C'est qu'il serait plus court de venir jusqu'à notre hôtel, en prenant un chemin à gauche qui tourne la montagne.

GASTON, à part.

Ah! si c'était... (Il regarde de Juvigny qui continue.)

DE JUVIGNY.

Monsieur Hector prétend qu'on mettrait dix minutes de moins à remonter par la ville... une véritable corde à puits... Je lui soutiens qu'on les gagnerait de l'autre côté... La baronne était de son avis. Nous parions, (Tirant sa montre.) et je suis sûr qu'ils ont perdu.

GASTON.

Monsieur de Juvigny.

DE JUVIGNY, lui montrant sa montre.

Il y a encore six minutes... Voyez... ah! ah! ah!

GASTON, avec impatience.

Monsieur de Juvigny.

DE JUVIGNY.

Plaît-il?

GASTON, se contenant.

Vous avez dit, je crois, que vous connaissiez mademoiselle Hortense de Cerny.

DE JUVIGNY, souriant.

La personne au carton?

GASTON.

Justement.

DE JUVIGNY, avec fatuité.

Oui!... un peu... j'aurais même pu dire beaucoup, sans la présence de la baronne... parce que ma femme est d'une vertu, vous entendez... les femmes s'imaginent des choses... et nous autres diplomates, un peu habiles, nous ne disons jamais tout.

GASTON.

Tout! et que pourriez-vous dire, Monsieur?

DE JUVIGNY, souriant.

Mais d'abord, qu'elle est charmante.

GASTON, à part.

Oh! ce sourire insolent!

DE JUVIGNY.

Vous la connaissez aussi?

GASTON.

Assez, Monsieur... pour savoir qu'elle est bien malheureuse, n'est-ce pas? et il est cruel de penser qu'une si belle existence est à jamais perdue par la faute d'un misérable.

(Il marche sur de Juvigny qui recule à mesure que Gaston avance.)

DE JUVIGNY.

Oh! oh! misérable! le mot est bien vif.

GASTON.

D'un misérable, Monsieur, d'un infâme.

(Arrivé à la droite de la scène, de Juvigny passe à gauche en reculant devant Gaston.)

DE JUVIGNY.

Prétendez-vous, Monsieur, m'imposer votre opinion?

GASTON.

Vous avez peut-être d'excellentes raisons pour ne pas la partager?

DE JUVIGNY.

Ah! çà, voyons, qu'est-ce que vous me voulez? expliquez-vous, que diable!

GASTON.

Je veux venger un outrage! Je veux punir une insulte mortelle, faite à la plus pure, à la plus vertueuse des femmes.

DE JUVIGNY.

Voilà qui est fort impertinent pour les autres!

GASTON.

Pour madame la baronne, c'est possible! Mais je veux que le lâche qui a fait injure à mademoiselle de Cerny, lui en demande grâce à genoux!

DE JUVIGNY.

Ah çà! décidément, Monsieur, voulez-vous, s'il vous plaît, quitter cette forme vague de la troisième personne?

GASTON.

Oh! vous êtes trop habile pour ne pas comprendre que c'est à vous que je m'adresse?

DE JUVIGNY.

Je m'en doutais.

GASTON.

C'est vous qui l'avez déshonorée!

DE JUVIGNY.

Déshonorée!... déshonorée!... Le plus fort était fait.

GASTON.

Monsieur, c'est une insulte que je prends pour moi.

DE JUVIGNY.

Allons donc!

GASTON.

A moins que vous ne déclariez hautement que, par vos paroles ou même par votre silence, vous l'avez lâchement calomniée.

DE JUVIGNY.

Par exemple! Vous voulez que je me donne un démenti.

GASTON.

Si vous n'en avez pas le courage, Monsieur, je l'aurai pour vous.

DE JUVIGNY.

Je ne le permettrai pas.

GASTON.

C'est déjà fait!

DE JUVIGNY.

Mais vous voulez donc vous battre?

GASTON.

Eh! parbleu! Monsieur, pour un diplomate vous êtes bien lent à comprendre.

DE JUVIGNY, remontant.

Plus tard, plus tard! Je suis attendu!

GASTON, descendant à droite.

On vous attendra longtemps, je l'espère.

DE JUVIGNY.

Hein? (A part.) Ah! çà, mais c'est un enragé cet inconnu-là!

GASTON, allant à de Juvigny.

Ainsi, Monsieur...

DE JUVIGNY.

Mais qui êtes-vous, pour vous faire le vengeur de mademoiselle de Cerny?

GASTON.

Je suis... je suis son mari, Monsieur.

DE JUVIGNY.

Vous?..

GASTON, le tenant par le bras.

Ceci doit se passer entre vous et moi, votre arme sera la

mienne... ces dames ne doivent rien savoir... qu'après!... (Il remonte à gauche. De Juvigny gagne la droite.)

DE JUVIGNY.

Qu'après?

GASTON, à lui-même.

Ah! voilà un duel que je n'ai pas cherché! (Il sort par la gauche, au deuxième plan.)

DE JUVIGNY, seul.

Que le diable l'emporte!... Échappez donc à un fou comme celui-là!.. C'est une tuile. (Hector donnant le bras à Juliette, arrive du dehors. Il descend à droite et Juliette à gauche.)

## SCÈNE XI.

JULIETTE, DE JUVIGNY, HECTOR.

HECTOR, au fond.

Ah! ah! ah! ma foi, monsieur de Juvigny est arrivé le premier.

DE JUVIGNY, sans les voir.

Me battre! me battre! si l'on se battait pour tous les mariages rompus...

HECTOR, faisant voir sa montre à de Juvigny.

Ma foi, oui, mon bon.

DE JUVIGNY, sans voir Juliette.

Hein?

HECTOR.

Vous avez gagné.

DE JUVIGNY.

J'ai gagné, j'ai gagné... un duel.

JULIETTE, qui a été poser son chapeau sur la chaise à gauche.

Un duel! (Elle va vivement à de Juvigny.)

DE JUVIGNY.

Ma femme!

HECTOR.

Qu'est-ce que vous dites là ?

JULIETTE, très-émue.

Un duel !

DE JUVIGNY.

Rien, rien. (S'efforçant de rire.) Ah ! ah ! ah ! vous en convenez donc ! (Tirant aussi sa montre.) Il y a huit minutes que je suis arrivé. (A part.) J'ai eu de la chance.

HECTOR, riant aussi.

Huit minutes ! comme le temps passe !

JULIETTE, avec beaucoup d'inquiétude.

Mon ami, vous avez eu une querelle... une affaire... vous allez vous battre ?

HECTOR.

Vous ?

DE JUVIGNY.

Moi ! allons donc ! est-ce que nous nous battons, nous ! cela nous est sévèrement interdit ! nous négocions.

HECTOR.

Certainement... et je serai là... comme un attaché.

DE JUVIGNY, à part.

Ah ! c'est une idée !

JULIETTE.

Vous me cachez quelque chose ! tout ce qui se passe ici me fait peur... ce jeune homme qui était avec monsieur Hector...

HECTOR.

Gaston !

JULIETTE.

Il me regardait d'un air si étrange ! Vous le connaissez ?

DE JUVIGNY.

Moi ! pas du tout... c'est la première fois que je le rencontre... et vous, Hector ?

HECTOR.

Monsieur de Vilbraie... un ancien camarade de garnison... un peu vif, un peu braque... mais bon enfant! il est en ce moment amoureux à en perdre la tête.

DE JUVIGNY.

Oui... amoureux fou.

JULIETTE.

De qui donc?

HECTOR.

Eh! mais, de la demoiselle au petit carton, vous savez?

JULIETTE.

Mademoiselle Hortense... celle que vous avez refusé d'épouser.

HECTOR.

Ah bah! pourquoi?

DE JUVIGNY.

Oh! une histoire diabolique... Un jeune homme sorti de chez elle par la fenêtre, à cinq heures du matin.

HECTOR, riant.

Ah! ah! ah! pauvre Gaston!

DE JUVIGNY.

Épousez donc une femme pareille!

JULIETTE, prenant les mains de son mari et presque en pleurant.

C'est pour cela qu'on vous a cherché querelle?

DE JUVIGNY.

Mais non, mais non, je t'assure... Pauvre chère petite!

JULIETTE.

Embrasse-moi.

DE JUVIGNY, l'embrassant.

Qu'il est doux d'être aimé ainsi!

HECTOR, à part.

Aïe, aïe, mes actions baissent... Je suis au-dessous du pair.

DE JUVIGNY.

Calme-toi... rentrons... Aussi bien, voici le moment de notre départ pour le château de Montdidier. (Il remonte.)

HECTOR.

Vous partez ?

JULIETTE, agitée.

Oh ! il me tarde d'être loin de cette ville, de cet hôtel. (Elle va reprendre son chapeau.)

DE JUVIGNY.

A bientôt, monsieur Hector, je vous reverrai. (A Juliette.) Au fait, ils sont amis... il pourra arranger... j'aime mieux ça.

JULIETTE.

Comment... ils sont amis ?

DE JUVIGNY.

Non... je veux dire... (Il va vers la maison.)

HECTOR.

Madame la baronne...

JULIETTE, bas, en passant devant lui.

Je vous ai défendu de nous suivre. (De Juvigny se retourne, elle le rejoint et lui prend le bras.)

DE JUVIGNY.

Mais non... tranquillise-toi... ce ne sera rien... (Il rentre avec elle, en causant.)

## SCÈNE XII.

HECTOR, puis DE VARENNES.

HECTOR, seul.

Ah ! çà, est-ce que je n'aurais couru la poste depuis trois jours que pour visiter les monuments de la ville de Nevers !... Les

dix minutes que son baron nous a laissées, je les ai perdues plus bêtement encore à lui faire ma cour... (Riant.) Des rigueurs! des principes !... elle qui était si gentille, à Metz! lorsque je me glissais discrètement...

Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette!
Eh! non, non, non...

Je crois, le diable m'emporte, qu'elle est devenue prude en devenant grande dame.

Air : *Dis-moi donc, mon cher Hippolyte.*

Maintenant qu'elle est anoblie,
Qu'elle est baronne, je le vois,
Dans son orgueil, l'ingrate oublie
Nos serments répétés cent fois.
Elle oublie et ma politesse
Et l'amour qui, sur mon blason,
Mettait des titres de noblesse
Qui valent tous ceux d'un baron.

Ah! morbleu! je suis piqué au vif.

DE VARENNES, sortant de la maison.

Ah çà! décidément, ce n'était qu'une menace.

HECTOR.

Mais le moyen de la suivre au château de Montdidier!

DE VARENNES, regardant à sa montre.

Ma foi, je n'attendrai pas plus longtemps.

(Il remonte pour sortir par le fond.)

HECTOR.

Où diable ça peut-il être? (Apercevant de Varennes.) Ah! Monsieur.

DE VARENNES, s'arrêtant au fond.

Ah! c'est le voyageur de ce matin.

HECTOR, à part.

Tiens ! il est peut-être de ce pays.

DE VARENNES, descendant.

Mon Dieu, Monsieur, je vous offrais ce matin la moitié de mon appartement... je vous l'offre maintenant tout entier.

HECTOR.

Trop bon, Monsieur, je ne reste pas à Nevers.

DE VARENNES.

Ah! comme moi... En ce cas, Monsieur...

(Il salue et remonte pour sortir.)

HECTOR, saluant.

Monsieur... (Le rappelant.) Ah! permettez... Vous êtes de ce pays ?

DE VARENNES, s'arrêtant de nouveau.

Mais, à peu près, Monsieur.

HECTOR.

Connaîtriez-vous, par hasard, le château de Montdidier?

DE VARENNES, descendant à gauche.

Le château de Montdidier... mais, beaucoup, Monsieur, beaucoup.

HECTOR.

Vraiment! Couvrez-vous donc, je vous prie.

DE VARENNES.

Après vous, Monsieur... Vous y allez peut-être ?

HECTOR.

Non... mais je serais bien aise d'y aller.

DE VARENNES.

Ah ! vous n'êtes point invité à la noce ?

HECTOR.

A la noce !... (A part). Ah ! oui, au fait, il y a une noce !...

(Haut). Non, Monsieur, non... et j'en suis fâché!... Car j'avais grande envie de connaître le château... dont j'ai beaucoup entendu parler... Il est loin d'ici?

DE VARENNES.

Cinq petites lieues tout au plus... et je suis sûr qu'on serait enchanté de vous y recevoir... le marié, par exemple.

HECTOR.

Je ne le connais pas.

DE VARENNES.

C'est moi, Monsieur.

HECTOR.

Ah! bah! (A part.) Tiens... (Haut.) Recevez mon compliment, mon cher Monsieur... Monsieur...

DE VARENNES.

Jules de Varennes!

HECTOR.

Vous épousez, dit-on, une jeune personne charmante...(A part.) la parente de Juvigny. (Haut.) Une jeune personne! quel délice! quelle candeur!

DE VARENNES.

Elle est veuve!

HECTOR, se reprenant.

Ah! une jeune veuve a bien ses charmes... quand surtout la grâce, l'esprit, la fortune...

DE VARENNES.

Tout y est... couvrez-vous donc, je vous prie.

HECTOR.

Après vous, Monsieur. (A part.) Je me cramponne à lui. (Haut.) Il est vrai, dit-on encore, qu'elle épouse un jeune homme accompli, d'un mérite reconnu... d'un esprit!...

DE VARENNES.

Prenez garde, vous allez me faire rougir.

HECTOR.

Ah! au fait!... J'oubliais que c'est vous... Ah! ah! ah!

DE VARENNES.

Ah! ah! ah! il n'y a pas de mal! (Lui tendant la main.) Permettez-moi, mon cher Monsieur... Monsieur...

HECTOR.

Hector de Morvan.

DE VARENNES.

Permettez-moi de me féliciter de cette rencontre.

HECTOR.

Et moi d'un plaisir... qui sera malheureusement de bien courte durée.

DE VARENNES.

C'est un plaisir... qu'il ne tiendra qu'à vous de prolonger.

HECTOR.

Comment?

DE VARENNES.

En assistant à mon mariage.

HECTOR, à part.

Allons donc! (Haut.) Ah! Monsieur, sans avoir l'honneur d'être connu de vous... de Madame!

DE VARENNES.

Refuserez-vous de lui être présenté?

HECTOR.

Ah! ah! c'est me mettre au pied du mur!

DE VARENNES.

Vous acceptez?

HECTOR.

Vous y mettez tant de bonne grâce... mais en vérité, c'est d'une indiscrétion!...

DE VARENNES.

Bah ! à une noce ! et puis le château que vous désirez connaître... seulement, (Le prenant à part et plus bas.) je vous prie de ne pas parler de notre rencontre à Nevers.

HECTOR.

Soit ! (A part.) Ça m'arrange !

DE VARENNES.

C'est que je suis amené ici par une affaire qui peut compromettre mon mariage.

HECTOR.

Ah ! diable !

DE VARENNES.

Je vous ai connu à Paris... d'où vous arrivez.

HECTOR.

Pour la noce ! en passant par Fourchambault, où je suis attendu ce soir.

DE VARENNES.

Montdidier est de l'autre côté de la Loire !

HECTOR.

A merveille !

(Gaston arrive par la gauche et va droit à Hector.)

## SCÈNE XIII.

### DE VARENNES, GASTON, HECTOR.

GASTON, portant des épées, qu'il cache avec un pardessus qu'il a sous le bras.

Ah ! c'est vous, Hector !

HECTOR, à de Varennes.

Pardon !

DE VARENNES.

Faites, de grâce.

GASTON.

Vous allez me servir de témoin.

DE VARENNES, à part.

Bah !

HECTOR.

A vous !.. eh ! mais... (Bas.) Une affaire avec le baron !... ce n'est pas sérieux.

GASTON, haut.

Si fait !... très-sérieux ! j'ai compté...,

HECTOR.

Sur moi ? allons donc... est-ce que je peux être témoin contre un homme... contre un mari... Je serais plutôt le sien.

GASTON.

C'est juste.

HECTOR.

Mais pour arranger...

GASTON.

Merci ! (Allant à de Varennes après un moment d'embarras et d'hésitation.) Monsieur, je n'ai aucun titre pour solliciter de vous un pareil service... mais, inconnu dans cette ville...

DE VARENNES.

Mon Dieu, Monsieur, ce serait avec d'autant plus de plaisir que moi-même j'aurais peut-être eu recours à votre obligeance.

GASTON.

Vous, Monsieur ?

HECTOR.

Vous deviez vous battre ?

DE VARENNES.

Oh ! oui... pour une espèce de folle que j'ai connue un peu... beaucoup...

HECTOR.

Passionnément.

DE VARENNES.

Et qui m'accuse de l'avoir compromise... perdue...

GASTON, le regardant avec surprise.

Ah !

HECTOR, riant.

Elles en disent toutes autant.

DE VARENNES.

On m'annonçait son arrivée... et je m'attendais à quelque esclandre de la part d'un don Quichotte amoureux... à moustaches sans doute... boutonné jusqu'au menton, et armé jusqu'aux dents pour être son... vengeur !

HECTOR.

Oui, quelque imbécile.

GASTON, avec un peu d'impatience.

Enfin, Monsieur, puis-je compter sur vous ?

DE VARENNES, tirant sa montre.

C'est que je suis attendu.

HECTOR, vivement à Gaston.

Ah ! j'oubliais... (Il prend Gaston par le bras et l'emmène à l'extrême droite ; bas ) Monsieur ne peut pas être votre témoin... il connaît monsieur de Juvigny.

GASTON.

Monsieur de Juvigny !

HECTOR.

C'est un parent de sa future.

DE VARENNES, allant à Gaston.

Cependant, il y a des choses qu'on ne peut refuser.

GASTON.

Merci, Monsieur : je n'insiste plus... au contraire... on se bat sans témoin. (Il remonte un peu et passe à gauche, derrière de Varennes.)

DE VARENNES.

C'est ce que je voulais faire. (Il salue Gaston en passant.) Monsieur...

GASTON, saluant.

Monsieur. (Il pose ses épées sur la chaise de gauche.)

HECTOR, à de Varennes.

Je vous suis. (Donnant la main à de Varennes et passant devant lui, à Gaston.) Dites donc, ce n'est pas avec lui qu'il faut vous battre... c'est avec l'autre... le monsieur de la fenêtre.

GASTON, allant à Hector.

Expliquez-vous?

HECTOR.

Adieu ! adieu !... (A de Varennes.) Allons, venez, Monsieur... Monsieur?

DE VARENNES.

Jules de Varennes.

HECTOR.

Jules de Varennes ! (Ils sortent en riant.)

GASTON, seul.

L'autre ! le monsieur de la fenêtre !... que veut-il dire ? Et ce rire moqueur ! Ah ! morbleu !... qu'il y prenne garde ! Je ne souffrirai pas... quoi donc ? que sais-je? quel est ce mystère ? les longs chagrins d'Hortense, quelle en est la cause ? Compromise... perdue... de quelle femme parlait donc ce jeune homme qui sort avec lui? quel étrange rapport !... Ah ! je souffre, j'ai la fièvre... c'est à vous briser le cœur.

## SCÈNE XIV.

GASTON, HORTENSE.

HORTENSE, sortant vivement de la maison.

Non, non, c'est impossible !

GASTON.

Ah ! je vous revois enfin !

HORTENSE.

Que m'apprend-on et qu'avez-vous fait ? une querelle, une provocation à monsieur de Juvigny !

GASTON.

Il vous a dit... ah ! le lâche...

HORTENSE.

Silence ! ce n'est pas lui, mais sa jeune femme qui, tremblante et tout en larmes, m'a confié un projet que j'aurais dû prévoir... On m'avait bien dit que vous étiez colère, violent et emporté.

GASTON.

Moi ! qui suis calme et doux comme un enfant ! quel est le misérable qui vous a dit cela ?... Je le tuerai !

HORTENSE.

Ah ! voilà une preuve à laquelle je ne pensais pas.

GASTON.

Grâce ! mais faut-il m'accuser, parce que je veux punir l'auteur de vos chagrins, celui qui a flétri votre nom ?

HORTENSE.

Ce n'est pas monsieur de Juvigny.

GASTON.

Mais vous me l'avez avoué !... Cet homme que vous fuyez ! qui ce matin encore... ici...

HORTENSE.

Ce n'est pas monsieur de Juvigny, vous dis-je.

GASTON.

Mais il n'a pas nié l'outrage.

HORTENSE.

Quel outrage ? et quel droit aurais-je de me plaindre ? Mon-

sieur de Juvigny, au moment d'être mon époux, a refusé ma main, que son honneur ne lui permettrait pas d'accepter.

GASTON.

Son honneur?

HORTENSE.

Refus pénible pour moi... cruel, injuste sans doute ; mais lui seul était juge de ce qu'il devait faire... Et lorsque, après un aveu franc et loyal, il s'éloigna de moi, de moi déshonorée à ses yeux, comme aux yeux de tous, je baissai la tête en pleurant, et si mon cœur se gonfla de mépris et de haine... ah ! ce ne fut pas contre lui...

GASTON.

Contre qui donc?

HORTENSE.

Vous ne vous battrez pas avec monsieur de Juvigny, je vous le défends.

GASTON.

Vous me le défendez !

HORTENSE.

Pardon !... je vous parle comme à un ami... comme à un frère !

GASTON.

Oh ! parlez, ordonnez... Vous ne pouvez rien exiger de moi qui soit contraire à mon honneur, lorsque je veux venger le vôtre.

HORTENSE.

Eh bien ! j'attends de vous plus encore, c'est que, réparant une faute dont j'ai été la cause involontaire... vous fassiez à monsieur de Juvigny de loyales excuses...

GASTON.

Des excuses?

HORTENSE.

Que vous lui devez.

GASTON.

Des excuses à cet homme qui vous a lâchement abandonnée, quand on vous calomniait !

HORTENSE.

Eh ! qui sait si à sa place, un autre...

GASTON.

A sa place, je me serais fait tuer pour vous... et en ce moment encore... je respecte votre secret... je vous aime, quel qu'il soit, et je ne vous demande le nom de l'infâme qui a fait couler vos larmes... que pour vous relever aux yeux du monde comme la plus pure et la plus adorable des femmes.

HORTENSE.

Gaston ! je suis heureuse et fière de tant d'amour ! Que m'importe le monde ! Vos jours me sont trop chers pour les exposer dans une lutte où le bon droit ne protége pas toujours ! Quant à celui qui m'a compromise, perdue...

GASTON, frappé par ces derniers mots.

Ah ! (A part.) Mais oui, ce serait donc...

## SCÈNE XV.

GASTON, HORTENSE, JULIETTE, Mme CAPLAIN.

(Musique à l'orchestre.)

HORTENSE, apercevant Juliette qui sort de la maison ; elle est suivie de madame Caplain, qui porte un chapeau de femme et un mantelet.

Madame la baronne ! (Madame Caplain reste au fond.)

JULIETTE, descendant à droite.

Ah ! ce jeune homme qui semble me connaître !

HORTENSE.

Madame, de grâce, approchez. (Bas à Gaston.) Des excuses.....

(Elle fait passer Gaston devant elle. Madame Caplain traverse dans le fond et vient à gauche toujours un peu plus haut que les autres personnages.)

GASTON, avec beaucoup d'hésitation.

Madame... (A part.) Des excuses à celle-ci, à Juliette Grumeau.

JULIETTE, à part.

Il sourit encore!

Mme CAPLAIN, descendant pour parler à Hortense, bas.

Tout est prêt pour votre départ. (Hortense lui fait signe de se taire. Madame Caplain remonte.)

GASTON, continuant, avec effort.

Madame, un malentendu... une erreur que je regrette (Il regarde Hortense, qui lui fait signe que c'est bien.) a soulevé entre monsieur le baron de Juvigny et moi, une discussion désormais sans objet (Même jeu.) et qui n'aura que les suites qu'il voudra bien lui donner.

JULIETTE, avec satisfaction.

Ah!

HORTENSE, bas, à Gaston.

C'est bien!

DE VARENNES, dans la maison.

Oui, monsieur Hector de Morvan!

HORTENSE, étouffant un cri.

Ah! (Elle prend vivement son chapeau et son mantelet des mains de madame Caplain, passe devant elle et sort par le premier plan à gauche. — La musique cesse.)

GASTON.

Quel effroi! (Apercevant de Varennes qui sort de la maison.) Ah! c'est juste! (De Varennes entre et va droit à madame Caplain.)

## SCÈNE XVI.

Mme CAPLAIN, DE VARENNES, GASTON, JULIETTE.

JULIETTE.

Je vous remercie, Monsieur.

GASTON.

Madame !

DE VARENNES.

Ma note, je vous prie ; je pars.

Mme CAPLAIN.

Tout de suite, Monsieur, je dois l'avoir ici. (Elle la cherche dans ses poches.)

GASTON, à de Varennes.

Vous partez ?

DE VARENNES.

A l'instant. (Juliette remonte un peu.)

GASTON, avec beaucoup de politesse.

Je croyais que vous attendiez quelqu'un ?

DE VARENNES.

Qui n'est pas arrivé.

GASTON.

Si fait.

DE VARENNES.

Ah ! vous l'avez vu ?

GASTON.

A l'instant même, tel que vous l'aviez dépeint ce don Quichotte à moustaches, (Se boutonnant.) boutonné jusqu'au menton... et ce que ne disait pas le signalement, un ruban à la boutonnière.

DE VARENNES, le regardant avec surprise.

Plaît-il ?

GASTON, à demi-voix et lui montrant les épées qui sont sur la chaise de gauche.

Mais comme vous disiez : armé jusqu'aux dents.

DE VARENNES, comprenant tout à fait.

Ah !

GASTON, passant derrière de Varennes.

Vous y êtes, n'est-ce pas ?

M^me CAPLAIN, à de Varennes.

Voici votre note.

DE VARENNES.

Bien. (Bas à Gaston.) pas un mot ! Vous avez mes lettres.

GASTON, étonné.

Ses lettres ?

DE VARENNES.

Je ne rendrai les siennes qu'à ce prix.

GASTON.

Plaît-il?

JULIETTE, avançant vers eux.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? (Madame Caplain descend à droite.)

GASTON.

C'est monsieur qui me prie de l'accompagner près d'un ami qui l'attend.

DE VARENNES.

Oui, près d'un ami... Madame. (Ils saluent tous deux et sortent par la gauche au deuxième plan.)

M^me CAPLAIN.

Tiens ! il ne paye pas.

JULIETTE, se rassurant.

Ah ! s'ils se connaissent...

M^me CAPLAIN.

Eux ! des amis intimes ! Heureusement, la note n'est pas acquittée. (Elle rentre dans la maison quand Hector et de Juvigny sont entrés en scène.)

## SCÈNE XVII.

JULIETTE, DE JUVIGNY, HECTOR.

HECTOR, vivement.

Mais non, c'est impossible. (Ils descendent à droite.)

DE JUVIGNY.

Dame! s'il l'exige.

JULIETTE, courant à son mari, avec joie.

Ah! mon ami... j'ai vu mademoiselle de Cerny et son chevalier... il est désolé de ce malentendu... et cette affaire n'aura que les suites que vous voudrez lui donner.

DE JUVIGNY.

Alors, elle n'en aura pas.

JULIETTE.

Ah! quel bonheur!

HECTOR.

Bravo! j'en étais sûr, et maintenant je vous laisse continuer votre route... Moi-même je suis attendu.

DE JUVIGNY.

Ah! nous séparer ainsi... c'est fâcheux!

JULIETTE.

Bon voyage, Monsieur.

HECTOR, allant à Juliette.

Merci, Madame. (Tendant la main à de Juvigny.) Ah! cette fois, c'est sérieux... nous ne nous rejoindrons plus... je touche au terme de mon voyage.

DE JUVIGNY.

Et nous terminons le nôtre ce soir... Mais qui sait? l'an prochain, aux eaux... en Allemagne .. aux Pyrénées... on se retrouve... (Riant.) J'y compte bien... vous me devez une revanche.

HECTOR, riant.

Ah ! oui, c'est juste.

DE JUVIGNY.

AIR *du Philtre.*

Adieu, mon cher, et bon voyage ;
Il faut nous séparer ce soir.

HECTOR.

Mais le hasard est du voyage ;
Adieu, ça veut dire : au revoir.

(Il remonte.)

JULIETTE, à part.

Pauvre Hector !

DE JUVIGNY.

Il nous abandonne,
Je le regrette.

JULIETTE, allant à son mari.

Mon ami,
Moi, je ne regrette personne
Quand vous êtes là.

HECTOR, à part.

Grand merci !

DE JUVIGNY, embrassant Juliette sur le front.

Ange !

ENSEMBLE.

DE JUVIGNY et HECTOR.

Adieu, mon cher, et bon voyage ;
Il faut nous séparer ce soir.
Mais le hasard est du voyage ;
Adieu ! ça veut dire au revoir !

JULIETTE.

Adieu, Monsieur, et bon voyage,
Il faut nous séparer ce soir.

(A part.)

Il est dangereux en voyage,
J'aime mieux ne pas le revoir.

(La musique continue jusqu'à la fin. Hector sort par le fond à droite en emportant sa valise qu'il avait déposée au pied d'un arbre. On entend un cliquetis d'épées. Madame Caplain, qui est entrée sur la fin de l'ensemble, paraît tout effrayée et court vers la gauche. De Juvigny, qui est remonté au fond avec Hector, redescend au milieu.)

## SCÈNE XVIII.

Mme CAPLAIN, DE JUVIGNY, JULIETTE, puis GASTON.

Mme CAPLAIN.

Qu'est-ce donc? Que se passe-t-il?

JULIETTE.

Eh! mais, entendez-vous?

DE JUVIGNY.

Quoi?

JULIETTE.

Ce bruit de deux épées.

Mme CAPLAIN.

On se bat!

JULIETTE et DE JUVIGNY.

Où?

Mme CAPLAIN.

Dans le petit bois... là... au bout du jardin... un duel. (Elle disparaît à gauche un instant.)

JULIETTE.

Sans doute le jeune homme qui vient de sortir... qui vous avait provoqué?

Mme CAPLAIN, revenant.

Ah! mon Dieu! et l'autre arrivé ce matin avec lui... Monsieur de Varennes.

JULIETTE et DE JUVIGNY.

Monsieur de Varennes!

DE JUVIGNY.

Monsieur de Varennes, de Montdidier?

Mme CAPLAIN.

Oui.., c'est-à-dire...

JULIETTE.

Le marié.

GASTON, accourant, un petit paquet de lettres à la main.

Allez! allez! sauvez-le... (De Juvigny sort à gauche. Juliette le suit jusqu'à la coulisse. Gaston descend au milieu.)

JULIETTE, revenant vers Gaston.

Monsieur, monsieur!

GASTON, sans l'écouter, avec exaltation.

Ses lettres! je les ai... les voilà. (A madame Caplain.) Eh vite! Mademoiselle de Cerny! conduisez-moi...

Mme CAPLAIN.

Mais elle est partie.

GASTON.

Partie!

Mme CAPLAIN.

En poste.

GASTON.

Ah!

JULIETTE, à de Juvigny qui reparaît.

Monsieur de Varennes?

DE JUVIGNY.

Blessé!

GASTON.

Je la rejoindrai!

Mme CAPLAIN.

Pauvre jeune homme !

GASTON.

Adieu ! adieu ! (Il se sauve par le fond. De Juvigny et Juliette remontent comme pour le suivre.)

---

# ACTE SECOND.

Un salon élégamment meublé, portes latérales au deuxième plan. — Au fond, au milieu, une cheminée avec glace sans tain donnant sur un jardin, de même que les portes vitrées qui sont à droite et à gauche de la cheminée. — Une causeuse à droite. — A gauche, un guéridon et un fauteuil. — Chaises au fond.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### HORTENSE, AMÉLIE.

(Elles entrent par la porte du fond à gauche, en se donnant le bras. — Hortense a quelques fleurs à la main.)

AMÉLIE, tout en descendant en scène.

Que c'est bien, ma chère Hortense, d'être venue ainsi me surprendre à Montdidier, dans ce château que je t'offrais depuis si longtemps pour asile.

HORTENSE.

Merci, ma bonne Amélie !... je n'osais t'apporter avec moi mes inquiétudes, mes chagrins... et j'aurais dû retarder encore mon voyage, puisque j'arrive un jour de fête.... au milieu des apprêts d'une noce.

AMÉLIE, faisant asseoir Hortense sur la causeuse à droite.

Tant mieux ! Je suis heureuse de t'avoir près de moi, de te présenter monsieur de Varennes, mon futur. Je te l'ai dit, il a

été forcé de s'absenter... mais je l'attendais hier au soir... tiens, à l'heure où tu es arrivée toi-même... et pas du tout, il m'a envoyé un exprès cette nuit pour m'annoncer qu'il ne reviendrait que ce matin.

HORTENSE.

Et cela t'a empêchée de dormir?

AMÉLIE.

C'est vrai! tout m'inquiète !... dès qu'il n'est plus là... je tremble!... mille idées folles...

HORTENSE.

Est-ce que tu es encore jalouse?

AMÉLIE.

J'en ai peur... Mais non... il est si doux de pouvoir s'abandonner sans crainte à des espérances de bonheur... Ah! voilà que tu détournes les yeux, que tu essuies des larmes... je t'ai rappelé tes chagrins...

HORTENSE.

Que veux-tu ? il n'y a pas ici-bas du bonheur pour tout le monde!

AMÉLIE.

Oh ! si tu consentais... ce jeune homme dont tu me parlais ..

HORTENSE.

Gaston !

AMÉLIE.

Il t'aime tant!

HORTENSE.

Et faut-il pour prix de son amour, l'enchaîner à ma honte !

AMÉLIE.

Ah ! tu exagères!

HORTENSE.

Non... tu ne sauras jamais tout ce que j'ai souffert dans cette nuit fatale dont le souvenir me fait encore trembler!... Séparée

de ma vieille Gervaise, qui dormait éloignée de moi, dans cette auberge où j'étais forcée de m'arrêter, je suis tout à coup réveillée par le bruit de ma fenêtre qui s'ouvre violemment... je veux fuir en appelant au secours... un misérable met la main sur ma bouche pour étouffer mes cris... Le désespoir avait doublé mes forces, je le repousse, je lui échappe, et pendant qu'il me cherche dans l'obscurité, je me jette vivement dans un cabinet de toilette, dont je ferme le verrou... Mais épuisée par cette lutte, par la terreur, je tombe évanouie... Lorsque je revins à moi, ranimée par le froid du matin qui m'avait glacée... il faisait jour... j'entendais un grand bruit dans l'hôtel, mais dans ma chambre plus rien... j'y rentrai... et je vis ma fenêtre encore entr'ouverte... Gervaise arriva tout éplorée... elle me conta ce qu'on lui avait dit... qu'on avait vu au jour un homme, un officier descendre de chez moi... par la fenêtre, après avoir passé la nuit dans ma chambre... c'était la nouvelle, le bruit de l'hôtel et du voisinage... Déjà tous les fainéants d'une petite ville, tous ces bavards, que le scandale amuse, avaient colporté, en l'envenimant encore, une calomnie qui devait me perdre, et contre laquelle j'allais me débattre en vain. La foule s'amassait sous ma fenêtre... aux portes de l'hôtel, pour me chercher d'un regard curieux... pour me poursuivre de ses sarcasmes... Quand je parus, mon nom était dans toutes les bouches... je voulus me plaindre, me justifier, un rire moqueur accueillait mes protestations... Que dire ? que faire ?... je ne connaissais personne dans cette ville impitoyable... Parmi tous ces officiers de garnison, dont le salut ressemblait à une insulte, je ne pouvais trouver des traits que je n'avais pas vus, un nom que j'ignorais !... et personne pour me protéger ! Gervaise avait jeté à la hâte dans mes malles tous les objets épars dans ma chambre... et cette foule insolente me suivit jusqu'à la voiture publique que j'attendais et qui devait emporter la calomnie avec moi... Cachant sous mon voile mes larmes et la rougeur de mon front, je voyais le sourire des voyageurs, j'entendais leurs chuchotements..... Voyage affreux !... (Elle se lève ainsi qu'Amélie, puis elles descendent au milieu.) Tu sais le reste... Monsieur de Juvigny, ton

parent, qui devait me suivre à Paris pour m'épouser, apprit en route que je n'étais plus digne de lui, et, par une lettre poliment insultante, il me rendit ma promesse et refusa cette main... que tu veux que je donne à un autre!

AMÉLIE.

Monsieur de Juvigny a été cruel... Je ne sais si celle qu'il t'a préférée le rend heureux !... mais il ne l'a pas mérité !

HORTENSE.

Oh ! je lui pardonne ! (Elle remonte à gauche et va jeter sur la table les fleurs qu'elle tient à la main.)

AMÉLIE, la suivant.

Mais cet homme qui t'a fait répandre tant de larmes, ne m'as-tu pas écrit que tu le connaissais enfin ?

HORTENSE, redescendant.

C'est-à-dire, plus tard, dans un petit coffre que je n'avais pas ouvert depuis... parmi ces objets que ma vieille gouvernante y avait enfermés, au moment de notre départ... je trouvai un petit portefeuille, qu'en sautant dans ma chambre, ou que, dans une lutte désespérée, il aura perdu sans doute.

AMÉLIE.

Ce portefeuille...

HORTENSE.

Contenait, avec quelques notes incompréhensibles... un nom, le sien...

AMÉLIE.

Oui, oui... c'était un indice...

HORTENSE.

A qui me confier?.. sans famille, et maintenant sans amis...

AMÉLIE.

Oh ! ne dis pas...

HORTENSE.

Juge de ma surprise, de mon effroi, lorsqu'à mon passage à Nevers, dans l'hôtel où je venais de descendre, j'ai entendu prononcer ce nom fatal!

AMÉLIE.

Tu crois?

HORTENSE.

Le même prénom!... et l'infâme qui le porte... il était là, je l'ai vu!

AMÉLIE.

Grand Dieu!

HORTENSE.

Si près de cet homme, j'ai eu peur! je lui ai fait fermer l'hôtel que j'habitais. J'aurais voulu fuir... Mais perdre encore ses traces; renoncer à une explication que je pouvais obtenir enfin... Mille projets se croisaient dans ma pauvre tête... Ce fut alors que monsieur Gaston arriva.

AMÉLIE.

Il fallait lui dire...

HORTENSE.

Ç'a été ma première pensée; mais c'était lui mettre l'épée à la main, à lui le meilleur, le plus généreux des hommes; par malheur, violent, emporté! Déjà, sur quelques mots qui me sont échappés, n'a-t-il pas provoqué en duel monsieur de Juvigny, amené là je ne sais par quel motif?

AMÉLIE, un peu embarrassée.

Il vient chez moi.

HORTENSE.

Monsieur de Juvigny?

AMÉLIE.

Il doit être mon témoin.

HORTENSE.

Monsieur de Juvigny! mais alors, je ne puis rester... (Deschamps entre par la porte du fond à droite.)

AMÉLIE.

Silence!

## SCÈNE II.

### HORTENSE, AMÉLIE, DESCHAMPS.

(Hortense s'assied sur le fauteuil à gauche, près du guéridon.)

AMÉLIE.

Qu'est-ce ? Que voulez-vous, Deschamps ?

DESCHAMPS.

Madame, c'est un jeune homme qui arrive à franc étrier.

AMÉLIE.

Quelque invité, sans doute.

DESCHAMPS.

Je ne crois pas, Madame ; il est pâle, hors de lui.

AMÉLIE.

Il vous a dit son nom ?

DESCHAMPS.

A peine s'il peut parler, tant il est ému, agité, mais il m'a remis cette carte. (Il donne une carte à Amélie, puis il remonte au fond, dans le jardin, à la porte par laquelle il est entré.)

AMÉLIE, prenant la carte.

Cette carte... (Lisant.) Gaston de Villebraie.

HORTENSE, se levant et allant à Amélie.

Gaston !

AMÉLIE.

Chez moi ?

HORTENSE.

Il a suivi mes traces.

AMÉLIE.

Il faut le recevoir?

HORTENSE.

Non, non ; plutôt, dis-lui que tu ne m'as pas vue, que tu ne me connais pas! dis-lui ce que tu voudras, enfin ; mais qu'il parte, qu'il parte !

AMÉLIE.

Tu veux...

DESCHAMPS, au fond.

Je l'entends !

HORTENSE.

Je ne veux pas le voir.

AMÉLIE.

Hortense ! (Hortense sort vivement par la porte latérale de gauche.)

DESCHAMPS, que Gaston bouscule pour passer.

Mais non, Monsieur!

GASTON.

Eh! laissez-moi ! (Il entre. Deschamps sort.)

## SCENE III.

AMÉLIE, GASTON.

GASTON, sans voir Amélie.

Son nom? j'ai entendu son nom ! (Il regarde autour de lui.)

AMÉLIE.

Qu'est-ce donc, Monsieur ? qui me procure l'honneur ?...

GASTON, comme épuisé par la fatigue et les émotions.

Pardon, Madame; mais elle est ici, Hortense... Mademoiselle Hortense de Cerny ?

AMÉLIE, très-embarrassée.

Hortense... je ne sais... Je ne connais pas...

GASTON.

Oh! Madame, vous voulez me tromper... Elle refuse de me voir...

AMÉLIE.

Je vous assure...

GASTON.

Non, non ; à la poste où elle avait pris des chevaux, on m'a dit : Au château de Montdidier!... Je l'aurais suivie de plus près hier au soir, si la nuit, dans des chemins que je ne connaissais pas, je ne me fussè égaré, perdu... Mais ce matin, on m'a remis sur ma route; et quand j'ai demandé tout à l'heure le château de Montdidier, on m'a répondu : Le voici, vous y êtes!... C'est ici, chez vous, Madame !

AMÉLIE, à part.

Pauvre jeune homme! je ne sais que lui dire.

GASTON.

Oh ! ne me trompez pas plus longtemps ! avouez-moi que j'ai bien trouvé ses traces, que je puis la revoir! Je vous le demande en grâce, je vous le demande à genoux !

AMÉLIE émue.

Mon Dieu ! c'est que... je ne sais... elle ne peut !...

GASTON, avec un cri de joie.

Ah ! vous voyez bien... vous ne savez pas mentir.

AMÉLIE.

C'est vrai !

GASTON, lui baisant la main.

Oh ! que vous êtes bonne!

AMÉLIE, retirant vivement sa main.

Monsieur...

GASTON.

Pardon; c'est que je suis si heureux ! elle vous a tout confié, je le vois... mon amour, le sien.

AMÉLIE

Le sien !...

GASTON.

Et le droit que cet amour me donne de la protéger, de la venger.

AMÉLIE.

Voilà ce qu'elle ne veut pas.

GASTON.

C'est fait !

AMÉLIE.

Vous !

GASTON.

Moi !... J'ai trouvé celui qu'elle cherchait... ou qu'elle fuyait... peu importe ! Je l'ai provoqué, je me suis battu, je l'ai blessé... tué peut-être, je ne sais pas bien.

AMÉLIE.

Grand Dieu !

GASTON.

Mais je lui ai arraché les lettres d'Hortense, je les ai..... les voici. (Il les lui montre.)

AMÉLIE, à part.

Des lettres !... elle ne m'a pas dit...

GASTON.

AIR de *Téniers*.

Oui, les voilà, ces lettres inconnues,
Prix du combat, mystérieux dépôt,
Je les rapporte...

AMÉLIE.

Et sans les avoir lues ?

GASTON.

Qui? moi, Madame? Ah! je mourrais plutôt.
J'aime et je crois... L'amour qu'elle m'inspire
A des soupçons rougirait de céder.
Elle a peut-être un secret à me dire,
Je n'ai rien à lui demander.

AMÉLIE.

Ah ! c'est bien !... Donnez...

GASTON.

Oh! non, que je puisse moi-même...

AMÉLIE, avec hésitation.

Eh bien ! monsieur Gaston, je manque à ma promesse... Mais le moyen de vous résister !...

(Elle remonte vers la porte de gauche.)

GASTON.

Faut-il vous suivre ?

DESCHAMPS, entrant par la porte du fond à gauche.

Madame! madame !

AMÉLIE.

Qu'est-ce ?

DESCHAMPS.

Une voiture de poste... C'est monsieur qui revient avec du monde...

(Il remonte au fond dans le jardin.)

AMÉLIE.

Ah ! pardon... C'est... c'est mon mari... J'étais inquiète, je cours à sa rencontre...

GASTON.

Oui ! oui, Madame, oui ! moi j'irai seul !...

(Il se dirige vers la porte de gauche.)

AMÉLIE.

Non, il faut que je la décide à vous recevoir... Voulez-vous attendre un instant !...

GASTON.

Là, dans le parc, Madame!

AMÉLIE.

Oh! non... Je ne veux pas...

GASTON.

Si fait... J'attendrai vos ordres.

(Il repasse à droite, et sort par la porte du fond à droite.)

DESCHAMPS.

Le voici.

(Amélie remonte Juliette et paraît à la porte du fond à gauche.)

## SCÈNE IV.

JULIETTE, AMÉLIE.

(Musique à l'orchestre.)

AMÉLIE.

Ah! Madame!

JULIETTE, avec un peu d'embarras.

Une parente... une amie qui s'annonce elle-même... Madame de Juvigny.

AMÉLIE.

Ah! Madame! que je suis heureuse!

JULIETTE, vivement.

Nous nous ferons des compliments plus tard... il faut d'abord... que je vous prépare à recevoir quelqu'un... que monsieur de Juvigny et moi, nous vous ramenons.

AMELIE.

Monsieur de Varennes.

JULIETTE.

Ah! vous savez?...

AMÉLIE.

Pourquoi donc ce trouble?...

JULIETTE.

C'est que... un petit accident... une chute de cheval...

AMÉLIE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

JULIETTE.

Rassurez-vous, ce n'est rien... Mais le bras en écharpe pourrait vous effrayer...

AMÉLIE, très-émue.

Ah ! Madame... Madame... vous me trompez ! (Elle remonte vers la porte du fond à gauche.) Où est-il ?

(De Juvigny paraît avec de Varennes.)

## SCÈNE V.

DE JUVIGNY, DE VARENNES, AMÉLIE, JULIETTE.

DE JUVIGNY, donnant le bras à de Varennes.

Nous voici, belle cousine !

AMÉLIE.

Jules !

DE VARENNES. (Il a la main droite dans son habit.)

Amélie !

AMÉLIE, très-effrayée.

Blessé !

(La musique cesse.)

JULIETTE.

Ce n'est rien, vous dis-je...

DE VARENNES.

Non, rien.

DE JUVIGNY.

Seulement un peu de précaution... Pas d'émotion surtout.

AMÉLIE.

Non... non... pas d'émotion... Asseyez-vous, mon ami ; mais comment? par quel malheur?

(De Varennes s'assied sur le fauteuil qui est près du guéridon ; Amélie, de Juvigny et Juliette sont groupés autour de lui.)

DE VARENNES, avec un peu d'embarras.

Ce maudit cheval qui s'est cabré... au moment où je n'étais pas sur mes gardes... (S'efforçant de rire.) et je me suis laissé désarçonner comme un sot. J'en étais quitte pour la peur... sans une pierre sur laquelle mon bras a failli se briser !

JULIETTE.

Voilà !

DE JUVIGNY.

Les premiers soins lui ont été donnés à temps, et dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

DE VARENNES.

Par bonheur, j'ai trouvé là, à Nevers, où je m'étais fait transporter, votre cher cousin et madame qui m'ont prodigué les soins les plus tendres... et ont bien voulu me ramener à vous dans leur voiture.

AMÉLIE.

Ah ! merci, merci... Mais, mon ami, il faut vous retirer dans votre appartement.

DE VARENNES, s'efforçant de rire.

Pas du tout... Je vais bien... très-bien... Je meurs de faim !

AMÉLIE.

Le déjeuner vous attendait.

DE JUVIGNY.

Quant au mariage, il ne sera pas retardé d'une heure.

DE VARENNES, baisant la main d'Amélie.

Ah ! c'est le meilleur moyen de me guérir tout à fait.

JULIETTE.

Certainement.

AMÉLIE, prenant une lettre sur la cheminée.

Ah! j'oubliais... une lettre pressée arrivée ce matin pour vous.

DE VARENNES.

Une lettre... une excuse de quelque invité... Voulez-vous l'ouvrir, ma chère Amélie, (Montrant son bras blessé.) car vous allez être mon secrétaire.

AMÉLIE, à Juliette.

Pardon !

JULIETTE.

Faites donc, de grâce... Nous nous reposons.

(Elle s'assied sur la causeuse, ôte son chapeau, et le donne à son mari qui le porte au fond.)

DE JUVIGNY.

En attendant le déjeuner.

AMÉLIE.

Ah ! c'est de Paris.

DE VARENNES.

De Paris !

AMÉLIE, ouvrant la lettre.

Signé : Paméla.

DE VARENNES, se levant et prenant vivement la lettre.

Ah ! je sais ce que c'est.

AMÉLIE, un peu troublée.

Quoi donc, mon ami ?

DE VARENNES, souriant.

Ah! cela concerne la corbeille de la mariée... et vous ne devez pas le savoir...

JULIETTE.

Quelques dentelles oubliées.

DE JUVIGNY.

C'est le secret du mari.

AMÉLIE.

C'est juste.

DESCHAMPS, annonçant de la porte du fond à droite.

Monsieur de Morvan !

DE JUVIGNY et JULIETTE qui se lève.

Hein ?

(Hector entre et descend entre de Varennes et de Juvigny.)

## SCÈNE VI.

AMÉLIE, DE VARENNES, HECTOR, DE JUVIGNY, JULIETTE.

HECTOR, sans voir de Juvigny ni Juliette.

Mon cher de Varennes, je vous dérange peut-être ?

DE VARENNES.

Eh ! non, au contraire.

(Il va lui serrer la main.)

DE JUVIGNY, stupéfait.

Ah bah !

JULIETTE, à part.

Encore lui !

AMELIE, à part.

Je ne connais pas...

DE VARENNES.

Ma chère Amélie, je vous présente monsieur de Morvan, un de mes amis...

HECTOR.

Intimes.

DE VARENNES.

Qui arrive de Paris.

HECTOR.

De Paris.

DE VARENNES.

Pour assister à mon mariage.

DE JUVIGNY.

Ah bah !

HECTOR, allant à Amélie.

Trop heureux, Madame, d'une invitation...

DE JUVIGNY, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! ah !

JULIETTE, à part.

C'est trop fort !

HECTOR, se retournant.

Hein?... Ah bah !

DE JUVIGNY.

Ah ! ah ! ah ! c'est nous... encore nous... toujours nous ! Ah ! ah ! ah !

HECTOR, riant de même.

Ah ! ah ! ah ! pas possible !

DE JUVIGNY.

Je suis le témoin de la mariée.

HECTOR.

Vous?

DE VARENNES, étonné.

Vous connaissez monsieur de Juvigny ?

HECTOR.

Mais oui !

DE JUVIGNY.

Beaucoup... beaucoup... Ah ! ah ! ah ! j'en rirai longtemps... C'est notre ombre ! nous nous quittons toujours pour ne plus nous revoir... et, par un hasard admirable, nous nous retrouvons toujours ensemble ! Ah ! ah !

JULIETTE, à part.

AIR *du Charlatanisme.*

C'est inouï !

DE VARENNES, à part.

C'est singulier !

DE JUVIGNY.

Quoi ! vous nous quittiez pour vous rendre...

HECTOR.

Mais au château de Montdidier.

DE JUVIGNY.

Au hasard peut-on rien comprendre ?

JULIETTE, passant près de Juvigny, devant Hector.

C'est le dieu des sots.

DE JUVIGNY.

Moi, j'y croi !

(De Juvigny va causer avec Amélie et de Varennes.)

HECTOR, à part.

Ah ! si les yeux de la cruelle
Étaient deux pistolets pour moi,
Elle me brûlerait, ma foi,
Ce qui me reste de cervelle !

DE VARENNES, à part.

Est-ce que je serais le complice de deux amoureux !

DESCHAMPS, entrant par la porte latérale de droite.

Madame est servie.

AMÉLIE.

Mon ami, voulez-vous faire les honneurs de ma... de notre table... j'ai quelques apprêts à ordonner... (A Juliette.) Vous m'excuserez ?

JULIETTE.

Ah ! je vous en prie, ma chère cousine. (Elle remonte avec Amélie.)

DE JUVIGNY.

Moi, je me charge de mon blessé.

HECTOR, allant à de Juvigny.

Blessé!... qui? vous, mon cher...

DE VARENNES.

Oh! rien, une chute de cheval.

DE JUVIGNY, se rapprochant d'Hector.

Oui, oui. (Bas à Hector.) Un coup d'épée de votre ami Gaston.

HECTOR.

Comment?

DE JUVIGNY.

Chut! (Ils causent ensemble.)

DE VARENNES, à part

Paméla! que peut-elle... (Lisant la lettre.) « Je me marie, vos lettres sont brûlées... Brûlez les miennes. » Comment! brûlez...

HECTOR, bas à de Juvigny.

Quoi! ce fou!

DE JUVIGNY, voyant revenir Juliette et faisant passer Hector devant lui.

Hum! hum! donnez donc le bras à ma femme, cher. (Riant.) Ah! ah! ah! vous ici! Je n'en reviens pas encore.

AMÉLIE, à de Varennes.

Je vous rejoins, mon ami.

DE VARENNES, lui baisant la main.

Bientôt, n'est-ce pas?

HECTOR, offrant son bras à Juliette.

Madame!

DE VARENNES.

A bientôt!

AMÉLIE.

A bientôt!

## SCÈNE VII.

AMÉLIE, DESCHAMPS, puis HORTENSE et GASTON.

AMÉLIE, vivement à Deschamps qui est resté au fond.

Deschamps !

DESCHAMPS.

Madame !

AMÉLIE.

Voyez-vous dans le parc un jeune homme... celui qui est arrivé ce matin ?

DESCHAMPS.

Le voici là-bas.

AMÉLIE.

Qu'il vienne ! qu'il vienne ! je l'attends !

DESCHAMPS.

Oui, Madame. (Il sort.)

AMÉLIE, seule.

Il faut qu'Hortense le reçoive, je vais le conduire !

HORTENSE, entrant par la porte de gauche.

Tu es seule ?

AMÉLIE.

Oh ! viens donc ! mon mari, monsieur de Varennes est arrivé... un accident... une chute de cheval l'avait retenu en route.

HORTENSE.

Ah ! mon Dieu !

AMÉLIE.

Je te le présenterai tout à l'heure... mais ce pauvre jeune homme qui t'aime tant...

HORTENSE.

Tu l'as fait partir ?

AMÉLIE.

Non, il faut absolument que tu l'entendes..

HORTENSE.

A quoi bon?

GASTON, entrant par la porte du fond, à droite.

Vous me rappelez, Madame?

HORTENSE.

Gaston!

GASTON.

Ah! c'est vous! je puis vous voir enfin! je puis vous dire: Hortense, séchez vos larmes! vous êtes vengée!

HORTENSE.

Vengée?

AMÉLIE.

Il s'est battu pour toi.

HORTENSE, allant à lui en passant devant Amélie.

Ah! vous n'êtes pas blessé?

GASTON.

AIR d'*Yelva*.

Le ciel, Madame, a protégé ma cause,
C'était la vôtre... Heureux et triomphant,
Je ne veux plus que désormais on ose
Vous accuser lorsque je vous défends!
Ah! vous savez le prix que je réclame...
Et plein d'espoir à vos pieds je revien;
Car le vengeur de votre nom, Madame,
A mérité de vous donner le sien!

AMÉLIE.

Ah! c'est juste!

GASTON.

Mais vos lettres, ma conquête, reprenez-les. (Il les lui présente.)

HORTENSE.

Mes lettres ?

AMÉLIE.

Tu lui avais donc écrit ?

HORTENSE

A monsieur Hector ?

GASTON.

Hector ! mais non ! c'est à lui, c'est à monsieur de Varennes que je les ai arrachées.

AMÉLIE.

A monsieur de Varennes !

HORTENSE.

Monsieur !

GASTON.

Un coup d'épée l'a forcé à me les rendre ; les voici !

AMÉLIE, prenant vivement les lettres.

Monsieur de Varennes !

HORTENSE.

Malheureux !

GASTON.

Madame !

AMÉLIE, ouvrant une des lettres.

Monsieur de Varennes... c'est bien cela.

HORTENSE.

Que fais-tu ?

AMÉLIE.

Paméla ! oui ! oui, Paméla !... ce nom que tout à l'heure encore... là, devant moi ! Oh ! c'est affreux.

HORTENSE, à Gaston.

Ah ! qu'avez-vous fait ?

GASTON.

Moi ! mais j'ai puni un lâche qui vous insultait encore ! qui se glorifiait de votre amour, d'une faiblesse... à laquelle je ne crois pas !... Monsieur de Varennes !...

HORTENSE.

Taisez-vous, taisez-vous!

AMÉLIE

Oh! il m'a trompée... ils me trompaient tous... cette blessure! c'était un duel pour cette femme qui ose encore lui écrire.

HORTENSE, allant à elle.

Oh! ne crois pas!

AMÉLIE, passant derrière Hortense et se dirigeant vers la porte latérale de droite.

Laissez-moi! laissez-moi!... je le verrai.

DESCHAMPS, paraissant par la porte du fond à droite.

Madame!

AMÉLIE

Qu'y a-t-il? que voulez-vous?

DESCHAMPS.

Monsieur le maire fait demander à quelle heure il doit vous attendre.

AMÉLIE, très-vivement.

C'est inutile, je ne me marie pas. (Elle sort par la porte de droite. Deschamps la suit. Gaston, appuyé sur le dossier de la causeuse, regarde ce qui se passe avec étonnement.)

HORTENSE, suivant Amélie.

Amélie! (Gaston, pendant ce mouvement, passe à gauche sur le devant de la scène.)

## SCÈNE VIII.

GASTON, HORTENSE.

GASTON.

Mais qu'est-ce donc? Je ne puis comprendre...

HORTENSE, redescendant en scène.

Vous ne comprenez pas que, par une erreur nouvelle, vous

avez jeté dans cette maison le trouble que je porte partout après moi?

GASTON.

Une erreur! mais ne m'avez-vous pas dit qu'il était là, que vous le fuyiez, et monsieur de Varennes lui-même...

HORTENSE.

Monsieur de Varennes?

GASTON.

Ne m'a-t-il pas avoué qu'une jeune fille l'accusait de l'avoir compromise, perdue... Quand il m'a vu en face de lui, l'épée à la main, ne m'a-t-il pas bravé? n'a-t-il pas, pour toute explication, jeté une insulte nouvelle à cette femme?

HORTENSE.

Eh! ce n'était pas moi!

GASTON.

C'était pour vous venger.

HORTENSE, sévèrement.

Me venger! et pourquoi, Monsieur? qui vous l'a demandé? de quel droit, à quel titre vous êtes-vous attaché à mes pas, lorsque je vous fuyais; lorsque, effrayée de vos persécutions, de vos violences, je vous défendais de me suivre, de m'aimer? Ah! je sentais là qu'un malheur nouveau allait tomber sur moi..... le malheur de ma seule amie... Ah! je ne vous le pardonnerai jamais. (Elle va pour sortir à droite.)

GASTON, la retenant et se jetant à ses genoux.

Hortense! oh! grâce! grâce! ne dites pas cela! Mais, vous voyez bien que je vous aime, et que votre fuite, vos rigueurs, votre désespoir, m'ont fait perdre la raison! Oui, je suis un fou, un malheureux! Mais je souffre de votre douleur; vos offenses sont les miennes; je donnerais une goutte de mon sang pour chacune des larmes que je vous vois répandre... Hortense! oh! ne dites pas que vous ne me pardonnerez jamais!

HORTENSE.

Mon ami, relevez-vous!

GASTON, avec beaucoup de soumission.

Je vous obéis, je vous obéirai en tout. Désormais, pas un mot, pas une démarche sans votre ordre; je vous le promets, je vous le jure... Et le coupable lui-même, s'il était là, avant d'aller à lui, je vous dirais : Le voulez-vous?

HORTENSE.

Le coupable?

GASTON.

Tout à l'heure, vous avez laissé échapper son nom... Hector... C'est Hector de Morvan.

HORTENSE.

Eh bien! oui, c'est lui qui me doit une réparation à laquelle j'ai droit; je l'aurai!

GASTON.

Je m'en charge!... (Avec emportement.) et, s'il refuse....

HORTENSE.

Encore!

GASTON.

Non; je suis calme... Voyez.

HORTENSE.

Partez, partez aujourd'hui, à l'instant même; mais sans le revoir, sans passer par Nevers. (Mouvement de Gaston.) Vous m'avez promis d'obéir.

GASTON.

Si vous l'exigez?

HORTENSE.

Je l'exige... Retournez à Fontainebleau.

GASTON, d'un ton suppliant.

Où vous reviendrez?

HORTENSE.

Je vous le promets... Adieu! Je vais réparer la faute que vous avez faite, et rendre Amélie à son époux. (Elle va pour sortir à droite; s'arrête et lui tend la main, Gaston la baise avec transport.) Partez!

GASTON, seul.

Allons! elle l'ordonne, et puisque c'est à ce prix... Mais partir sans retourner à Nevers, sans le voir, lui, le misérable qui s'est joué de moi! Si je pouvais... mais j'ai promis d'oublier... d'être calme.

DE VARENNES, sans être vu, à droite.

C'est une indigne trahison!

GASTON.

Monsieur de Varennes! Je ne dois pas le revoir.

(Il va ouvrir la porte du fond à gauche.)

## SCÈNE IX.

GASTON, DE VARENNES, HECTOR.

HECTOR, qui suit de Varennes.

Gaston! il a passé par ici.

GASTON, au fond, apercevant Hector.

Hector!

(Il descend lentement sans être vu.)

DE VARENNES.

On dit qu'il n'est plus au château.

HECTOR.

L'obus a éclaté... et puis disparu... plus rien!

DE VARENNES.

Mais qu'est-ce que je lui ai fait, à ce monsieur, pour venir rompre mon mariage?

HECTOR.

Le fait est, que c'est inouï ! Mais que voulez-vous ! un écervelé ! un extravagant !... C'est un roman moderne en vingt volumes, qui n'a pas le sens commun.

GASTON.

Merci !

HECTOR.

Ah ! tiens.

DE VARENNES, allant à lui, avec vivacité.

Ah ! vous voilà, Monsieur ! Parbleu ! je suis bien aise de vous voir !... non pas pour vous remercier du bien que vous m'avez fait... Et d'abord, ce coup d'épée...

GASTON, très-poliment, avec la plus grande douceur.

C'est une erreur, dont je suis désolé !

HECTOR.

Il est bien temps !

DE VARENNES.

Une erreur ?

GASTON, les yeux fixés sur Hector.

Je croyais avoir affaire à un autre.

HECTOR.

Un quiproquo... à l'épée... il faut faire attention... c'est plus dangereux qu'un quiproquo de pilules.

GASTON.

Vous en avez peur?

HECTOR.

Ma foi, oui... des pilules !

DE VARENNES.

Ainsi, ce n'est pas pour Paméla que je me suis battu ! Que diable ! on s'explique !

GASTON.

Le moyen... vous étiez si pressé.

DE VARENNES.

D'en finir... parbleu!

HECTOR.

Et vous, toujours si emporté!

GASTON, se contenant beaucoup et regardant de temps en temps la porte de droite.

Vous voyez bien que je suis calme... très-calme!

HECTOR.

Oui, la poudre au repos.

DE VARENNES.

Mais ces lettres, Monsieur, ces lettres... que vous avez apportées ici à ma future?

GASTON.

Suite de notre malentendu... je les rapportais à la femme pour qui je venais de me battre.

HECTOR, avec ironie.

Votre héroïne?

DE VARENNES.

Que je ne connaissais pas.

GASTON, montrant Hector.

Monsieur la connaissait.

HECTOR.

Air du *Luth galant.*

Qui? moi?

GASTON.

Oui, vous!

HECTOR.

Parbleu, j'en suis charmé.

DE VARENNES, à part.

Mais, contre lui, comme il semble animé.

HECTOR.

Et cet impertinent?

GASTON, froidement.

Il a votre visage.

HECTOR.

Il n'est pas malheureux!

GASTON, de même.

Votre taille, votre âge.

HECTOR, avec ironie.

Mon nom peut-être aussi, c'est un Hector, je gage?

GASTON, de très-près à Hector.

Oui, vous l'avez nommé!

HECTOR.

Ah! bien! ah! bon! ça change! Voilà du nouveau! Vingt-unième volume du roman. (Il passe auprès de de Varennes.) Il paraît que c'est mon tour.

DE VARENNES, à Hector.

Comment! Monsieur, vous pouviez prévenir tout cela!

HECTOR.

Mais non... mais non, que diable!... il ne sait ce qu'il dit.

GASTON, avec colère.

Monsieur!

HECTOR.

Ah! mais... votre colère...

GASTON, se calmant tout à coup.

De la colère?... non... vous voyez bien que je suis calme... très-calme.

DE VARENNES.

Si vous connaissiez cette dame...

HECTOR.

Mais non !

(De Varennes remonte à la cheminée.)

GASTON.

Si fait.

HECTOR.

Qui vous l'a dit?

GASTON.

Elle !

HECTOR.

Elle?... Voilà qui est fort! Hortense de Cerny.

GASTON.

Mademoiselle de Cerny, qui attend de vous une réparation qu'elle obtiendra... elle-même... (Bas, avec colère.) Si mieux vous n'aimez que je vous la demande !

HECTOR.

Ah ! pas de quiproquo, je vous prie, gardez vos coups d'épée. (A part.) C'est une sangsue que cet homme-là. (Haut.) Je serai bien avancé, quand vous viendrez me faire des excuses... comme à monsieur.

GASTON, avec emportement.

Des excuses, à vous !

DE VARENNES, descendant au milieu.

Eh ! Messieurs !

GASTON, se calmant.

Oh ! je ne m'emporte pas.

HECTOR.

Eh bien ! moi, je m'emporte !

DE VARENNES.

Arrangez-vous ! mais mon mariage!

## SCÈNE X.

GASTON, DE VARENNES, JULIETTE, HECTOR.

JULIETTE, venant de la porte latérale de droite.

Monsieur Hector !... je vous cherchais!

GASTON, à part.

Cette femme ! encore !

JULIETTE.

Ah ! monsieur de Varennes !

DE VARENNES.

Madame ?

JULIETTE.

De grâce, passez chez Amélie, mademoiselle de Cerny cherche à la fléchir.

DE VARENNES.

Mademoiselle de Cerny ! En conscience, elle me doit bien cela !

(Il passe derrière Juliette et sort par la porte de droite.)

JULIETTE, à Gaston.

Quant à vous, Monsieur, qui lui aviez promis de ne pas voir monsieur Hector.

GASTON.

C'est lui qui est venu me trouver.

HECTOR.

Plaît-il ?

(Il remonte vers la cheminée.)

GASTON, à Juliette.

Mais vous voyez, je suis calme ! Je sors. (Il remonte ; à Hector, bas, avec colère.) J'attends ! (Il se retourne et dit à Juliette.) Je suis très-calme.

(Il sort par la porte du fond, à gauche.)

## SCÈNE XI.

JULIETTE, HECTOR.

JULIETTE, *descendant vivement vers Hector.*

A nous deux, maintenant!

HECTOR.

Ah! vous me direz...

JULIETTE.

Taisez-vous! et écoutez-moi! Vous êtes un monstre!

HECTOR.

Il y a longtemps que vous me l'avez dit... c'est convenu; mais...

JULIETTE.

Ne m'interrompez pas... vous avez déshonoré cette pauvre jeune fille.

HECTOR.

Moi!

JULIETTE.

Mademoiselle Hortense.

HECTOR.

Ah! bon! vous aussi... vous...

JULIETTE.

Laissez-moi donc parler.

HECTOR.

Bien! bien! allez.

JULIETTE.

Quand? comment? je n'en sais rien...

HECTOR.

Ni moi non plus.

JULIETTE.

Mais Amélie me l'a dit, et je vous crois capable de tout.

HECTOR.

Merci ! allez.

JULIETTE.

Vous êtes cause que monsieur de Juvigny a refusé sa main. Je ne m'en plains pas... j'y ai gagné un mari... un mari que j'aime, Monsieur.

HECTOR, après un silence.

Allez toujours !

JULIETTE.

Mais ce qui est mal, très-mal... c'est de l'avoir oubliée, abandonnée... Après ça, vous autres officiers de garnison, quand vous avez perdu la tête dans une orgie...

HECTOR.

O ciel ! vous croiriez?... (Cherchant à rappeler ses souvenirs.) En garnison?...

JULIETTE, vivement.

Mais puisque l'heureux hasard qui vous attache à nos pas... malgré ma défense... vous a rapproché d'elle...

Air de l'*Apothicaire.*

Écoutez la voix du remords !

HECTOR.

Il ne me dit rien... Mais, quel crime ?...

JULIETTE.

Vous pouvez réparer vos torts,
Tendez la main à la victime !

HECTOR.

Vous m'en voulez.

JULIETTE.

Peut-être ; mais
Je suis bonne, et je vous marie.

HECTOR.

Me marier, merci! jamais
Je ne mets à la loterie.

JULIETTE.

Après ce que vous avez fait?

HECTOR.

Mais encore une fois, qu'est-ce que j'ai fait? car le diable m'emporte si je me rappelle... Il y a des malheurs possibles, je ne dis pas... (Cherchant.) Hortense! Hortense!... J'ai connu des Caroline, des Élisa... des Héloïse... voire même des Juliette.

JULIETTE.

Monsieur!

HECTOR.

Mais des Hortense, jamais!

JULIETTE.

C'est une personne... jeune, charmante!

HECTOR.

Bien! mais...

JULIETTE.

Toutes les grâces, tous les talents, une sensibilité...

HECTOR.

Je vous crois, mais...

JULIETTE.

Ce sera une femme accomplie, meilleure que vous ne méritez.

HECTOR.

Soit, mais...

JULIETTE.

Un bon parti.

HECTOR, gagnant l'extrême droite.

Ta, ta, ta.

JULIETTE.

Quarante mille livres de rente!

HECTOR, se retournant brusquement.

Hein?

JULIETTE.

Il paraît qu'elle était pauvre quand vous l'avez connue... Mais une riche succession...

HECTOR, très-sérieusement.

Après ça, je l'ai déshonorée... je suis un honnête homme.

JULIETTE.

C'est bien heureux! Silence!

(Juliette remonte au-devant d'Hortense et d'Amélie, qui entrent par la porte de droite; Hector passe à gauche. Les trois femmes restent au milieu de la scène.)

## SCÈNE XII.

HECTOR, JULIETTE, HORTENSE, AMÉLIE, ensuite DE JUVIGNY.

HORTENSE, à Amélie, sans voir Hector.

Si fait... tu lui pardonneras.

AMÉLIE.

Non! non! jamais.

HORTENSE.

Je t'en prie...

JULIETTE, montrant Hector.

Monsieur Hector de Morvan...

HORTENSE, apercevant Hector, avec effroi.

Ah!

AMÉLIE, à part.

Un ami de mon mari. Cela ne m'étonne plus.

(Hector salue.)

HECTOR, à part.

Elle est très-bien... mais je veux être fusillé si...

DE JUVIGNY, entrant par la porte du fond, à droite.

Que devenez-vous donc?

(Juliette lui fait signe de se taire, tandis qu'Hortense fait un pas vers Hector et le regarde fixement. De Juvigny reste étonné près de la porte par laquelle il est entré.)

HORTENSE, à Hector, avec beaucoup de dignité.

Monsieur, me connaissez-vous?

HECTOR.

Non, Mademoiselle.

HORTENSE.

Vous ai-je jamais autorisé par un mot, par un geste, par un regard, à vous introduire chez moi?

HECTOR.

Jamais!

DE JUVIGNY.

Que veut dire?

(Amélie et Juliette lui font signe de se taire.)

JULIETTE.

Permettez...

HORTENSE.

Ainsi, monsieur Hector de Morvan... à Metz, dans cette auberge où j'étais forcée de passer la nuit...

JULIETTE, à part.

A Metz.

DE JUVIGNY.

Ah! j'y suis. (Juliette le fait taire, il répète à voix basse.) J'y suis.

HORTENSE.

C'est donc comme un lâche sans honneur et sans foi, que vous avez brisé ma fenêtre (Mouvement d'Hector.) pour pénétrer dans l'ombre jusqu'à moi, pauvre fille, sans autre défense que mon désespoir et mes larmes.

HECTOR.

Moi ! jamais ! je vous jure...

HORTENSE.

Vous niez ? cela devait être.

HECTOR.

Mais oui !

JULIETTE, descendant un peu, à Hector.

Non !

HECTOR.

Mais si.

HORTENSE.

Démentez donc cette preuve que vous avez laissée après vous.

(Elle tire un petit portefeuille de sa ceinture.)

HECTOR.

Une preuve ?...

HORTENSE.

Ce portefeuille (Y prenant une carte.) et votre nom...

(Juliette prend la carte des mains d'Hortense et la remet vivement à Hector.)

HECTOR, prenant la carte.

Cette carte... mon nom... oui ! oui !... mon nom !

JULIETTE.

Mais il est prêt à réparer par un mariage...

HORTENSE, fièrement.

Un mariage ! Après une pareille infamie, je n'aurais qu'un refus pour l'homme que j'aurais aimé ; que sera-ce donc pour celui que je méprise ?

(Elle jette le portefeuille à terre, et elle sort par la porte de droite. Juliette remonte vers son mari, Amélie remonte aussi pour suivre Hortense, Hector se dirige de même vers la droite. Pendant ces dernières répliques, Gaston a paru à la porte de gauche, au fond.)

HECTOR, à Hortense qui s'éloigne.

Permettez, Mademoiselle. (A Amélie qui se trouve devant lui.) Mais, Madame...

AMÉLIE, saluant Hector.

Monsieur, je ne vous retiens pas.

(Elle sort par la porte de droite.)

DE JUVIGNY, descendant à gauche.

Oh !

HECTOR, trouvant encore Juliette devant lui.

Madame la baronne... de grâce.

JULIETTE, bas.

A Metz, du temps que vous m'aimiez... Ah ! fi !

(Elle sort par la porte de droite. Hector va s'asseoir sur la causeuse. Gaston, qui est entré tout à fait, se tient au fond, au milieu.)

## SCÈNE XIII.

DE JUVIGNY, GASTON, HECTOR.

HECTOR, assis.

Ah ! c'en est trop, morbleu !... Elles sont toutes liguées contre moi... Mais oui... c'est bien ma carte ! (Lisant.) Hector...

DE JUVIGNY, qui s'est approché d'Hector, cherchant à lire.

Hector de Morvan.

HECTOR.

Ah ! baron ! c'est à se casser la tête contre les murs, savez-vous?

DE JUVIGNY, allant à gauche.

Vous avez perdu quelque chose.

(Il ramasse le portefeuille.)

HECTOR.

Mais cette accusation, ce mépris... je ne les accepte pas !

(Gaston est descendu à droite derrière la causeuse.)

GASTON.

Il le faut, pourtant.

HECTOR, se levant.

Ah ! bon ! vous voilà, vous ! qu'est-ce que vous voulez? qu'est-ce que vous demandez? car je suis agacé, furieux, à la fin !

GASTON, se contenant.

C'est vous qui vous emportez ?

HECTOR, avec colère.

Si je m'emporte ! mais oui! mais oui ! Et puisque vous êtes le champion de cette femme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vue ni de face ni de profil... que Juliette voulait me faire épouser...

GASTON.

A vous !

DE JUVIGNY, étonné.

Juliette !

HECTOR.

Je veux dire madame la baronne... et je me laissais faire ! C'était absurde! c'était bête!

DE JUVIGNY.

Mais elle a refusé.

HECTOR.

Et moi donc !

GASTON.

Vous refusez ?

HECTOR.

De réparer des torts que je n'ai pas eus, et c'est à vous que je demande raison, à mon tour !

GASTON.

Allons donc! je suis prêt... je ne demande pas mieux... et puisque vous me provoquez... car c'est vous...

DE JUVIGNY.

Messieurs...

HECTOR.

Bravo ! nous nous couperons la gorge... nous nous massacrerons ! et tout cela pour une péronnelle.

GASTON.

C'est ma sœur, Monsieur ! vous l'avez insultée et je la venge.

DE JUVIGNY.

De grâce.

HECTOR.

Vous la vengez !... il est charmant !... mais de quoi ? de quoi ?

DE JUVIGNY.

Et votre carte trouvée chez elle?

HECTOR.

Ma carte ! ma carte !... oui... la voilà... Mais comment est-elle dans ses mains ?

GASTON.

Vous voyez bien.

(Il remonte.)

DE JUVIGNY.

Prenez donc votre portefeuille... vos papiers.

HECTOR.

Ce portefeuille, ces papiers... mais, cela ne m'appartient pas.

GASTON, descendant au milieu et prenant le portefeuille.

Ce portefeuille !... eh ! mais... parbleu ! (Très-froidement.) Voici mon chiffre, c'est à moi !

HECTOR.

A vous?

DE JUVIGNY.

Plaît-il ?

GASTON.

Eh! oui! ces papiers que je cherchais depuis mon départ de Metz où je les avais perdus.

HECTOR.

A Metz?

DE JUVIGNY.

Ah bah!

HECTOR.

Et c'est à vous... c'est à... c'est... mais ma carte... comment se fait-il? comment? (Après un silence, poussant un cri.) Ah!

DE JUVIGNY.

Quoi donc?

HECTOR.

Oh! ce serait un coup du ciel!

GASTON.

Que voulez-vous dire?

HECTOR.

A Metz... sur les remparts... la veille de notre départ... cette carte que je vous remis pour nous revoir à Paris...

GASTON.

Eh bien?

HECTOR, bas, vivement à Gaston.

Plus de doute! elle était là dans ce portefeuille... que vous perdiez la nuit suivante dans cette chambre dont une passion d'un jour vous faisait escalader la fenêtre.

GASTON.

Grand Dieu!

HECTOR, de même.

Chez Hortense.

GASTON.

Mais non, chez Juliette...

HECTOR.

Hein?

DE JUVIGNY.

Juliette... quelle Juliette?

GASTON.

Monsieur...

HECTOR, passant vivement devant Gaston, à de Juvigny.

Rien, rien. (Bas à Gaston.) Maladroit! (Haut à de Juvigny.) Une jeune fille d'auberge!

GASTON.

Mais c'est impossible!

DE JUVIGNY, venant au milieu d'eux par derrière.

Vous dites?

HECTOR.

Un quiproquo de garnison... les quiproquo... c'est son fort... vous savez!

(Il le fait remonter et passe à gauche.)

GASTON, à part.

Eh quoi!.. ces larmes... ce désespoir... cette femme qui me fuyait...

(Gaston vient s'asseoir sur la causeuse.)

HECTOR.

Ah! l'amoureux qui passait la nuit chez votre héroïne de roman... c'était vous?

GASTON, à Hector.

Malheureux!

HECTOR.

Parbleu! je suis ravi... enchanté... vous qui vouliez tuer... d'abord, ce bon monsieur de Juvigny, l'innocence même.

DE JUVIGNY, réfléchissant.

Juliette... il a dit...

GASTON, voulant faire taire Hector.

De grâce!

HECTOR.

Et ce brave monsieur de Varennes que vous embrochez de votre épée... dont vous faites manquer le mariage...

GASTON.

Hector !

HECTOR.

Et moi, moi, Hector, qui voulais bêtement épouser...

GASTON.

Hector !

HECTOR.

AIR de *Madame Favart*.

Vous étiez dur, inexorable.

DE JUVIGNY.

Lui qui voulait nous tuer tous !

GASTON.

Messieurs !

HECTOR.

Vous tenez le coupable !

GASTON.

Hector, taisez-vous, taisez-vous !

HECTOR, s'approchant de Gaston qui est assis.

A votre tour le ridicule !
Magister, usant de vos droits,
Puisque vous tenez la férule,
Frappez, mais frappez sur vos doigts !

GASTON.

Mais vous êtes fou...

(De Juvigny remonte au fond.)

HECTOR, riant.

Je ne donnerais pas cette leçon civile et amoureuse pour mille louis... moi qui n'ai rien !

GASTON, toujours assis, bas à Hector.

Mais, votre Juliette?

(De Juvigny vient mettre sa tête entre eux.)

HECTOR.

Partie dans la nuit, comme nous le matin. (Apercevant de Juvigny.) Chut !

(Il s'éloigne de Gaston et remonte ; de Juvigny passe à gauche.)

GASTON, à part.

Ah ! elle ne m'a pas reconnu... je comprends !

DE JUVIGNY, à part.

Mais à Metz, à cette époque... Juliette... Oh ! il me monte des chaleurs.

HECTOR, qui est remonté à la porte du fond à droite.

Mademoiselle de Cerny... Ah ! je vais lui dire...

GASTON, se levant et courant à Hector.

Rien... sortez... sortez...

DE JUVIGNY, se dirigeant vers la porte latérale de droite.

Oui, je sors... je vais faire parler ma femme... A Metz...

HECTOR, allant à lui.

Vous croiriez !...

DE JUVIGNY, sortant par la droite.

Laissez-moi.

GASTON, à Hector.

Suivez-le.

HECTOR.

Parbleu ! pauvre baron ! (Il sort et revient aussitôt.) Encore un beau coup que vous avez fait là !

GASTON.

Sortez... sortez.

(Hector sort, il le suit jusqu'à la porte. — Hortense entre par la porte du fond à droite et descend à gauche.)

## SCÈNE XIV.

### HORTENSE, GASTON.

HORTENSE.

Qu'est-ce donc? que se passe-t-il? Gaston, encore!

GASTON, à part, immobile devant la porte de droite.

Je n'ose la regarder... je voudrais la fuir... je ne puis.

HORTENSE.

Vous avez revu monsieur Hector... quand vous m'aviez promis...

GASTON, descendant lentement dans le plus grand trouble.

Hector... non... oui... c'est-à-dire...

HORTENSE.

Quelle émotion! vous tremblez!

HECTOR.

Moi... vous croyez?...

HORTENSE.

Est-ce une provocation nouvelle?... je vous le défends!... mon mépris m'a vengée.

GASTON, accablé.

Son mépris!

HORTENSE.

O ciel! qu'avez-vous?

GASTON.

A lui... à Hector?... une provocation!... non, je craindrais de me tromper... comme vous...

HORTENSE.

De vous tromper?

GASTON.

Si ce portefeuille que vous lui avez rendu n'était pas le sien... si cette carte qu'il contient s'y trouvait par un hasard fatal.

HORTENSE.

C'est un mensonge... encore une calomnie, sans doute.

GASTON.

Ne le croyez pas.

HORTENSE.

Monsieur de Morvan...

GASTON.

N'a mérité ni votre mépris, ni votre haine, c'est... (Mouvement d'Hortense.) un autre.

HORTENSE.

Qu'il vous a nommé?

GASTON.

Que je connais.

HORTENSE.

Un autre?

HECTOR.

Vous aviez raison... il était près de vous... plus près encore que vous ne pensiez... et moi qui le cherchais pour vous venger, il faut que ma colère s'apaise... et que je vienne vous prier humblement de lui pardonner.

HORTENSE.

Jamais, Monsieur!

GASTON.

Jamais!... Eh bien, oui! punissez-le, vengez-vous!... il n'est pas digne de tant de bonheur! qu'il expie la faute qui vous a compromise... mais il a le courage d'un soldat, et il ne vivra pas avec votre mépris... non! (Il va pour sortir par la gauche et s'arrête.) Et pourtant, il est plus malheureux que coupable!... honteux, désespéré, il voudrait racheter de son sang la méprise

qui l'avait conduit près de vous... Parti, au jour, avant l'éclat qui vous perdait, il n'a pas su les malheurs qu'il avait causés, les larmes qu'il faisait répandre!... Ah! laissez-lui réparer à force de repentir et d'amour...

HORTENSE.

Je ne veux rien de lui.

GASTON.

Mais.... s'il vous aimait!

HORTENSE, le regardant avec surprise.

Moi!

GASTON, avec beaucoup d'hésitation.

Si vous-même, touchée de sa tendresse, de son dévouement... vous l'aimiez?...

HORTENSE.

Ah! je voudrais me le cacher à moi-même, et si j'étais assez faible... assez lâche...

GASTON.

N'achevez pas!...

HORTENSE.

Gaston! ce trouble... ces larmes... Mais, qui donc?

GASTON, pleurant.

Grâce!

HORTENSE.

Ah! c'est vous!

(Elle se détourne, cache sa figure dans ses mains et tombe accablée sur la causeuse.)

GASTON.

Oui, moi qui serais mort plutôt que de vous offenser! moi qui vous aime et qui attends mon arrêt à vos pieds... Parlez! faut-il partir pour ne plus vous revoir?

(Il tombe à genoux.)

HORTENSE, avec effort.

Adieu!

GASTON.

Hortense !

(Il se relève. Hortense lui fait encore signe de sortir.)

GASTON, avec désespoir.

Adieu !

(Il sort par la porte du fond à droite. Entre Hector, qui l'arrête et le fait rentrer.)

## SCÈNE XV.

GASTON, HECTOR, HORTENSE, ensuite JULIETTE, DE JUVIGNY, AMÉLIE, DE VARENNES.

HECTOR, retenant Gaston sans voir Hortense.

Eh bien ! où allez-vous ?

GASTON.

Laissez-moi ?

HECTOR.

Mais non, que diable ! vous ne partirez pas sans m'avoir aidé à réconcilier tous ceux que vous avez brouillés. (Gaston s'appuie sur la cheminée.) Et d'abord monsieur de Varennes avec sa fiancée, et ce pauvre baron de Juvigny, à qui sa femme jure en pleurant qu'elle ne lui pardonnera jamais... au grand jamais, de l'avoir soupçonnée d'être la Juliette de Metz !

GASTON.

Taisez-vous !

HECTOR, riant.

Elle est magnifique de colère et d'indignation. (Gaston lui montre Hortense.) Oh !

(Hortense se lève.)

JULIETTE, entrant avec de Juvigny par la porte du fond à gauche ; ils descendent à l'avant-scène du même côté.

Non, Monsieur, non, je ne vous pardonnerai jamais.

DE JUVIGNY.

Mais, on peut se tromper.

JULIETTE.

Des soupçons... sur moi!

DE VARENNES, entrant avec Amélie par la porte latérale de droite.

Vous êtes sans pitié.

HECTOR, à Amélie.

Quoi, Madame?

(Amélie descend près d'Hortense.)

DE VARENNES, allant à Gaston.

Parbleu! Monsieur, je suis bien aise de vous retrouver pour vous demander raison à mon tour... Vous m'avez commencé... vous m'achèverez.

DE JUVIGNY, à Gaston.

Au fait, Monsieur...

GASTON, leur montrant Hortense.

Suis-je plus heureux que vous?

HECTOR, serrant la main de Gaston et descendant au milieu.

Et dire qu'il ne faudrait qu'un mot, un geste, un sourire, pour ramener l'union et la paix dans ce petit coin de la France... en attendant le reste... Dire qu'il dépend d'une de ces trois dames de forcer deux époux à s'embrasser. (De Varennes descend à droite.) Deux amants à se tendre la main... deux fiancés à retenir les violons de la noce prêts à partir... Voyons, quelle est celle qui donnera le bon exemple aux autres? (De Varennes et de Juvigny font un petit mouvement comme pour implorer l'un Amélie et l'autre Juliette; les deux femmes évitent leurs regards.) Qui est-ce qui n'a pas quelque chose à pardonner ici?... à commencer par moi? pauvre victime! (Les regardant.) Hein?

(Musique à l'orchestre jusqu'à la fin.)

HORTENSE, avec émotion et descendant un peu.

Gaston... je vous aime et je vous pardonne...

GASTON, saisissant la main qu'elle lui tend.

Oh! ma vie entière...

HORTENSE, avec amour.

Oui, oui... je vous crois... puisque je vous aime... (A Amélie, lui montrant de Varennes.) Eh bien!

AMÉLIE, après un peu d'hésitation.

Ce que c'est pourtant que le mauvais exemple!

(Elle donne la main à de Varennes.)

HECTOR, passant derrière Amélie et de Varennes.

Bravo! et maintenant à la mairie! les chemins sont ouverts!
(Hortense et Gaston, Amélie et de Varennes remontent au fond.)

DE JUVIGNY, toujours derrière sa femme.

Et moi?... et moi?

HECTOR, allant à eux.

Ah! c'est juste... des époux à... c'est plus difficile.

JULIETTE.

C'est si vilain d'être jaloux!

HECTOR, à de Juvigny.

Ah! oui... enfant!

DE JUVIGNY.

Je ne le serai plus!

JULIETTE.

Oh! quand on l'a été une fois...

HECTOR.

On l'est toujours!

JULIETTE.

Mais puisque ces dames le veulent. (Elle donne la main à de Juvigny.)

GASTON, bas à Hector.

Superbe! (Tous les autres personnages redescendent.)

HECTOR, gaiement.

A la bonne heure!... De la tolérance! nous en avons tous besoin! (Prenant la main de Gaston.) Avis à ceux qui veulent tuer tout le monde.

FIN D'HORTENSE DE CERNY.

# UN SOUFFLET

## N'EST JAMAIS PERDU,

### COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 1er juin 1852.

---

## Personnages :

DAUVERGNE, compositeur[1].
DAUBIGNAC[2].
LE MARÉCHAL DE SOUBISE[3].
JEANNETTE (LA MARQUISE DE POMPADOUR[4]).
UN HUISSIER[5].
UN SERGENT[6].

La scène est à Versailles.

### ACTEURS :

[1] M. BRESSANT. — [2] M. LESUEUR. — [3] M. VILLARS. — [4] Mademoiselle FIGEAC. — [5] M. ANTONIN. — [6] M. PRISTON.

# UN SOUFFLET

## N'EST JAMAIS PERDU

Le théâtre représente une mansarde, très-modestement meublée ; à gauche, au deuxième plan, une porte qui communique à une autre chambre; à droite, au premier plan, une fenêtre ; au deuxième plan, une cheminée simplement ornée ; dans l'angle du fond, à droite, porte d'entrée ; au fond, à gauche, une petite alcôve ; entre l'alcôve et la porte d'entrée, une grande armoire ; à droite, un peu en avant de la fenêtre, une table.

## SCÈNE PREMIÈRE

DAUVERGNE, ensuite SOUBISE.

DAUVERGNE, en dehors, frappant à la porte de gauche.

Mam'selle Lise!.. mam'selle Lise! la serrure ne tient plus... Voulez-vous me permettre de la faire sauter?..

Air : *Au clair de la lune.*

Voisine charmante,
Hâte-toi d'ouvrir
A l'âme brûlante
Que tu fais languir !
Le diable m'emporte !
Je suis tout en feu !...
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu !

(L'air continue à l'orchestre.)

(Frappant plus fort.) Hein? qui ne dit mot consent!... Tant pis, je vais la faire sauter ! (Au moment où il cesse de frapper et de parler, on entend ouvrir à la clé la porte du fond à droite.)

SOUBISE, entrant.

C'est ici... je ne me trompe pas... oui, voilà bien la chambre

d'où j'ai fait enlever cette petite sotte de Lise!... Je suis ici chez moi... ou c'est tout comme! Je puis y installer notre belle révoltée! puisqu'elle n'a pas la patience d'attendre à Choisy la fin de notre intrigue de palais... (Regardant autour de lui.) C'est bien, rien ne manque... Je vais maintenant la recevoir au coin du bois de Satory... où sa voiture doit s'arrêter... (Il sort par le fond au moment où Dauvergne reprend la scène en dehors, à gauche.)

DAUVERGNE.

Me voici, ne vous impatientez pas! (Travaillant la serrure.) Vous ne voulez pas me répondre?... (S'arrêtant.) Par exemple! ouvrez les verroux qui sont mis de votre côté !... hein?... Oh! je vous en prie!... méchante!... Est-ce ouvert là-bas?... C'est fait par ici!... (La porte s'ouvre; il paraît. — La musique cesse.) Les verroux sont ôtés! que c'est gentil à vous!... que... (Cherchant.) Tiens, elle n'y est pas! Mam'selle Lise! ah! quelle bêtise de vous cacher!.. Mam'selle... (Il regarde dans l'alcôve.) Personne!

## SCENE II.

DAUVERGNE, DAUBIGNAC.

DAUBIGNAC, appelant à gauche, en dehors.

Dauvergne!... eh! Dauvergne!... (Entrant.) Tiens! vous êtes ici, voisin?..

DAUVERGNE, riant.

Bah! vous y venez bien, l'abbé!

DAUBIGNAC.

Ne m'appelez pas l'abbé, sacrebleu!... Je ne le suis pas! Appelez-moi poëte...

DAUVERGNE.

C'est que vous ne l'êtes pas non plus, morbleu!

DAUBIGNAC.

Je suis aussi poëte que vous êtes compositeur de musique... et logé à la même enseigne... dans une mansarde... où nous échappons, vous à vos créanciers, et moi au séminaire!... Eh! donc,

je vous cherchais, quand j'ai aperçu cette porte ouverte... et je suis entré, voilà! Mais comment avez-vous fait pour l'ouvrir?

DAUVERGNE.

Tiens! j'ai fait sauter la serrure, voilà!...

DAUBIGNAC.

Ah! bah! vous crochetez les serrures... vous enfoncez les portes!...

DAUVERGNE.

Que voulez-vous?.. celle-ci me gênait!... Quand on est séparé d'une voisine... d'une charmante voisine... par trois planches de sapin... le moyen de ne pas rêver effraction!... Et notez que la petite a ôté les verroux de son côté... preuve qu'elle m'attendait.

DAUBIGNAC.

Voyez un peu... pauvre chatte!... qu'est-ce qui lui serait arrivé... si elle n'était pas partie!...

DAUVERGNE.

Comment, Lise partie!...

DAUBIGNAC.

Eh! oui! pour ne plus revenir!... partie avec une vieille qui est venue la chercher ce matin.

DAUVERGNE.

Qu'est-ce que vous dites là!... cette petite Lise si fraîche, si jolie... qui était toujours dans le jardin quand je m'y promenais, et qui, l'autre jour, nous faisait pleurer tous les deux en nous contant ses malheurs!

DAUBIGNAC.

Le fait est que je pleurais comme un veau!

DAUVERGNE.

Naturellement... On l'a donc enlevée?...

DAUBIGNAC.

Il paraît... c'est le confiseur d'en bas qui m'a dit la chose. (Riant.) Ha! ha! ha! vous ne savez pas...

DAUVERGNE.

Qu'avez-vous à rire ?...

DAUBIGNAC.

Ce pauvre confiseur ! il a aussi perdu sa femme !...

DAUVERGNE.

Perdu !

DAUBIGNAC.

C'est-à-dire... quelqu'un l'a trouvée ! Il y a tant de jolis garçons à Versailles, sans nous compter...

DAUVERGNE.

Hein ?...

DAUBIGNAC.

En nous comptant, si vous voulez !

DAUVERGNE.

Oh !... qui de deux ôte un, reste un !... Après ça, qu'importe, votre confiseur retrouvera sa femme. Mais cette jolie petite voisine... la muse qui m'inspirait... des airs charmants... et à vous des vers plus... c'est-à-dire moins...

DAUBIGNAC.

Moins quoi ?...

DAUVERGNE.

Où est-elle... qui me la rendra ?... Ah ! je suis malheureux !... voilà depuis huit jours la seconde passion qui me laisse la tête en feu, le nez en l'air, et le cœur malade !...

DAUBIGNAC.

Comment ! la seconde... il y en a donc une première ?...

DAUVERGNE.

Eh ! oui... une grisette jolie... jolie comme les amours !...

DAUBIGNAC.

Décidément vous aimez les grisettes, vous... Ah ! fi !... ah ! pouah !...

DAUVERGNE.

Comment ! ah ! fi !... ah ! pouah !... mais la grisette est la plus

belle partie, la plus belle moitié du genre humain, comme vous dites, vous autres poëtes!.. La grisette!...

Air de l'*Apothicaire.*

Cœur sans calcul! minois sans fard!...
La grisette!... mais c'est de l'homme
L'amie... autant que le lézard
Que sur ce chapitre on renomme!...
Aussi, Dieu logea ses vertus...
C'est là le comble des louanges!
Dans les mansardes... Au-dessus,
Il ne reste plus que les anges!

(Mouvement de Daubignac.) Ça vous révolte, l'abbé?...

DAUBIGNAC.

Poëte!...

DAUVERGNE.

Et si vous aviez vu celle-là!... vous savez, c'était le lendemain de notre arrivée à Versailles... nous étions allés à Trianon pour tâcher d'entrer au spectacle de la cour... impossible!.. les Suisses étaient inexorables... Et tandis que dans votre colère contre la Pompadour, vous composiez de verve contre elle et son Soubise ce Noël qui court la ville en ce moment, grâce à l'air que, de colère aussi, j'ai mis sur vos couplets...

DAUBIGNAC.

C'est-à-dire... c'est votre air qui doit sa vogue à mes paroles...

DAUVERGNE.

Cela n'empêche pas que, sans ma musique, on ne les chanterait pas!...

DAUBIGNAC.

Faites donc chanter votre air seul!

DAUVERGNE.

Tiens! il n'y perdrait pas!

DAUBIGNAC.

Mes vers y gagneraient!...

DAUVERGNE.

Allons donc!

DAUBIGNAC.

Et la preuve c'est qu'on cherche l'auteur des paroles... des paroles, entendez-vous! pour le mettre à la Bastille... ah!...

DAUVERGNE.

Eh bien! c'est un honneur que je vous cède... ah!... Donc, tandis que vous rimiez vos épigrammes, je me promenais sous une allée, en fredonnant un morceau de mon opéra-comique des *Troqueurs*... quand, tout à coup, j'avisai près du théâtre la grisette la plus fraîche, la plus appétissante!... un teint! une taille!... C'était bien l'objet le plus tentant que le diable eût jamais fait frétiller devant moi! Je sentis comme une étincelle qui me mettait le feu au cœur, les mains me démangeaient!... j'éprouvais le besoin de prendre la mesure de sa taille... et pour entamer la conversation avec cette timidité qui m'est naturelle, j'allais lui donner un baiser, lorsque...

DAUBIGNAC.

Elle vous dit...

DAUVERGNE.

Elle me donna un soufflet... oh! mais un de ces soufflets dont on se souvient toute sa vie... Je fus cinq minutes à revoir clair!

DAUBIGNAC.

Un soufflet en échange d'un baiser manqué!... c'est une bonne scène pour vos *Troqueurs!*... C'est donc cela qu'en rentrant le soir, vous aviez l'air si penaud!... Vous n'avez pas cherché à la revoir?

DAUVERGNE.

Je voulais sortir pour cela... ce fut alors que j'appris qu'on me traquait à Versailles comme on m'avait traqué à Paris!... Par bonheur, je découvris le lendemain sur l'horizon une autre étoile... notre jolie petite voisine...

DAUBIGNAC.

Mademoiselle Lise, dont vous devîntes amoureux.

DAUVERGNE.

Comme un fou!... Dame! vous savez... un clou chasse l'autre.

DAUBIGNAC.

Et les grisettes...

DAUVERGNE.

C'est moins dur !... témoin celle qui part !... elle avait retiré les verroux... Voyez.

DAUBIGNAC.

Vrai !... oui, ma foi !... Elle vous aimait donc ?

DAUVERGNE.

Parbleu !... nous étions faits l'un pour l'autre... Aussi pour penser à elle, pour qu'elle m'inspire encore, je vais m'installer dans sa mansarde avec ma guitare.

DAUBIGNAC.

Ah ! bien, oui !... mais s'il vient ici quelque autre locataire... qui sait... une vieille ravaudeuse, par exemple ?...

DAUVERGNE.

Une ravaudeuse! bravo! Je lui donnerai mes chausses à raccommoder.

DAUBIGNAC.

Elles en ont besoin !

DAUVERGNE.

Il y a des jours!... Mais si elle était jeune!...

DAUBIGNAC.

Qu'est-ce que vous feriez ?

DAUVERGNE.

Je la ferais chanter !... Dites donc, en attendant, si nous déjeunions ?

DAUBIGNAC.

Pour déjeuner, il faut qu'on nous fasse crédit...

DAUVERGNE.

Eh bien !...

DAUBIGNAC.

Eh bien !... c'est qu'on ne veut plus.

DAUVERGNE.

Allons donc ! Et votre esprit, à quoi nous servirait-il s'il ne nous faisait pas déjeuner... Parlez, soyez éloquent !... nous sommes riches !...

DAUBIGNAC.

Vous !...

DAUVERGNE.

AIR du *Verre*.

Comptez-vous pour rien vos talents,
Et vos vingt ans... et l'espérance !

DAUBIGNAC.

Ça n'a pas cours chez les marchands,
Peu touchés de cette opulence.

DAUVERGNE.

Eh bien ! dites qu'un jour viendra
Où votre bourse sera grasse !...

DAUBIGNAC.

Ils diront que c'est ce jour-là...

DAUVERGNE.

Ce jour-là !...

DAUBIGNAC.

Qu'il faut qu'on repasse !...

DAUVERGNE.

Eh !... n'est-ce pas aujourd'hui que M. Monet doit me répondre qu'il accepte mon opéra-comique des *Troqueurs !*...un chef-d'œuvre que j'apporte de Lyon, pour faire ma fortune à Paris !..

DAUBIGNAC.

Vous auriez mieux fait d'apporter des marrons de Lyon !.. car votre chef-d'œuvre, s'il le refuse ?..

DAUVERGNE, le prenant au collet.

Le refuser !... Qu'est-ce que vous dites là !... le refuser !... mais c'est impossible !... Et s'il avait cette infamie-là... je vous tuerais !

DAUBIGNAC, tombant sur une chaise.

Ah ! mais, dites donc !... Est-ce que ça me regarde !...

DAUVERGNE.

C'est juste !... Faites-nous déjeuner... Je vais chercher ma guitare... pour le dessert.

DAUBIGNAC.

Il faut d'abord que je m'assure par la fenêtre s'il ne rôde pas devant notre porte quelque mauvaise figure.

DAUVERGNE.

Ha ! ha ! ha !... il a toujours peur d'être arrêté !

DAUBIGNAC.

Et vous ?...

DAUVERGNE.

Tiens, et moi aussi !... Mais ce qui me fait de la peine, c'est que vous, on vous fourrerait au séminaire d'où vous vous êtes échappé... ou bien à la Bastille, à cause de vos belles paroles... Et moi, mes créanciers me claquemureraient au For-l'Évêque !... Nous n'aurions pas la consolation d'être logés ensemble... Ha ! ha ! ha ! ce pauvre abbé !...

(Il sort par la gauche.)

## SCÈNE III.

DAUBIGNAC, JEANNETTE, puis DAUVERGNE.

DAUBIGNAC.

Poëte !... Elle serait jolie, la consolation !... (Il se penche à la fenêtre.) Voyons ! Ah ! que de monde dans la rue !

(La porte de droite s'ouvre.)

SOUBISE, en dehors.

Voici votre mansarde !...

JEANNETTE, paraissant à droite.

Bien ! bien !... revenez vite... je vous attends ! (Entrant.) C'est cela... à deux pas du château... on doit le voir de la fenêtre..

(Elle s'en approche.)

DAUBIGNAC, se retournant.

Je puis descendre.

JEANNETTE et DAUBIGNAC, s'apercevant en même temps.

Ah !...

DAUBIGNAC.

Mon Dieu ! que vous m'avez fait peur !

JEANNETTE.

Ce n'est donc pas ici... une chambre vacante... depuis hier?

DAUBIGNAC.

Si fait ! vous y êtes.

JEANNETTE.

Mais vous?...

DAUBIGNAC.

Oh ! moi, je ne fais pas partie de la location... je passe en amateur... je me promène.

JEANNETTE.

Ah ! (A part.) Il est singulier avec sa promenade !

DAUVERGNE, rentrant par la gauche, chargé de papiers de musique et d'une guitare.)

Me voilà... me voilà... j'apporte tout mon bataclan !

JEANNETTE.

Encore un !

DAUBIGNAC.

Dites donc... la ravaudeuse demandée.

DAUVERGNE.

Une femme !

JEANNETTE.

Est-ce qu'il se promène aussi, celui-là ?

DAUVERGNE, laissant tomber tout ce qu'il tient.

Ah ! sacrebleu !

JEANNETTE, à part.

Saurait-il qui je suis !

DAUBIGNAC.

Ah ! bien ! voilà votre génie par terre ! Eh ! mais, vous tremblez...

DAUVERGNE, à demi-voix.

Ma grisette de Trianon !...

DAUBIGNAC.

Ah ! bah ! ha ! ha ! ha !

(Il ramasse la musique.)

DAUVERGNE, bas.

Allez-vous-en !... allez-vous-en !...

JEANNETTE.

Il me fait peur !

DAUBIGNAC.

Est-ce que ?...

DAUVERGNE.

Allez-vous-en donc !

(Daubignac sort par la gauche.)

## SCÈNE IV.

DAUVERGNE, JEANNETTE.

JEANNETTE, à part.

Où Soubise m'a-t-il donc amenée ?

DAUVERGNE, venant à elle.

Mademoiselle...

JEANNETTE, effrayée.

Mais, Monsieur, il me semble que votre présence ici...

DAUVERGNE.

Est un coup du ciel! j'ai des comptes à régler avec vous...

JEANNETTE.

Avec moi!... je ne vous connais pas!...

DAUVERGNE.

Je vous connais, moi...

JEANNETTE, à part.

Ah! mon Dieu!... je suis perdue!

DAUVERGNE.

C'est bien vous! la même coiffe... la même robe... la même figure... la même... pourvu que ce ne soit pas la même main.

JEANNETTE.

Que voulez-vous dire?

DAUVERGNE.

Que, cette fois, vous ne m'échapperez pas comme dans les jardins de Trianon.

JEANNETTE.

Je ne comprends pas...

DAUVERGNE.

Avez-vous oublié certain soufflet?

JEANNETTE.

Ah! c'est vous!...

DAUVERGNE.

Moi-même en personne... vous y êtes.

JEANNETTE.

C'est-à-dire... je me rappelle le soufflet.

DAUVERGNE.

Dont il faut que je me venge! Oh! un soufflet n'est jamais

perdu... avec un homme un coup d'épée, avec une femme...

JEANNETTE.

Monsieur !

DAUVERGNE.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

N'ayez pas peur!... Une main jeune et belle
N'insulte pas... elle engage! en effet,
C'est à la bouche à réparer, mam'selle,
Le mal cuisant que cette main a fait,
Oui, je le sens, chaude encore est la place
Où vos cinq doigts alors furent écrits...
Par un baiser que le soufflet s'efface...
Et j'en accepte un autre au même prix !

JEANNETTE.

Un baiser!

DAUVERGNE.

Et nous serons quittes... si vous ne voulez pas aller plus loin.

JEANNETTE.

Mais non, je ne veux pas même aller jusque-là.

DAUVERGNE.

Permettez...

JEANNETTE.

Je ne permets rien. Et d'abord, de quel droit, Monsieur, entrez-vous ici, chez moi... comme dans une place d'armes?

DAUVERGNE.

Oh! oh! ne prenez pas l'air méchant comme ça! Vrai! ça ne va pas à votre costume.

JEANNETTE.

Vous trouvez... (A part.) Il a raison.

DAUVERGNE.

Je suis votre voisin... là... porte à porte, et comme cette chambre est mieux placée que la mienne pour la vue... car la vue est toujours très-belle d'ici... j'ai fait sauter la serrure.

JEANNETTE.

Mais c'est fort mal! Ainsi, votre chambre est là?

DAUVERGNE.

Et la vôtre est ici... ça fait que nous en aurons deux.

JEANNETTE.

Mais, Monsieur...

DAUVERGNE.

Quelles belles inspirations j'aurai en vous regardant, pour ma musique!....

JEANNETTE.

Ah! vous êtes musicien?

DAUVERGNE.

Un peu... Je m'appelle Dauvergne. Hein! avez-vous entendu parler du fameux Dauvergne, compositeur de musique?

JEANNETTE.

Non!

DAUVERGNE.

Ça ne m'étonne pas!

JEANNETTE.

Vous avez fait jouer?...

DAUVERGNE.

C'est-à-dire je ferai jouer les *Troqueurs*... une pièce superbe, parole d'honneur!

JEANNETTE.

Je le crois, puisque vous le dites.

DAUVERGNE.

Je le dis, parce que je le crois, et si vous pouviez en juger...

JEANNETTE.

Pourquoi pas?

DAUVERGNE.

Vous êtes musicienne?

JEANNETTE.

Un peu.

DAUVERGNE.

Ah ! bah ! comme ça se trouve, vous chantez très-bien, moi je joue de la guitare très-bien aussi, je vous accompagnerai.

JEANNETTE.

Comme vous y allez !

DAUVERGNE.

Voilà comme je suis, je vais tout droit. D'abord, je suis sûr que je vous conviendrai, vous me convenez.

JEANNETTE, riant.

Vous êtes bien bon !

DAUVERGNE.

Le diable m'emporte!... et ce n'est pas d'aujourd'hui, c'est du jour de notre rencontre, votre soufflet vous a gravée là... Je parle de vous, je rêve de vous, je vous redemandais à Dieu dans mes prières .Enfin, vous voilà! quel bonheur!... vrai, là... tout à l'heure... j'en ai perdu la respiration!

JEANNETTE, à part.

Un amour de mansarde, me voilà bien !

DAUVERGNE, lui offrant la chaise placée à droite, près de la table.

Asseyez-vous donc !

JEANNETTE, gaiement.

C'est-à-dire que vous me faites les honneurs de chez moi !

DAUVERGNE.

Comme si c'était chez nous!... je vous jouerai tout mon opéra pendant que vous travaillerez... Vous êtes couturière ? non !...

(Il regarde sa main.)

JEANNETTE.

Comment ! non... qui vous a dit?...

DAUVERGNE.

Je vois ça à vos jolis doigts... qui sont si doux, si lisses... les couturières ont des piqûres, des durillons.

JEANNETTE.

Vous croyez?

DAUVERGNE.

Toujours... j'ai étudié les ouvrières en général, et les couturières en particulier...

JEANNETTE.

Ha ! ha! ha ! Il est amusant !

DAUVERGNE.

Ha ! ha ! ha ! ha ! les jolies dents ! riez donc encore pour me les montrer ! Mais votre état... qu'est-ce que vous faites? car enfin vous ne pouvez pas passer votre vie à donner des soufflets...

JEANNETTE.

Ah ! vous avez de la rancune.

DAUVERGNE.

Non, moi je pardonne tout aux femmes... à charge de revanche. Je suis un bon garçon tout à fait, vous verrez ça à l'user !

JEANNETTE.

Mais je n'en userai pas.

DAUVERGNE.

Si fait.

JEANNETTE.

Il faut se connaître.

DAUVERGNE.

C'est fait, mam'selle... mam'selle... vous vous appelez?

JEANNETTE.

Je m'appelle... (A part.) Comment m'appellerai-je?

DAUVERGNE.

Hein?

JEANNETTE.

Jeannette... je m'appelle Jeannette.

DAUVERGNE.

Oh ! le joli nom ! Jeannette ! Dieu ! que c'est doux à prononcer. Je ferai une romance sur ce nom-là... Daubignac fera les paroles...

JEANNETTE.

Daubignac... je ne connais pas.

DAUVERGNE.

Eh bien ! le voisin de tout à l'heure, ce grand sec et laid...

JEANNETTE.

C'est un poëte ?

DAUVERGNE.

A ce qu'il dit... On veut le faire abbé, mais il s'est échappé du séminaire pour tomber peut-être à la Bastille par ordre de la Pompadour !...

JEANNETTE se levant.

La Pompadour !... Je croyais qu'on disait la marquise de Pompadour...

DAUVERGNE, se levant.

Bah ! je vais me gêner avec Jeanne Poisson ! (Riant.) Tiens, Jeanne... Jeannette... ça se ressemble.

JEANNETTE.

Oui, au fait ! et votre ami s'est brouillé avec... la Pompadour ?

DAUVERGNE.

Je crois bien !... vous savez, le fameux Noël qui court Paris et Versailles.

(Chantant.)

Quand la Pompadour tombera,
Quel feu devant l'église !

JEANNETTE.

Il est de lui ?...

DAUVERGNE.

Et l'air est de moi... c'est fameux, hein ?...

Quand la Pompadour tombera,
Quel feu...

Attendez!...

(Il va prendre sa guitare, qu'il avait accrochée près du lit.)

JEANNETTE, à part.

Mais je suis ici dans un guêpier!

DAUVERGNE.

Je vais vous jouer ça...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, SOUBISE.

SOUBISE, entrant par la droite.

Ne vous impatientez pas... me voilà.

JEANNETTE.

Ah! maréchal!...

DAUVERGNE.

Qu'est-ce ?

SOUBISE.

Oh!

JEANNETTE, à part.

Qu'ai-je dit!...

DAUVERGNE.

Maréchal... qui?...

SOUBISE.

C'est moi... Maréchal... Pierre Maréchal... c'est mon nom.

JEANNETTE.

Certainement.

DAUVERGNE.

Un parent... un ami...

JEANNETTE, vivement.

Mon père! c'est mon père!...

DAUVERGNE.

Votre père! on ne dirait pas... vous êtes jolie, vous... et lui, il est... enfin, le hasard...

JEANNETTE, riant.

Ha! ha! ha!...

SOUBISE, à part.

L'insolent!... (Haut.) J'apporte le déjeuner à...

DAUVERGNE.

A mademoiselle Jeannette.

SOUBISE.

Hein?

DAUVERGNE.

Quoi?...

SOUBISE.

C'est juste!... elle s'appelle Jeannette.

JEANNETTE.

Comme vous vous appelez Maréchal.

DAUVERGNE.

Et monsieur est... marchand... de quelque chose... (A part.) Il me fait l'effet d'un marchand de bric-à-brac.

JEANNETTE.

C'est un commis.

DAUVERGNE.

Ah! oui, j'entends... un valet de grande maison...

SOUBISE, se révoltant.

Un valet!

JEANNETTE.

De grande maison... c'est ça.

DAUVERGNE.

Et il vous apporte à déjeuner... c'est une fameuse idée!

JEANNETTE.

Vous n'avez pas déjeuné?

DAUVERGNE, passant à Soubise.

Merci! j'accepte... avec plaisir... (Prenant le panier.) Débarrassez-vous donc de ce panier, mon brave... il embaume!... le panier...

(Il l'emporte au fond, et revient près de la table.)

JEANNETTE, à part.

A la bonne heure! il est sans gêne.

SOUBISE, bas à Jeannette.

Qu'est-ce que c'est que ça, marquise?

JEANNETTE, bas.

Le voisin que vous m'avez donné!

SOUBISE, bas.

Miséricorde!

JEANNETTE, bas.

Et si vous saviez quelle découverte j'ai faite!...

SOUBISE, bas.

Ah! bah!... quoi donc?

DAUVERGNE, se rapprochant et venant vers eux.

Vous dites?

SOUBISE.

Vous êtes bien indiscret, mon cher!

JEANNETTE, vivement.

Il me demande qui vous êtes?...

DAUVERGNE.

Vous êtes bien curieux, mon cher! ha! ha! ha!...

JEANNETTE.

Au fait!... ha! ha!

SOUBISE.

C'est juste... ha! ha! ha!...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, DAUBIGNAC.

DAUBIGNAC, entrant par la droite, éclatant de rire comme eux.

Ha! ha! ha! ha!

SOUBISE.

Quel est cet écho?

JEANNETTE.

Encore un voisin!

DAUBIGNAC.

D'où sort ce vieux-là?

SOUBISE.

Ce vieux!... ce vieux!...

DAUVERGNE.

Je vous présente M. Maréchal, le père de mademoiselle Jeannette... attaché à une grande maison...

DAUBIGNAC.

Tout ça... peste! Alors, il vous a peut-être dit la nouvelle... la bonne nouvelle... la grande nouvelle...

JEANNETTE.

Qui vous faisait rire?

DAUBIGNAC.

Au diable les Pompadour! les Soubise!...

SOUBISE.

Plaît-il?

(Il se contient sur un signe de Jeannette.)

DAUVERGNE.

Quelle nouvelle?

DAUBIGNAC.

Figurez-vous... (A Soubise.) Donnez-moi une chaise... vieux... (Mouvement d'humeur de Soubise.) Excusez... j'ai monté si vite!... je n'ai plus de jambes!...

(Il prend une chaise.)

SOUBISE, à part.

Drôle, va!...

DAUVERGNE.

Il n'y a pas grande perte! après?

DAUBIGNAC.

Voilà!... je cherchais notre déjeuner... que je ne trouvais pas... lorsque j'entends un grand diable de laquais parler de la Pompadour...

SOUBISE.

De la...

JEANNETTE, l'arrêtant.

Ah!

DAUVERGNE.

De la favorite!

DAUBIGNAC.

Ah! bien, oui!... la favorite! la Pompadour!... il n'y en a plus!... (Il se lève et danse.) Tra la la! tra la la!

DAUVERGNE.

Il n'y a plus de Pompadour!... tra la la! tra la la!

SOUBISE.

Eh! mais...

JEANNETTE.

Pas possible!

DAUBIGNAC.

Il paraît qu'elle est en pleine disgrâce... et maintenant, on peut chanter sans craindre la Bastille.

Quand la Pompadour tombera,
Quel feu...

SOUBISE, lui saisissant vivement le bras.

Taisez-vous! taisez-vous !

DAUBIGNAC.

Lâchez-donc! vous me faites mal...

DAUVERGNE.

Monsieur Maréchal se fâche !...

JEANNETTE.

Excusez, c'est que mon père a été attaché à la maison de la marquise.

DAUBIGNAC, se frottant le poignet.

Dans les écuries.

SOUBISE.

Précisément.

DAUVERGNE.

Ah! bah! c'est bien à vous, mon brave, de défendre votre ancienne maîtresse... mais voyez-vous, ici, nous ne la pleurerons pas!

DAUBIGNAC.

Oh! non! oh! sapristi, non... ni son Soubise non plus...

SOUBISE.

Mais il me semble...

JEANNETTE.

C'est tout simple, ces messieurs sont les auteurs du Noël à la mode.

SOUBISE.

Je ne connais pas...

JEANNETTE.

Ni moi non plus.

DAUVERGNE.

Vrai?... Eh! bien, je vais vous le dire... ça nous mettra en appétit.

DAUBIGNAC.

C'est ca!

SOUBISE.

Vous voulez...

JEANNETTE,

Et moi aussi... je veux...

DAUVERGNE.

Silence! Venez vous asseoir, mademoiselle Jeannette. (Soubise s'assied à gauche.)

DAUBIGNAC.

Premier couplet!...

DAUVERGNE, chantant.

AIR NOUVEAU de *Couder*.

Quand la Pompadour tombera,
Quel feu devant l'église!
Feu de joie où l'on brûlera
Ses titres de marquise!
Et puis en guise de tison
On y jettera le bâton
Le bâton de Soubise.

DAUBIGNAC.

Hein! les paroles sont jolies... c'est de moi!

DAUVERGNE.

Et l'air donc... c'est de moi!

SOUBISE.

Ah! c'est...

(Il se lève et se rassied.)

JEANNETTE.

Silence!..

DAUBIGNAC.

Deuxième couplet!

DAUVERGNE.

Si le roi, sur ce qu'elle a pris,
Avait droit de reprise,
Elle pourrait dans son taudis

Retourner en chemise.
Mais pour défendre son honneur,
N'aura-t-elle pas la valeur...
La valeur de Soubise !

SOUBISE.

Mais...

JEANNETTE.

Ah ! ce pauvre Soubise !

DAUBIGNAC.

Je vous conseille de le plaindre !...

DAUVERGNE, criant.

Troisième couplet !

Dès que la belle aura quitté
Ce pouvoir qui la grise,
Que de flatteurs mis de côté !
De gueux sous la remise !...
Et chez messieurs les charcutiers
On ira cueillir des lauriers...
Des lauriers pour Soubise.

SOUBISE, se levant.

Mais voilà qui mérite la Bastille !

JEANNETTE.

Assurément !

DAUBIGNAC.

Elle est à bas... avec son Soubise.

DAUVERGNE.

Tant mieux, voilà cette pauvre Lise vengée.

SOUBISE.

Lise !..

JEANNETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça... Lise ?

DAUVERGNE.

Oh! un ange comme vous!... Après ça, qu'est-ce que ça vous fait?.. la Pompadour est partie, il en viendra une autre... soyez tranquille... les Pompadours ne manquent jamais... et avec un peu de protection, M. Maréchal se glissera chez celle-là comme chez l'autre... les chats tombent toujours sur leurs pattes, et les valets aussi.

SOUBISE.

Mais je ne suis pas un valet!

DAUVERGNE.

Tant mieux pour vous! j'aime mieux ça... Sur ce, il faut que mademoiselle Jeannette déjeune... Dites donc, voulez-vous lui prêter votre vaisselle, voisin!... (Bas.) C'est une charmante voisine que nous avons là!

(Il va à la porte de gauche; Daubignac gagne le fond à droite.)

SOUBISE.

Mais dites-moi...

JEANNETTE.

Silence!

DAUVERGNE, revenant.

Hein! comme j'ai bien fait de forcer la serrure!.. ça abrége le chemin.

SOUBISE.

Miséricorde... je vous défends...

DAUVERGNE, lui frappant sur le ventre.

Ne vous fâchez pas, papa... (A Jeannette.) Je suis à vous.

JEANNETTE.

Prenez votre temps.

DAUVERGNE.

Je descends dans mon armoire, et j'apporte deux bouteilles de ma cave, un petit vin qui tape! (A Daubignac.) Il n'y a que le vieux qui est un peu gênant... mais bah!.. on l'enverra promener...

(Il sort par la gauche.)

DAUBIGNAC.

Chez la marquise.

(Il sort par la droite.)

## SCÈNE VII.

### LA MARQUISE, SOUBISE.

SOUBISE.

Enfin!.. Pourquoi diable, marquise, ouvrez-vous votre chambre à ces gens-là?

LA MARQUISE.

Eh! mais, maréchal, je ne la leur ai pas ouverte... ils y étaient fort bien installés... Et vous qui me disiez que je remplaçais ici une jeune fille très-sage, très-honnête!..

SOUBISE.

Oui... cette petite Lise, moi qui croyais...

LA MARQUISE.

Lise!.. le nom qu'il vient de prononcer...

SOUBISE.

Pardon!.. j'ai à vous parler de choses qui vous intéressent bien davantage!..

LA MARQUISE.

Eh bien! le roi?..

SOUBISE.

En apprenant votre secret départ, il a été vivement ému... et lorsqu'il a reçu votre lettre, dans laquelle vous lui déclariez que vous ne rentreriez au château qu'avec le comte de Choiseul, comme premier ministre, il s'est montré fort irrité, il m'a fait demander, et le bruit de votre disgrâce s'est aussitôt répandu dans tout le palais.

LA MARQUISE, riant.

C'était la disgrâce du roi qu'il fallait annoncer.

SOUBISE.

Riez, riez !.. moi, je ne ris pas... et tout maréchal que je suis, j'ai peur!

LA MARQUISE.

Poltron!..

SOUBISE.

Poltron tant que vous voudrez... mais votre position peut être compromise, et la mienne par contre-coup... Si le roi vous prenait au mot!

LA MARQUISE.

Tenez, maréchal, vous êtes un grand homme de guerre...

SOUBISE.

Marquise...

LA MARQUISE.

Mais les femmes, c'est autre chose, vous n'y entendez rien!

SOUBISE.

Eh ! eh ! vous croyez...

LA MARQUISE.

Pensez-vous donc qu'une femme joue un jeu comme celui que je viens de tenter sans s'être ménagé la victoire?

Air de *Madame Favart*.

N'est-ce pas la même tactique
Pour les combats et pour l'amour?
S'observer avec politique
Pour mieux s'attaquer tour à tour;
Il semble que l'on capitule
Quand... l'autre paraît balancer...
On l'irrite... et l'on ne recule
Que pour mieux le faire avancer!...

SOUBISE.

Je comprends.

LA MARQUISE.

Et vous dites que le roi...

SOUBISE.

A envoyé à Paris le duc de Richelieu pour vous ramener à Versailles.

LA MARQUISE.

Vous voyez bien!.. Et s'il savait que tandis qu'il me fait chercher à mon hôtel du faubourg Saint-Honoré, je suis à deux pas de lui, dans une mansarde, cachée sous le costume du dernier rôle d'opéra-comique que j'ai joué à Trianon, et qui m'a permis ce matin d'échapper à tous les yeux, il serait déjà ici, à mes pieds, pour me faire capituler.

SOUBISE.

Mais vous me faites trembler!...

LA MARQUISE.

Décidément, vous tremblez toujours, maréchal!...

SOUBISE.

Si d'Argenson, qui ne vous adore pas, allait découvrir que vous êtes dans une mansarde entre deux jeunes gens...

LA MARQUISE.

Deux, c'est ce qui me sauve!.. mais oui, d'Argenson, je lui ferai mon compliment!.. voilà huit jours que sa police cherche, sans pouvoir le trouver, cet impertinent auteur des couplets satiriques, et moi, je le trouve sans le chercher... à deux pas du château.

SOUBISE.

Oh! son affaire est sûre!.. on mettra en cage les paroles et la musique pour les faire chanter ensemble... et je vais...

LA MARQUISE.

Oh! allez d'abord voir le roi, puisqu'il vous a fait demander... mais que surtout personne ne se doute de ma présence ici.

SOUBISE.

Parbleu!.. j'y suis trop intéressé... moi, votre complice...

(On entend du bruit dans la rue.) Eh! mais... entendez-vous?.. Quel bruit!.. (A la fenêtre.) On s'amasse dans la rue...

LA MARQUISE.

M'aurait-on découverte?...

## SCÈNE VIII.

JEANNETTE, SOUBISE, DAUVERGNE, DAUBIGNAC.

DAUBIGNAC, entrant par la droite, apportant des assiettes, des verres, etc.

Ha! ha! ha! c'est drôle!...

DAUVERGNE, entrant par la gauche, et portant deux bouteilles.

Qu'est-ce qu'il y a?...

SOUBISE.

Eh! mais, ces cris...

DAUBIGNAC.

C'est le confiseur qui a fait venir la garde et le commissaire.

SOUBISE, effrayé.

La garde!..

JEANNETTE.

Le commissaire!..

DAUVERGNE.

Eh! oui... figurez-vous!.. ah! mais ça fera peut-être rougir mademoiselle Jeannette... une histoire d'amour...

JEANNETTE.

C'est égal, allez toujours!...

SOUBISE.

Mademoiselle Jeannette sait ce que c'est!... après?...

DAUVERGNE.

Ah! bon!... voilà! c'est le confiseur d'en face... M. Poitevin!... celui pour qui le petit abbé fait depuis deux jours des vers superbes pour devises...

SOUBISE.

Des vers de mirlitons.

DAUBIGNAC.

Hein !

JEANNETTE.

Ça vaut mieux que des vers d'épigramme.

DAUBIGNAC.

Plaît-il ?

DAUVERGNE.

Il a une femme...

SOUBISE.

L'abbé ?..

DAUBIGNAC, riant.

Oh ! oh !..

DAUVERGNE.

Non, le confiseur !... une femme charmante, qui achalandait sa boutique; mais il paraît qu'un amateur de bonbons l'a enlevée à son profit !.. tant il y a que cet honnête confiseur, en se réveillant, ce matin, ne l'a plus trouvée à côté de lui !... c'est terrible quand on en a l'habitude...

DAUBIGNAC.

Pauvre femme !

SOUBISE.

Pauvre homme !

JEANNETTE.

Et c'est pour cela qu'il fait tant de bruit !..

DAUVERGNE.

C'est l'usage !... un mari bien élevé n'y manque jamais !... il annonce son malheur à tout le quartier !.. il appelle le commissaire... il fait venir la garde... vous verrez qu'il va la faire tambouriner dans Versailles !... Dites donc !... si on faisait tambouriner toutes les femmes qui... que... enfin !... quel tapage !...

JEANNETTE, riant aussi.

Au fait!...

DAUBIGNAC, soupirant.

Elle en vaut bien la peine.

DAUVERGNE.

Ce pauvre abbé!

SOUBISE.

Vous la connaissiez?..

DAUVERGNE.

Parbleu!... il devisait pour elle! elle devait nous payer en confitures... et voilà qu'elle lui fait banqueroute... Il paraît qu'il y en avait un autre qui aimait aussi les confitures!..

(Ils rient.)

DAUBIGNAC, à part.

La coquette!

DAUVERGNE.

Mais bah! on s'en passe!... A table, mademoiselle Jeannette!... déjeunons!

SOUBISE.

Comment!... déjeunons!...

DAUVERGNE.

Puisqu'elle m'a invité!

JEANNETTE.

C'est-à-dire il s'est invité.

(Dauvergne et Daubignac transportent la table de droite à gauche.)

DAUVERGNE.

Il n'y a rien de changé... mademoiselle Lise nous invitait toujours.

DAUBIGNAC.

C'est vrai!

SOUBISE.

Comment! mam'zelle Lise!...

JEANNETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que mademoiselle Lise ?...

DAUVERGNE.

Oh ! M. Maréchal n'a qu'à le demander à son Soubise...

SOUBISE.

Vous dites?...

DAUVERGNE, lui indiquant une place à table.

Mettez-vous là, papa!...

SOUBISE.

Monsieur.

JEANNETTE.

Oh! mon père est obligé de sortir, de me laisser seule...

DAUVERGNE.

Vrai! j'en suis fâché!... (A part.) Quelle aimable attention!... excellent père, va!

SOUBISE, bas à Jeannette.

Vous laisser seule avec ce drôle!...

JEANNETTE, montrant Daubignac.

Nous serons trois !... allez, hâtez-vous !... je vous attends!...

DAUVERGNE, bas, à Daubignac qui va s'asseoir.

Dites donc, poëte... si vous alliez vous promener... pour savoir des nouvelles...

DAUBIGNAC, bas.

Ah ! oui... vous voulez deviser.

DAUVERGNE, à part.

Il est intelligent, le poëte!... (A Soubise.) A bientôt, vieux !

SOUBISE, à part.

Vieux! vieux!... Ils seront coffrés tous les deux !

(Il sort par la droite.)

JEANNETTE, à part.

Je saurai quelle est cette Lise!...

DAUBIGNAC, filant doucement à gauche.

Quand la Pompadour tombera,
Quel feu...

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

DAUVERGNE, JEANNETTE.

JEANNETTE, se retournant vivement.

Hein!... eh bien! il sort, il s'en va!

DAUVERGNE.

Il va consoler le confiseur... Mettez-vous donc à table, mademoiselle Jeannette.

(Il s'assied en face du public.)

JEANNETTE.

Merci, monsieur Dauvergne, je n'ai pas faim.

DAUVERGNE.

Bah! l'appétit vient en mangeant! c'est comme l'amour... et au dessert... vous m'aimerez ferme, allez!

JEANNETTE.

Vous croyez?...

DAUVERGNE.

Je vous aime bien, moi! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas?

JEANNETTE.

Vous m'aimez! vous m'aimez!...

DAUVERGNE.

Ma parole d'honneur!... depuis notre rencontre... et ce qui l'a suivie... vous savez...

JEANNETTE, souriant.

Oui, oui... (A part.) Décidément c'est un tête-à-tête.

DAUVERGNE.

Pourquoi ne m'aimeriez-vous pas? voyons!

JEANNETTE.

Dame! c'est que vous n'êtes pas trop bon, savez-vous?

DAUVERGNE.

Moi? mais je suis bon... tenez, bon comme ce gâteau qui est excellent.

JEANNETTE.

Je ne crois pas.

DAUVERGNE.

Si fait!... Est-ce que vous me boudez!... tournez vers moi vos jolis yeux, regardez les miens... là... je n'ai pas l'air bien méchant?

JEANNETTE.

Mais si!... quand vous traitez si mal... la Pompadour, comme vous dites!...

DAUVERGNE.

Ah! vrai? c'est pour la Pompadour!... mettez-vous donc là!...

JEANNETTE, s'asseyant à la gauche de Dauvergne.

Vous lui en voulez?...

DAUVERGNE.

Moi? je m'en moque comme de ça!

(Il boit.)

JEANNETTE.

A la bonne heure!... qu'un petit poëte de devises lui décoche des épigrammes, elle peut en rire, elle a de quoi s'en consoler... M. de Voltaire lui envoie des madrigaux.

DAUVERGNE.

Qu'est-ce que ça prouve? que M. de Voltaire est un flatteur!... Mangez donc de ce gâteau... Je ne sais où M. Maréchal a pris ça... c'est excellent!...

JEANNETTE.

Mais vous, parler ainsi de la marquise...

DAUVERGNE.

Encore!... Ah! çà, vous la défendez bien, vous, mam'zelle Jeannette! on dirait...

JEANNETTE, vivement.

Je la défends... parce que c'est une femme !

DAUVERGNE.

Voilà ! c'est par esprit de corps... Buvez donc de ce petit vin.

JEANNETTE.

Et puis, quelquefois, en allant trouver mon père...

DAUVERGNE.

Vous l'avez vue !...

JEANNETTE.

Oui... et si vous la connaissiez...

DAUVERGNE.

Je la connais.

JEANNETTE.

Vous !

DAUVERGNE.

Oh ! moi, je n'ai pas besoin de l'avoir vue pour savoir qu'elle n'a ni ces jolis yeux, ni cette jolie taille... ni... ni tout ce que je vois là enfin !...

JEANNETTE.

Je vous plais donc ?

DAUVERGNE.

Vous me plaisez... comme un joli opéra que je voudrais bien mettre en musique.

JEANNETTE.

Et la marquise...

DAUVERGNE.

La Pompadour... Elle aurait beau être ici... à votre place... du diable si je serais tenté de lui voler le baiser que j'ai envie de vous prendre !...

JEANNETTE.

Du tout, du tout, monsieur !

(Elle veut se lever.)

DAUVERGNE, la retenant.

Oh ! ne vous en allez pas... restez... près de moi... (Il se rap-

proche vivement, elle recule de même. Ils font ainsi le demi-tour de la table en restant assis.) Si vous saviez comme vous me donnez de l'appétit... Buvez-moi ça, et laissons la Pompadour!.. parlons de vous...

JEANNETTE.

Non, monsieur, je veux savoir pourquoi vous ne l'aimez pas!...

DAUVERGNE.

Qu'est-ce que ça lui fait?... elle a mieux que moi.

JEANNETTE.

Et ce mieux-là lui fait bien des envieux!...

DAUVERGNE.

Pas moi!... ah! Seigneur Dieu!... je ne lui en veux pas de l'amour du roi... au contraire... Elle est belle, à ce qu'on dit, spirituelle, adroite! elle prend son bien où elle le trouve... Elle a raison! je suis pour que les femmes ne soient pas cruelles... (Il se rapproche, elle se recule.) Et si vous étiez de cet avis...

(Il se rapproche encore, elle se recule de même.)

JEANNETTE.

Alors, qu'avez-vous à lui reprocher?

DAUVERGNE.

Ah! je vais vous le dire... à condition que vous me rendrez le baiser que je ne vous ai pas pris.

(Il se rapproche encore, elle se recule.)

JEANNETTE.

Allez toujours, nous verrons après.

DAUVERGNE.

Eh bien! je lui reproche... Mais d'abord, buvez-moi de ce petit vin qui tape.

JEANNETTE, riant.

Mais je ne veux pas être tapée...

DAUVERGNE.

Allez toujours, nous verrons après!

JEANNETTE.

Vous lui reprochez...

DAUVERGNE.

De ne pas être bonne princesse !.. de ne pas profiter de son crédit de jolie femme pour faire le bien, pour empêcher le mal... quand elle pourrait avec une caresse réparer des injustices... auxquelles elle pousse au contraire.

JEANNETTE.

Vous croyez?...

DAUVERGNE.

Ah ! elle se gêne bien pour ça ! on gaspille notre argent, dont elle remplit ses poches, la gaillarde ! elle fait nommer des ministres... Ah !

JEANNETTE.

Permettez !

DAUVERGNE.

Et ces guerres qu'elle conseille... ces vilaines guerres qui dépeuplent le monde... Ah ! il est vrai qu'elle donne l'exemple des amours, qui font le contraire ! ça se compense. A votre santé ! mais vous ne buvez pas?

JEANNETTE.

Si fait. Vous croyez donc qu'elle est la maîtresse?

DAUVERGNE.

Du roi... Il fait ce qu'elle veut.

JEANNETTE.

On ne gouverne pas les hommes comme ça.

DAUVERGNE.

Me voilà, moi, essayez !... je ferai tout ce que vous voudrez, et même des bêtises comme le roi.

JEANNETTE.

Ah !

DAUVERGNE.

Bah ! nous sommes seuls, ça peut se dire, il n'en saura rien, ni la Pompadour non plus ! heureusement, dites donc... elle me flanquerait en prison.

JEANNETTE, contenant son dépit.

Elle n'aurait peut-être pas tort.

DAUVERGNE.

Elle n'entend jamais la vérité.

JEANNETTE.

Oh ! jamais ! jamais !...

DAUVERGNE.

Ou bien alors elle se fâche, elle se pince les lèvres... tenez, comme vous en ce moment.

JEANNETTE, riant.

Ha ! ha ! ha ! par exemple !

DAUVERGNE.

Là ! vous montrez vos jolies dents, j'aime mieux ça ! Tenez moi, si j'étais la maîtresse du roi...

JEANNETTE, riant

Vous ! ha ! ha ! ha !

DAUVERGNE, de même.

Une supposition !

JEANNETTE.

Je m'en doute.

DAUVERGNE.

AIR : *Ah ! donnez-moi cette fleur que j'envie.*

Moi, je voudrais, comme une enchanteresse,
Par mes bienfaits épurer mes beaux jours,
Et du pays doublement la maîtresse,
Faire bénir mon règne et mes amours !
Du bonheur seul j'entendrais le murmure,
Et ma faiblesse, au roi que l'on dit bon,
Ne laisserait dénouer ma ceinture...
Jamais qu'au prix d'une bonne action !

JEANNETTE, lui tendant la main.

C'est bien, ce que vous dites là !..

DAUVERGNE.

Je crois bien que c'est bien ! enfin, je protégerais les lettres et les arts, qui me le rendraient avec intérêt. . et je forcerais le directeur de l'Opéra Comique à jouer...

JEANNETTE, riant.

Les *Troqueurs !*

DAUVERGNE.

Comme vous dites !... A votre santé ! mais buvez donc ! c'est un petit vin qui monte la tête... qui échauffe le cœur... buvez !

JEANNETTE.

Oui, oui !...

DAUVERGNE.

Et maintenant, vous allez tenir votre promesse... en me rendant le baiser...

JEANNETTE.

Que vous ne m'avez pas pris !...

DAUVERGNE, se levant.

Ah ! tiens, c'est juste ! j'oubliais !... je vais vous le prendre.

JEANNETTE, se levant.

Attendez !... je veux savoir encore quelle est cette Lise dont vous parliez...

DAUVERGNE.

Oh ! Lise... c'est inutile !

JEANNETTE.

Dites, soyez franc.

DAUVERGNE.

Je le suis toujours... comme ma musique !...

JEANNETTE.

Eh bien ?

DAUVERGNE.

C'est une pauvre jeune fille qui nous a quittés, l'ingrate !

JEANNETTE.

Vous l'aimiez donc ?

DAUVERGNE.

De loin, ma parole d'honneur ! si fraîche, si gentille, si candide !.. Elle nous contait l'autre jour ses malheurs, à l'abbé et à moi... et si touchants... que nous avions de grosses larmes dans les yeux !

JEANNETTE.

Ah ! ses malheurs !...

DAUVERGNE.

C'est la fille d'une Soubise, d'une sœur du maréchal, qui s'était mésalliée... comme si c'était sa faute à cet ange ! et le duc voulait la mettre dans un cloître... comme s'il n'eût pas mieux fait de lui donner cent mille écus et un bon mari !

JEANNETTE, souriant.

Comme vous !

DAUVERGNE.

Ah ! ce matin, je ne dis pas... mais à présent, je ne pense plus qu'à vous... je vous aime ! je vous aime à faire trembler !

JEANNETTE.

Ah ! mon Dieu !

DAUVERGNE.

Et tenez, si vous me quittiez, si mon opéra-comique était refusé, je serais capable de me faire sauter la cervelle !

JEANNETTE, se laissant aller dans ses bras avec effroi.

Oh ! non ! non !

DAUVERGNE.

C'est ça !... Laissez-vous donc aller !... soyez tranquille, vous aurez plus de joie dans ma mansarde que la Pompadour dans son château ! Dieu ! allons-nous nous aimer ! ça vous donnera du bonheur et à moi du génie !... Je ferai de la musique comme M. Rameau ! je vous apprendrai à la chanter ! quels duos nous ferons ! comme dans les *Troqueurs!*... commençons...

(Il veut l'embasser.)

JEANNETTE, se débattant.

Mais non !... non !...

## SCENE X.

DAUVERGNE, JEANNETTE, DAUBIGNAC.

DAUBIGNAC, tout hors de lui.

Soutenez-moi !

DAUVERGNE, lâchant Jeannette.

Ah ! que le diable l'emporte !... (A part.) Voilà un baiser qui a bien de la peine à venir ! mais je l'aurai !..

JEANNETTE.

Il arrive à propos !... sans lui, il m'embrassait !...

DAUBIGNAC.

Je suis mort !

DAUVERGNE.

Oh ! comme il est pâle !

DAUBIGNAC.

Tiens ! comme vous êtes rouges !

DAUVERGNE.

Voyons ! parlez ! pourquoi tremblez-vous comme ça ?

DAUBIGNAC.

Je tremble ! je tremble ! il y a de quoi ! figurez-vous !... Hein ? vous n'entendez pas...

DAUVERGNE.

Expliquez-vous.

DAUBIGNAC.

J'étais près du château... quand un valet que je ne connais pas... (A Jeannette.) Sans doute un camarade de votre papa... vient à moi de sa part... et me dit... Remettez cette lettre à mademoiselle Jeannette.

JEANNETTE, la prenant.

A moi?

DAUBIGNAC.

Je vous l'apportais... mais voilà qu'à peine dans l'escalier... j'entends... je vois derrière moi... des soldats qui me suivaient en demandant le quatrième étage...

DAUVERGNE.

Le quatrième !...

DAUBIGNAC.

Juste le nôtre ! il m'a pris un frisson... Vous ne les entendez pas !

DAUVERGNE, allant au fond.

Par ici !... vous croyez...

(Il va à la porte de droite.)

JEANNETTE, lisant à part.

« Les intrigues s'agitent... vous courez un grand danger... « dans un instant je suis à vous. »

DAUVERGNE, revenant.

Ma foi, oui ! des soldats !... ce n'est pas pour moi... je n'ai affaire qu'aux huissiers !...

DAUBIGNAC.

Les voici !

(Il se glisse sous la table et disparaît.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN SERGENT.

LE SERGENT, à la cantonade.

Restez là, vous autres ! (Entrant.) Pardon, excuse la société et toute la compagnie...

DAUVERGNE.

Dites donc, je crois que vous vous trompez de porte !

LE SERGENT.

Ne faites pas attention, particulier ! c'est à une belle dame que nous avons affaire, au nom du roi.

JEANNETTE, à part.

Ciel !

DAUVERGNE.

C'est moi qui...

LE SERGENT.

Vous n'êtes pas une belle dame, vous...

DAUVERGNE.

Je ne le crois pas, mais il n'y en a pas ici.

LE SERGENT.

Ah ! ah ! bourgeois, vous faites tort à vos connaissances... (Montrant Jeannette.) Hé ! hé ! qu'est-ce que c'est que ça ?

JEANNETTE, à part.

Que dire ?

DAUVERGNE.

Ça... ça...

LE SERGENT.

Je viens requérir madame Poitevin de nous suivre au nom du roi, et la voilà !

JEANNETTE, riant.

Madame Poitevin !

DAUVERGNE.

Elle ! ha ! ha ! ha !

DAUBIGNAC, sous la table.

Ha ! ha ! ha !

LE SERGENT.

Ha ! ha ! ha ! c'est drôle, mais c'est comme ça ! nous battons le quartier pour la rendre à son confiseur de mari.

AIR de *la Niaise.*

LE SERGENT.

Et comm' vous pourriez être cette dame,
Allons, suivez-nous!

JEANNETTE.

Mais non!

DAUVERGNE.

Sacrebleu!
Ne l'approchez pas, car elle est... ma femme!...

LE SERGENT.

Sa femm'! sacrebleu!...

JEANNETTE.

Mais sans doute.

DAUVERGNE.

Un peu!...

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu! pour moi singulière épreuve!

LE SERGENT.

C'est facile à dir', mais je n'en crois rien!

DAUVERGNE.

Vous doutez encore!

LE SERGENT.

Il m' faut une preuve!...

DAUVERGNE.

Un' preuv'! volontiers!... un baiser!...

JEANNETTE.

Eh bien?...

ENSEMBLE.

DAUVERGNE.

Chut! prenez garde!...
Voyez la garde

Qui doute et sur nous fixe les yeux !
Heureux incident ! douce sauvegarde !
Grâce à ce baiser, tout va pour le mieux.

JEANNETTE.

Ah ! l'amour garde !
Oui, car la garde
Hésite et sur nous fixe les yeux ;
Mais aussi le prix de la sauvegarde,
C'est un gros baiser, et c'est dangereux.

LE SERGENT.

Prenons bien garde !
Que bonne garde
Soit faite, et sur eux fixons les yeux !
Car on sait parfois que l'on nous brocarde,
Et pour un sergent c'est très-ennuyeux !

LE SERGENT.

Oh ! un baiser ! ça ne prouve rien, j'en embrasse tous les jours qui ne sont pas... enfin...

DAUVERGNE, avec fermeté.

Sergent ! plus de respect, je vous prie, pour madame Dauvergne.

LE SERGENT.

Dauvergne !

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, SOUBISE.

SOUBISE, entrant par la droite.

Des soldats !...

LE SERGENT.

Qu'est-ce que c'est que ce vieux-là ?

DAUVERGNE.

Ce vieux, c'est mon beau-père.

SOUBISE.

Votre...

DAUVERGNE, riant.

Puisque c'est le père de ma femme... Ha ! ha ! ha !

JEANNETTE, riant aussi.

C'est juste !

(Daubignac rit sous la table.)

SOUBISE.

De sa...

DAUVERGNE, l'interrompant.

N'est-ce pas, papa ?

SOUBISE.

Ah ! oui !...

LE SERGENT.

Ça coule de source ; mais il a la figure bien émue.

SOUBISE.

Mais c'est qu'il y a en bas des hommes de mauvaise mine qui demandent M. Dauvergne.

DAUVERGNE.

Ah bah !

JEANNETTE.

De mauvaise mine !

DAUBIGNAC, à part.

Encore !

## SCÈNE XIII.

### Les Mêmes, UN HUISSIER.

(Il est entré à la fin de la scène précédente.)

L'HUISSIER.

Au nom du roi !

JEANNETTE.

Au nom du roi !

SOUBISE, montrant l'huissier.

Voilà !

DAUBIGNAC, à part.

Ah!

DAUVERGNE.

Encore une visite ! c'est mon jour de réception.

LE SERGENT.

Qu'est-ce que c'est que ce corbeau-là ?

L'HUISSIER.

Je ne suis pas un corbeau, mais un huissier du roi.

DAUVERGNE.

Hein ?

*Même air que le précédent.*

Un huissier !... pourquoi ?...

L'HUISSIER.

Je viens sur requête
Au nommé Dauvergne ordonner paiement
De douze cents livr's !... ou bien je l'arrête !...

DAUVERGNE.

M'arrêter !...

SOUBISE, à part.

Tant mieux !

JEANNETTE.

Messieurs, un moment !

DAUVERGNE.

Pardon ! je n'ai pas assez de monnaie !

JEANNETTE.

Moi, j'en ai !...

TOUS.

Comment !...

JEANNETTE.

Il est... mon mari !...

(Elle parle bas à Soubise, qui lui remet une bourse.)

DAUVERGNE, à part.

Hum ! qui ? moi, souffrir qu'elle me défraie !

JEANNETTE, tendant la bourse.

Et j'ai bien le droit de payer pour lui.

DAUVERGNE, voulant refuser.

Mais...

ENSEMBLE.

JEANNETTE.

Chut! prenez garde !...
Voyez la garde
Qui doute et sur nous fixe les yeux !...
Heureux incident! douce sauvegarde!
Grâce à cet argent, tout va pour le mieux !

DAUVERGNE.

Ah! prenons garde;
Oui, car la garde
Hésite et sur nous fixe les yeux!
Mais aussi le prix de la sauvegarde,
C'est de l'or!... de l'or!... le baiser vaut mieux.

L'HUISSIER, LE SERGENT.

Prenons bien garde!
Que bonne garde
Soit faite, et sur eux fixons les yeux!
Car on sait parfois que l'on nous brocarde,
Et pour un { huissier / sergent } c'est très-ennuyeux!

JEANNETTE.

Comme c'est heureux! mon père avait pris ce matin de l'or tout exprès pour ça !...

SOUBISE.

Tout exprès...

L'HUISSIER.

Bah ! en ce cas... réparation.

LE SERGENT.

C'est une preuve ça, pékin !

DAUBIGNAC, sous la table.

Il est cousu d'or, le vieux !

LE SERGENT.

Sur ce, pardon, excuse, belle dame, et puisqu'il est bien vrai que vous êtes son époux...

DAUVERGNE.

Vrai comme vous êtes joli garçon.

LE SERGENT.

Il n'y a plus de doute !... je vais continuer ma visite dans la maison... chez vos voisins... on dit qu'il y a par ici un abbé récalcitrant !...

DAUBIGNAC, à part.

Ah ! diable !...

L'HUISSIER.

Moi, j'ai mes hommes en bas et nous allons compter...

(Il remonte.)

DAUVERGNE.

Je vous suis... mais avant de nous quitter, mes braves, vous boirez un coup à la santé de madame Dauvergne... le sergent est ami de la beauté.

LE SERGENT.

Toujours !...

DAUVERGNE.

Et l'huissier, de la bouteille.

L'HUISSIER.

Toujours, monsieur Dauvergne.

LE SERGENT.

J'aime ce nom-là, Dauvergne... j'en suis !

DAUVERGNE, donnant la bouteille à Jeannette.

Verse, mon épouse !...

JEANNETTE.

Mais... je ne puis...

DAUVERGNE.

Allons donc !...

SOUBISE.

Comment !... vous...

DAUVERGNE.

Hum !... Et un verre au beau-père, sacrebleu !

JEANNETTE.

Certainement... (Bas à Soubise.) Qu'y a-t-il ?...

SOUBISE.

Il y a que nous sommes perdus !

DAUVERGNE.

Voilà !...

SOUBISE.

Mais... je ne puis...

DAUVERGNE.

Allons donc !...

DAUVERGNE.

Buvons à madame Dauvergne !...

JEANNETTE.

Et au célèbre opéra des *Troqueurs !...*

TOUS, riant.

C'est ça !...

CHŒUR.

AIR : *Vive le bal!* (de M. Couder).

Eh ! tin, tin, tin !
Le verre en main,
Oui, d'un artiste c'est le vin !
Eh ! tin, tin, tin !
A verre plein,
Fêtons et sa femme et son vin !

LE SERGENT.

Et maintenant en route !...

L'HUISSIER.

Je vais vous donner la quittance.

DAUVERGNE.

Je vous suis. A bientôt, ma femme !

*Reprise de l'air.*

Eh ! tin, tin, tin !
Jusqu'à demain,
On resterait le verre en main !
Oui, l'on voudrait jusqu'à demain
Fêter et sa femme et son vin !

(Dauvergne sort à droite avec l'huissier et le sergent.)

## SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, SOUBISE, DAUBIGNAC, puis DAUVERGNE.

DAUBIGNAC, toujours sous la table.

Enfin, les voilà partis !...

(Il se retire de dessous la table et va pour se lever.)

SOUBISE, se croyant seul avec la marquise.

Madame la marquise, m'expliquerez-vous...

DAUBIGNAC, à part, caché par la table.

Une marquise !

LA MARQUISE.

Vous êtes arrivé à propos, mon cher Soubise...

DAUBIGNAC, étouffant un cri.

Oh !...

(Il tombe à genoux.)

LA MARQUISE, continuant.

Que veut dire cette lettre !...

SOUBISE.

Qu'on intrigue à la cour pour vous donner une rivale.

LA MARQUISE.

Eh ! que m'importe !...

SOUBISE.

Comment !

LA MARQUISE.

Pardon !... c'est qu'en ce moment, je suis si troublée !... Tenez, Soubise, dans ce taudis, j'ai senti là, pour la première fois, ce que je n'avais jamais éprouvé... Ah ! si ma vie eût commencé près d'un artiste, dans une mansarde !...

(Daubignac se relève.)

SOUBISE.

Miséricorde !... il ne manquerait plus qu'une chose... c'est que le roi vous sût dans cette position... vous, madame la marquise de Pompadour !

DAUBIGNAC, se laissant retomber à genoux.

Ah !

SOUBISE, allant à la table et découvrant Daubignac.

Hein ! nous ne sommes pas seuls !...

LA MARQUISE.

O ciel !...

DAUBIGNAC, tremblant.

La Pom... Pom... Pompadour !...

LA MARQUISE.

Ce jeune homme !

SOUBISE.

L'auteur de l'épigramme !

DAUBIGNAC.

Pardon !... Sou... Sou... Soubise !...

SOUBISE.

Si vous dites un mot de ce que vous avez entendu... je vous fais arrêter !... la police est derrière moi !...

DAUBIGNAC.

Je suis mu... mu... muet!

LA MARQUISE.

Que Dauvergne ignore...

DAUBIGNAC.

Tout... tout... tout... Madame la mar... mar...

SOUBISE.

C'est bien!... (Lui montrant la table.) Enlevez tout cela!... (Bas à la marquise.) Il faut que je vous parle de ce complot qui peut vous renverser...

LA MARQUISE.

O ciel! et M. de Choiseul!...

SOUBISE.

Il faut lui écrire...

LA MARQUISE.

Où donc?...

(Daubignac qui a transporté la table au fond, près de l'alcôve, la laisse retomber bruyamment.)

SOUBISE, regardant Daubignac.

Hein? qu'est-ce?

DAUBIGNAC.

Je n'écoute pas... je sors...

LA MARQUISE.

Non... restez... où y a-t-il une plume... de l'encre... pour écrire...?

DAUBIGNAC, montrant la gauche.

Là, monsieur le ma... maréchal...

SOUBISE.

Il n'y a pas de maréchal.

DAUBIGNAC.

Oui, madame la mar... marquise...

LA MARQUISE.

Il n'y a pas de marquise! (A Soubise.) Venez, suivez-moi... j'ai à vous parler aussi !...

(Elle entre à gauche.)

SOUBISE.

Je vous suis... (Se retournant, à Daubignac.) Pas un mot... ou la Bastille!...

(Il suit la marquise.)

## SCÈNE XV.

DAUBIGNAC, DAUVERGNE.

DAUBIGNAC, tombant assis.

Je suis mort!

DAUVERGNE, rentrant par la droite.

Bon voyage! l'huissier du diable ! Je vous rapporte la quittance... Eh bien! où sont-ils donc ?...

DAUBIGNAC, se levant.

Chut !..

DAUVERGNE.

Hein ?... Ah ! mon Dieu !... quelle figure !... Est-ce que vous êtes malade ?...

DAUBIGNAC.

Non... non... au contraire... seulement je flageole... je flageole !...

DAUVERGNE.

En ce cas, asseyez-vous !... Où est donc Jeannette... et son père ?...

DAUBIGNAC, avec un rire convulsif.

Son père !...

DAUVERGNE.

Monsieur Maréchal !... Oh ! que vous êtes laid comme ça !... bien sûr vous êtes dérangé.

DAUBIGNAC.

Mais je vous dis que non.

DAUVERGNE.

Mais je vous dis que si!... Est-ce que vous avez encore peur?...

DAUBIGNAC, se levant et indiquant la gauche.

Taisez-vous donc !... taisez-vous !... ils sont là...

DAUVERGNE.

Là !... qui ?... ah ! Jeannette, ma femme !

DAUBIGNAC.

Votre...

DAUVERGNE.

Oui, ma femme!... Est-ce que vous croyez que j'aurais reçu son or, si ce n'était pas un à-compte sur la dot?... et le baiser que je lui ai donné... c'est le denier à Dieu... je l'épouse.

DAUBIGNAC.

Voulez-vous vous taire!

DAUVERGNE.

Oui, je l'épouse !... et si son père me la refuse, je l'enlève!

DAUBIGNAC.

Malheureux !...

DAUVERGNE.

Hein !... Ah ! çà, voilà votre mal qui augmente, l'abbé.

DAUBIGNAC.

Je ne suis pas abbé.

DAUVERGNE.

Eh bien ! poëte.

DAUBIGNAC.

Je ne suis pas poëte.

DAUVERGNE.

Ah bah !... c'est pour la chanson que vous avez faite !...

DAUBIGNAC.

Quelle chanson ?... je n'ai pas fait de chanson... ne parlez pas de chanson !

DAUVERGNE.

Ha ! ha ! ha !... le papa Maréchal vous a menacé de son Soubise !

DAUBIGNAC.

Soubise !... je ne connais pas Soubise !... je ne vous parle pas de Soubise !...

DAUVERGNE, gagnant la gauche.

Eh ! allez-vous-en au diable !... Je vais embrasser ma femme.

DAUBIGNAC.

La marquise !...

DAUVERGNE, se retournant.

Hein ? la marquise. Vous dites...

DAUBIGNAC, se reprenant.

Je veux dire que... la marquise... madame la marquise de Pompadour... serait terrible si elle savait... parce que, vous concevez... et puis... je ne vous ai rien dit.

UNE VOIX, en dehors.

Monsieur Dauvergne !

DAUBIGNAC.

Quelqu'un !

DAUVERGNE.

Là, chez moi !

DAUBIGNAC.

Qui donc ?

DAUVERGNE.

Vous savez ?...

DAUBIGNAC.

Je ne sais rien !...

DAUVERGNE.

Si fait !

DAUBIGNAC.

Adieu !

(Il se sauve et sort par la droite.)

DAUVERGNE.

Eh ! l'abbé !... Ha ! ha ! ha ! quelle figure !

## SCÈNE XVI.

DAUVERGNE, JEANNETTE.

JEANNETTE, rentrant par la gauche.

Qu'est-ce donc?...

DAUVERGNE.

Ha ! ha ! ha ! c'est ce pauvre Daubignac qui se sauve comme si le diable voulait l'emporter.

JEANNETTE.

Il vous a dit...

DAUVERGNE.

Rien... mais qu'est-il donc arrivé ? Est-ce que votre père...

JEANNETTE.

Oh ! il m'a annoncé un malheur qui me menace.

DAUVERGNE.

Ah ! bah !

JEANNETTE.

Mais, tenez, voici une lettre qu'on apporte pour vous.

DAUVERGNE, la prenant.

Ah ! c'est de M. Monet, le directeur, il reçoit notre opéra-comique.

JEANNETTE.

Notre...

DAUVERGNE, ouvrant la lettre.

Oui, notre... puisqu'à présent tout est commun entre nous, puisque... (Poussant un cri.) Ah !

JEANNETTE.

Qu'avez-vous ?

DAUVERGNE.

Il refuse de jouer...

JEANNETTE.

Ces pauvres *Troqueurs !*

DAUVERGNE.

Un chef-d'œuvre !

JEANNETTE.

C'est donc ce rouleau de papier qui est là !

DAUVERGNE.

C'est ma musique !

JEANNETTE.

Et pourquoi refuse-t-il?

DAUVERGNE.

Parce qu'il manque de goût, parce que c'est un Vandale, un barbare ! Eh bien ! tant mieux ! l'imbécile ! il refuse sa fortune, j'en suis bien aise !... Ce qui me chagrine, c'est que je n'avais que cela à vous offrir avec mon amour.

JEANNETTE.

Merci, monsieur Dauvergne !

DAUVERGNE.

Monsieur ! toujours monsieur ! Dites donc Dauvergne !... Ah ! ce nom-là n'est plus que celui d'un pauvre artiste qui perd toutes ses espérances de richesse et de gloire... Il ne me reste plus que mon amour... ne le refusez pas... vous avez un chagrin aussi... eh bien ! mettez-le avec le mien... et nous nous consolerons ensemble !...

JEANNETTE.

Monsieur !

DAUVERGNE.

Encore !... dites donc mon ami !

JEANNETTE.

Mon Dieu ! si cela peut vous plaire, mon ami.

DAUVERGNE.

Mon mari !...

JEANNETTE.

C'est que... mon mari... ce n'est pas possible !...

DAUVERGNE.

Pas possible !... mais vous pouvez être à moi !

JEANNETTE.

Je ne crois pas...

DAUVERGNE.

Vous êtes libre !

JEANNETTE.

Je ne crois pas !

DAUVERGNE.

Vous êtes demoiselle !...

JEANNETTE.

Je ne crois... (Se reprenant.) C'est-à-dire...

DAUVERGNE.

Un autre peut-être... oui, vous en aimez un autre ...

JEANNETTE.

Et si cela était ?...

DAUVERGNE.

Un autre qui ne vous vaut pas, j'en suis sûr !... qui ne vous donnera jamais autant de bonheur que moi !...

JEANNETTE.

Oh ! non !...

DAUVERGNE.

Vous avez dit non !... nommez-le-moi... j'irai le trouver... je lui dirai : J'aime Jeannette, je suis aimé d'elle... et fût-ce le diable, voyez-vous, je le mettrai à la raison !...

JEANNETTE.

Ha ! ha ! ha !... en voilà une idée !...

DAUVERGNE.

Vous ne pouvez l'aimer !...

JEANNETTE.

Vous aimez bien mademoiselle Lise !...

DAUVERGNE.

Lise !... qui ça, Lise?

JEANNETTE.

La voisine dont j'ai pris la place.

DAUVERGNE.

Ah ! cette petite...

JEANNETTE.

Elle était jolie !...

DAUVERGNE.

Jolie, je ne dis pas... un petit nez retroussé... des yeux bleus si tendres !... et un air de candeur...

JEANNETTE.

Que je n'ai pas....

DAUVERGNE, vivement.

Oh ! vous avez une grâce, une tournure qu'elle n'aura jamais... un air plus piquant... des yeux plus vifs... vous êtes cent fois plus séduisante... ça vous fâche ?

JEANNETTE.

Au contraire... allez toujours !...

DAUVERGNE.

Aussi, tout ce que j'avais dans le cœur pour elle, je vous le donne !...

JEANNETTE.

Et moi, je ne veux pas lui faire de tort !...

DAUVERGNE.

Puisqu'elle est partie !

JEANNETTE.

Si elle revenait !

DAUVERGNE.

Elle !... mais elle ne m'aimait pas !

JEANNETTE.

Je crois que si.

DAUVERGNE.

Vrai !... elle m'aimait... et elle ne me l'a pas dit ! que de temps nous avons perdu !

JEANNETTE.

Vous voyez ! vous l'aimez !...

DAUVERGNE.

Oh ! non ! non !... tant pis ! vous avez pris sa place !

Air de *Loïsa Puget.*

Pour moi soyez bonne,
Répondez, mignonne,
A tant d'amour !...
Un baiser, mignonne,
Et je vous en donne
Deux en retour !...
Seule désormais soyez mon amie,
Soyez ma voisine et ma femme !...

JEANNETTE.

Adieu,
Laissez-moi partir !...

DAUVERGNE.

Restez, je vous prie!...

JEANNETTE.

Vous demandez trop!

DAUVERGNE.

Pour avoir un peu!...
Je chanterai sur ma guitare
Nos jours si brillants et si doux!...
Et la porte qui nous sépare,
Le soir n'aura plus de verrous!

ENSEMBLE.

DAUVERGNE.

Pour moi soyez bonne,
Un baiser, mignonne,
Pour tant d'amour,
Un baiser, mignonne,
Et je vous en donne
Deux en retour.

JEANNETTE.

Laissez, je l'ordonne!
Ah! quel retour!
Quand Lise vous donne
Tout son amour.

(Après l'ensemble, Dauvergne entoure Jeannette de ses bras et l'embrasse un peu malgré elle.)

## SCÈNE XVII.

DAUVERGNE, LA MARQUISE, DAUBIGNAC, puis SOUBISE.

DAUBIGNAC, entrant en courant par la droite.

Voici! voici!... ah! pristi!

(Il s'arrête stupéfait en voyant Dauvergne embrasser Jeannette.)

DAUVERGNE.

Ne craignez rien! c'est l'abbé!... (Bas.) Il arrive toujours comme ça!

DAUBIGNAC.

Je n'ai rien vu !...

LA MARQUISE, avec dignité.

Qu'est-ce, monsieur ?...

DAUBIGNAC.

Pardon! c'est une voiture superbe qui vient de s'arrêter à la porte... avec quatre chevaux.

DAUVERGNE.

Quatre chevaux !

(Il va à la fenêtre.)

DAUBIGNAC.

Et M. le maréchal de Soubise!... Oh ! ça m'est échappé !

DAUVERGNE.

Le maréchal de Soubise !...

(Il se penche pour regarder dans la rue et ne peut voir le jeu de scène suivant. — Soubise paraît à gauche ; il a changé de costume et porte un cordon bleu sous sa redingote.)

SOUBISE, bas à la marquise...

Elle est là avec sa marraine.

LA MARQUISE.

Bien ! une plume, de l'encre...

(Daubignac va chercher une écritoire dans la chambre à gauche, puis rentre et replace la table à gauche.)

DAUVERGNE, quittant la fenêtre.

Oui, ma foi !... quatre chevaux!... le maréchal de Soubise vient dans cette maison ?

LA MARQUISE.

Chez vous !

DAUVERGNE, voyant Soubise.

Ah! le vieux, un cordon bleu !... excusez !

LA MARQUISE.

C'est monsieur le maréchal de Soubise lui-même qui vient vous répondre... vous demandiez sa nièce... avec cent mille écus de dot... à ma prière, il vous la donne...

(Elle s'assied et écrit.)

DAUVERGNE.

Sa nièce!...

DAUBIGNAC.

Cent mille écus!... (A Soubise.) Vous n'en avez pas une seconde?...

SOUBISE.

Non! (A part.) C'est bien assez comme ça!

DAUVERGNE.

A moi, sans fortune, sans avenir!

(La marquise lui tend une lettre qu'elle vient d'écrire.)

DAUVERGNE, la prenant.

Ah!... (Il lit.) « Sa Majesté ordonne que les *Troqueurs* de « M. Dauvergne soient le premier ouvrage joué par la troupe « de l'Opéra-Comique sur le théâtre de la cour... Je prie donc « monsieur le directeur de le mettre immédiatement à l'étude. »

LA MARQUISE.

Voilà pour les *Troqueurs*... quant à votre femme...

DAUVERGNE.

Ma femme!... c'est...

LA MARQUISE.

Regardez à droite. (Elle indique la porte de gauche.)

DAUVERGNE.

Que vois-je!... Lise!

LA MARQUISE.

Oui, Lise qui vous apporte le bonheur!... (Bas.) que je ne puis vous donner.

DAUVERGNE.

Jeannette!... Mais qui donc êtes-vous?

LA MARQUISE.

C'est juste !... j'ai oublié de signer...

(Elle prend le papier et va à la table où elle signe.)

SOUBISE, à Daubignac.

Quant à vos épigrammes...

DAUBIGNAC.

Je vais les changer en madrigaux !

(La marquise rend la lettre à Dauvergne et remonte.)

DAUVERGNE.

Marquise de Pompadour !

(Il regarde la marquise qui lui montre la gauche en donnant le bras à Soubise.)

DAUBIGNAC, à part.

Je vais me faire donner des soufflets par toutes les grisettes de Versailles, pour voir !

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Air de la *Retraite*. (L. Puget.)

Chut ! du mystère !
Ne dites rien !...
De vos leçons, frère,
Je me souvien !

DAUVERGNE, SOUBISE, DAUBIGNAC.

Chut ! du mystère !
Ne dites rien !
Chacun va, j'espère,
Trouver son bien.

LA MARQUISE.

Je ferai pardonner ma puissance !...

DAUVERGNE.

Ah ! déjà je sens qu'à vos bienfaits,
La mansarde doit l'espérance !

LA MARQUISE.

Au palais.
J'emporte les regrets !

ENSEMBLE.

DAUVERGNE, LA MARQUISE, SOUBISE, DAUBIGNAC.

Chut ! du mystère !
Ne dites rien,
Chacun va, j'espère,
Trouver son bien.

(La marquise prend le bras de Soubise ; — mouvement de sortie : — Dauvergne, à gauche, salue profondément ; Daubignac, à droite, est émerveillé.)

FIN DE UN SOUFFLET N'EST JAMAIS PERDU.

# UN FILS DE FAMILLE,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 25 novembre 1852.

---

En société avec M. de Biéville.

## Personnages :

ARMAND D'ALBER DE BOISSE, engagé volontaire dans un régiment de lanciers [1].

ALPHONSE DESHAYES, colonel de ce régiment ; (35 à 40 ans) [2].

KIRCHET, maréchal des logis [3].

CANARD, trompette [4].

LARIDON, lancier [5].

FRÉDÉRIC, artiste, ami d'Armand [6].

FRANÇOIS, domestique [7].

EMMELINE, jeune femme [8].

Mme LAROCHE, sœur d'Alphonse [9].

MARIANNE, jardinière [10].

POMPONNE, cabaretière [11].

LANCIERS.

La scène est, au premier acte, dans un cabaret de la banlieue de Nancy ; Au deuxième acte, au château de Grandchamp, aux environs de Nancy ; Au troisième acte, chez le colonel, à Nancy.

### ACTEURS :

[1] M. BRESSANT. — [2] M. LAFONTAINE. — [3] M. LESUEUR. — [4] M. PRISTON. [5] M. THIÉBAUD. — [6] M. LANDROL. — [7] M. BLONDEL. — [8] Madame ROSE CHÉRI. — [9] Madame MÉLANIE. — [10] Mademoiselle RAMELLY. — [11] Madame LESUEUR.

# UN FILS DE FAMILLE

## ACTE PREMIER.

Le jardin de l'auberge de Pomponne dans la banlieue de Nancy. A gauche, au premier plan, l'auberge ; un peu en avant, un banc. — A droite, tonnelles sous lesquelles sont des tables et des chaises. — Au fond, porte d'entrée, au milieu d'une haie qui sépare la cour de la route. — Au deuxième plan, à gauche, une petite table. — Au deuxième plan, à droite, une table, des bancs et des chaises.

### SCÈNE PREMIÈRE.

POMPONNE, CANARD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, assis sur le banc près de la porte de l'auberge, tenant une lettre.

Non, je ne me trompe pas... Il me semble que sa sœur m'a bien dit à Maubeuge! Pauvre garçon.

(Pomponne et Canard sortent de l'auberge en portant une table, qu'ils viennent placer devant celle qui est déjà à droite, près des tonnelles.)

CANARD.

Et c'est comme ça qu'il m'a accepté pour son brosseur.

POMPONNE.

Vous! un trompette! (Elle pose brusquement la table. Canard tombe dessus, le nez en avant.) Mille carabines! que vous êtes maladroit, M. Canard!

CANARD.

Ah! bien! Ah! bon! Ah! en v'là une! c'est vous qui lâchez la table, et c'est moi qui suis maladroit!

POMPONNE, à Canard.

Allons, bavard, rangez tout cela.

(Frédéric se lève et se dirige au fond, d'un air rêveur.)

CANARD, alignant la table avec la première.

Front! Alignement! ça y est. (Il recule.) Oh!

FRÉDÉRIC, heurté par Canard, et sans se retourner.

Ne faites pas attention.

POMPONNE.

Excusez, Monsieur. (A Canard.) C'est mon locataire.

CANARD.

Ah! cristi! Si j'avais su!

FRÉDÉRIC.

Il n'y a pas de mal. Madame, vous me ferez la note de ma dépense depuis hier au soir! je vais faire quelques courses dans la ville... (Regardant Canard.) Eh! mais ce sont les lanciers qui sont ici en garnison!

CANARD.

Les lanciers dont desquels je suis trompette.

POMPONNE.

Oui, depuis un mois.

FRÉDÉRIC.

Ah! depuis un mois seulement... C'est donc cela.

CANARD, à lui-même.

C'est donc cela... Quoi?

FRÉDÉRIC, venant à lui.

Trompette, vous ne connaîtriez pas...

CANARD.

S'il vous plaît?

FRÉDÉRIC.

Non... Comment se nomme votre colonel?

CANARD.

Alphonse Deshayes.

FRÉDÉRIC.

Ah! ce n'est pas cela.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

### POMPONNE, CANARD.

CANARD.

C'est donc cela!... ce n'est pas cela!... et puis bonsoir!... v'là un civil qui n'est pas poli!

POMPONNE, qui a apporté un panier et s'est assise au bout du banc, pour nettoyer des légumes.

A propos de votre nouveau colonel, vous dites donc qu'il vous a choisi pour son brosseur?

CANARD, rangeant des tabourets.

Oui, Pomponne, quoique trompette, choisi, c'est le mot! Figurez-vous qu'à son arrivée à Nancy, l'autre jour, pour se mettre à la tête de notre régiment de lanciers, tous beaux hommes, je dis.

POMPONNE.

Oh! tous! oh! tous!

CANARD.

Je suis peut-être pas beau z'homme?...

POMPONNE.

Allez donc toujours... après?

CANARD, allant prendre sur la table du fond, à gauche, un tablier qu'il met.

Voilà!... il dit qu'il dit à Kirchet, maréchal des logis: Il me faudrait bien un brosseur, dit-il... Bon! que lui dit Kirchet... prenez le trompette Canard, c'est un bon enfant et musicien fini... Bah! dit le colonel, un trompette, ce n'est pas l'usage, mais c'est égal; faites-le-moi voir, qu'il dit... Eh! Canard, que me dit Kirchet, le colonel te demande. — Me v'là, que je lui dis... et le colonel me regardait, que j'en tordais ma dragonne

comme ça... Pour lors, il a dit, dit-il, soit, autant celui-là qu'un autre, quoiqu'il ait l'air bête. Les camarades ont ri.

(En parlant il vient s'asseoir au bout du banc.)

POMPONNE.

Je crois bien.

CANARD.

Moi, j'ai été flatté...

POMPONNE.

Mais on dit qu'il n'est pas commode tous les jours, votre nouveau colonel.

CANARD, ratissant une carotte.

C'est un dur à cuire... mais, bah! il me botte assez, moi! D'abord, il vous a une cuisine ravigotante, et pas plus tard qu'hier, sa sœur, une dame mûre, toute fière qu'elle est, m'a fait donner un bouillon... que ce n'est pas pour humilier votre marmite!... mais celui-là, à lui seul, avait plus d'œils que tous les vôtres réunis n'en ont jamais eu!

POMPONNE.

Ah! vous, la cuisine, c'est tout ce qu'il vous faut... Vous êtes sur votre bouche, monsieur Canard!...

CANARD.

Oh! si on peut dire!...

POMPONNE.

Mais avec tout ça, à présent que vous êtes le brosseur du colonel, vous ne serez plus le mien.

CANARD.

Moi! par exemple!... mais si fait que je vous brosserai! mais si fait que je vous frotterai, que je vous ratisserai... tenez, tenez, que vous reluirez comme le soleil d'or de votre enseigne! Et quand je serai votre mari, cristi!

POMPONNE.

Oh! pour ça, faut lui en parler, au colonel!

(Elle se lève, le banc fait la bascule.)

CANARD, tombant.

C'est fait ! oh !...

POMPONNE, près de la table du fond, sur laquelle elle a porté un panier à légumes.

Hein ?...

CANARD, se relevant.

Je dis... c'est fait...

POMPONNE.

Qu'est-ce qu'il vous a répondu?

CANARD.

Il m'a envoyé paître, d'abord. Mais quand il a su : un, que je n'avais plus que six mois à faire ; deux, que vous étiez une ancienne vivandière ; trois, que vous aviez les trois cents francs de rente exigés par les ordonnances, pour qu'on ait l'avantage de nous épouser ; il a dit qu'il consentirait à vous voir demain...

POMPONNE.

Demain ?

CANARD.

Ne manquez pas de venir au moins, et d'apporter votre papier de rente.

POMPONNE.

Suffit!... On n'oubliera rien, quoique je me demande de quoi le gouvernement se mêle d'exiger une dot pour épouser des oiseaux comme vous.

CANARD.

Ça se conçoit, Pomponne ! La France ne peut pas permettre que ses lanciers épousent des va-nu-pieds.

POMPONNE.

Eh bien ! alors, la France devrait bien aussi payer leurs dettes à ses lanciers.

CANARD, reportant son tablier.

Ah ! vous dites ça à cause des camarades qui consomment

chez vous, à crédit... Écoutez donc! ils ne sont pas tous cossus comme le lancier Armand...

POMPONNE.

Ah! oui, en voilà un qui est gentil, et qui paye toujours rubis sur l'ongle!

CANARD.

Dame ! on dit que c'est le fils d'un richard d'épicier de Paris, qui lui envoie des pruneaux.

POMPONNE, rangeant des tabourets autour des tables.

Ce n'est pas comme monsieur Kirchet, votre maréchal des logis... Lui avez-vous parlé comme vous me l'aviez promis ?

CANARD.

Non, Pomponne.

POMPONNE.

Comment, non ?

CANARD.

Voyez-vous, j'ai réfléchi. A de simples lanciers, je ferai vos réclamations tant que vous voudrez... ça m'ennuiera ; mais si ça vous est agréable, je m'ennuierai avec plaisir ; au lieu qu'à des supérieurs, nix !

(Cris en dehors.)

POMPONNE, criant.

Ah !

(Elle court au fond.)

CANARD.

Hein! qu'est-ce qui est mort ?

POMPONNE.

Eh! pardine! c'est un âne qui s'emporte. — Ah ! bon ! ma closerie est enfoncée par la charrette...

CANARD.

Il n'y a pas de danger, v'là des lanciers qui l'arrêtent...

POMPONNE.

Tiens! c'est Marianne, la jardinière de Grandchamp!

CANARD.

Mais elles sont deux!

POMPONNE.

Je ne connais pas l'autre.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIANNE, EMMELINE, LARIDON, DEUX AUTRES LANCIERS, et ensuite KIRCHET.

MARIANNE.

Merci, monsieur le lancier, merci!

EMMELINE, entrant en riant.

Ha! ha! ha! vous êtes trop bon!... Je ne me suis pas fait mal!...

LARIDON.

Ah! dites donc, ma petite mère, on paie les droits au lancier.

EMMELINE et MARIANNE.

Quels droits?

LARIDON.

Eh! mais, un baiser donc!...

LES AUTRES LANCIERS.

Eh! oui!...

EMMELINE.

Un baiser! par exemple!

POMPONNE.

C'est juste!

Air de *Fra Diavolo.*

EMMELINE.

Non, non, Messieurs, non, laissez-moi,
Pour un secours, pour un peu d'aide,
Faut-il ici que l'on vous cède!
Vous n'obtiendrez rien, sur ma foi.

LARIDON.

Allons, ma belle, écoutez-moi.

EMMELINE.

Non, laissez-moi,
J'vous en prie!

LARIDON.

A chaqu' camarade,
A chaqu' bon enfant
D'ma brigade,
Un baiser!...

POMPONNE, riant.

Et les quatre au cent!

EMMELINE.

Non, non, Messieurs, non, laissez-moi.
Vous n'obtiendrez rien, sur ma foi!

LARIDON.

Allons, ma belle, écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, non! non, laissez-moi!

LARIDON.

Allons, ma belle, écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, non! non, laissez-moi!

LARIDON.

Écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, laissez-moi!

LARIDON.

Écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, laissez-moi!

ENSEMBLE.

LARIDON.

Écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, laissez-moi!

LARIDON.

Écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, laissez-moi!

KIRCHET, paraissant au fond.

Eh bien! eh bien!... halte!

LES LANCIERS, s'arrêtant.

Le maréchal des logis!

CANARD.

V'là le rabat-joie!

POMPONNE.

Ma mauvaise paye.

EMMELINE, courant à lui.

Ah! monsieur l'officier, défendez-moi!...

CANARD.

Un officier! elle est bonne!...

KIRCHET.

Vous ne rougissez pas!... des militaires français!... des lan-

ciers ! vouloir t'enlever de force un baiser à la beauté ! ah ! fi ! vous n'êtes pas dignes de porter la lance !...

EMMELINE.

La lance des chevaliers !

KIRCHET.

Des chevaliers, comme dit la villageoise !... elle est éduquée, la petite !... vous mériteriez d'être transvasés dans les dragons, les cuirassiers, les hussards ou tout autre corps dépourvu de lances.

(Mouvement des lanciers.)

POMPONNE.

Tiens ! tiens ! tiens !

EMMELINE.

A la bonne heure ! il est gentil, celui-là !

MARIANNE.

Merci, monsieur l'officier.

CANARD, à part.

L'officier !... encore !...

LARIDON.

Je vas vous dire, maréchal des logis.

KIRCHET.

Silence !... Permettez-moi, jeune colombe effarouchée, de montrer à ces butors comment on s'y prend pour obtenir de la personne la plus délicate...

(Il la prend dans ses bras et va pour l'embrasser.)

EMMELINE.

Mais non ! mais non !

LES LANCIERS, riant.

Ha ! ha ! ha !

POMPONNE.

C'est donc ça !

MARIANNE.

Monsieur le lancier !

KIRCHET.

Laissez faire! Vous ne pouvez pas vous opposer à ce que je donne une leçon à mes hommes... et si je disais à cette petite...

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Votre joue, ô jeune bergère
Comm' la pêch', fruit des beaux jours
A tout c'qu'il faut pour me plaire...
Elle a les mêmes contours,
Elle a le même velours,
On peut dir', quant à la nuance
Qu'elle a le même vermeil !
C'est ferm', c'est doux, c'est vermeil!
Laissez voir si, comme je l'pense,
Le goût z'est aussi pareil.

EMMELINE.

Ce serait bien joli... mais ça ne me toucherait pas !

KIRCHET.

Oh ! que si !

EMMELINE, se défendant.

Oh ! que non !

MARIANNE, repoussant Kirchet.

Par exemple!

POMPONNE.

Bah ! un baiser!

EMMELINE, se sauvant.

Mais, non !... non !...

(Kirchet la poursuit.)

CANARD.

Il l'aura !

LES LANCIERS, riant.

Il ne l'aura pas !

(Armand paraît au fond.)

MARIANNE, à Kirchet.

Ah ! dites donc, vous !

EMMELINE, se sauvant.

Laissez-moi !

KIRCHET, la poursuivant.

J'en aurai deux !

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND.

Hum !

CANARD.

Ah ! c'est Armand !

EMMELINE, courant à lui.

Monsieur, Monsieur ! je vous en prie !...

MARIANNE, aux lanciers.

Si vous la touchez, morbleu !

TOUS, riant.

Allons donc !

ARMAND.

Hum ! qu'est-ce que c'est !... qu'est-ce qu'il y a ?...

KIRCHET.

Laisse donc ! c'est un baiser qui m'est dû ?...

ARMAND.

Par cette jolie fille ?

EMMELINE.

Je ne dois rien à personne !

LARIDON.

Si ! nous avons arrêté son âne qui s'emportait.

ARMAND.

Eh bien ! alors, embrassez son âne !

EMMELINE.

Voilà!

MARIANNE.

C'est juste !

TOUS, riant.

Farceur !

KIRCHET.

Je suis t'entrain de lui parler à l'oreille.

ARMAND, le retenant.

Mais vous voyez bien qu'elle n'aime pas les lanciers !

EMMELINE.

Si fait ! je les aime beaucoup... à cheval.

TOUS.

A cheval !

KIRCHET.

C'est z'une manière de nous y envoyer... à cheval.

ARMAND.

Cela m'en a l'air, vous repasserez... mais pas un jour d'inspection.

KIRCHET.

Hein?

ARMAND, le retenant.

Car on vient de sonner le boute-selle...

TOUS.

Ah! bah!

CANARD.

Ah! bigre!

ARMAND.

Vous n'avez pas entendu !... Et c'est le colonel qui passe l'inspection!

EMMELINE.

Le colonel?

KIRCHET.

Eh ! vite ! j'ai compromis mes galons !

CANARD.

Et moi, ma trompette !

KIRCHET.

Ah ! dites donc, les enfants, après l'inspection on se rafraîchira t'ici ; c'est moi qui paye.

POMPONNE.

Alors, nix !... commencez par payer votre mémoire.

KIRCHET.

Qu'est-ce que c'est ?

CANARD.

Hum !... à l'inspection !

KIRCHET.

Et vivement !... mais d'abord le baiser de l'étrier !

TOUS.

Oui !... oui !

EMMELINE.

Monsieur le lancier !

MARIANNE.

Ne touchez pas !

POMPONNE.

Voyons ! mille carabines !...

ARMAND, retenant Kirchet.

Eh bien ! eh bien ! et le boute-selle !

KIRCHET.

Ah ! bigre !

CHŒUR.

AIR :

KIRCHET, LES LANCIERS et POMPONNE.

Quand le boute-selle
Donne le signal,
On quitte sa belle
Pour monter à ch'val.

EMMELINE.

La bonne nouvelle
Et l'heureux signal !
Ah ! ce boute-selle
Est vraiment moral.

ARMAND.

Je crois ma nouvelle
Fausse, c'est égal !
Je sauve une belle,
C'est toujours moral.

MARIANNE.

La bonne nouvelle,
C'bienfaisant signal
Loin d'nous les appelle,
Pour monter à ch'val.

KIRCHET, seul.

Tout c'qui port'la lance
Sait qu'le d'voir, cré nom !
Veut obéissance
Même avant Cupidon !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Sur la reprise de l'ensemble, Kirchet, Armand, Canard et les lanciers sortent vivement. Armand sort le dernier.)

## SCÈNE V.

EMMELINE, MARIANNE, POMPONNE ; ensuite ARMAND.

EMMELINE.

Dieu ! que j'ai eu peur !

POMPONNE.

Voyons ! voyons ! remettez-vous !... Un baiser ! on n'en meurt pas !

EMMELINE.

Mais un baiser, c'est déjà trop !

POMPONNE.

Ah bah ! A la guerre comme à la guerre ; faut bien faire la part du feu ; s'ils vous donnaient tous ceux que j'ai reçus !

EMMELINE.

Miséricorde !

MARIANNE.

C'est que, voyez-vous, quand on n'a pas l'habitude de ces choses-là !...

EMMELINE.

Oh ! quel honnête jeune homme, et quel service il m'a rendu gratis !...

POMPONNE.

Gratis ! Ce n'est pas sûr !

MARIANNE.

C'est vrai qu'il n'a rien demandé !

POMPONNE.

Monsieur Armand ! lui, c'est le meilleur et le plus aimable...

ARMAND, rentrant par le fond.

Merci, Pomponne !

EMMELINE, effrayée.

Ah !

MARIANNE.

Tiens ! c'est lui !

POMPONNE.

Et l'inspection ?

ARMAND.

Bah ! est-ce que vous croyez cela, vous !... C'est une alerte pour débarrasser cette jolie fille de tous ces mécréants.

EMMELINE.

Ah ! merci, monsieur le lancier.

POMPONNE.

Voyez-vous ! et il revient chercher sa paie.

ARMAND.

Ma paie ? Quelle paie?...

POMPONNE.

Eh bien ! le baiser que les autres voulaient lui prendre, donc?

EMMELINE.

Oh ! non !

ARMAND.

Ne craignez rien, Mam'selle ; je ne prends jamais !..... j'accepte.

MARIANNE.

En ce cas, me v'là tranquille !...

ARMAND, à Marianne, en riant.

Tiens ! je n'accepte pas de tout le monde !... D'abord il faut se connaître !

POMPONNE.

Au fait, dites donc, la jardinière, c'est la première fois que vous amenez cette jeunesse de nos côtés... Ni vue, ni connue !

EMMELINE.

C'est vrai !

MARIANNE, avec embarras.

Ah ! dame!... parce que... voyez-vous... C'est la fille d'un métayer de chez nous...

EMMELINE.

Oui, c'est la fille d'un métayer de chez nous.

ARMAND.

Une belle fille !

MARIANNE.

Qui n'était jamais venue à la ville... Mais comme elle voulait voir les lanciers... (Emmeline tousse.)

ARMAND.

Ah ! bah !

POMPONNE.

Tiens ! pas dégoûtée.

MARIANNE.

Non... c'est-à-dire...

EMMELINE.

Voilà ce que c'est... Il n'y a pas longtemps que nous sommes dans la commune, et l'autre semaine, un lancier à cheval a passé près de chez nous ; je n'en avais jamais vu ; j'ai trouvé que c'était gentil.

ARMAND.

Bien obligé, Mam'selle !

EMMELINE.

Air du *Colonel*.

Moi, j'aime leur petit chapeau,
Avec sa flamm' que l'vent travaille,
Leur veste qui leur pinc' la taille,
Et surtout leur petit drapeau
Qui semble voler à la bataille !
Les ch'vaux, les homm's, tout est beau, dà !
Et si j'tombais à la milice,
C'est dans c'gentil régiment-là
Que j'voudrais prendre du service.

ARMAND, à part.

Elle est tout à fait appétissante cette petite !

MARIANNE, à part.

Qu'est-ce qu'elle chante là ?

POMPONNE.

Le lancier flatte l'œil, c'est vrai !

EMMELINE.

Marianne m'a dit comme ça, qu'aujourd'hui il y avait une revue où l'on en verrait beaucoup... même le colonel; et comme c'était le jour du marché, j'ai demandé à mon père la permission de venir avec elle, dans sa carriole.

MARIANNE, à part.

Je n'aurais jamais trouvé ça.

ARMAND.

A la bonne heure ! Vous êtes une fille de goût.

EMMELINE, lui faisant la révérence.

Vous êtes bien bon, monsieur le lancier.

POMPONNE.

Comme ça se trouve, il n'y a pas de revue aujourd'hui.

EMMELINE.

Oh ! il n'y aura pas de revue ?...

ARMAND.

Vous en êtes fâchée ?...

EMMELINE.

Mais beaucoup !

ARMAND, riant.

Décidément, vous aimez les lanciers... Oh ! il n'y a pas de mal, au contraire !... Eh bien ! je vous les montrerai, moi...

EMMELINE.

Et le colonel ?

POMPONNE.

Elle y tient !...

ARMAND.

Oui, le colonel... il y a ce matin une inspection en grande tenue, par escadron successivement, au champ de manœuvre.

POMPONNE.

Ici près.

MARIANNE.

Ah ! je connais.

EMMELINE.

Et commencera-t-elle bientôt, cette inspection ?

ARMAND.

Le premier escadron, le mien, est commandé pour dix heures, et je me charge de vous faire placer...

EMMELINE.

Du côté du colonel ?

ARMAND.

Du côté du colonel. (A part.) Elle est drôle !

EMMELINE.

Alors, Marianne, vous aurez le temps d'aller au marché, et puis vous viendrez me reprendre, pour aller ensemble au champ de manœuvre.

ARMAND.

C'est cela !

MARIANNE.

En ce cas, je m'en vas bien vite. (Elle court vers le fond, puis s'arrête.) Dites donc, monsieur le lancier, voulez-vous m'aider à descendre mes mannes ?

ARMAND.

Comment donc ! Avec plaisir, madame la jardinière.

MARIANNE, sur la route, parlant en dehors de la haie.

Et vous là-bas, vous oserez donc rester seule ici ?

EMMELINE.

Pourquoi pas, quand il fait jour!

POMPONNE.

D'ailleurs, mon auberge est très-bien fréquentée.

ARMAND, riant.

Tous les lanciers y viennent.

EMMELINE, de même.

C'est tout dire.

ARMAND, à part, à l'entrée.

Elle a des yeux qui vous font chaud au cœur.

MARIANNE.

Arrivez-vous... Pomponne, je vous recommande c'te jeunesse, et puis ma carriole, et puis mon âne.

POMPONNE.

Soyez tranquille... vous retrouverez tout complet.

(Marianne sort suivie d'Armand.)

## SCÈNE VI.

EMMELINE, POMPONNE, ensuite ARMAND.

EMMELINE.

Il a l'air très-bien, ce soldat.

POMPONNE.

C'est un bon enfant, et très-poli avec les dames : ça n'embrasse pas une jeunesse de force ; ça se laisserait plutôt embrasser.

EMMELINE.

Vraiment?

POMPONNE.

Ah! çà, la paysanne, qu'est-ce que vous allez faire?

EMMELINE.

Dame ! mame l'aubergiste, si vous vouliez me donner là, dans votre maison, une jatte de lait et une galette, ça m'aiderait à attendre.

POMPONNE.

Tout de suite; notre lait ne vaut peut-être pas celui de vos vaches, mais pour la galette !... Elle est toute chaude d'hier. Venez, venez !...

ARMAND, au fond, en dehors, à Marianne qui s'en va par la droite, portant sur sa tête une manne, et tenant à la main un panier de fruits et de légumes.

Bonne chance, la jardinière !...

EMMELINE.

Encore ce lancier !...

POMPONNE.

Vous avez bien de la peine à vous en aller, vous !

ARMAND, derrière la haie.

Non ; c'est que... je voulais vous dire : Vous êtes bien dure pour mon maréchal des logis !... un brave garçon !...

POMPONNE, sur le seuil de l'auberge.

Pourquoi qu'il ne paye pas !...

ARMAND.

Ce n'est pas une raison pour lui faire des affronts devant le monde... (A part.) Comme elle me regarde !

EMMELINE, à part.

Il a l'air bien honnête.

POMPONNE, allant à lui.

Dame !... je ne veux pas perdre mes quatre-vingts francs.

ARMAND, bas.

La preuve que vous ne les perdrez pas, c'est que les voici !

POMPONNE, les prenant par-dessus la haie.

Ah ! bah !

ARMAND.

Chut ! il m'a chargé de vous les remettre : donnez-moi son mémoire.

POMPONNE.

Je vas le faire, fallait donc le dire. Venez-vous, la paysanne ?

(Elle rentre.)

EMMELINE, la suivant.

Voici.

(Elle va pour sortir et s'arrête.)

## SCÈNE VII.

ARMAND, EMMELINE.

ARMAND, à part, entrant et s'asseyant sur une table à droite.

Je n'ai jamais vu de physionomie plus engageante !

EMMELINE, à part.

Si j'osais le faire causer !... je saurais peut-être...

(Elle fait mine de rentrer dans l'auberge.)

ARMAND, toussant.

Hum !

EMMELINE.

Ah ! j'ai eu peur !

ARMAND.

Excusez ! c'est que les camarades qui vous pressaient vivement tout à l'heure, ma belle enfant, ont dû vous donner une si mauvaise opinion de la galanterie militaire...

EMMELINE.

Que vous voudriez m'en donner une meilleure.

ARMAND.

Dame ! par esprit de corps... Après cela, vous me direz peut-

être que ce ne sont pas ces lanciers-là que vous espériez voir ici.

EMMELINE.

Ni ceux-là, ni d'autres.

ARMAND.

Bah ! et ce beau cavalier qui a traversé votre commune ? (Elle se détourne en souriant.) Ce n'est pas lui qui vous a donné rendez-vous ?

EMMELINE.

Ah ! Seigneur Dieu ! non !... Je ne pourrais tant seulement pas le reconnaître ; je n'ai vu que son uniforme.

ARMAND.

Vrai ! ce n'est pas pour lui que vous êtes venue à la ville ?

EMMELINE, s'asseyant sur le banc à gauche.

Mais non !... Par exemple ! en voilà une idée !

ARMAND.

Pourquoi donc ?

(Il se lève et s'approche du banc.)

EMMELINE.

Eh bien !... c'était pour la revue : ça doit être si joli ! tout le régiment à cheval ! Et puis le colonel... Car je suis sûre qu'il est bien, votre colonel ?... hein ? Comme vous me regardez !

ARMAND, s'approchant.

Tiens !... il y a de quoi !... Mais comment se fait-il que moi, qui parcours tous les bals champêtres, à trois lieues à la ronde, je ne vous aie jamais rencontrée ?

EMMELINE.

Bah ! c'est que vous n'avez pas fait attention... il y en a tant d'autres !... Et puis il est jeune ?

ARMAND.

Jeune, qui cela ?

EMMELINE.

Eh bien! lui, votre colonel...

ARMAND, s'asseyant près d'elle.

Ah! mon colonel, oui, oui... et peut-on savoir le nom de l'heureuse commune qui vous possède?

EMMELINE.

Que vous importe ?

ARMAND.

C'est que j'imagine que cette commune-là va devenir ma promenade favorite.

EMMELINE.

C'est drôle ! vous n'avez pas l'air de l'aimer.

ARMAND.

Votre commune ?

EMMELINE.

Non !... votre colonel !

ARMAND.

Ah! çà, mais que diable avez-vous donc à me parler toujours de mon colonel?

EMMELINE.

Moi !... C'est que ça doit être beau, un colonel, avec des épaulettes, sur un cheval qui caracole!

ARMAND, riant.

Superbe !

EMMELINE.

A-t-il aussi un petit drapeau ?

ARMAND.

Non, non.

EMMELINE.

Et un bon caractère ?

ARMAND.

Non plus.

EMMELINE, vivement.

Comment ! non !

ARMAND.

Qu'est-ce que cela vous fait?

EMMELINE.

Tiens ! au fait, c'est vrai... qu'est-ce que ça me fait !

ARMAND.

Revenons plutôt à votre commune, dont je vous demande le nom.

EMMELINE.

Pourquoi faire ?

ARMAND.

Pour aller vous y voir... le dimanche... à la danse.

EMMELINE.

Moi, je ne sais pas danser.

ARMAND.

Je vous apprendrai, et avec ces jolis petits pieds, cela doit être facile...

EMMELINE.

Ça ferait causer ; on est très-bavard chez nous; et puis mon père, le métayer, il se fâcherait... C'est qu'il n'est pas bon tous les jours, mon père, il a un caractère... tenez, comme votre colonel.

ARMAND, se levant.

Ah ! bon ! encore mon colonel...

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Pourquoi toujours m'en parlez-vous ?

EMMELINE.

Pourquoi n'voulez-vous m'en rien dire ?

J'suis très-entêtée, et chez nous
On m'dit toujours ce que j'désire.

(Elle se lève.)

ARMAND.

Pour les amoureux, c'est charmant !
Ils sont très-soumis, je suppose.

EMMELINE.

Dam ! chez nous, on est trop galant
Pour me r'fuser quéqu'chose!

ARMAND.

Bah ! vrai ! c'est comme moi, et sans attendre l'ordre...

(Il lui prend la taille.)

EMMELINE, se dégageant.

Laissez donc !... et pourquoi que vous ne l'aimez pas, cet homme ?

ARMAND.

Oh ! je ne l'aime pas... c'est-à-dire, nous ne l'aimons pas... parce qu'il nous déplaît.

EMMELINE.

Mais pourquoi ?

ARMAND.

Eh bien ! parce que c'est un nouveau venu que nous ne connaissons pas, et qu'on a été nous le chercher dans un autre corps, au lieu de nous donner notre brave lieutenant-colonel, que nous aimions tous.

EMMELINE.

Ah ! mais alors il a obéi, ce n'est pas sa faute... Et pourvu qu'il soit bon et gentil.

ARMAND.

Mais c'est qu'il ne l'est pas. Toujours grondant, toujours de mauvaise humeur, toujours prêt à vous flanquer au cachot ou à la salle de police; si vous croyez que c'est le moyen de nous faire revenir sur son compte.

EMMELINE.

Ah! il est méchant pour vous?

ARMAND.

Il ne me connaît pas...

EMMELINE.

Là, vous voyez bien... il ne vous connaît pas, et vous en dites du mal! Décidément, vous avez un mauvais caractère... Adieu!

(Elle remonte.)

ARMAND, la retenant.

Mais non!... Je veux que vous emportiez dans votre village une meilleure opinion de moi!

EMMELINE.

A quoi bon?... puisque vous n'y viendrez pas.

ARMAND.

Et si j'y allais!...

EMMELINE.

Vous n'y connaissez personne.

ARMAND.

Je vous y connaîtrai!

EMMELINE.

Ah! vous voulez rire... une pauvre paysanne comme moi!

ARMAND.

De soldat à paysanne, il n'y a que la main, et vous êtes si jolie, si spirituelle...

EMMELINE.

Oh! spirituelle, je ne sais tant seulement pas ce que ça veut dire!

ARMAND.

Cela veut dire... que vous me plaisez... que je vous aime...

EMMELINE.

Vous !

ARMAND.

Le diable m'emporte ! et je vous retrouverai ! fussiez-vous au fond des bois ! J'aimerais même mieux cela !

EMMELINE, riant.

Oh ! que c'est bête !... n'y venez pas surtout... parce que mon père, le métayer, ne rirait pas, et il a la poigne dure, savez-vous ?

ARMAND.

Ce n'est donc pas comme vous qui avez les mains si blanches !

EMMELINE.

Dame ! si je les ai bien lavées, n'est-ce pas !

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Mais laissez-moi partir... adieu !
Soyez gentil !

ARMAND.

En conscience,
J'ai droit au baiser.

EMMELINE.

Vous !... ah ! m'sieu,
Après avoir pris ma défense !...

ARMAND.

Justement !... pour donner du cœur
A ceux qui prendront votr'cause !...
Faut montrer qu'à votr'défenseur
Ça rapporte quéqu'chose !...

(Il veut l'embrasser.)

EMMELINE, le repoussant.

Rien du tout.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, POMPONNE, MARIANNE, puis KIRCHET.

POMPONNE.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qui se passe ?

EMMELINE.

Il ne se passe rien.

ARMAND.

Malheureusement.

MARIANNE, accourant.

Eh vite ! me voilà ! j'arrive tout essoufflée ; l'inspection est commencée.

EMMELINE.

Est-il possible ?

ARMAND.

Commencée... ah ! diable !

MARIANNE.

Il y a déjà deux escadrons de passés.

ARMAND.

Deux !... alors, mon affaire est claire !... gare la consigne !

POMPONNE.

Ou la salle de police !

EMMELINE.

Vous !

POMPONNE.

Courez ; il est peut-être encore temps !

ARMAND.

Je ne demande pas mieux...

(Il va pour sortir.)

KIRCHET, paraissant au fond.

Ah ! vous êtes gentil ! consigné, mon enfant !

ARMAND.

Ah! bon! encore une!

EMMELINE.

Pauvre jeune homme!

ARMAND.

Vous me plaignez!...

EMMELINE.

Dame! c'est peut-être moi qui ai été cause de cette punition-là, en vous retenant.

KIRCHET.

Ah bah! il y avait z'une autre inspection!

MARIANNE.

Comment! Mam'selle...

POMPONNE.

Et le déjeuner qui attend!

EMMELINE.

Merci! merci! puisque Marianne vient me chercher...

MARIANNE.

Pardine! si vous voulez voir défiler les petits drapeaux devant le colonel qui est superbe.

EMMELINE.

Ah! dépêchons-nous.

(Elles vont pour sortir.)

ENSEMBLE.

AIR : *Polka militaire.*

ARMAND.

Dites-moi, ma belle,
Où je pourrai quelque jour,
Discret et fidèle,
Vous parler d'amour.

EMMELINE.

La revue est belle
Adieu, j'y vais faire un tour!
Mon pèr' me rappelle
Chez nous, à la fin du jour.

POMPONNE, KIRCHET.

La revue est belle;
Allez vite y faire un tour,
Pour n'êtr' plus cruelle
Et vous donner de l'amour.

MARIANNE.

La revue est belle,
Nous allons y faire un tour !
Son pèr' la rappelle
Chez elle, à la fin du jour !

ARMAND, retenant Emmeline.

Le nom de votre village ?
Dites-le-moi, par pitié !

EMMELINE, riant.

Ah ! m'sieur l'lancier, c'est dommage,
Mais vrai... je l'ai z'oublié !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Après la reprise de l'ensemble, Emmeline et Marianne sortent par le fond.)

## SCÈNE IX.

ARMAND, KIRCHET, POMPONNE.

ARMAND.

Petite bégueule!

KIRCHET.

C'est là que vous en êtes !... Ce n'était pas, ma foi, la peine de se faire consigner.

ARMAND, sans l'écouter.

Oh! je la retrouverai!

KIRCHET.

Après votre consigne.

POMPONNE.

Les lanciers vont venir !

(Elle range les tables et rentre ensuite dans l'auberge.)

ARMAND.

Bah ! la consigne !

KIRCHET.

Ah ! ne parlons pas folâtrement de la consigne !... Le colonel, qui était là quand le maréchal des logis chef vous a pointé, avait z'un air... cristi ! Lancier, vous régalez les amis, et quand la langue me tourne vous me donnez des leçons d'ostographe sur quoi que je suis moins n'à cheval que sur l'école de peloton.

ARMAND.

Ah ! çà, où diable voulez-vous en venir ?

KIRCHET.

J'en veux venir que quand nous étions t'entre nous...

ARMAND.

Z'entre nous.

KIRCHET.

Z'entre nous, vous croyez ! je veux bien, je m'en rapporte à vous ! Je disais donc que z'entre nous...

ARMAND.

Qu'entre nous.

KIRCHET.

Qu'entre nous ! que z'entre nous ! enfin vous savez ce que je veux dire... je vous épargnais des corvées, des punitions, des consignes... mais à présent, vzitt ! n'y comptez plus !

ARMAND.

Soit ! mais il ne sera pas dit qu'une paysanne m'aura fait poser...

(Pomponne rentre et s'occupe au fond.)

KIRCHET.

Pour le roi des Prussiens !

ARMAND.

C'est qu'elle a un petit air fier et coquet ! Il n'y a pas dans la garnison une femme qui ait des yeux comme cela !

POMPONNE, redescendant.

Eh bien ! merci pour les yeux des autres !

KIRCHET.

Elle a raison, la Pomponne !... Dites donc, l'amour, parce qu'une fois on trouve z'une occasion de régalade, il ne faut pas mépriser son ordinaire.

(Il prend Pomponne par la taille.)

ARMAND.

Quand je devrais battre tous les environs.

(Il remonte.)

POMPONNE, que Kirchet tient toujours par la taille.

A propos, monsieur Kirchet, ce n'était pas tout à fait quatre-vingts francs.

KIRCHET, la lâchant.

Qu'est-ce que vous me chantez, Pomponne?

POMPONNE.

Je ne chante pas, je veux...

KIRCHET.

Vous voulez me faire chanter, sous prétexte que je vous dois quatre-vingts balles ; je n'en ai pas de fondues pour le quart d'heure...

POMPONNE.

Mais non, je veux...

KIRCHET.

Vous voulez des fonds... mais je n'ai pas de fonds... j'ai beau chercher z'au fond de mes poches !...

POMPONNE.

Mais puisque je suis payée!...

KIRCHET.

Hein!

(Armand redescend et tire Pomponne par la manche, pour la faire taire.)

POMPONNE.

Seulement, au lieu de quatre-vingts francs, ce n'est que soixante-seize francs cinquante centimes.

KIRCHET.

Ah! bah!

POMPONNE.

Voilà votre reste!...

KIRCHET.

Mais, je ne demande pas mon reste... mais je ne veux pas... (A part.) En voilà du fántasquemagorique!...

POMPONNE.

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos trois francs cinquante centimes?

ARMAND.

C'est juste le prix de votre petit vin mousseux... que mon maréchal des logis aime tant!... Une bouteille pour arroser ma consigne, si le maréchal des logis le permet!

POMPONNE, à Kirchet.

Ça y est-il?

KIRCHET.

Mais puisque c'est dit!

POMPONNE.

Suffit!

(Elle entre dans l'auberge.)

KIRCHET, allant à Armand et lui serrant la main.

Vous êtes la fleur des bons enfants, vous!... Cristi! je suis touché z'aux larmes!...

ARMAND.

Je ne comprends pas.

KIRCHET.

Laissez donc !... c'est à la même enseigne que le mois dernier, le mémoire de ce tailleur qui voulait se plaindre à mon capitaine...

ARMAND.

Eh bien ! quoi ! est-ce que vous croyez que je laisserai humilier les galons d'un brave garçon comme vous ? est-ce que vous n'en feriez pas autant pour moi ?

KIRCHET.

Ah ! cristi !... non.

ARMAND.

Comment ?

KIRCHET, frappant sur son gousset.

J'en suis physiquement incapable !... mais, soyez tranquille, vous ne perdrez rien !... et je vous rendrai ça dès ce que mon oncle, dont je suis l'unique héritier, m'aura laissé son héritage.

ARMAND.

Vrai ! un oncle ! J'en suis bien aise pour vous ; mais nous ne le presserons pas cet homme ; nous lui accorderons du temps. Quel âge a-t-il ?

KIRCHET.

Dix ans...

ARMAND.

Comment, dix ans !

KIRCHET.

De moins que moi !

ARMAND, riant.

Ha ! ha ! ha !

POMPONNE, revenant.

Le mousseux demandé !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LARIDON, CANARD, LANCIERS.

CANARD.

Eh ! Pomponne ! voilà les camarades qui viennent faire leurs adieux à Laridon.

POMPONNE.

Je vas vous arroser ça.

ARMAND.

Comment ! leurs adieux !

CANARD.

Eh ! oui, puisqu'il a fini son temps !

KIRCHET, s'asseyant avec Laridon à la table placée au premier plan à droite.

Et tu nous quittes, toi, vieux ?

ARMAND.

Allons donc, c'est impossible !

(Il s'assied en face de Kirchet.)

LES AUTRES LANCIERS.

Oui, oui, impossible !

LARIDON.

Le temps d'embrasser ma mère, et si je retrouve un bon engagement, je vous reviendrai.

TOUS.

A la bonne heure !

CANARD, regardant la bouteille placée sur la table d'Armand et de Kirchet.

Dites donc, vous ! pas gênés ! c'est du mousseux !

ARMAND.

Et c'est du mousseux que je vous offre à tous !... mettez-vous là, et faisons sauter les bouchons, en l'honneur de Laridon !

LES AUTRES LANCIERS, s'asseyant autour de la table placée au second plan.

Bravo !

(Canard seul reste debout.)

CANARD, criant.

Eh ! Pomponne ! du mousseux !

KIRCHET.

Comment ! à tout le monde !

ARMAND.

Allez toujours, c'est moi qui régale !

LES LANCIERS.

C'est Armand qui régale !

(Pomponne rentre dans l'auberge.)

CANARD.

Ah ! çà, toi, lancier du bon Dieu ! il pleut donc dans ta poche des pièces de vingt et de quarante.

ARMAND.

Oh ! je vas vous dire : j'ai une sœur jolie, jolie comme les amours !... elle épouse un garçon aimable et spirituel...

CANARD.

Un épicier !

ARMAND, riant.

C'est cela !... Et voilà pourquoi j'ai des balles dans ma poche !

KIRCHET.

En ce cas, je propose un kiosque à la santé de cette sœur-là, moi !

LES LANCIERS.

Nous en sommes tous !

(Pomponne revient chargée de bouteilles.)

CANARD.

Eh ! venez donc, la Pomponne !

POMPONNE.

Voilà ! voilà ! Aidez-moi donc, monsieur Canard !

(Canard prend les bouteilles et les distribue. Pomponne retourne à l'auberge.)

ARMAND.

Dame ! c'est son devoir ! ce chérubin de trompette est toujours de planton ici... en attendant qu'il soit autre chose !

LARIDON.

Le mari !

(Les lanciers rient très-fort.)

KIRCHET, à Canard.

Décidément tu l'épouses donc ?

POMPONNE, entrant avec des verres.

Devant monsieur le maire !

ARMAND.

C'est égal, si j'étais Pomponne, je ne te laisserais pas être brosseur chez le colonel.

CANARD.

Et à cause donc ?

KIRCHET.

A cause de sa sœur, parbleur ! une forte femme !

CANARD.

Ah ! en v'là une !

ARMAND.

Au fait, une amazone de cette taille-là, si Pomponne est jalouse !

TOUS, riant.

Ha ! ha ! ha ! c'est juste !

POMPONNE.

Laissez donc !... il n'ira pas vous chercher pour soigner son ménage !

CANARD, lui prenant les verres et cherchant à l'embrasser en même temps.

Oh! non! oh! non!

POMPONNE, lui donnant un soufflet.

On ne touche pas devant le monde.

TOUS, riant.

Ha! ha! ha!

CANARD, d'un air content.

Hein! comme elle tape!

(Il distribue les verres avec Pomponne.)

ARMAND, prenant sa bouteille.

Avancez à l'ordre.

KIRCHET.

C'est ça! Prenez verre!

LES LANCIERS, prenant les verres.

Une!

ARMAND.

Débouchez bouteille!

KIRCHET.

Attention!

ARMAND.

Feu!

(Ils font partir les bouchons.)

POMPONNE.

Bravo!

ARMAND.

Versez!

KIRCHET.

Mes amis, je porte ce kiosque à la sœur d'Armand.

TOUS.

Oui, oui... à la sœur d'Armand!

ARMAND.

Merci, merci! Eh bien! et Pomponne! un verre à Pomponne!

KIRCHET.

A moins qu'elle ne voulusse se servir du mien !

POMPONNE.

Du tout! du tout! il n'est pas assez grand pour deux!

CANARD.

C'est une raison !

ARMAND.

Et maintenant, à Laridon, puisqu'il nous quitte.

KIRCHET.

Voilà ce qui confond mon intellectoire! Avoir évu l'avantage de passer cinq ans dans le corps des lanciers, et consentir à redevenir civil!

TOUS.

C'est vrai !

LARIDON.

Ah! dame! comme j'ai dit au capitaine : je serais bien encore resté, si j'avais trouvé quelque richard à remplacer : Armand, par exemple!

ARMAND.

Moi !

KIRCHET.

Allons donc! un brave comme lui, la crème des lanciers!

CANARD.

Un camarade qui régale toujours!

TOUS.

Un si bon enfant !

POMPONNE.

Qui paye si bien!

KIRCHET.

Il nous quitterait!

TOUS.

Non, non!

ARMAND.

Non, non.... me faire remplacer! jamais! vrai, comme il l'est que j'ai vu là tout à l'heure une jolie fille, je resterai avec vous toujours! lancier à perpétuité, dans mon escadron, j'y tiens! Vivent les lanciers!

TOUS.

Vivent nous!

ARMAND.

Et comme dit la chanson... Trouvez-moi quelque chose de mieux!...

Air *de la Fille du régiment.*

Les cavaliers les plus finis,
Dans l'univers, c'est manifeste,
Ceux devant qui les ennemis
Ont le frisson dessous leur veste;
Dans les combats, les plus vainqueurs,
Au cabaret, les plus buveurs,
Qu'ils tiennent le verre ou la lance,
Les premiers au feu,
Les voilà, corbleu!
C'est les lanciers de France!
Les beaux lanciers de France!

TOUS.

Les premiers au feu,
Les voilà, corbleu,
Les beaux lanciers de France!

(Sur le refrain, Pomponne danse avec Canard.)

KIRCHET.

Jolie chanson!

POMPONNE.

Oh! ça vous met en chair de poule!

CANARD.

Silence!

ARMAND, se levant et criant.

Deuxième couplet!

A la revue, aux défilés,
Lorsqu'au galop, leurs fanions volent,
A les voir si bien ficelés,
Toutes les femmes en raffolent.
Le soir, au bal, ils vont grand train!
Les cœurs entamés le matin,
Ils les achèvent à la danse!
Les premiers, en amour, au feu,
Les voilà, corbleu!
C'est les lanciers de France!
Les beaux lanciers de France!

TOUS.

Les premiers en amour, au feu,
Les voilà, corbleu!
Les beaux lanciers de France!

(En chantant le refrain, Armand prend Pomponne dans ses bras, et la fait valser.)

CANARD, voulant l'arrêter.

Ah! mais non, ce n'est pas de jeu! oh!

LES AUTRES LANCIERS.

Bravo! Ah! Canard! bravo!

(Armand passe Pomponne à un autre, et fait valser de force Canard. Pomponne passe successivement de lancier en lancier, en riant aux éclats, et malgré les efforts de Canard qui s'est dégagé d'Armand.)

CANARD.

Ah! mais! ah! mais!

(Kirchet veut embrasser Pomponne, elle lui donne un soufflet et lui échappe.)

ARMAND, rattrapant Pomponne.

Un verre à Pomponne!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Madame l'aubergiste...

CANARD, voulant ôter Pomponne des mains d'Armand.

Là! puisqu'on la demande!...

FRÉDÉRIC, apercevant Armand.

Armand!

ARMAND, se retournant à sa voix.

Frédéric!

KIRCHET.

Il connaît le civil.

POMPONNE.

Vous demandiez quelque chose, Monsieur?

FRÉDÉRIC.

Oui, un renseignement sur une personne que j'ai trouvée.

KIRCHET, aux lanciers, faisant signe de s'éloigner.

Camarades, vzitt!

TOUS.

Oui, oui...

FRÉDÉRIC.

Pardon, j'ai dérangé ces messieurs?...

KIRCHET.

Du tout, bourgeois; ces gaillards vont achever les munitions dans le jardin.

CANARD.

A la bonne heure, mais respect à Pomponne!

TOUS, riant.

Ha! ha! ha! Canard!

POMPONNE.

Laissez donc... il barbotte.

(Les Lanciers, Kirchet, Canard et Pomponne sortent par le jardin du côté des tonnelles. En se retirant, ils reprennent le refrain précédent :)

Les premiers au feu,
Les voilà, les voilà corbleu !
Les beaux lanciers de France !

## SCÈNE XII.

### ARMAND, FRÉDÉRIC.

(Ils se regardent un moment avec émotion, puis se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

FRÉDÉRIC, ému, après un silence.

Comment! mon pauvre Armand, c'est toi que je retrouve ici ?

ARMAND, d'une voix contrainte.

Eh bien! oui! que veux-tu?... c'est moi.

FRÉDÉRIC.

Pardon! c'est qu'il y a des métamorphoses singulières! Toi, le fils d'un riche banquier, le danseur le plus élégant, le plus recherché dans ta mise et dans tes amours, je te retrouve le verre à la main, chantant et valsant au milieu de ces lanciers qui se disputent les grâces d'une Maritorne! C'est à confondre!

ARMAND.

Je suis soldat! Voilà mes camarades, de braves garçons... leurs usages, leurs goûts, leurs plaisirs doivent être les miens, et je n'en rougis pas, puisque je n'ai plus d'autre société, d'autres amis.

FRÉDÉRIC.

Ah! ingrat! tu nous as donc tous oubliés!

ARMAND.

Non! je pense à vous, à ma famille ; mais quand je suis seul, quand je suis sur le lit de camp, ce sont là mes rêves!

FRÉDÉRIC.

Et le monde, tu ne le regrettes pas un peu?

ARMAND.

Moi! pas du tout. A chacun son monde. J'ai mes occupations, mes habitudes; je fais mon service, mes corvées, mes consignes...

FRÉDÉRIC.

Tu es consigné?

ARMAND.

Souvent!... Je soigne mon cheval, je chante avec mes camarades; je danse avec les jolies filles, qui ne sont pas trop cruelles pour moi. Qu'est-ce qu'il me faut de plus pour être heureux!

FRÉDÉRIC.

Et tu l'es?

ARMAND, avec une gaieté forcée.

Beaucoup, beaucoup!... Ah! çà, et toi, par quel hasard ici, dans cette auberge?

FRÉDÉRIC.

Oh! un voyage d'artiste, un portrait que j'ai promis de faire cet été, dans un château, à deux lieues de Nancy. Je devais ensuite me rendre à Maubeuge, où je te croyais en garnison.

ARMAND.

Nous avons changé.

FRÉDÉRIC.

Je l'avais promis à ta sœur.

ARMAND, ému.

Elle va bien, ma sœur, ma chère Anna?

FRÉDÉRIC, tirant son portefeuille.

Très-bien. Elle m'avait chargé de te remettre la copie d'un portrait que j'ai fait pour elle le mois dernier...

ARMAND.

Son portrait?

FRÉDÉRIC.

Non, pas le sien. Vois!

ARMAND, prenant le portrait.

Mon père!... Ah! c'est lui, c'est bien lui! (Très-ému.) Mon père!

(Il baise le portrait.)

FRÉDÉRIC.

Tu l'aimes toujours?

ARMAND.

Oh! oui!... quoiqu'il ait été pour moi bien dur, bien inexorable...

FRÉDÉRIC.

Tu reviendras le voir?

ARMAND.

Non, non; il me chasserait encore! Car tu ne sais pas : mon père que j'aimais tant, pour qui j'aurais donné, pour qui je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang... il m'a chassé!

FRÉDÉRIC.

Je le sais; on a parlé de dettes, de folies...

ARMAND.

Oui : on nous élève dans de riches hôtels, au milieu de tout le faste de la finance; on fait rouler l'or sous nos yeux, comme s'il pleuvait autour de nous; on éblouit, on enivre notre ardente jeunesse de tout ce que le monde a de plus séduisant, et puis on s'étonne que le travail nous ennuie, que les plaisirs nous entraînent, moi surtout que ma mère avait trop gâté, et devant qui mon père parlait toujours avec orgueil de sa fortune... Cet orgueil m'avait gagné; mes vingt ans ne comptaient ni avec le luxe, ni avec les amours. L'or fondait dans mes mains, et quand je n'en avais plus, j'en promettais encore! Les dettes arrivèrent; ma pauvre mère n'était plus là pour les acquitter; mon père se fâcha; sa caisse me fut fermée. Tout naturellement elles redoublèrent. On voulut me jeter à Clichy; il fallut bien payer;

mais ce ne fut pas sans des reproches, sans des menaces qui arrivaient sans cesse comme les lettres de change. J'étais trop lancé pour m'arrêter. Dans le tourbillon qui m'emportait, les études qu'on exigeait de moi étaient devenues impossibles. Perdu par mes folies, j'en faisais de nouvelles pour m'étourdir. Et ma sœur, comme un bon ange, plaidait toujours pour moi! Enfin, que te dirai-je? Tu sais quelle fatale passion m'égarait alors. Une femme que j'adorais m'aidait à creuser l'abîme où j'allais me perdre... jusqu'au jour où, trahi par elle, je me réveillai avec toute la rage du désespoir, un coup d'épée et cent mille écus de dettes, qui allèrent tomber comme un coup de foudre sur la caisse de mon père!... Ah! quelle scène! il tremblait de colère... mes prières ne pouvaient le fléchir. Ce fut à peine si un cri d'effroi de ma sœur put arrêter sur ses lèvres la malédiction prête à s'en échapper. Et quand, tout hors de moi, je criai que j'allais m'engager, le bras tendu vers la porte, il me défiait d'en avoir le courage; je sortis de cette maison, d'où mon père m'avait chassé, comme un fou, comme un maudit! Il me semblait qu'une barrière infranchissable venait de s'élever entre le monde et moi. Un billet porta à ma chère Anna mes adieux et mes larmes; et huit jours après, je demandais à un brave régiment l'honneur de me faire tuer sous son drapeau. Voilà, mon ami, voilà comment je suis devenu soldat... lancier... J'ai été longtemps triste, malheureux; mais, que veux-tu, il faut bien se faire une raison, et prendre le bonheur où on le trouve.

FRÉDÉRIC.

Mon pauvre garçon! que de résignation il t'a fallu, à toi, si fier, si impatient, si indomptable, pour te plier à la discipline.

ARMAND.

Ah! dame! c'est une grande source de philosophie que ce charmant réduit que nous appelions au collége, la salle de réflexion, et qu'on appelle ici la salle de police.

FRÉDÉRIC.

Je te croyais gradé.

ARMAND.

Oui, on m'a mis là, une fois, des galons de brigadier; mais j'oubliais toujours de punir les camarades; on me les a ôtés.

FRÉDÉRIC.

Tiens, je suis sûr que tu n'es pas aussi amoureux que tu en as l'air de ce vin de cabaret, de ces valses en plein air et de ces grosses paysannes!

ARMAND.

Oh! n'en dis pas de mal; j'en ai vu, ce matin, une ici...

FRÉDÉRIC.

Laisse-moi donc tranquille! tu me feras croire que tu as oublié...

ARMAND.

Rien! oh! rien! je l'avoue!... Que de fois, dans mes jours de regret, je rêve tout éveillé à ces bonnes parties, à ces fêtes, à ces bals délicieux dont le souvenir me fait battre le cœur!... Il me semble que je vois danser autour de moi, sous le feu des bougies et des diamants, ces tailles si légères, ces épaules si blanches, ces têtes charmantes couronnées de fleurs! Je revois toutes ces jolies femmes qui ont un peu formé ma jeunesse... avec leurs doux regards et leurs sourires enivrants! Je les appelle par leurs noms, mais je rouvre les yeux, et en regardant mon uniforme de soldat, j'essuie, en riant, une larme qui mouillait ma paupière!

FRÉDÉRIC.

Et moi qui te rappelle tout cela!... pardon, mon pauvre ami!...

ARMAND.

Air nouveau de *Couder*.

Ah! quel souvenir plein de charmes
Tu réveilles là dans mon cœur.
Je revois à travers mes larmes
Mes amis, mon père, ma sœur.
Je te dois l'instant de bonheur

Que la fugitive hirondelle
Porte sous un ciel désolé,
Lorsqu'en passant elle rappelle
La patrie au pauvre exilé.

FRÉDÉRIC.

Dis donc; veux-tu que ce rêve devienne une réalité?

ARMAND.

Comment cela?

FRÉDÉRIC.

Dans ce château où je viens passer quelques jours, il y a aujourd'hui une fête, un bal où tu retrouverais comme à Paris tout ce que tu as tant aimé!... le luxe, le plaisir et les femmes!

ARMAND.

Allons donc, quelle idée!

FRÉDÉRIC.

Présenté par moi, comme un ami...

ARMAND.

Laisse-moi donc tranquille, un simple lancier!... Figure-toi que ma sœur avait eu la maladresse de me recommander à une de ses amies mariée à Maubeuge; son mari vint me voir à la caserne; il fallut leur rendre visite, mais quelques jours après, ils me rencontrèrent sur les remparts, portant sur mon dos un énorme sac de pommes de terre, le souper du régiment!... Juge de leur surprise, et de ma confusion! Je les saluai de la main en souriant, mais je ne les revis plus.

FRÉDÉRIC.

Ha! ha! ha! eh bien! viens en bourgeois; je mets ma garde-robe à ta disposition; personne ne te reconnaîtra...

ARMAND.

Impossible! d'ailleurs je suis consigné!

FRÉDÉRIC.

Si je voyais ton colonel?

ARMAND.

Miséricorde! Garde-t'en bien!... un brutal!... Si j'acceptais, j'aurais peut-être un autre moyen... mais non... merci! merci!

FRÉDÉRIC, tirant une blague de sa poche.

Tu y penseras. Tiens!... je suis logé là; je vais écrire une lettre, puis je t'emmène au château de Grandchamp!

(Il remonte la scène.)

ARMAND.

Au château de Grandchamp? Ah! à ce bal!... merci! merci!

FRÉDÉRIC.

Enfin, tu y penseras, à bientôt!

(Il rentre dans l'auberge.)

ARMAND, seul.

Ce bon Frédéric!

## SCÈNE XIII.

ARMAND, EMMELINE, MARIANNE, POMPONNE.

MARIANNE.

Eh! vite, il faut partir! (Appelant.) Pomponne!

ARMAND.

Ah! ma jolie paysanne!

EMMELINE.

Tiens, mon lancier!...

ARMAND.

Votre...

EMMELINE.

Je veux dire monsieur le lancier... Paraît que vous êtes ici en sentinelle!

ARMAND.

Dame! je vous attendais.

EMMELINE, s'éloignant de lui.

Et moi, je ne vous cherchais pas.

(Il la suit.)

MARIANNE, appelant.

Pomponne !

POMPONNE, venant du jardin.

Eh bien ! me voilà...

MARIANNE.

Aidez-moi donc à atteler mon âne et à charger ma voiture !

EMMELINE.

Mais avant, vous payerez notre dépense.

POMPONNE.

Et votre déjeuner, qui vous attend toujours ?

EMMELINE.

Bah ! vous le donnerez à un pauvre.

(Pomponne sort avec Marianne par le fond.)

ARMAND, s'approchant.

Vous êtes généreuse !

EMMELINE, s'éloignant.

Quelquefois...

ARMAND, la suivant.

Pas avec moi.

EMMELINE.

Je ne vous dois rien, pas plus qu'aux autres lanciers, pas plus qu'à votre colonel, que je viens de voir sur son beau cheval.

ARMAND.

Vous l'avez trouvé beau ?

EMMELINE.

Son cheval, superbe !

ARMAND.

Et lui ?

EMMELINE.

Tiens! il n'est pas si vilain que vous le disiez! vous lui en voulez, parce qu'il vous a consigné.

ARMAND.

Oh! si ce n'était que ça!... mais il est cause que vous m'avez quitté si vite! j'avais tant de choses à vous dire!

EMMELINE, s'éloignant.

A moi!... Vous aimez à causer.

ARMAND, la suivant.

Beaucoup!... et vous allez me dire le nom du village de votre père.

EMMELINE.

Non-da!

ARMAND.

Si fait-da!

EMMELINE.

Cherchez toujours.

ARMAND.

Ah! je serais bien sûr de trouver, si vous me laissiez tant seulement quelque chose à vous reporter!

EMMELINE.

Oh! moi, je ne perds rien en route.

ARMAND, lui enlevant le bouquet de fleurs des champs qu'elle portait à sa ceinture.

Pas même ce bouquet?

EMMELINE.

Monsieur!... Bah! j'en serai quitte pour en faire un autre, dans les prés, en m'en retournant.

ARMAND, l'embrassant.

Et ce baiser!

EMMELINE.

Ah!

(Kirchet paraît avec les lanciers, revenant du jardin par les tonnelles.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, KIRCHET, CANARD, LES LANCIERS, à la fin FRÉDÉRIC.

KIRCHET.

Touché !

EMMELINE.

C'est mal...

(Elle remonte.)

LES LANCIERS, riant.

Ha ! ha ! ha !

ARMAND.

Ah ! dites donc...

KIRCHET.

Farceur ! on le laisse avec un chapeau, et on le retrouve avec un bonnet.

CANARD.

Ah ! petite mère, paraît que dans le particulier...

POMPONNE, le faisant pirouetter.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?

CANARD.

Oh !

MARIANNE, à Emmeline.

Venez-vous ? la carriole est prête, Mademoiselle.

KIRCHET.

Excusez... elle était occupée à recevoir.

MARIANNE.

Quoi donc ?

KIRCHET, embrassant Marianne.

Ceci.

MARIANNE.

Ah ! c'est bon !

KIRCHET.

Je crois bien que c'est bon.

EMMELINE.

Partons vite, Marianne.

(Elle remonte et sort.)

MARIANNE.

Voilà ! voilà !

ARMAND, retenant Marianne.

Eh ! la jardinière. (Bas.) De quel village êtes-vous ?

MARIANNE.

Eh bien ! du village de Grandchamp, donc !

(Elle remonte.)

ARMAND, voulant la suivre.

Ah bah !

KIRCHET, lui barrant le passage.

Eh ! mon petit !...

ARMAND.

Mais laissez-moi courir !

KIRCHET.

Halte-là ! nous allons faire notre consigne.

ARMAND, à part.

Ah ! diable !

(On voit la carriole reculer, et Emmeline et Marianne assises dessus.)

LARIDON.

Eh ! les paysannes ! adieu !

LES LANCIERS.

Adieu ! adieu !

CHŒUR.

AIR :

LES LANCIERS, KIRCHET, CANARD et POMPONNE.

Adieu, fill's de village,
Nous irons à not' } tour,
Ils iront à leur }
Chez vous faire un voyage,
Et vous parler d'amour.

ARMAND.

Adieu, mais au village,
Amenés par l'amour,
Nous saurons, je le gage,
Vous retrouver un jour!

EMMELINE et MARIANNE.

Adieu; dans not' village,
Si vous v'nez quelque jour,
Nous vous f'rons, c'est l'usage,
Bon accueil à not'tour.

(Pendant ce chœur, Frédéric sort de l'auberge et vient à Armand.)

FRÉDÉRIC, à part, à Armand.

Viendras-tu avec moi?

ARMAND, bas.

Silence!

EMMELINE, donnant un coup de fouet.

Hue! Manon!

(La carriole part.)

REPRISE DU CHŒUR.

LES LANCIERS, KIRCHET, CANARD, POMPONNE.

Adieu, fill's de village, *etc.*

ARMAND.

Adieu! mais au village, *etc.*

FRÉDÉRIC, à part.

Le but de mon voyage
Ici, c'est son retour.
A sa sœur, mon ouvrage
Prouvera mon amour.

(Armand, que Kirchet retient, et tous les lanciers saluent de la main les paysannes, qui leur rendent leurs saluts en riant.)

---

# ACTE SECOND

Un élégant salon octogone chez Emmeline. — Porte au fond ouvrant sur un parc. — Portes latérales au deuxième plan. — Dans l'angle gauche, au fond, porte ouvrant sur une galerie. — Dans l'angle droit, cheminée avec glace sans tain. — Près de la cheminée, une causeuse. — A gauche, au premier plan, un piano droit autour duquel on peut circuler, et qui est placé vis-à-vis du public. — A droite, au premier plan, un guéridon. — Chaises et fauteuils près de la cheminée et autour du salon. Près du guéridon, une petite bohémienne.

## SCÈNE PREMIÈRE.

EMMELINE, Mme LAROCHE.

(Au lever du rideau, Emmeline, assise dans la bohémienne, près du guéridon, fait un bouquet avec des fleurs des champs qui sont dans une corbeille. Madame Laroche est assise sur la causeuse à gauche de la cheminée.)

Mme LAROCHE.

Ah ! pardié ! c'est jouer de malheur ! nous ne verrons pas madame la comtesse ?

EMMELINE.

Mon Dieu ! non, ma pauvre tante a sa migraine, et me voilà obligée de faire les honneurs de la soirée qu'elle donne pour fêter ma bienvenue dans son château.

Mme LAROCHE, se levant.

Et votre mariage !

EMMELINE.

Mon mariage ! comme vous y allez !... Là ! voilà mon bouquet qui prend de la tournure.

Mme LAROCHE.

Vous aimez les fleurs des champs ?

EMMELINE.

Beaucoup ! J'aime tout ce qui est simple...

Mme LAROCHE.

Comme mon frère le colonel!... il n'aime que cela.

EMMELINE.

Voyez... y a-t-il rien de plus joli que ces coquelicots, ces bluets, ces marguerites des prés, entremêlés de quelques épis et de ces brins tremblottants d'avoine et de verveine! (Elle se lève.)

AIR *du Parnasse des dames.*

Sur une dentelle légère,
Un frais bouquet de fleurs des champs,
C'est bien simple... et je le préfère
A tout le feu des diamants.
Ils couvrent en nœuds, en rivière,
Des charmes dont ils tiennent lieu
Souvent.

Mme LAROCHE.

Et c'est pourquoi, ma chère,
On n'y voit souvent que du feu.

Mon frère ne peut pas souffrir les diamants.

EMMELINE.

C'est-à-dire que si je l'épouse, il ne m'en donnera pas.

Mme LAROCHE.

Permettez...

EMMELINE.

Je n'y tiens pas.

Mme LAROCHE.

Vous dites : Si je l'épouse !... On croirait qu'il y a doute.

EMMELINE.

Oh ! ma tante veut me remarier à un colonel, moi, la veuve d'un notaire, je veux bien, cela me changera. Mais d'abord, il faut que je connaisse mon prétendu ; il n'est pas mal, je ne dis pas ; il a une tournure fière et distinguée, une physionomie

franche et ouverte qui me plaît ; et il manie son beau cheval avec une adresse !...

M$^{me}$ LAROCHE.

Vous l'avez donc vu ?

EMMELINE, avec embarras.

Le colonel !... ah ! quelle idée !... où l'aurais-je vu ? C'est ma tante qui m'a fait de lui un portrait...

M$^{me}$ LAROCHE.

Fort exact ; et il joint à tout cela les qualités et les talents de l'homme du monde ! Il danse, il chante surtout avec un goût !

EMMELINE.

Ah ! tant mieux, j'adore la musique.

M$^{me}$ LAROCHE.

Comme mon frère ! Nous le ferons chanter ce soir ; il est si complaisant, et d'une douceur !...

EMMELINE.

Est-ce l'opinion de son régiment ?

M$^{me}$ LAROCHE.

Plaît-il !... On aurait osé...

EMMELINE.

Rien, rien !... c'est une question que je vous fais.

M$^{me}$ LAROCHE.

Je voudrais bien voir qu'on se plaignît, pardié !...

EMMELINE, à part.

Je ne puis pas me faire à ce ton de soldat en jupon !...

M$^{me}$ LAROCHE.

Il a la brusquerie de la bravoure ! et il est très-brave.

EMMELINE.

Oui, je sais ; c'est dans le sang, car vous-même, sa sœur, vous êtes brave aussi.

Mme LAROCHE.

Je me suis mariée deux fois, à deux militaires, que j'ai suivis en Afrique, en amazone ; j'étais près du premier, un beau capitaine, quand il fut tué par un Bédouin, à qui je cassai la tête d'un coup de pistolet, mordié !

EMMELINE.

Ah ! mon Dieu !... c'est superbe, et c'est effrayant !

Mme LAROCHE.

Allez, allez, devenez ma belle-sœur et vous serez aussi en sûreté à mon bras qu'à celui du colonel !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIANNE; puis FRANÇOIS, LE COLONEL, CANARD.

EMMELINE, à Marianne qui entre par la porte à droite, un paquet à la main.

Ah ! c'est vous, Marianne ; vous partez ?

MARIANNE.

Oui, Madame, j'emporte le petit paquet que Lisa vient de me rendre.

EMMELINE.

Bien... (A madame Laroche.) Pardon ! c'est la jardinière du château.

Mme LAROCHE, cavalièrement.

Faites donc !

EMMELINE, à Marianne.

Vous remercierez votre cousine pour moi... et vous lui remettrez mon cadeau.

MARIANNE.

Madame est trop bonne.

FRANÇOIS, annonçant du fond.

Monsieur le colonel Alphonse Deshayes.

Mme LAROCHE, remontant.

Ah ! mon frère !

EMMELINE, bas à Marianne.

Allez, et de la discrétion !

MARIANNE.

Soyez tranquille.

Mme LAROCHE, au colonel qui paraît.

Eh! viens donc, tu es bien en retard.

LE COLONEL, saluant Emmeline.

Pardon, Madame, de m'être fait attendre, mais une maudite inspection...

(Marianne, en sortant par le fond, se trouve en face de Canard, qui suit le colonel en portant un livre de musique.)

CANARD, poussant un cri.

Ah! cristi !

(Il laisse tomber le livre. — Marianne sort.)

Mme LAROCHE.

Qu'est-ce, maladroit ?

CANARD.

Excusez, ma commandante... c'est que... et puis... La musique est tombée.

(Il la ramasse.)

EMMELINE, à part.

Ciel ! un de mes lanciers !

LE COLONEL.

Posez votre livre et sortez.

CANARD.

Oui, Colonel. (A part.) En voilà une !

LE COLONEL, reprenant, à Emmeline.

Une maudite inspection m'a retenu toute la matinée, et j'ai eu le regret de ne pouvoir accompagner ma sœur...

EMMELINE.

Vous n'étiez pas tout à fait absent, colonel; madame me parlait de vous.

(Elle remonte.)

LE COLONEL.

Bonne sœur!

(Il lui serre la main.)

Mme LAROCHE, bas.

Elle est charmante!

FRANÇOIS, entrant par la galerie, à demi-voix.

Tout le monde est arrivé.

EMMELINE.

Faites servir.

(Elle redescend. — François sort.)

CANARD, qui tourne autour du piano sans savoir où poser la musique.

Où faut-il poser la musique?

EMMELINE.

Là, sur le piano.

CANARD, la reconnaissant.

Ah! cristi!

(Il laisse tomber la musique; Emmeline lui tourne le dos.)

LE COLONEL.

Qu'est-ce encore? imbécile.

CANARD.

Rien, colonel... c'est que... et puis... La musique est tombée.

Mme LAROCHE.

Ramassez-la.

CANARD.

Oui, ma commandante.

(Il ramasse la musique, la pose sur le piano, et pendant que la scène continue, il traverse le théâtre derrière les autres personnages, en tâchant de revoir Emmeline.)

LE COLONEL.

Je regrette que madame la comtesse ne soit pas là pour m'encourager un peu ; elle vous a dit mes vœux et mes espérances ; mais franc et loyal militaire, je n'entends rien au vocabulaire des amoureux, je ne suis pas ferré sur la galanterie, je vous en préviens!

EMMELINE, souriant.

Tant mieux, colonel; c'est une chance de plus pour me plaire ; je n'aime pas les fadeurs.

Mme LAROCHE.

C'est comme mon frère! Nous ne sommes pas fades dans la famille.

CANARD, arrivé de l'autre côté de la scène, derrière le colonel, remue une petite bohémienne, en se penchant dessus pour voir Emmeline; le colonel le regarde, il sort par le fond en disant :

En voilà une...

Mme LAROCHE, continuant.

Mais il ne faut pas croire pour cela que ce cher Alphonse soit dur, comme vous le croyez.

LE COLONEL.

Moi!

EMMELINE.

Mais non, je n'ai pas dit...

Mme LAROCHE.

Si fait!... Sur quelque bavardage de régiment...

LE COLONEL, souriant.

Vous connaissez mon régiment, Madame?

EMMELINE.

Mais non, colonel.

LE COLONEL.

Oh! il me trouve sévère, dur, inexorable, je le sais... et je ne m'en défends pas. — Je tiens fort à la discipline que mon prédécesseur avait négligée; on espérait un colonel à l'eau de rose, qui eût suivi ses traces, et pas du tout, c'est moi qui me charge de mettre les mécontents à la raison. De là des haines, des colères, des propos, qui, je le vois, ne m'ont pas servi auprès de vous.

Mme LAROCHE.

Il faut mettre tous les bavards aux arrêts!...

EMMELINE.

Oh! comme vous y allez... (Riant.) ma commandante.

Mme LAROCHE.

Il faut cela avec les militaires!

LE COLONEL.

Toutes les punitions seront levées le jour où vous entrerez dans nos quartiers!

Mme LAROCHE.

Oui, le jour du mariage!...

EMMELINE.

Soit! quoique moi aussi j'aie un peu peur de la discipline!

LE COLONEL.

Rassurez-vous.

Air *de l'Apothicaire.*

Le colonel pour ses soldats
Doit être ferme, inexorable;
Il veut que chacun marche au pas,
La discipline est intraitable!
Mais les lois, dont je suis jaloux,
Pour ma femme ne sont pas faites,
Et dans mon ménage, c'est vous
Qui porterez les épaulettes!

M$^{me}$ LAROCHE.

C'est moi qui commande toujours !

LE COLONEL.

Non que je n'aie comme un autre mes brusqueries, mes impatiences...

M$^{me}$ LAROCHE.

Toi, tu es doux comme un mouton !

LE COLONEL.

Je le serai !

M$^{me}$ LAROCHE.

Tu l'es, pardié ! et quelle complaisance ! il ouvre tous les bals avec moi; il chante le soir pour me tenir compagnie...

LE COLONEL.

Oh ! c'est pour mon plaisir, je suis musicien.

(François paraît, une serviette sous le bras, à la porte de la galerie.)

EMMELINE.

C'est ce que nous verrons après le dîner qu'on vient nous annoncer.

(Elle remonte.)

M$^{me}$ LAROCHE, bas.

Sois donc plus aimable.

LE COLONEL, bas.

Ne fais donc pas de moi un Adonis, morbleu !

EMMELINE.

Colonel, votre bras.

M$^{me}$ LAROCHE, bas.

Va donc !

LE COLONEL, bas.

C'est ta faute !... aussi !... (Allant à Emmeline.) Madame !...

(Il lui donne le bras.)

EMMELINE, voulant faire passer madame Laroche.

Ma commandante.

M$^{me}$ LAROCHE.

Passez donc ! passez donc !

(Le colonel sort par la galerie avec Emmeline ; madame Laroche les suit les mains derrière le dos ; Canard reparaît au fond et les regarde sortir.)

## SCÈNE III.

FRANÇOIS, CANARD, ensuite FRÉDÉRIC.

FRANÇOIS, essuyant le guéridon, après avoir posé sur le piano la corbeille dans laquelle Emmeline a choisi des fleurs pour faire un bouquet.

Eh ! vite !

CANARD, à part.

Avec cette belle robe... c'est drôle !

FRANÇOIS, posant le guéridon un peu plus en arrière.

C'est ici qu'on sert le café.

CANARD.

Pstt ! pstt ! domestique !

FRANÇOIS.

Ah ! c'est vous !... vous n'êtes pas à l'office ?

CANARD.

Non, il faut d'abord que je mette mon poulet d'Inde à l'écurie.

FRANÇOIS.

Quel poulet ?

CANARD.

Ah ! en v'là une ! vous ne savez pas ce que c'est qu'un poulet d'Inde de lancier, à votre âge... Mais c'est son cheval.

FRANÇOIS.

Tiens ; et pourquoi appelez-vous vos chevaux comme ça ?

CANARD.

Pourquoi ?... Ah ! çà, vous ne savez donc rien ! On les appelle comme ça, parce que ça s'est toujours appelé comme ça depuis qu'il y a de la cavalerie. Voilà pourquoi qu'on les appelle comme ça.

FRANÇOIS.

Ah ! c'est bon ! moi, qu'est-ce que vous voulez, je l'ignorais.

CANARD.

C'est bien connu pourtant.

FRANÇOIS.

Quant à l'écurie, elle est à l'entrée, à main droite.

CANARD.

Bon ! merci !... Ah ! dites donc, cette dame qui a traversé le salon, là... avec mon colonel... vous êtes son brosseur ?...

FRANÇOIS.

Son brosseur !

CANARD.

Non, je veux dire son domestique ; c'est encore un mot de régiment ; vous ne savez pas ça non plus, à votre âge ! Eh bien ! cette dame, est-ce que ce n'est pas une paysanne?

FRANÇOIS.

Ha ! ha ! ha ! une paysanne ?... la nièce de madame la comtesse ! ha ! ha ! ha !

CANARD, riant comme lui.

Ha ! ha ! ha ! (Sérieusement.) Mais alors cette autre qui sortait quand je suis entré, c'était donc une grande dame ?

FRANÇOIS.

Qui ça ? la jardinière... ha ! ha ! ha !

CANARD, riant.

Ha ! ha ! ha ! (Sérieusement.) Eh bien !... oui, mais l'autre... (S'en allant.) C'est que je suis bête.

FRANÇOIS, allant pour sortir par la galerie.

Allez à votre poulet d'Inde.

(Frédéric entre par le fond et se trouve en face de Canard qui sort.)

FRÉDÉRIC.

Ah ! François !

CANARD, reconnaissant Frédéric.

Oh !

FRÉDÉRIC, à part, voyant Canard.

Un lancier !

FRANÇOIS.

Monsieur ?

CANARD.

En voilà une...

(Il sort par le fond.)

FRÉDÉRIC.

Où sont ces dames ?

FRANÇOIS.

Tout le monde est à table... Monsieur a fait dire qu'il ne dînerait pas. Monsieur veut-il...

FRÉDÉRIC.

Non, merci ! merci, j'attends !

(François entre dans la galerie, Armand paraît au fond, il est mis en bourgeois, avec élégance.)

## SCENE IV.

ARMAND, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

D'où diable sort ce lancier ?

ARMAND, du fond.

Eh bien ! tu es seul ?

FRÉDÉRIC.

On dîne ; entre donc ; je te présenterai tout à l'heure.

ARMAND.

C'est singulier ! je suis tout dépaysé dans un salon... c'est comme ce costume, je me sens presque gêné d'être à mon aise.

FRÉDÉRIC.

Et tu ne le portes pas mal pourtant.

ARMAND.

Tu trouves ?...

AIR *de Lantara.*

D'être libre mon cou s'étonne !
Ce frac qui s'ouvre tout entier,
Sans cesse ma main le boutonne,
Dans la crainte du brigadier !
Je veux saluer en lancier.
On perd vite sa façon d'être ;
Comme autrefois, pourtant me voilà mis.
Et j'ai peur ici de paraître
Emprunté... comme mes habits.

Il me prend des envies de me sauver...

FRÉDÉRIC.

Par exemple ! je te tiens et tu ne m'échapperas pas. Tu vas être le roi de la fête... et j'espère que cela te donnera d'autres idées...

ARMAND.

Jamais ! et quand je pense que mon maréchal des logis, en me laissant prendre la clef des champs, s'est exposé à perdre ses galons.

FRÉDÉRIC.

Bah ! qui est-ce qui le saura ?... Pour plus de précaution, au lieu de ton nom de régiment, Armand d'Alber...

ARMAND.

Tiens ! c'est le nom de mon père.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! je te donne celui de ta mère, et c'est monsieur de Boisse que je présente.

ARMAND, s'asseyant dans la bohémienne.

Bah !... comme tu voudras ! oh ! la bonne petite bohémienne ! comme on y est bien ! elle me rappelle mes jours de luxe et de paresse...

FRÉDÉRIC.

Oui, cela se retrouve avec plaisir.

ARMAND.

Mais je te préviens que je m'échapperai de bonne heure... pour battre le village, avant de retourner à ma caserne... j'ai un bouquet et un baiser à restituer.

FRÉDÉRIC.

Tu penses encore à ta paysanne ?

ARMAND.

Comment, si j'y pense !... mais les paysannes quand elles sont jolies sont les princesses du soldat, et moi surtout qui déteste les femmes de chambre, et à qui les grandes dames font peur...

FRÉDÉRIC.

Ingrat !...

## SCENE V.

ARMAND, FRÉDÉRIC, EMMELINE, puis FRANÇOIS.

EMMELINE, à la cantonade, par la galerie.

Oui, oui, le café !... (Descendant.) Et mon bouquet que je ne retrouve plus... mes chères petites fleurs !

FRÉDÉRIC, allant à elle.

Ah ! Madame...

EMMELINE.

Vous nous avez été infidèle, monsieur Frédéric.

ARMAND, reconnaissant Emmeline, à part.

Ciel!... Je ne me trompe pas...

FRÉDÉRIC.

Pardon, j'ai été retenu par un ami...

EMMELINE, à elle-même, regardant Armand.

Eh ! mais... ces traits...

FRÉDÉRIC.

Monsieur de Boisse, qui arrivait de Paris ce matin même, et que je vous demande la permission de vous présenter.

(Armand salue.)

EMMELINE.

Comment donc! amené par vous...

(François apporte le café sur un plateau et sort après l'avoir posé sur le guéridon.)

ARMAND, à part.

Oh! on ne se ressemble pas comme cela !

EMMELINE.

Et monsieur arrive de Paris?

FRÉDÉRIC.

Mon Dieu ! oui, Madame, par le courrier.

EMMELINE, bas.

Vous en êtes bien sûr ?

FRÉDÉRIC, surpris.

Plaît-il ?

ARMAND.

Pardonnez-moi, Madame, une indiscrétion dont Frédéric a toute la responsabilité.

EMMELINE.

Je désire, Monsieur, que notre fête ne vous fasse pas regretter Paris ; il ne faut pas être trop difficile...

ARMAND.

Ah! ici, Madame, on peut l'être sans regrets. . (Bas à Frédéric.) Cette femme-là ne se déguise jamais ?

FRÉDÉRIC.

Hein! (A part.) Ah! çà, qu'ont-ils donc tous les deux ?

ENSEMBLE.

AIR *de Fra Diavolo.*

ARMAND et EMMELINE.

Ah! quelle surprise !
Une ressemblance, je crois,
Cause ma méprise !
Et c'est même sa voix.

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! quelle surprise !
Ils se sont reconnus, je crois.
Est-ce une méprise
Qui les trompe à la fois ?

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme LAROCHE, LE COLONEL, PLUSIEURS INVITÉS.
(Tous entrent par la galerie.)

Mme LAROCHE.

Que devenez-vous donc, chère dame ?... vous nous échappez...

EMMELINE.

Je donnais des ordres pour le café... qui vous attend. (A François.) Servez !

(Elle reçoit les personnes qui entrent; François verse le café dans les tasses et présente le plateau à chaque invité.)

ARMAND, bas à Frédéric.

Ah ! mon ami... la sœur de mon colonel !

FRÉDÉRIC.

Ah ! bah !...

LE COLONEL, sortant de la galerie avec deux autres invités.

Oui ! ce sont de belles armes !...

ARMAND, bas.

Ah ! mon ami, mon colonel lui-même !

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu dis là ?

LE COLONEL.

Oui, de très-belles armes !...

EMMELINE, à François.

Servez le colonel !... (Le colonel s'approche du guéridon ; Emmeline à Frédéric et à Armand qu'elle observe.) Le colonel des lanciers.

ARMAND.

Ah !

EMMELINE.

Des lanciers qui sont à Nancy.

FRÉDÉRIC.

Ah ! les lanciers sont à Nancy ?

ARMAND.

C'est un bel homme.

EMMELINE, à part.

Cela ne lui fait rien.

(Elle retourne au guéridon.)

ARMAND, à part.

On dirait qu'elle m'a reconnu.

FRÉDÉRIC, bas.

Eh ! mais, s'il te voit !

ARMAND, bas.

Ce sera la première fois, par bonheur.

(Tout le monde prend le café et la liqueur, les uns debout les autres assis.)

EMMELINE, à François, montrant Armand et Frédéric.

Offrez à ces messieurs.

ARMAND.

Merci, Madame, je n'accepterai rien.

FRÉDÉRIC, remontant.

Moi, je prendrai un peu de curaçao.

LE COLONEL, près du guéridon.

Ma foi ! belle dame, madame la comtesse a là, dans la galerie, deux faisceaux de belles armes !...

EMMELINE.

Mon oncle, qui était colonel comme vous, en faisait une collection...

FRÉDÉRIC.

Que j'ai remarquée avec envie.

LE COLONEL.

Ah ! monsieur est amateur.

EMMELINE, assise près du guéridon, à côté de madame Laroche.

Monsieur est artiste... un peintre distingué. (Observant toujours Armand.) Comme son ami, sans doute.

ARMAND.

Oh ! moi, Madame, je suis fort ignorant.

LE COLONEL, tendant la main à Frédéric.

Touchez là, Monsieur, j'aime beaucoup la peinture.

Mme LAROCHE.

Oui, mon frère fait des petits tableaux qui sont charmants, charmants.

ARMAND, à part.

Des croûtes.

Mme LAROCHE, se levant.

Tous les talents.

(Emmeline se lève; François pose le plateau sur la cheminée et reporte le guéridon au fond à gauche, entre la porte d'entrée et celle de la galerie ; la cafetière et la cave à liqueurs restent dessus.)

LE COLONEL.

Ah ! passe-temps de garnison... vous me donnerez des conseils...

FRÉDÉRIC.

Avec d'autant plus de plaisir, Colonel, que j'aurai moi-même un service à vous demander.

LE COLONEL, marchant vers la gauche, avec Frédéric qui le suit, tandis qu'Armand, tournant autour du piano, se rapproche d'Emmeline.

Quel service ?

FRÉDÉRIC.

Mais de m'aider à faire obtenir un congé définitif... à un jeune soldat de votre régiment.

ARMAND, à part.

Qu'est-ce qu'il dit là !...

LE COLONEL.

Son nom ?

FRÉDÉRIC.

D'Alber.

LE COLONEL, cherchant.

D'Alber !

EMMELINE.

Asseyez-vous donc, Monsieur... Monsieur...

ARMAND.

De Boisse, Madame.

(Il regarde la corbeille de fleurs restée sur le piano.)

EMMELINE.

Ah ! oui. (A part.) Ce n'est pas cela.

LE COLONEL.

Ah ! d'Alber !... J'y suis, il a manqué à l'inspection ce matin. Un drôle...

ARMAND, vivement.

Hein !

EMMELINE, regardant Armand.

A l'inspection ?

ARMAND, tenant une marguerite.

La jolie fleur !

FRÉDÉRIC.

Mais, non... c'est un jeune homme distingué...

LE COLONEL.

Oui, je sais... ce que nous appelons, nous autres, un fils de famille ; un de ces mauvais sujets que leurs parents jettent dans un régiment pour s'en débarrasser... comme dans un lieu de correction.

ARMAND, à part.

Butor !

FRÉDÉRIC, bas à Armand.

Ne fais pas attention !

ARMAND, bas.

Tu avais bien besoin de parler de moi !

FRÉDÉRIC.

Mais je croyais bien faire.

ARMAND, s'apercevant qu'Emmeline s'est rapprochée, lui présente la corbeille de fleurs pour se donner une contenance.

Ah!

EMMELINE, lui montrant un bluet.

J'aime mieux les bluets.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes sévère, Colonel.

LE COLONEL.

Ah! sévère! sévère!

Mme LAROCHE, assise à droite, au milieu d'autres dames.

Mon frère est très-bon, au contraire; mais je suis comme lui, je n'aime pas ces beaux fils... ils ont presque toujours l'air ridicule sous l'uniforme.

ARMAND, à part.

Vieille folle! (A Emmeline qui lui montre un coquelicot.) Oui, charmant.

FRÉDÉRIC.

Madame!...

LE COLONEL.

Des soldats de parade, qui continuent dans les cafés leurs habitudes de club... qui passent leur temps à fumer ou à courir après les femmes de chambre et les paysannes, quand ils ne sont pas à la salle de police!

ARMAND, avec une politesse affectée.

Dame! Monsieur, on ne peut pas exiger d'un simple lancier les manières distinguées et le ton exquis de son colonel.

LE COLONEL, brusquement.

Plaît-il, Monsieur?

EMMELINE, à part.

Ah! c'est lui.

FRÉDÉRIC, gaîment.

Monsieur de Boisse a raison, Colonel... mais je vois que vous ne tiendrez pas à mon protégé et que son congé...

LE COLONEL.

Je ne réponds de rien... C'est, sans doute, un mauvais cadeau à faire à sa famille, et il faut apprendre à ces enfants mal élevés qu'on ne prend pas un uniforme pour le quitter comme un costume de carnaval.

(Il tourne sur ses talons, et, passant de l'autre côté du piano, il remonte vers le fond.)

ARMAND, à part à Frédéric.

Ah! si ce n'était pas mon colonel.

FRÉDÉRIC, à part, à Armand.

Oui, mais il l'est... silence!

EMMELINE, remontant au fond, près du colonel.

Allons, allons, Colonel, je suis sûre que vous êtes meilleur que vous n'en avez l'air.

LE COLONEL, changeant de ton.

Moi, Madame!...

M^me^ LAROCHE, se levant.

Mon frère! il est très-bon, très-bon!... Est-ce que nous ne faisons pas un peu de musique?...

EMMELINE, allant au piano.

Mais si fait, en attendant que tout le monde soit arrivé pour la danse; je suis prête à tenir le piano, et si vous voulez chanter, belle dame?

M^me^ LAROCHE.

Oh! pas moi, je n'y entends rien; mais demandez à mon frère; il a toute la voix de la famille, et il chante avec un goût...

LE COLONEL, bas à sa sœur.

Allons! ne vas-tu pas faire de moi un rossignol, à présent?

M^me LAROCHE, bas.

Pourquoi pas?... (Haut.) Et il est si complaisant!

ARMAND.

Toutes les qualités, comme tous les talents.

LE COLONEL.

Monsieur!... (A part.) En voilà un qui me déplaît!

EMMELINE, au piano.

Allons, Colonel, allons! je suis à vos ordres!

LE COLONEL.

Permettez, Madame.

TOUS, le pressant.

Ah! Colonel, Colonel!

LE COLONEL.

Allons!

(Il vient au piano, et cherche une romance avec Emmeline et madame Laroche.)

ARMAND, à part, s'asseyant un peu en avant du piano à gauche.

Des enfants mal élevés... Je lui conseille de dire!

FRÉDÉRIC, bas, debout derrière lui.

Voyons, calme-toi.

ARMAND, bas.

Oh! je suis très-calme...

M^me LAROCHE, tenant une romance.

*Amour, Richesse*... Ah! voilà une romance que j'aime beaucoup. (Elle la donne à son frère et retourne s'asseoir à droite, près des autres dames en ajoutant :) Elle est dans sa voix.

EMMELINE, assise au piano, et les yeux tournés vers Armand.

Comme il est agité!...

LE COLONEL, posant la romance devant Emmeline.

Celle-là?... je veux bien, si madame consent.

EMMELINE, vivement.

Cette romance, oui, oui, je la connais.

(Elle prélude.)

ARMAND, toujours à demi-voix.

Mais cette dame... est-ce qu'elle était ici ce matin?

FRÉDÉRIC, de même.

Sans doute... Pourquoi?

ARMAND.

Oh! rien... (A part.) Et la même voix...

LE COLONEL, chantant militairement.

PREMIER COUPLET.

AIR *des Nuits blanches.* (Couder.)

O fille d'Ève
Dont le cœur
A seize ans rêve
Le...

(Il s'arrête sur une note douteuse.)

Pardon!... c'est un peu trop lent.

Mme LAROCHE.

C'est juste!...

ARMAND.

Oh!... juste!

LE COLONEL, le regardant.

Hein!

ARMAND.

Je veux dire que c'est le chant qui va trop vite.

EMMELINE.

Reprenons, Colonel.

FRÉDÉRIC, bas à Armand.

Tais-toi donc!

LE COLONEL, reprenant.

O fille d'Ève
Dont le cœur
A seize ans rêve
Le bonheur,
De la jeunesse
Crains l'amour,
Sa folle ivresse
N'a qu'un jour.

Mme LAROCHE, pendant qu'il chante.

Bravo! bravo!

ARMAND.

Aïe! aïe!

LE COLONEL.

Plaît-il?

ARMAND.

Oh! rien...

LE COLONEL, continuant.

Tra la la, tra la la,
Tra la la la la la.

ARMAND, pendant ce refrain, à Mme Laroche qui se penche vers lui et qui est à l'autre bout de la scène.

C'est qu'il me semble que le piano et la voix ne sont plus d'accord.

Mme LAROCHE.

Mais si, mais si!

LE COLONEL, dès qu'il a fini le refrain, se tournant vers Armand.

C'est le mouvement.

ARMAND.

A côté... je m'en rapporte à madame.

EMMELINE, achevant la ritournelle au piano.

C'est moi qui vais, sans doute, trop lentement.

ARMAND.

Je crois plutôt que c'est monsieur qui va trop vite.

LE COLONEL.

Je ne crois pas.

ARMAND.

Oh ! si fait !

LE COLONEL.

Mais non !

M^me^ LAROCHE.

Je ne trouve pas.

FRÉDÉRIC, bas.

Armand, de grâce !...

ARMAND, bas.

Laisse donc !

M^me^ LAROCHE, à part.

Malhonnête !

EMMELINE.

Voyons, Colonel, le deuxième couplet.

M^me^ LAROCHE et TOUTE LA SOCIÉTÉ.

Ah ! oui, oui !

LE COLONEL.

Permettez !... je ne serais pas fâché que monsieur l'exécutât pour m'apprendre.

EMMELINE.

Si monsieur ne chante pas.

ARMAND.

Oh ! nous autres jeunes gens bien élevés, nous faisons un peu de tout ; mais après le colonel... Oh ! oh !

LE COLONEL.

Voyons donc, Monsieur, voyons donc !

ARMAND, se levant.

Mon Dieu! pour vous faire plaisir, si madame veut bien permettre...

EMMELINE.

Puisque le colonel le veut...

LE COLONEL.

Assurément.

M^me^ LAROCHE.

Cela va être joli !

FRÉDÉRIC, à part.

Il me fait des peurs...

EMMELINE, préludant.

Est-ce trop vite ?

ARMAND.

Non... parfait, parfait !... n'est-ce pas, Colonel ?

LE COLONEL.

Allez, Monsieur ! allez !

ARMAND.

DEUXIÈME COUPLET.

Non, jeune fille,
Pour ton cœur,
Tout ce qui brille
Est bien trompeur !

M^me^ LAROCHE, à demi-voix à son frère.

Quelle voix fade !

ARMAND, continuant,

Grandeur, richesse,
Qu'est cela ?
Amour, jeunesse,
Tout est là !

LE COLONEL, à demi-voix à sa sœur.

Du coton !

ARMAND, chantant le refrain.

Tra la la, tra la la.
Tra la la, la la la !

TOUS, applaudissant.

Très-bien ! très-bien !

LE COLONEL, ironiquement.

Ah ! oui! très-bien ! bravo !

EMMELINE.

Il y a un troisième couplet.

ARMAND.

A deux voix, et si le colonel veut le chanter avec moi...

Mme LAROCHE.

Certainement !

LE COLONEL.

Permettez, je ne puis...

TOUS.

Ah ! oui, Colonel...

EMMELINE.

Je vous en prie !

Mme LAROCHE.

Madame le veut.

LE COLONEL.

Oh ! alors...

FRÉDÉRIC, bas à Armand.

Prends garde !

ARMAND, bas à Frédéric.

Bah !

ENSEMBLE.

ARMAND et LE COLONEL.

TROISIÈME COUPLET.

O mon bel ange,
Prends mon cœur,
Comme un échange
De bonheur !

LE COLONEL, qui finit avant Armand.

Vous n'y êtes pas!

ARMAND.

Non, c'est vous.

LE COLONEL.

Hum!

ARMAND et LE COLONEL, continuant, le colonel allant toujours trop vite.

Mon bien suprême,
C'est ta foi.
Dieu veut qu'on aime :
Aime-moi.

LE COLONEL.

Trop lent !

ARMAND.

Trop vite!

LE COLONEL.

Allez tout seul.

(Il s'éloigne, et va s'asseoir au fond, près de la cheminée. Emmeline prend le chant, et achève le refrain avec Armand.

ARMAND et EMMELINE.

Tra la la, tra la la,
Tra la la la la la!

FRÉDÉRIC, après le chant.

Ah ! très-bien!

(Tout le monde se lève.)

TOUS, excepté madame Laroche et le colonel.

Charmant! charmant!

(On entoure Armand et Emmeline, qui quittent le piano.)

LE COLONEL, vivement à sa sœur, sur le devant, à droite.

Quel est ce fat-là?

M$^{me}$ LAROCHE.

Un Parisien!

LE COLONEL.

Je m'en doutais.

EMMELINE, vivement au colonel.

Pardon, si j'ai achevé votre partie!

LE COLONEL.

Comment donc! (A part.) Ces fashionables ont le privilége de me déplaire à un degré supérieur.

ARMAND, riant.

Ah! Colonel, vous avez déserté.

LE COLONEL, vivement.

Moi!

M$^{me}$ LAROCHE, de même.

Mon frère!

FRÉDÉRIC, bas à Armand.

Il est furieux!...

ARMAND, bas.

Tant mieux!

(On entend un orchestre dans le salon voisin à droite.)

EMMELINE.

Mais j'entends l'orchestre dans la serre, qui est toute disposée pour un bal à moitié champêtre.

FRÉDÉRIC.

Ce doit être un coup d'œil charmant.

TOUS.

Oui, oui, charmant.

(On se dispose à passer dans la salle de danse.)

LE COLONEL, grommelant à part.

Une leçon! une leçon!

M<sup>me</sup> LAROCHE, bas.

Fais donc ta cour!

EMMELINE, de l'autre côté, à Armand.

Ah! Monsieur... monsieur?...

ARMAND.

De Boisse, Madame.

EMMELINE.

Vous avez fâché ce pauvre colonel.

ARMAND.

Oh! il a un si bon caractère.

EMMELINE.

Vous parlez de lui comme si vous étiez de son régiment.

ARMAND.

Et je n'en suis pas, par bonheur!

M<sup>me</sup> LAROCHE, au colonel.

Invite-la!... va donc! va!

LE COLONEL, à part.

Oui, parbleu.

EMMELINE.

Cependant, j'ai une grâce à vous demander...

ARMAND.

Oh! parlez!...

LE COLONEL, à Emmeline.

Me ferez-vous l'honneur, Madame, de m'accorder la première contredanse ?

EMMELINE.

Ah ! Colonel...

ARMAND.

Madame vient de s'engager avec moi.

Mme LAROCHE.

Ah

LE COLONEL, toussant avec dépit.

Hum !

EMMELINE.

Monsieur... je... en effet, je viens. (A part.) C'est un peu vif !

ARMAND.

Mais si vous voulez me faire l'honneur d'être mon vis-à-vis.

LE COLONEL.

Comment donc ! pour danser en face de madame... je passerais sur bien des choses !

ARMAND.

Trop bon ! (A part.) Il enrage !

EMMELINE, invitant à passer dans la salle de danse.

Messieurs !...

ARMAND.

Je vous remercie, Colonel, de danser en face de moi.

LE COLONEL.

Vous voulez encore me donner une leçon ! je n'en reçois pas. (A part.) Je voudrais qu'il me marchât sur le pied ! Je le couperais en deux !

(Il va pour suivre Emmeline qui vient d'entrer à droite avec madame Laroche et tous les invités.)

FRÉDÉRIC, vivement à Armand.

Eh bien ! à qui donc en as-tu?

ARMAND, riant.

Ha ! ha ! ha !

LE COLONEL, se retournant à la porte.

Hein ?

FRÉDÉRIC.

Colonel ?...

LE COLONEL.

Ah ! je croyais...

(Il sort avec impatience.)

## SCÈNE VII.

ARMAND, FRÉDÉRIC, FRANÇOIS, CANARD, puis EMMELINE.

ARMAND, riant.

Voici les fils de famille vengés !

FRÉDÉRIC.

Je comprends sa colère ! lui qui venait ici pour se faire remarquer, admirer, adorer !...

ARMAND.

Pas possible !... et sa grande chabraque de sœur !

FRÉDÉRIC.

Puisqu'il veut épouser...

ARMAND.

Qui donc ?

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! madame Emmeline de Vibraie.

ARMAND.

Hein ?... cette jeune dame...

FRÉDÉRIC.

Qui tenait le piano tout à l'heure.

ARMAND.

Ma jolie paysanne !

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu dis là ? Ta paysanne...

ARMAND.

Non, non, je veux dire qu'elle ressemble à s'y méprendre...

FRÉDÉRIC.

A une paysanne, qui n'est pas à plaindre, ma foi.

ARMAND.

Le colonel ne l'épousera pas.

FRÉDÉRIC.

La paysanne !...

ARMAND.

Eh! non..... c'est-à-dire..... Il faut absolument que je lui parle...

FRÉDÉRIC.

A madame de Vibraie?

ARMAND.

Que je lui rappelle...

(Canard et François rentrent par le fond et remettent quelques siéges en ordre.)

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'elle te connaît?

ARMAND.

Je ne crois pas... elle n'en a pas l'air du moins.

FRANÇOIS, enlevant la cave et la cafetière qui sont sur le guéridon.

Voulez-vous m'aider, militaire?

CANARD.

Avec plaisir, civil.

FRÉDÉRIC, à part.

Est-ce qu'il en serait amoureux !... je le voudrais.

ARMAND.

Viens... je l'ai invitée à danser.

(Il va pour sortir et se trouve en face de Canard, qui enlève le plateau posé sur la cheminée.)

CANARD.

J'emporte... Ah! bah!

FRÉDÉRIC, à part.

Le lancier!...

CANARD.

En voilà une!

ARMAND, à part.

Canard ! (Haut, avec fermeté.) Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a?

CANARD.

Excusez!... est-ce que ce n'est pas toi?

FRANÇOIS.

Par exemple !

ARMAND.

Ce garçon est fou.

(Il sort par la droite.

CANARD.

Ah !

FRANÇOIS.

Bien sûr !

CANARD.

Mais...

FRÉDÉRIC.

Fou... tout à fait.

(Il suit Armand.)

CANARD.

C'est qu'il ressemble... oh! mais, il ressemble...

FRANÇOIS.

Laissez donc tranquille!... vous ne rêvez que ressemblance!... vous avez quelque chose de dérangé.

CANARD.

Dans les yeux... c'est clair!... Figurez-vous que c'est un richard... le fils d'un épicier!

FRANÇOIS.

Ha! ha! ha! qui? ce monsieur?...

CANARD.

Eh! non, l'autre, le lancier...

FRANÇOIS, riant.

Il est toqué!... Tenez, emportez ça, puis nous mettrons encore une table de jeu ici. (Il montre la galerie.)

CANARD.

Je veux bien. (Emmeline rentre par la droite en cherchant quelque chose.) C'est égal! je voudrais voir ce bourgeois-là en uniforme.

EMMELINE.

Où est donc mon bouquet?

CANARD, apercevant Emmeline.

En voilà encore une que je voudrais bien voir en uniforme...

FRANÇOIS, sortant par la porte du premier plan à gauche.

Venez-vous?

CANARD.

Voilà... de paysanne...

(Il suit François.)

## SCÈNE VIII.

EMMELINE, ARMAND.

EMMELINE, cherchant près du piano.

Je croyais l'avoir laissé ici.

ARMAND, entrant.

Où donc est ma danseuse? (L'apercevant.) Ah! c'est elle!

EMMELINE, le voyant.

C'est lui!

ARMAND, à part.

Je voudrais bien la forcer à se trahir... sans me trahir moi-même.

EMMELINE, à part, arrangeant des cahiers de musique sur le piano.

Je ne peux pourtant pas lui demander si c'est lui qui m'a embrassée.

ARMAND.

Madame...

EMMELINE.

Ah! Monsieur, je ne vous avais pas aperçu.

ARMAND.

Pardon!

EMMELINE.

Oh! il n'y a pas de mal... je ne suis pas fâchée de vous voir ici... Je suis sûre au moins que vous ne tourmentez pas ce pauvre colonel.

ARMAND.

Vous m'en voulez, Madame... Au fait, s'il est vrai que vous l'aimiez... qu'il soit pour vous un mari, en perspective...

EMMELINE.

Oh! je vous pardonne; mais lui, Monsieur, il est fort irrité contre vous...

ARMAND.

Je vous crois, il s'irrite facilement, il est toujours si brusque, si emporté, si...

EMMELINE.

Vous ne l'aimez pas?

ARMAND.

Je ne peux pas le souffrir !

EMMELINE, vivement.

Ah! vous le connaissez donc?

ARMAND, se reprenant.

Moi! c'est-à-dire, je connais quelqu'un dans son régiment.

EMMELINE.

C'est donc cela!... vous y avez peut-être un frère?

ARMAND.

Un frère!...

EMMELINE.

Ah! c'est qu'il vous ressemble beaucoup...

ARMAND.

Qui donc, Madame?...

EMMELINE.

Un simple lancier.

ARMAND, vivement.

Que vous avez vu?

EMMELINE, de même.

Au spectacle... à Nancy... il était au parterre, avec quelques amis, sans doute, des soldats comme lui...

ARMAND.

Mais ce pauvre lancier n'était pas à plaindre... si vous avez daigné arrêter vos regards sur lui.

EMMELINE.

Monsieur... Mais comment supposer que vous ayez là un frère, vous, monsieur de Boisse... à moins que ce ne soit, comme disaient ces messieurs, quelque fils de famille, forcé à s'engager... un mauvais sujet.

ARMAND.

Je vous remercierais, Madame, si j'avais un frère. (A part.) Elle y est!...

EMMELINE.

Ah! c'est que la ressemblance est si singulière...

ARMAND.

Il y en a comme cela, et moi-même, Madame, quand je vous ai été présenté, vous avez remarqué ma surprise, mon émotion.

EMMELINE.

Ah! vous étiez ému.

ARMAND.

Mon Dieu! oui: vos traits m'ont rappelé une jeune fille charmante qui m'est apparue un jour...

EMMELINE, souriant.

Au spectacle, peut-être?

ARMAND.

Non, je ne crois pas; elle avait votre taille, votre sourire si fin, vos regards si doux, et même, vous aurez de la peine à me croire, elle avait votre voix. Je ne l'ai vue qu'un instant.

EMMELINE.

Un instant, et vous avez retenu tout cela!...

ARMAND.

Ah! c'est qu'il y a des souvenirs qui se gravent vite dans un cœur et que rien ne saurait effacer!... Son image est restée là, et impatient de la revoir...

EMMELINE.

Vous croyez la retrouver partout.

ARMAND.

Mais non.

EMMELINE.

Mais si, puisque vous la retrouvez en moi.

ARMAND.

Vous retrouvez bien en moi, Madame, ce lancier que vous n'avez vu qu'un instant.

EMMELINE.

C'est vrai!

AIR NOUVEAU *de Couder.*

Mais si du moins, avec franchise,
Vous juriez, quoi qu'il arrivât,
Qu'en ces lieux je me suis méprise
En vous prenant pour un soldat.
Vous vous taisez. Je ne vois guère
Pourquoi vous voulez qu'en ce cas
Les paysannes soient sincères
Quand les lanciers ne le sont pas.

ARMAND, vivement.

Vous avouez donc...

EMMELINE.

Il ne s'agit pas de moi ... mais de vous!...

ARMAND.

Mais vous dire que je suis ce que vous croyez...

*Même air que le précédent.*

N'est-ce pas me perdre, Madame?
Car je n'ose croire, entre nous,
Que vous gardiez au fond de l'âme
Ce souvenir pour moi si doux?

Simple soldat de notre armée,
Pourrais-je vous dire tout bas,
Que la paysanne est aimée,
Si le lancier ne l'était pas !

EMMELINE.

Monsieur !

ARMAND.

Et alors, si vous partagez sur ces fils de famille relégués dans un régiment l'opinion de... votre futur mari, vous ne me pardonneriez pas de m'être présenté chez vous, vous chasseriez l'audacieux qui ose vous aimer!. .

EMMELINE.

Mais voilà ce que je ne vous demande pas!

ARMAND.

Et qui, au risque de se perdre, disputerait à son colonel...

EMMELINE.

Grand Dieu! oh! ce n'est pas vous, Monsieur, ce n'est pas vous!... Adieu! (Apercevant le colonel.) Ah!

## SCÈNE IX.

### Les Mêmes, LE COLONEL.

LE COLONEL, entrant par la droite.

Pardon, Madame, la contredanse touche à sa fin et j'attendais toujours mon vis-à-vis... Je conçois qu'il m'ait oublié. (Il regarde Armand avec colère.)

ARMAND.

Non, Colonel, au contraire...

EMMELINE.

En effet, Colonel, monsieur venait me rappeler ma promesse; mais je cherchais mon bouquet...

LE COLONEL.

Un bouquet de fleurs des champs...

EMMELINE.

Que j'avais fait moi-même, et que j'ai laissé tomber, sans doute...

LE COLONEL.

Je viens d'en ramasser un tout à l'heure, et je l'ai posé là sur cette table de jeu. (Il remonte pour le prendre dans la galerie. Armand tire de son gilet le bouquet qu'il a pris au premier acte et le tend à Emmeline.)

EMMELINE, hésitant.

Monsieur...

ARMAND.

Je vous cherchais pour vous le rendre.

LE COLONEL, rapportant l'autre bouquet.

N'est-ce pas cela ?

ARMAND.

Non, Colonel, non, j'ai retrouvé ici le bouquet de madame...

EMMELINE, prenant vivement le bouquet d'Armand.

Le voici...

LE COLONEL.

Ah ! c'est singulier !... j'ai trouvé là...

ARMAND, souriant.

Sans doute celui de quelque paysanne !...

LE COLONEL, jetant le bouquet avec dépit.

Monsieur !...

ARMAND, riant.

Eh ! il y a de fort jolies paysannes dans ce pays.

LE COLONEL.

Je vous les cède !

ARMAND, riant plus fort.

Merci !

ENSEMBLE.

Air *d'Hormille.*

ARMAND.

Il enrage, pas d'imprudence !
N'oublions point que même au bal,
Je lui dois de l'obéissance,
Du respect, comme au général.

LE COLONEL.

Ce petit air d'impertinence
Lui pourra devenir fatal,
Je n'aurai pas la patience
D'attendre au lendemain du bal.

EMMELINE, seule.

Ah ! pour la faute que j'ai faite,
Pardonnez-moi ! Je vous promets
La contredanse pour ma dette...
La valse pour les intérêts.

ENSEMBLE.

(*Reprise.*)

ARMAND.

Il enrage, pas d'imprudence ! *etc.*

LE COLONEL.

Ce petit air d'impertinence, *etc.*

EMMELINE.

Je vous dois une contredanse,
Une valse, au premier signal ;
(A part.)
Ah ! je crains que mon imprudence
Ne rende ce dépit fatal !

(Deux dames paraissent à la porte de droite, Emmeline les rejoint et disparaît avec elles ; Armand va pour les suivre.)

## SCÈNE X.

LE COLONEL, ARMAND.

ARMAND, au moment de sortir.

C'est cela, et cette fois, c'est moi qui vous ferai vis-à-vis.

LE COLONEL.

Vous?... Ah çà! parbleu! Monsieur, avec votre petit air railleur, cela va-t-il durer longtemps?

ARMAND, revenant.

Quoi donc, Colonel?

LE COLONEL.

Je vous préviens que je n'ai point de patience.

ARMAND.

Tant pis! c'est une belle chose que la patience.

LE COLONEL.

Pour ceux qui n'ont que ce courage-là, je ne dis pas...

ARMAND.

Vous vous fâchez, Colonel!

LE COLONEL.

Je ne permets pas qu'on me manque de parole! vous m'aviez promis de me faire vis-à-vis...

ARMAND, souriant.

Je cherchais le bouquet de ma danseuse, excusez-moi!

LE COLONEL.

Non, Monsieur, je n'excuse pas, et je vous invite, vous qui avez si bien étudié les beaux-arts, à repasser un peu le manuel de la politesse.

ARMAND.

Vous me prêterez votre exemplaire, Colonel.

LE COLONEL.

Mieux que cela, je vous en donnerai une leçon, en reconnaissance de celles que j'ai reçues de vous.

ARMAND.

Oh! c'est si peu de chose! (A part.) Décidément, il me cherche querelle!

LE COLONEL.

Si fait, je vous la promets, et moi je tiens parole... je n'ai pas l'habitude de faire des incivilités aux gens pour avoir l'honneur de leur faire des excuses... c'est un genre que je n'entends pas.

ARMAND.

Pas plus que la plaisanterie, je le vois.

LE COLONEL.

Je n'aime pas les mauvais plaisants.

ARMAND.

Plaît-il?

LE COLONEL.

Vous dites?...

ARMAND, à part.

Ah! diable! mon colonel...

LE COLONEL.

Et ceci entre nous... Je vous préviens d'une chose que je vous prie de ne pas oublier : j'aime madame Emmeline de Vibraie.

ARMAND.

Qui vous aime?...

LE COLONEL.

Elle reçoit mes hommages; et je ne permettrai pas, près d'elle, les assiduités du... premier venu.

ARMAND, vivement.

Le premier venu, c'est vous!

LE COLONEL, avec colère.

Monsieur !

ARMAND, se calmant.

Puisque vous êtes arrivé avant moi.

LE COLONEL, le serrant de près.

Soit! mais quand j'ai pris une position, je la défends !... j'exige donc que vous cessiez...

ARMAND.

Oh ! sur ce point, Colonel... vous connaissez assez le manuel de la galanterie... pour savoir qu'au bal on ne reçoit des ordres... que d'une femme.

LE COLONEL.

Vous commencerez par recevoir les miens.

ARMAND.

Non !

LE COLONEL.

Si fait !

ARMAND.

Non !

LE COLONEL.

Si fait ! ou morbleu !

(Ils se regardent avec colère.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, avec deux Messieurs dont l'un va prendre des cartes sur la table de jeu que l'on aperçoit dans la galerie ; puis Mme LAROCHE.

FRÉDÉRIC.

Oui, Messieurs, oui, par ici... Ah! Colonel !

LE COLONEL, brusquement.

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que c'est ?

FRÉDÉRIC.

Pardon ! vous causiez avec monsieur de Boisse.

ARMAND.

Oui, nous causions en amis...

LE COLONEL.

Intimes !... hum !

FRÉDÉRIC, les observant.

En ce cas... vous ne refuserez pas de prendre part à une partie de bouillotte que madame de Vibraie vous prie d'organiser avec moi.

(Il leur présente des cartes que l'un des messieurs lui a données.)

ARMAND, prenant une carte.

Je suis à ses ordres.

FRÉDÉRIC.

Et vous, colonel?

LE COLONEL, prenant une carte.

Volontiers ! quoique je n'entende pas grand'chose aux cartes. Ce n'est pas mon arme ordinaire.

FRÉDÉRIC.

Oh ! nous n'en avons pas d'autres ici !

LE COLONEL.

J'en ai vu pourtant de fort jolies... là... dans cette galerie... deux charmantes épées surtout, avec lesquelles on aimerait à jouer une partie.

ARMAND, gaiement.

C'est vrai ! mais les cartes sont plus gaies.

FRÉDÉRIC, de même.

Et moins dangereuses.

LE COLONEL.

C'est selon les goûts.

ARMAND.

Ah ! le colonel a peur de perdre son argent !

LE COLONEL.

C'est bon pour ceux qui n'ont que cela à risquer !

Mme LAROCHE, à la porte de la salle de danse.

Ah ! mon frère, je te cherchais.

FRÉDÉRIC, aux messieurs qui entrent dans la galerie.

Allons, Messieurs ! (Bas à Armand en montant avec lui.) Que diable vas-tu t'amuser à le piquer ! madame de Vibraie est tout effrayée !... elle sait qui tu es !

ARMAND.

Parbleu ! ma paysanne...

FRÉDÉRIC.

Que dis-tu là.

(Ils remontent.)

Mme LAROCHE, qui est descendue près de son frère.

Madame de Vibraie m'a parlé de toi avec une émotion !... Tu as fait ta cour ; tu es content !

LE COLONEL.

Moi !... oui... très-content...

(Il remonte.)

Mme LAROCHE, à part, en s'asseyant sur la bohémienne, et en s'éventant.

J'en étais sûre.

FRÉDÉRIC, au colonel.

Ah ! Colonel, je vous recommande le remplacement de mon lancier.

LE COLONEL.

Ah ! oui, votre lancier, qui moisit à la salle de police ! ce mauvais drôle !...

ARMAND, vivement.

Eh ! pardieu ! Monsieur... (Le colonel le regarde et passe à lui ; changeant de ton.) Ah ! je vais vous gagner votre argent, Colonel.

LE COLONEL.

C'est ce que nous verrons. (A Frédéric.) Je ne vous promets rien, Monsieur. (A Armand.) Passez donc!

(Il passe le premier.)

ARMAND, riant.

Trop poli! (A Frédéric.) C'est un dogue!

(Il rejoint le colonel dans la galerie. La table de jeu est entourée.)

FRÉDÉRIC, redescendant.

Oui, il a l'air bourru.

M^me^ LAROCHE.

Mon frère!

FRÉDÉRIC, surpris.

Ah! pardon, Madame, je ne vous voyais pas...

M^me^ LAROCHE, assise.

Il est sévère, en effet, très-sévère... mais faites-lui demander ce service-là par Emmeline.

FRÉDÉRIC.

Madame de Vibraie?...

M^me^ LAROCHE.

Il n'a rien à lui refuser.

(On rit dans la galerie, à la table de jeu.)

## SCENE XII.

LES MÊMES, EMMELINE, ensuite FRANÇOIS.

EMMELINE, entrant par la droite.

Où sont-ils?

FRÉDÉRIC.

Ils jouent ensemble... voyez.

M$^{me}$ LAROCHE, se levant.

Ah ! chère dame, venez donc, je parlais de vous...

EMMELINE.

De moi!

M$^{me}$ LAROCHE.

Je disais à monsieur que mon frère ne vous refuserait pas une grâce... (A demi-voix.) à charge de revanche.

FRÉDÉRIC.

Et je compte sur vous pour mon pauvre lancier.

EMMELINE.

Oui, après la valse, que j'entends commencer...

M$^{me}$ LAROCHE

Ah ! je suis engagée... Un bal en plein jour... c'est charmant ! Venez-vous?

(Elle sort à droite.)

EMMELINE, tendant la main à Frédéric.

Voici mon valseur... Je vous suis.

FRÉDÉRIC.

Madame...

EMMELINE.

Restez...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc?

EMMELINE.

Votre ami est un imprudent, avec ses plaisanteries que le colonel paraissait fort peu disposé à endurer.

ARMAND, en dehors, à la table de jeu, dans la galerie.

Le colonel est décavé.

EMMELINE.

Et tenez !

FRÉDÉRIC.

Soyez tranquille ! je lui ai parlé de votre part. Mais où donc

vous a-t-il vue pour la première fois? Ce n'est pas ici, il est question d'une paysanne...

EMMELINE.

Laissons cette paysanne, je vous prie, et parlez-moi de lui. Comment se fait-il qu'un soldat, qui devrait être à sa caserne, et consigné, je crois, se trouve ici?,..

FRÉDÉRIC

C'est grâce à l'amitié, à la reconnaissance de son maréchal des logis...

EMMELINE.

Monsieur Kirchet!

FRÉDÉRIC, étonné.

Ah! vous connaissez!

EMMELINE.

Non, non; mais, quelle imprudence! s'exposer à être reconnu par monsieur Deshayes!

FRÉDÉRIC.

Le moyen de s'attendre à cette rencontre! Par bonheur, il ne l'avait jamais vu; et il ne le reverra pas, je l'espère, avant que j'aie obtenu la permission de le faire remplacer.

EMMELINE.

Ah! il veut quitter le service.

FRÉDÉRIC.

Je veux l'y décider. Vous m'y aiderez, Madame, car cela dépend de vous, s'il vous aime!

EMMELINE.

Moi!

FRÉDÉRIC.

Si vous l'aimez!

EMMELINE.

Monsieur!

FRÉDÉRIC.

Ah ! laissez-moi le croire.

EMMELINE.

Mais non !

FRÉDÉRIC.

Si fait, pour assurer son bonheur, le mien.

EMMELINE.

Le vôtre ?

(On entend un éclat de rire d'Armand dans la galerie.)

LE COLONEL, en dehors, au jeu.

Eh ! sacrebleu !

TOUS, riant.

Colonel !...

EMMELINE.

Encore.

FRÉDÉRIC remontant.

Rien ! Armand quitte la table de jeu.

EMMELINE.

Votre bonheur, dites-vous ! expliquez-moi...

FRÉDÉRIC.

C'est un charmant garçon, aimable, bon, sensible, trop sensible ; car, après une scène un peu vive avec son père, pour quelques folies de jeunesse, un coup de tête l'a jeté dans un régiment ; il s'est engagé, et aujourd'hui il est sourd à la voix de sa famille qui le pleure, qui le rappelle... et sa sœur...

EMMELINE.

Ah ! il a une sœur...

FRÉDÉRIC.

Une adorable jeune fille... à qui j'ai promis de rendre son frère.

EMMELINE.

Et qui vous a promis en échange ?...

FRÉDÉRIC.

Un bonheur que vous m'aiderez à obtenir !

(Mouvement au fond, dans la galerie.)

EMMELINE, regardant dans la galerie.

Oh ! ils ont disparu tous les deux.

FRÉDÉRIC.

Je les rejoins, mais dites-moi quelle est cette paysanne...

EMMELINE.

Mon Dieu ! j'ai voulu connaître, avant de le recevoir, ce mari que ma tante veut me donner, et... (A François qui entre par la gauche, au premier plan, portant un plateau.) Ah ! François, avez-vous vu dans la galerie monsieur le colonel, monsieur de Boisse ?

FRANÇOIS.

Oui, Madame ; ces messieurs plaisantaient avec des épées qu'ils avaient détachées d'un faisceau d'armes...

EMMELINE, regardant Frédéric.

Ah !

FRÉDÉRIC.

Ils plaisantaient !...

FRANÇOIS.

Oui, on riait autour de ces messieurs...

EMMELINE.

C'est bien ; portez votre plateau dans la galerie... et vous verrez ce qui se passe... (François entre dans la galerie.)

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, Madame ; je ne quitte plus Armand ; d'ailleurs voici l'heure où il doit partir...

EMMELINE.

Ah ! j'en suis bien aise ! Allez ! allez, et priez-le de ma part d'être prudent !

## SCÈNE XIII.

EMMELINE, FRÉDÉRIC, Mme LAROCHE, du monde au fond ; ensuite FRANÇOIS. — On entend l'orchestre du bal jouer une contredanse.

Mme LAROCHE, à la cantonade du fond.

Oui, la contredanse !... il s'agit bien de cela... (Descendant vivement.) Eh bien ! vous ne savez pas... ils sont sortis tous les deux !...

FRÉDÉRIC, vivement.

Qui donc ?

EMMELINE.

Madame !

Mme LAROCHE.

Mon frère, et ce grand fat qui s'est permis de le toucher du bout de son épée.

EMMELINE.

O ciel !

(Musique à l'orchestre.)

FRÉDÉRIC.

Mais où sont-ils?

Mme LAROCHE, à Emmeline.

Ne craignez donc rien, ma chère, c'est une leçon qu'il faut à ce mauvais plaisant, et ce n'est pas pour le colonel que j'ai peur.

EMMELINE.

Eh ! Madame !...

FRÉDÉRIC, à François qui rentre.

Ah ! savez-vous ?...

FRANÇOIS.

Ces messieurs sont descendus derrière la terrasse, et le soldat du colonel, qui les a vus de loin croiser le fer, dit que l'un d'eux est tombé.

EMMELINE.

Oh !

FRÉDÉRIC.

Je cours...

M$^{me}$ LAROCHE.

Et moi...

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COLONEL, paraissant au fond.

M$^{me}$ LAROCHE, l'apercevant.

Ah ! mon frère !

EMMELINE.

Le colonel !...

(Elle s'appuie sur la bohémienne.)

LE COLONEL, avec beaucoup de calme, à Emmeline.

Je viens réclamer ma contredanse.

(Frédéric sort précipitamment. Le colonel donne la main à Emmeline. Madame Laroche est triomphante. Tout le monde fait un mouvement vers le bal.)

---

# ACTE TROISIÈME

Un petit salon chez le colonel. — Porte au fond. — A gauche, au premier plan, porte du cabinet du colonel. — A droite, au premier plan, porte de la chambre de madame Laroche. — A gauche, au deuxième plan, un petit bureau. — A droite, au deuxième plan, un petit meuble sur lequel sont les armes du colonel. — Tableaux, siéges, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CANARD, puis POMPONNE.

CANARD, chantant en nettoyant les armes du colonel.

AIR :

En arrivant de voyager,
Faut aller se désaltérer;
Les brigadiers s'en vont boire à l'auberge,
Mais toi, pauvre lancier, va boire à la rivière.

POMPONNE, au fond, à la cantonade.

Oui, monsieur Canard, le brosseur du colonel. (Entrant.) Eh ! le voilà !

CANARD.

Ah! c'est vous, Pomponne ?

POMPONNE, à part.

Tâchons de savoir, sans avoir l'air !... (Haut.) Je me flatte d'être exacte.

CANARD.

Et belle !... cré nom ! êtes-vous belle !

POMPONNE.

On s'est mis sur son quarante-huit, pièce de siége.

CANARD.

Vous allez faire la conquête du colonel ; vous venez pour lui demander ma main, et il est susceptible de me souffler la vôtre.

AIR *du Piége.*

POMPONNE.

Ne riez donc pas, vous me fait's peur,
Je suis timide et rien que de l'attendre,
Je tremble.

CANARD.

Tiens, pourquoi ça ?

POMPONNE.

Farceur !
Vous m'dit's vous-mêm' qu'il n'est pas tendre.

CANARD.

Cristi, non ! avec ses soldats !
Mais sa tendress', c'est ziste et zeste.
Tant plus pour nous il n'en us' pas,
Tant plus pour les bell's il en reste.

(Il veut *lui* prendre la taille).

POMPONNE, le repoussant vivement.

Mille carabines ! vous me chiffonnez !

CANARD.

Ah bien! pour une femme timide, vous donnez de fières poussées dans l'estomac.

POMPONNE.

Voyons, quand allez-vous me présenter?

CANARD.

Quand le colonel sera visible ; car nous sommes rentrés tard d'un château où il nous est arrivé des aventures!

POMPONNE, à part.

Nous y voilà... (Haut.) Vraiment !...

CANARD.

Si vous saviez !... j'ai trouvé un tas de figures de connaissance, un surtout, un bourgeois que je parierais que c'est lui, si ce n'était pas un autre.

POMPONNE.

Qui, lui ?

CANARD.

Eh ben ! Armand... le lancier Armand...

POMPONNE, riant.

Ha ! ha ! ha ! bêta !

CANARD.

Parole !

POMPONNE.

Taisez-vous !

CANARD.

Mais...

POMPONNE, sévèrement.

Je vous dis de vous taire !... Est-ce que vous avez parlé de cette ressemblance au colonel ?

CANARD.

Ah ! cré nom, non ! parce que si c'était lui, il serait gentil !...

POMPONNE, à part.

Fusillé !

CANARD.

Vous dites ?

POMPONNE.

Je dis... qu'il est consigné !

CANARD.

Pourtant !...

POMPONNE.

Monsieur Canard, si vous avez encore une pareille idée, si vous en soufflez mot à... n'importe qu'est-ce, je vous renie et je vous déshérite.

CANARD.

Ah ! bon ! en voilà une !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COLONEL, Mme LAROCHE, puis KIRCHET.

LE COLONEL, sortant de chez madame Laroche qui le suit.

Va-t'en au diable !

CANARD.

Mon colonel !

POMPONNE.

Ah ! pristi !

(Ils se rangent près du mur à droite.)

Mme LAROCHE, suivant le colonel.

Un mariage si avantageux.

LE COLONEL.

Oui, une belle campagne, que tu m'as fait faire là !

Mme LAROCHE.

Certainement, je crois encore...

LE COLONEL, à Canard qui descend à lui.

Qu'est-ce que c'est? que faites-vous ici?

Mme LAROCHE.

Quelle est cette femme?

CANARD.

C'est pas une femme... c'est-à-dire si... excusez, mon colonel, ma commandante, c'est la cabaretière qui voudrait avoir le plaisir de m'épouser, si c'était un effet de votre complaisance.

LE COLONEL.

Ah! cette passion!... qu'elle approche.

Mme LAROCHE, la regardant.

Pas mal! bonne tenue!

CANARD, bas à Pomponne.

Approchez donc! que vous êtes bête!

LE COLONEL, à sa sœur.

Sais-tu pourquoi nous étions invités? tout simplement pour éperonner l'amour de ce Parisien.

Mme LAROCHE.

Bah! un paltoquet!... il t'a plaisanté, tu l'as blessé, vous êtes quittes!

LE COLONEL.

Non, morbleu! (Brusquement à Pomponne, que Canard pousse tout près de lui.) Eh bien! vous allez vous mettre dans ma poche, vous!

POMPONNE, reculant.

Colonel.

CANARD.

Vous lui avez dit d'approcher, et...

LE COLONEL.

Tais-toi ! C'est donc vous qui voulez devenir la femme de cet imbécile ?

POMPONNE.

Oui, mon colonel, j'ai besoin pour m'aider d'un garçon dévoué, alors j'ai réfléchi que si c'était un mari...

M^me^ LAROCHE.

Ce seraient les gages d'épargnés.

CANARD.

Voilà ! Je vas vous dire, c'est une ancienne vivandière...

LE COLONEL.

Tais-toi ! Vous n'êtes pas fille ?

POMPONNE.

Non, mon colonel, pas tout à fait.

M^me^ LAROCHE.

Vous êtes veuve ?

POMPONNE.

Oui, Madame, à peu près. Mon premier venait d'obtenir la permission de m'épouser quand il a été tué devant Zaatcha.

M^me^ LAROCHE.

C'est malheureux !

CANARD.

Ah ! pas pour moi, ma commandante !

M^me^ LAROCHE, riant.

Il est étonnant.

LE COLONEL.

Vous avez les trois cents francs de rente exigés?

POMPONNE.

Oui, mon colonel... le notaire vous dira...

LE COLONEL, allant s'asseoir au bureau.

Eh ! votre notaire ! est-ce que je le connais ! est-ce que j'ai

affaire à votre notaire ! Il me faut un certificat légalisé. Allez le chercher, après cela je verrai.

POMPONNE.

Oui, mon colonel.

CANARD, à part.

Il verra, quoi ?

LE COLONEL.

Allons, laissez-moi !

POMPONNE.

Oui, mon colonel. (A part.) Il n'est pas commode !... Pauvre jeune homme !...

(Elle remonte avec Canard.)

Mme LAROCHE, se rapprochant du colonel.

Et maintenant, parlons de ce mariage !

KIRCHET, se montrant au fond.

Mon colonel !

LE COLONEL, avec impatience à sa sœur.

Encore !

CANARD.

Ah ! c'est le maréchal des logis Kirchet, que mon colonel a fait demander.

KIRCHET, entrant.

Et je me rends aux ordres de mon colonel... excusez, Madame... (A part.) Cristi ! la jolie personne !

Mme LAROCHE, à part.

Il est gentil garçon !

LE COLONEL.

Vous avez dans votre compagnie le lancier d'Alber ?

POMPONNE, qui sortait, s'arrêtant.

D'Alber !

LE COLONEL.

Hein!... vous n'êtes pas sortie!

POMPONNE.

Si fait, je m'en vas!

LE COLONEL.

Et si c'est pour aujourd'hui, dépêchez-vous, j'ai conseil.

POMPONNE.

Oui, mon colonel. (Bas à Canard qui va pour la suivre.) Reste!...

(Elle sort.)

CANARD, à part.

Reste!... Tiens!...

(Il range sur le petit meuble, au fond, à droite.)

## SCÈNE III.

LE COLONEL, KIRCHET, CANARD, Mme LAROCHE.

LE COLONEL, toujours à son bureau.

Et qu'est-ce que c'est que ce d'Alber?

KIRCHET.

Dame! mon colonel, c'est z'un bon enfant.

LE COLONEL.

Un bon enfant!... c'est-à-dire un mauvais soldat, qui manquait hier à l'inspection.

KIRCHET.

Je l'ai consigné.

LE COLONEL, se retournant.

Consigné! voilà tout?

KIRCHET.

Ça n'a pas l'habitude de la discipline.

LE COLONEL.

On consigne pour une tache, pour parler dans les rangs,

pour manquer un temps à l'exercice, mais pour une inspection, c'est deux jours de salle de police au moins!... Ah! je vois ce que c'est, un fils de famille, il reçoit de l'argent qu'il dépense avec ses camarades, ses supérieurs peut-être!... il vous paye du vin, du tabac, des noces, que sais-je!... et en revanche, on le ménage... mais désormais, à la moindre faiblesse, je vous casse.

KIRCHET.

Ah! crélotte!... si j'eusse l'avantage d'être connu de mon colonel, vous ne me soupçonneriez pas.

LE COLONEL.

Taisez-vous!

KIRCHET, à part.

C'est z'un cheval.

Mme LAROCHE.

Ce soldat dont on t'a parlé à Grandchamp?

LE COLONEL.

Parbleu! il ne manque pas de protecteurs. A peine levé, je reçois encore une lettre de Paris.

Mme LAROCHE.

Songe que le jeune artiste qui te l'a recommandé est très-bien vu là-bas.

LE COLONEL.

Oui, un ami de l'autre! belle recommandation!

(Il se lève.)

KIRCHET.

Mon colonel!

LE COLONEL.

Je ne vous parle pas. Eh! morbleu! s'il n'est pas du bois dont on fait les soldats, il n'avait qu'à rester chez lui... un fameux sujet! il n'a pas même su gagner les galons de brigadier. (Regardant Kirchet.) Hein?

KIRCHET, à l'autre bout du théâtre.

Pardon! c'est z'à moi que mon colonel se fait l'honneur de parler?

CANARD, du fond.

Si fait, mon colonel, il les avait, mais...

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu fais là ? sors!

CANARD.

Oui, mon colonel. (A part.) Sors! elle m'a dit : Reste.

(Il s'éloigne lentement et s'arrête sur le seuil.)

M^me^ LAROCHE.

Il paraît qu'il a gagné les galons de brigadier.

LE COLONEL, à Kirchet.

Pourquoi ne les a-t-il plus?

KIRCHET.

Ses galons, mon colonel, c'est qu'on lui a z'ôtés!

LE COLONEL.

Parce qu'ils lui imposaient des devoirs auxquels il manquait sans doute; et il reçoit de nombreuses visites, c'est l'usage?

KIRCHET.

De temps à autre.

LE COLONEL.

Savez-vous ce que fait son père?

KIRCHET.

Je l'ignore, mon colonel.

CANARD, descendant d'un pas.

On dit un épicier.

LE COLONEL.

Encore! Ah! çà, tu ne veux donc pas t'en aller, toi?

CANARD.

Je m'en vas, mon colonel. (Il sort par le fond.)

M$^{me}$ LAROCHE.

On t'a dit le fils d'un banquier.

LE COLONEL.

Ah ! (A Kirchet.) Puisqu'on me le recommande, j'aurai l'œil sur lui... faites-le-moi venir.

KIRCHET.

Vous voulez, mon colonel ?

LE COLONEL, avec impatience.

Faites-le-moi venir.

KIRCHET.

Tout de suite, mon colonel. (A part.) Grédin de sort! Pourvu que ce brigand-là soit rentré !

M$^{me}$ LAROCHE.

Et surtout, maréchal des logis, défendez donc à votre compagnie de faire du colonel un croquemitaine.

KIRCHET.

Un croque-militaire ! je ne crois pas...

LE COLONEL.

Bien, bien ! allez...

(Kirchet va pour sortir, Canard se jette sur lui en entrant.)

CANARD.

Ma commandante ! ma... Ah bon !...

KIRCHET, bousculé, grommelant en retenant son chapska.

Cré !... sac... animal... muf...

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu veux encore?... (A Kirchet.) Allez donc !

(Kirchet sort.)

CANARD.

Ce n'est pas à vous, colonel, c'est à ma commandante.

M$^{me}$ LAROCHE.

Qu'y a-t-il?

CANARD.

Voilà cette dame de Grandchamp, vous savez, la paysanne.

LE COLONEL.

Une paysanne...

CANARD.

Non, je veux dire...

EMMELINE, riant en dehors.

Une caserne! c'est charmant!

M$^{me}$ LAROCHE, allant à Emmeline qui paraît.

Ah! Emmeline!...

LE COLONEL.

Madame!...

(Ils montent à elle.)

CANARD, à part.

Emmeline! Je veux bien.

## SCÈNE IV.

LE COLONEL, EMMELINE, M$^{me}$ LAROCHE, CANARD.

EMMELINE, entrant gaiement.

Ah! chère dame. Bonjour, colonel.

M$^{me}$ LAROCHE.

Quelle excellente surprise!

LE COLONEL.

Que de bonté!

EMMELINE.

N'est-ce pas? Savez-vous qu'il y a de quoi me compromettre; venir ainsi chez un colonel!

M^me^ LAROCHE.

Chez sa sœur!

LE COLONEL.

Nous vous garderons le secret.

EMMELINE.

Oh! je n'y tiens pas, car je viens vous enlever.

LE COLONEL.

Moi?

EMMELINE,

Avec votre sœur... (Riant.) votre chaperon.

M^me^ LAROCHE.

Nous enlever!

(Sur un signe de madame Laroche, Canard a donné des siéges ; on s'assied ; Canard sort.)

EMMELINE.

Certainement! Ma tante va mieux, beaucoup mieux, et je veux lui rendre la fête qu'elle m'a donnée hier ; mais à nous quatre, en petit comité. Nous lui ferons de la musique, nous nous promènerons dans le parc... et ce soir... dame! nous ne pourrons pas lui donner un bal, nous ne serons que quatre... mais nous reviendrons ensemble au spectacle, à Nancy, où l'on dit que vous avez un opéra... détestable! (Elle rit.)

M^me^ LAROCHE, riant.

C'est vrai!

LE COLONEL, de même.

Oh! je n'écouterai pas.

EMMELINE.

Quelle charmante journée!

Mme LAROCHE.

Vous n'avez donc plus personne au château?

EMMELINE.

Non; tout le monde est parti, heureusement!

LE COLONEL.

Tant mieux!

EMMELINE.

La voiture de ma tante a ramené, ce matin, à Nancy monsieur Frédéric, ce peintre qui devait faire mon portrait; il ne le fera pas.

Mme LAROCHE.

Ah! l'ami du jeune homme....

EMMELINE.

Oui, oui... je lui en veux de m'avoir présenté ce monsieur que nous ne connaissions pas. Si vous saviez, colonel, combien j'ai regretté la rencontre à laquelle nous vous avons exposé!

LE COLONEL.

Moi!... je regrette un moment d'impatience; mais ce n'est pas de ma faute... Quoique les fatuités de ce monsieur méritassent une leçon, je désirais l'épargner, en attendant mieux; mais, par une dernière provocation, il a voulu faire sauter mon épée, et ma foi...

Mme LAROCHE.

Que diable! un colonel n'est pas un volatile sur lequel on tire pour s'amuser!

EMMELINE.

C'est ce que j'ai dit à ma tante.

LE COLONEL.

Au reste, une blessure au bras, il n'en mourra pas.

EMMELINE légérement.

Oh! non, je l'espère. (Avec intérêt.) Mais vous aussi, colonel, vous avez été atteint?

LE COLONEL.

Oh! fort peu ! une égratignure à la main.

Mme LAROCHE

Et qu'est-il devenu ce beau jeune homme!

EMMELINE.

On l'a pansé au château, où il ne faisait que s'arrêter, et dans la nuit il est reparti en poste pour Paris, où on le marie, je crois.

LE COLONEL, avec satisfaction.

Ah! bon voyage !

EMMELINE.

C'est un de ces importuns qu'on ne revoit pas.

Mme LAROCHE.

Et on fait bien.

LE COLONEL.

Qu'il prie Dieu de ne jamais me retrouver ! il me payerait cher le trouble que j'ai jeté dans votre fête ! m'avoir forcé de manquer aux égards que je vous devais.

(On se lève.)

EMMELINE, s'efforçant de rire.

Vous y pensez encore ! Voilà ce que nous voulons vous faire oublier, ma tante et moi. Nous partons, n'est-ce pas? êtes-vous prêts?

LE COLONEL.

Pardon ! je vous rejoindrai, mais j'ai conseil ce matin.

EMMELINE.

Bah ! on se passera de vous.

LE COLONEL.

Et puis une affaire que votre peintre, monsieur Frédéric, m'avait recommandée...

EMMELINE.

Vous laisserez vos ordres pour que cela se fasse en votre absence.

LE COLONEL.

Mais...

EMMELINE.

Ah!... ah! colonel, vous ne voulez pas que je vous enlève...

LE COLONEL.

Air *du Carnaval de Béranger.*

Vous m'enlevez !

EMMELINE, riant.

C'est peut-être un peu leste !

Mme LAROCHE.

Mais non, vraiment, je réponds du succès !
Laisse-toi faire.

EMMELINE.

Eh ! oui, comme le reste,
Vous le voyez, l'amour est en progrès.
Un chevalier, fier de sa noble chaîne,
Eût enlevé, jadis dans un castel,
Son Angélique... et dame châtelaine,
A ses soldats j'enlève un colonel.

LE COLONEL.

Charmante... mais...

EMMELINE.

Moi, qui ai promis à ma tante de vous ramener, il faudra donc lui dire : Il n'a pas voulu, il m'a refusé !

Mme LAROCHE.

Oh ! non, non !

LE COLONEL.

Vous y mettez tant de grâce ! Ah ! c'est la première fois que j'aurai sacrifié mon devoir à un plaisir.

EMMELINE, riant.

Les philosophes prétendent qu'il y a commencement à tout!... nous partons.

M^me LAROCHE.

Je ne vous demande que le temps de donner quelques ordres.

LE COLONEL.

Et moi d'écrire quelques lettres.

EMMELINE.

Soit ! faites vite, mon cher colonel.

ENSEMBLE.

Air : *La traîtresse.* (Picolet.)

EMMELINE.

Sans faire attendre,
Il faut vous rendre.
Et pour vous prendre,
Nous allons revenir.
Pour vous, j'espère,
La seule affaire,
C'est le plaisir
Qui va nous réunir.

M^me LAROCHE.

Sans faire attendre,
Il faut te rendre.
Et pour te prendre
Nous allons revenir.
Pour toi, mon frère,
La seule affaire,
C'est le plaisir
Qui doit nous réunir.

LE COLONEL.

Sans faire attendre,
Je dois me rendre.

Fidèle et tendre,
Je dois vous obéir.
Sûr de vous plaire,
Ma seule affaire,
C'est le plaisir
Qui va nous réunir !

(Il baise la main d'Emmeline, qui sort par la droite avec madame Laroche.)

## SCÈNE V.

LE COLONEL, ensuite KIRCHET.

LE COLONEL, allant s'asseoir à son bureau.

Elle est charmante ! et me voilà pris tout à fait ! (A Kirchet qui entre par le fond.) Qu'est-ce qu'il y a ?

KIRCHET, sur le seuil de la porte.

Excusez, mon colonel, c'est que le lancier dont auquel n'est pas en état de paraître devant ses chefs...

LE COLONEL.

Pourquoi cela ?

KIRCHET.

Je vas vous dire : ce n'est pourtant pas son ordinaire... mais pour la minute, il est z'un peu trop lancier polonais.

LE COLONEL, écrivant.

Il est gris ?

KIRCHET.

D'abord ce n'était pas trop visible à l'œil nu, mais faut que votre ordre et puis le grand air l'aient z'achevé...

LE COLONEL.

J'en étais sûr !... n'importe ? qu'il vienne !... et s'il résiste, faites-le amener !

KIRCHET.

Suffit, colonel !

(Il sort.)

LE COLONEL, seul.

Les voilà tous, ces beaux fils !... Je n'assisterai pas au conseil puisqu'on m'enlève !... ma sœur a raison... ce mariage se fera.

## SCÈNE VI.

### LE COLONEL, ARMAND, KIRCHET.

KIRCHET.

Voici le lancier.

ARMAND, un peu chancelant, la voix épaisse, et son képi sur les yeux.

A bas les mains !... ne touchez pas ! je marche tout seul.

LE COLONEL.

Ah ! Enfin !

ARMAND.

Oh ! mon colonel !... (Il pose la main de manière à cacher son visage du côté du colonel.) Cristi !

LE COLONEL, se remettant à écrire.

Vous êtes dans un bel état !

ARMAND.

Mon état ! mon colonel me demande mon état ? c'est d'être lancier, mon état !

KIRCHET.

Chut ! donc.

ARMAND.

Chut !

LE COLONEL, écrivant.

Maréchal des logis, c'est votre faute ! si vous l'aviez mis à la salle de police, cela ne serait pas arrivé.

KIRCHET.

J'ai z'eu tort.

ARMAND.

Excusez, mon colonel, pour avoir l'air dans mon tort, j'en ai l'air...

KIRCHET, bas.

Chut !

ARMAND.

Chut! mais le vrai coupable, c'est le petit blanc! scélérat de petit blanc!

LE COLONEL.

C'est bien...

ARMAND, gagnant la porte.

Bien... alors.... partons... partons !

KIRCHET, le retenant.

Mais non !...

ARMAND.

Mais si, puisque le colonel se fait l'honneur de me dire...

LE COLONEL, se levant.

Hein ?

ARMAND, remettant vivement sa main à son képi.

Oh !

KIRCHET, bas.

Chut !

ARMAND.

Chut ! (Même jeu.) Partons !

LE COLONEL.

Restez !... (Passant devant eux.) Il était consigné pour vingt-quatre heures, où a-t-il pu s'enivrer ?...

KIRCHET.

A la cantine, peut-être.

ARMAND.

Ah ! voilà, j'ai travaillé toute la journée à faire les comptes du maréchal des logis...

KIRCHET.

Oui, il m'aide quelquefois...

ARMAND.

Chut !

LE COLONEL.

A boire !

ARMAND, riant.

Ha ! ha ! ha! je vas vous dire, mon colonel, il n'est pas fort sur l'ortho... l'orthographe, et c'est moi...

KIRCHET, lui prend le bras pour le faire taire. A demi-voix.

Mais non... devant le colonel !... (Le colonel se retourne et aperçoit la figure d'Armand qui remet vivement la main à son képi.)

ARMAND.

Chut !... alors ce matin, j'étais dans les gelés... et j'ai voulu me réchauffer avec le petit blanc...

LE COLONEL, à part, pendant que parle Armand.

Singulière ressemblance !

(Il s'approche d'Armand.)

ARMAND, se détournant comme en chancelant.

Mais ce bourguignon-là m'a si bien réchauffé que j'en ai un coup de soleil... Excusez, mon colonel !

LE COLONEL, près de lui.

Ne tournez donc pas.

ARMAND, se détournant toujours du colonel.

Oui, tout tourne... tout !... mon colonel aussi... (Le colonel fait sauter son képi.) Mon képi !

LE COLONEL, à Kirchet.

Cet homme n'a pas fait sa consigne !

KIRCHET.

Mon colonel !... (Tremblant, à part.) Ah ! prelotte !

ARMAND, tournant autour de son képi en le ramassant.

Ne tournez donc pas !

LE COLONEL.

Il s'est absenté !

KIRCHET.

Je vous jure...

LE COLONEL.

Vous mentez. (A Armand.) Vous n'êtes pas ivre?

ARMAND, chancelant.

Non !... N'est-ce pas, mon colonel, je ne suis pas ivre?

KIRCHET.

Ah ! bah !

LE COLONEL.

Prenez garde ! Si l'on se jouait de moi à ce point !... (A Kirchet.) Je vous casserais.

KIRCHET.

Moi !

ARMAND, riant.

Ha ! ha ! ha !

LE COLONEL, se tournant vers lui.

Je vous ferais fusiller.

ARMAND.

Fusiller !... Qui ça ! (Pleurant.) Mon maréchal des logis ?

LE COLONEL.

Cet homme est sorti, vous dis-je; il n'a pas passé la nuit à la caserne !

ARMAND.

Chut !

KIRCHET.

C'est vrai, mon colonel.

ARMAND.

C'est vrai ! je me suis échappé.

KIRCHET.

Oui ! il s'est échappé !... Voilà !

LE COLONEL.

Et cette nuit, il l'a passée...

ARMAND, confidentiellement.

Chut donc ! Cette pauvre Pomponne !... Faut pas dire.

AIR : *Elle aime à rire...*

J'ai passé la nuit dans l' bouchon,
A rire, à boire avec Pomponne.
A la santé d' Canard, cré nom !
La femme est bell', la cave est bonne.
L'amour n'a pas payé son vin,
J'ai des mœurs, je l' dis à sa gloire.
Et quand Pomponn' me verse à boire,
Ce n'est qu' pour noyer mon chagrin.

LE COLONEL.

Chez Pomponne !

KIRCHET.

Il paraît !...

ARMAND.

Versez !

LE COLONEL.

Allons donc !... il est sorti en bourgeois.

KIRCHET.

Jamais ! je vous jure par mes galons...

LE COLONEL.

Vos galons ! vos galons !... (A Armand.) Vous êtes allé au château de Grandchamp.

ARMAND.

Grandchamp !... connais pas.

LE COLONEL.

Ah ! morbleu !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, EMMELINE.

EMMELINE, dans la chambre de madame Laroche.

Oui, vous êtes prête... Je vais chercher votre frère. (Elle entre gaiement.) Colonel... (Apercevant Armand.) Ah !... vous n'êtes pas seul...

LE COLONEL, allant à elle.

Ah ! Madame ?

KIRCHET.

Du sexe !...

ARMAND.

Cristi !... filons.

LE COLONEL.

Restez !... Mon Dieu ! belle dame, vous arrivez bien à propos; voici le protégé de... votre jeune peintre...

EMMELINE.

De monsieur Frédéric !...

ARMAND, cherchant à se rappeler.

Frédéric !... qui ça, Frédéric ?

LE COLONEL, se contenant.

Et vous voyez, Madame... Je le disais bien, voilà ce que sont ces beaux fils dans un régiment ! voilà dans quel état ils se mettent... ivre !

(Il fait tourner Armand en face d'Emmeline.)

EMMELINE, riant.

Je leur en fais mon compliment.

ARMAND.

Permettez !

KIRCHET.

Chut !

ARMAND.

Chut !

LE COLONEL.

Mais est-ce que vous n'êtes pas frappée comme moi d'une singulière ressemblance ?

EMMELINE.

Une ressemblance... ce garçon-là... avec qui ?

LE COLONEL.

Avec ce drôle...

ARMAND, s'oubliant.

Ce drôle !... (Se reprenant vivement et montrant Kirchet.) Ce drôle de maréchal des logis !

KIRCHET.

Moi, crélotte !

ARMAND.

Chut !

LE COLONEL.

Qui était hier... chez madame votre tante...

EMMELINE.

A Grandchamp.

ARMAND.

Grandchamp !... Connais pas !

LE COLONEL.

Qui m'a insulté, provoqué...

EMMELINE, souriant.

Qui ?..... ce soldat ? vous trouvez qu'il ressemble... mais non... je ne trouve pas, moi !

LE COLONEL.

Vous ne trouvez pas !

EMMELINE.

Attendez donc... Si fait !... Il y a quelque chose dans les

yeux, peut-être, à la rigueur, et même monsieur de Boisse les a plus grands.

LE COLONEL.

Ah!... monsieur de Boisse!... et lui d'Alber?

ARMAND.

Présent!

LE COLONEL, le contemplant.

Ah! sacrebleu! cette figure...

EMMELINE.

Ce n'est pas du tout cela!... La taille non plus...

ARMAND, se posant.

Madame me regarde!... Fixe!...

(Il chancelle.)

KIRCHET, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

LE COLONEL.

Mais...

EMMELINE, riant.

Voilà une étrange préoccupation, par exemple! Ha! ha! ha!

ARMAND.

Ha! ha! ha!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CANARD.

CANARD, accourant par la gauche.

Mon colonel!...

LE COLONEL, brusquement.

Que me veux-tu, toi?

CANARD.

Il vient de monter par l'escalier de la caserne, dans le cabinet de mon colonel, un monsieur avec une lettre du ministre.

LE COLONEL.

Ah! c'est bien!.. J'y vais!. (A Canard.) Ah! dis donc, toi... (Lui montrant Armand.) Est-ce que tu n'as pas vu cette figure-là, ailleurs qu'ici?..

CANARD.

Armand!....

ARMAND.

Le trompette!..

LE COLONEL.

Par exemple, à ce château, où tu m'as suivi?

CANARD.

Non... non, mon colonel.

LE COLONEL, regardant Armand.

C'est fabuleux!

KIRCHET, à part.

J'ai z'une venette!

CANARD, à part.

Pomponne m'a défendu!...

EMMELINE, revenant au colonel, à demi-voix.

Est-ce que vous trouvez encore.. (Riant.) cette ressemblance?

LE COLONEL.

Oui... c'est-à-dire... non!

EMMELINE.

Ha! ha! ha! C'est de la folie. A bientôt, colonel.

(Elle sort par la droite.)

LE COLONEL, avec dépit, à part.

Je prête à rire! Il ne manquait plus que cela!... (A Kirchet.) Maréchal des logis!

KIRCHET.

Mon colonel!...

LE COLONEL.

Vous aurez à me rendre compte de votre conduite, pour avoir laissé sortir cet ivrogne, que vous allez mettre, jusqu'à nouvel ordre, à la salle de police, et s'il bronche, au cachot!

(Il se dirige vers la porte de gauche.)

ARMAND, chancelant.

Je ne bouge pas!... à la salle de police... ma pipe! (Il la tire de sa poche.)

LE COLONEL, au moment de sortir, se ravisant.

Ah! (A part.) Au bras droit!

ARMAND.

Air : *Adieux de La Tulipe.*

Consigne cruelle,
De ton noir taudis,
Ma pipe fidèle
Fait un paradis!...

(Le colonel, venu à lui, lui prend le bras droit, Armand s'interrompt et laisse tomber son képi qu'il tenait à la main.)

LE COLONEL.

Eh bien!...

ARMAND.

Plaît-il?

LE COLONEL, lui serrant le bras.

Votre képi!

ARMAND, s'efforçant de sourire.

Mon képi. (Le montrant de la main gauche.) Voilà mon képi. (Il le ramasse et reprend l'air.)

Toujours allumée,
Viens à mon secours!...

LE COLONEL, le regardant fixement et le serrant toujours.

Vous avez été chez Pomponne...

CANARD, s'avançant.

Pomponne!

ARMAND.

Chut !

LE COLONEL, le lâchant avec dépit.

Rien ! (A Canard.) Suis-moi !

ARMAND, achevant l'air.

En rêve, en fumée,
Rends-moi mes amours !...

LE COLONEL, pendant qu'il achève de chanter.

Ah ! ils me le paieraient tous !... (Il sort par la gauche avec Canard. Armand qui forçait sa voix et sa contenance étouffe un cri.)

## SCÈNE IX.

ARMAND, KIRCHET, ensuite EMMELINE.

KIRCHET, à part.

Me voilà gentil !

ARMAND.

Oh ! oh ! ma blessure !

(Il tombe assis sur un siége à droite.)

KIRCHET.

Eh bien ! eh bien ! il se trouve mal !

ARMAND, portant la main à son bras.

J'ai failli me trahir!

EMMELINE, reparaissant à droite.

Sorti... enfin...

(Elle monte à la porte du fond.)

ARMAND, l'apercevant.

Ah! Madame!...

(Il se lève et va à elle.)

EMMELINE.

Prenez garde!... je tremble...

ARMAND.

Rassurez-vous, nous sommes seuls.

KIRCHET.

Mais, mon garçon, il faut...

ARMAND.

Il faut que je parle à madame!

KIRCHET.

Je ne puis pas...

EMMELINE.

Ah! Monsieur, je vous en prie!

KIRCHET.

Mais....

ARMAND, à Emmeline.

Si vous saviez combien j'étais honteux du rôle que j'étais obligé de jouer devant vous!

KIRCHET.

Il n'est plus gris!

EMMELINE.

Oh! je l'ai bien deviné.

ARMAND.

J'ai détourné les soupçons de ce terrible colonel, et grâce à vous...

KIRCHET.

Permettez, nous allons à la salle de police.

ARMAND.

Tout à l'heure.

KIRCHET.

Tout de suite! ma consigne...

EMMELINE.

Je suis une amie de la famille de monsieur Armand.

KIRCHET.

Possible; mais si le colonel venait...

ARMAND.

Eh bien! épiez son retour... là!

KIRCHET.

Mais non, vous plaisantez!

ARMAND.

Mais si!... (Bas.) ou j'avouerai tout.

KIRCHET.

Ah! cristi!

EMMELINE.

Un instant, de grâce!

KIRCHET, à la porte de gauche.

J'ai rencontré cette femme-là quelque part. (Il entr'ouvre la porte et disparaît un moment.)

ARMAND, à Emmeline.

Vous ici, Madame, chez le colonel!

EMMELINE.

Je voulais l'emmener à Grandchamp avant qu'il ne vous revît, et nous l'aurions retenu, afin de donner à votre ami le temps de s'entendre avec vous, pour vous faire remplacer.

ARMAND.

Me faire remplacer!

EMMELINE.

Il le faut!

ARMAND.

Non, Madame, non; mon père m'a forcé à me faire soldat, et après les propos qui ont suivi mon engagement, je ne puis rentrer dans le monde, sans une sorte de ridicule que je ne me sens pas l'humilité d'encourir.

EMMELINE.

Y pensez-vous! mais hier vous consentiez...

ARMAND.

Oh! hier... en me trouvant dans un salon, près de vous, si belle, si bonne, une idée folle s'était emparée de moi : il me semblait que si je reparaissais dans le monde avec une femme charmante qui m'y ramènerait comme un bon ange, au lieu de me plaindre et de me railler, on envierait mon sort, on me féliciterait d'une folie qui m'aurait valu un si grand bonheur! Pardonnez-moi une illusion qui a peu duré. Cette femme est ici pour rendre au colonel toutes ses espérances!

EMMELINE.

Mais c'est pour vous sauver!... pour dissiper ses soupçons.

ARMAND.

Demain, il n'en aura plus... il sera heureux de votre amour...

EMMELINE.

Et qui vous dit que je l'aime!

ARMAND.

O ciel!... vous me permettez de croire encore que c'est moi!

EMMELINE.

Mon Dieu! croyez ce que vous voudrez... Mais d'abord, renoncez à cet uniforme qui me fait peur!

(Kirchet reparaît doucement.)

ARMAND.

Et vous consentiriez...

EMMELINE.

A tout pour vous sauver.

ARMAND.

Ah! Madame!...

KIRCHET, rentrant vivement.

Ah! prelotte! on sort de chez le colonel.

EMMELINE.

Eh ! vite, partez !

KIRCHET, prenant Armand par le bras.

A la salle de police.

ARMAND, poussant un cri.

Prenez garde !

KIRCHET.

Silence !

EMMELINE.

Qu'est-ce donc ?

ARMAND.

Rien, rien !

FRÉDÉRIC, en dehors.

Oui, Colonel, oui !

KIRCHET, écoutant.

C'est lui !... nous sommes pincés !

EMMELINE.

Allez !

ARMAND.

Adieu ! adieu !

(Il sort précipitamment avec Kirchet.)

## SCÈNE X.

EMMELINE, FRÉDÉRIC, Mme LAROCHE.

FRÉDÉRIC, entrant par la porte de gauche.

Je la verrai !

EMMELINE.

Ah ! c'est vous !

FRÉDÉRIC.

Madame ! eh ! mais, qu'avez-vous ? vous voilà toute tremblante.

EMMELINE.

C'est que j'avais cru... je craignais... Il me quitte...

FRÉDÉRIC.

Qui donc ?

EMMELINE.

Monsieur d'Alber.

FRÉDÉRIC.

Armand !...

EMMELINE.

Où en êtes-vous? qu'avez-vous obtenu?

FRÉDÉRIC.

Eh ! mon Dieu... apprenez...

(On entend madame Laroche, en dehors.)

EMMELINE.

Chut ! quelqu'un...

Mme LAROCHE, en toilette.

Eh bien ! tout est prêt pour le départ, vous ne venez pas ? et mon frère ? (Reconnaissant Frédéric.) Ah ! Monsieur, pardon ! je croyais le trouver ici !

FRÉDÉRIC.

Je le quitte à l'instant, Madame.

Mme LAROCHE.

Ah ! j'y suis !... vous venez le voir pour votre protégé.

FRÉDÉRIC.

C'est cela même.

EMMELINE.

Et espérez-vous réussir ?

FRÉDÉRIC.

Je ne sais... j'ai remis au colonel une lettre du ministre qui permet, au besoin, le remplacement de mon étourdi, si le colonel n'a pas de raison pour le retenir.

Mme LAROCHE.

Alors, cela va tout seul.

FRÉDÉRIC, jetant un regard à Emmeline.

Mais non; on a contre lui des soupçons graves, et en attendant, il est à la salle de police, peut-être au cachot, pour s'être absenté, enivré, que sais-je?... il est même question d'un conseil de guerre...

EMMELINE, très-émue.

Ah!

Mme LAROCHE.

Est-ce qu'il aurait manqué à un de ses chefs?

FRÉDÉRIC.

On le craint.

Mme LAROCHE.

Tant pis! pour cela on est inexorable.

FRÉDÉRIC.

C'est d'autant plus malheureux que j'ai trouvé un lancier qui a fini son temps, et qui consentirait à le remplacer.

EMMELINE.

Et croyez-vous que votre ami puisse se justifier?

FRÉDÉRIC.

Je l'espère. Il prétend qu'il a passé la soirée, en secret, chez une dame Pomponne, une cabaretière...

Mme LAROCHE.

Pomponne! ha! ha! ha!... la fiancée du trompette!

EMMELINE.

Mais cette femme...

FRÉDÉRIC.

Je l'ai vue.

Mme LAROCHE.

Et elle avoue?

FRÉDÉRIC.

Tout !

Mme LAROCHE, riant.

Ha ! ha ! ha ! ce pauvre trompette !

## SCÈNE XI.

Les Mêmes, LE COLONEL, CANARD, ensuite POMPONNE.

LE COLONEL, à Canard qui le suit.

Oui, je vais au conseil.

EMMELINE.

Le colonel !

Mme LAROCHE.

Comment ! tu vas au conseil ! tu ne pars donc pas avec nous ?...

LE COLONEL.

Cela m'est impossible.

EMMELINE.

Ah ! Colonel, vous nous manquez de parole !... ce n'est pas bien !

LE COLONEL.

Mon Dieu ! belle dame, je suis désolé de ce retard ; mais une lettre que monsieur m'a remise m'empêche de partir avec vous... Je vous suivrai de près.

Mme LAROCHE.

Eh bien ! nous partirons sans toi.

EMMELINE.

Mais non.

CANARD, apercevant Pomponne qui entre.

Ah ! Pomponne !...

TOUS, à part.

Pomponne !

POMPONNE.

Oui, mon colonel, c'est moi qui vous apporte le certificat...

LE COLONEL.

Quel certificat?

POMPONNE.

Eh bien! le certificat...

CANARD.

Pour être ma femme.

LE COLONEL.

Imbécile!

CANARD.

Oui, mon colonel.

LE COLONEL.

Gardez votre certificat, je ne veux pas d'un pareil mariage...

CANARD.

Ah! bien!

LE COLONEL.

Je tiens à l'honneur de mes soldats comme au mien... et je ne permettrai pas que ce nigaud-là épouse une femme chez qui le lancier d'Alber se vante d'avoir passé une partie de la nuit dernière.

EMMELINE, à part.

Ciel!

Mme LAROCHE.

C'est juste.

POMPONNE, descendant vivement.

Mais...

(Frédéric lui pousse le coude, elle se tait.)

CANARD, descendant de même.

C'est-il Dieu possible!

POMPONNE, sous le regard de Frédéric.

Mais... c'est-à-dire... mon colonel...

CANARD.

Mais non.

FRÉDÉRIC, bas, pendant que le colonel jette un regard sur Canard.

Allez donc !...

POMPONNE.

Si fait !...

LE COLONEL, la regardant.

Ah !...

(Frédéric s'est éloigné.)

EMMELINE, souriant.

En vérité, Colonel, vous me faites assister à un singulier interrogatoire.

LE COLONEL.

Pardon, Madame... c'est que vous vous intéressez vous-même à ce lancier...

EMMELINE.

Pas du tout, je ne le connais pas...

Mme LAROCHE.

Un drôle, un débauché.

FRÉDÉRIC.

Permettez, Colonel, pour une peccadille...

LE COLONEL, sévèrement.

Vous appelez cela une peccadille, Monsieur! un soldat qui viole la consigne et s'échappe de la caserne pour aller passer la nuit et s'enivrer chez la fiancée de son camarade!

CANARD, avec colère.

Mais non !

LE COLONEL.

Elle l'avoue.

(Frédéric la regarde.)

POMPONNE.

Oui, Colonel, c'est vrai.

CANARD, exaspéré.

Eh bien, non! ce n'est pas vrai!... puisqu'il était au château de Grandchamp, là !

Mme LAROCHE.

Au château...

CANARD.

En bourgeois.

EMMELINE, riant.

Ha! ha! ha! quelle folie!

LE COLONEL, d'un air sérieux.

Vous trouvez?

POMPONNE, à Canard.

C'est un mensonge que tu dis là.

FRÉDÉRIC, bas à Canard.

Taisez-vous!

CANARD.

Je ne veux pas me taire! parce que Pomponne est une honnête fille.

POMPONNE.

Non!

CANARD.

Si, t'es une honnête fille.

POMPONNE.

Non!

CANARD.

Si!

POMPONNE.

Mais, Canard...

CANARD.

Et je l'épouserai tout de même, parce que ce n'est pas vrai!

EMMELINE.

Ah! je comprends l'entêtement de ce garçon!... il trouve comme vous de la ressemblance...

Mme LAROCHE.

Quelle ressemblance ?

LE COLONEL.

C'est possible !

KIRCHET, entrant.

Le conseil fait prévenir mon colonel qu'il est assemblé.

LE COLONEL.

C'est bien !... j'y vais... Ah!... le lancier d'Alber est à la salle de police ?

KIRCHET.

Non, mon colonel.

LE COLONEL.

Comment, non !

KIRCHET.

C'est que... Je vas vous dire, mon colonel... il se trouve que, comme je l'emmenais, il a z'éprouvé z'une défaillance, à cause du sang qu'il perdait du bras droit, dont auquel il est blessé.

Mme LAROCHE.

Blessé !

KIRCHET.

Il est à l'infirmerie où z'on le surveille.

(Madame Laroche descend auprès du colonel.)

POMPONNE, à Canard.

Tu avais bien besoin de dire ça, mauvais cœur.

CANARD.

Moi, mauvais cœur !

Mme LAROCHE, près de son frère.

Explique-moi donc... (Le colonel la fait taire en lui serrant la main ; il jette un regard de reproche à Emmeline, se dirige vers la porte sans rien dire, regarde de nouveau Emmeline, puis Frédéric avec colère, et sort brusquement. Kirchet le suit. Canard et Pomponne sortent après eux en se disputant.)

POMPONNE.

C'est votre faute.

CANARD.

Mais non !

POMPONNE.

Si fait !

(Ils disparaissent.)

M^me^ LAROCHE, après un silence.

Mais que veut dire...

FRÉDÉRIC, s'élançant vers la porte.

Oh ! il est perdu !

EMMELINE, très-émue.

Oh ! non ! tâchez de le voir, de le sauver.

FRÉDÉRIC.

Oui, oui ! (Il sort.)

## SCÈNE XII.

EMMELINE, Mme LAROCHE.

EMMELINE.

Ah ! le malheureux !

Mme LAROCHE.

Mais enfin qu'y a-t-il ? Cette émotion de mon frère, le trouble où je vous vois...

EMMELINE.

Le colonel sait tout !

Mme LAROCHE.

Quoi donc ? ce soldat...

EMMELINE.

C'est ce jeune homme, qui, cette nuit au château, l'a irrité avec tant d'imprudence.

Mme LAROCHE.

Lui qui a plaisanté, blessé son colonel ! mais, ma bonne petite, c'est un homme mort.

EMMELINE.

Ah ! ne dites pas cela !

Mme LAROCHE.

Mais si fait !... un soldat qui s'est échappé de sa caserne, en bourgeois, contre l'ordonnance, qui a profité de son incognito pour se battre avec son colonel qu'il connaissait ! il sera envoyé devant le conseil de guerre, qui ne peut faire moins que de le condamner à être fusillé... et, ma foi ! il ne l'aura pas volé !

EMMELINE, avec désespoir.

Oh ! c'est impossible ! et s'il faut fléchir le colonel, parlez, conseillez-moi, que faut-il faire ?

Mme LAROCHE.

Vous vous intéressez donc beaucoup à lui !

EMMELINE.

Oh !... à sa famille... à sa sœur !... et jugez donc, il s'est compromis à ce bal... chez ma tante... (A part.) pour moi !

Mme LAROCHE.

Cela dépend de mon frère ; rien n'est perdu, peut-être, il vous aime... et on obtient tout d'un mari... surtout quand il ne l'est pas encore !

EMMELINE.

Oh ! oui, oui !

(Elle va vivement au bureau et écrit.)

Mme LAROCHE.

Mais si quelque autre que lui sait ce qui s'est passé, je ne réponds de rien. La discipline est inexorable, et il ne dépendrait pas du colonel lui-même !... Moi, je serais du conseil, je le condamnerais !...

EMMELINE.

Vous !

Mme LAROCHE.

Voilà comme nous sommes dans l'armée !

EMMELINE, se levant avec indignation.

Mais c'est affreux, ce que vous me dites là ! mais c'est..... (Madame Laroche la regarde avec surprise, elle reprend d'un ton affectueux.) Non... vous avez raison, ma bonne madame Laroche ! ma sœur !

Mme LAROCHE.

Votre sœur !

EMMELINE.

Tenez... voici ma lettre... faites-la remettre au colonel... Oh ! je vous en prie, je vous en supplie!

Mme LAROCHE.

Tout de suite... soyez donc plus calme !... où en serais-je, si je me révolutionnais toutes les fois qu'il y a des malheurs pareils ?

(Elle sort.)

EMMELINE, seule.

Allez vite ! Ah ! quelle dureté de cœur !... quand je donne ma vie, plus que ma vie, pour le sauver !

## SCÈNE XIII.

EMMELINE, ARMAND.

(Armand entre vivement par le cabinet du colonel, referme la porte, et écoute si on le poursuit.)

EMMELINE, l'apercevant.

Ah !

ARMAND.

Que vois-je ? mais où suis-je donc ici ?

EMMELINE.

Chez le colonel !

ARMAND.

Encore !... près de vous... Ah !... je ne me croyais pas aussi heureux.

EMMELINE.

Mais je vous croyais arrêté !

ARMAND.

Quand j'ai vu que tout était découvert, j'ai compris que j'étais perdu !

EMMELINE, en larmes.

Ils vous feront grâce !

ARMAND.

Grâce de la mort, peut-être, pour me condamner à vivre flétri, déshonoré, dans quelque lieu infâme !... oh ! jamais, jamais !... Et alors, dans cette infirmerie d'où on allait me jeter au cachot... profitant d'un moment où personne n'avait les yeux sur moi... j'ai pris la fuite... j'ai traversé une cour déserte, et, me précipitant dans un escalier qui s'ouvrait devant moi, je suis arrivé jusqu'ici... sans savoir où je venais... mais espérant du moins trouver une arme pour leur échapper, pour sauver le nom de mon père !

EMMELINE.

Oh ! non... pensez à ceux qui vous aiment ; aucun sacrifice ne leur coûtera pour vous sauver !

ARMAND.

Ce n'est plus possible.

EMMELINE.

Si fait, vous vivrez !

ARMAND.

Oh ! pour vous ! pour vous aimer !

EMMELINE, avec douleur.

Oh ! ne pensez plus à moi, (Avec plus de force.) mais à votre père, qui serait trop puni de sa sévérité... à votre sœur qui n'attend que votre présence pour être heureuse !... Je ne puis que vous rendre à votre famille... vous m'oublierez !

ARMAND.

Oh ! ne le pensez pas... Je vous aime !

EMMELINE.

Oh ! taisez-vous ! taisez-vous ! On vous poursuit sans doute ; on va venir ; il faut vous cacher à tous les yeux, jusqu'à ce que j'obtienne du colonel qu'il vous fasse échapper, passer à l'étranger. Que sais-je ? Mon Dieu ! je n'entends rien à ces questions de conseil de guerre, de discipline, mais je me jetterai à ses pieds !

ARMAND.

Vous ! non, non ; je ne veux rien de lui par vous... Puisque le hasard me ramène chez lui, je le verrai... je lui parlerai, mais en soldat.

EMMELINE.

Oh ! pas maintenant !

KIRCHET, en dehors.

Mais si fait ! par ici !...

Mme LAROCHE, en dehors.

Vous êtes fou !

EMMELINE.

Écoutez !

ARMAND.

On vient m'arrêter !

EMMELINE.

Oh ! de grâce, sortez !... là ! là !

(Elle indique l'appartement de madame Laroche.)

ARMAND.

Madame !

EMMELINE.

Oh ! je vous en prie.

(Il sort précipitamment, Emmeline reste devant la porte.)

## SCÈNE XIV.

EMMELINE, KIRCHET, Mme LAROCHE, ensuite LE COLONEL.

Mme LAROCHE.

Mais vous êtes fou, vous dis-je!

KIRCHET.

Je vous assure, ma commandante, qu'il a pris par le petit z'escalier.

EMMELINE, s'efforçant d'assurer sa voix.

Que demande ce soldat?

Mme LAROCHE.

Il court après ce lancier, ce d'Alber...

EMMELINE, jouant la surprise.

Ce d'Alber! il s'est échappé?

KIRCHET.

Oui, Madame, mais on le repincera!

Mme LAROCHE.

Pas ici, vous dis-je! je ne suis pas sortie, et je ne l'ai pas vu!...

EMMELINE.

Non... non... madame ne l'a pas vu...

KIRCHET, montrant la gauche.

Il a peut-être filé là, chez le colonel!...

EMMELINE.

Là!... C'est possible!

Mme LAROCHE.

Voyez!...

LE COLONEL, paraissant au fond.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

EMMELINE, effrayée.

Ah!

M$^{me}$ LAROCHE.

Mon frère!

KIRCHET, s'arrêtant.

Mon colonel!

LE COLONEL.

Que se passe-t-il donc ici?

KIRCHET.

Ah! saperlotte!

M$^{me}$ LAROCHE.

C'est ce maréchal des logis...

KIRCHET, tremblant.

C'est moi z'il est vrai, mon colonel; mais je ne suis pas fautif. Il a profité de ce que je parlais t'à l'infirmier pour prendre sa volée.

LE COLONEL.

Qui donc?

KIRCHET.

Lui, mon colonel, d'Alber.

M$^{me}$ LAROCHE.

Mais nous ne l'avons pas vu.

(Emmeline fait signe que non.)

KIRCHET.

Je suis sûr et certain qu'il est dans le petit z'escalier.

(I remonte vers le cabinet.)

LE COLONEL, qui a saisi les regards d'Emmeline.

Maladroit!

(Il va à la porte de droite.)

EMMELINE.

Grand Dieu!

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, ARMAND, puis FRÉDÉRIC, ensuite CANARD, POMPONNE.

LE COLONEL, ouvrant la porte de l'appartement de madame Laroche.

Sortez ! Monsieur, sortez !

(Armand paraît ; Frédéric entre par le fond et reste au deuxième plan.)

KIRCHET.

Ah ! bah ! mon gaillard !

(Le colonel l'arrête du geste.)

Mme LAROCHE.

C'est donc pendant que j'étais sortie.

LE COLONEL.

Probablement. (A Armand.) Vous n'appartenez plus à mon régiment, Monsieur... et... par bonheur pour vous, votre acte de remplacement a été daté d'hier et couvre votre faute...

EMMELINE.

Colonel !

LE COLONEL, avec douceur, à Emmeline en lui montrant sa lettre.

N'est-ce pas ce que vous demandez, Madame... pour prix de votre main ?

ARMAND, entre ses dents.

C'est donc cela.

LE COLONEL, vivement.

Monsieur !... (Mouvement d'Emmeline. — Il reprend d'une voix douce et avec un peu d'amertume.) On me juge donc bien mal, en effet, que vous me croyiez capable d'un pareil marché ! Allez, Monsieur, et dites à monsieur de Boisse qu'il n'a rien à craindre d'un homme qui lui a fait l'honneur de croiser le fer avec lui ! (Armand s'incline. — Le colonel continue très-ému en déchirant la lettre

d'Emmeline.) Si vous ne m'aimez pas, du moins estimez-moi, Madame.

Mme LAROCHE.

C'est bien, morbleu! (Canard paraît au fond avec Pomponne.)

EMMELINE, attendrie.

Ah! Colonel, tant de bonté ne serait rien pour nous sans votre amitié.

ARMAND, de même.

Heureux si ma reconnaissance pouvait un jour la mériter!

(Le colonel s'incline légèrement devant Emmeline.)

CANARD, au fond.

Je l'épouserai tout d'même, mon colonel?...

LE COLONEL.

Soit! marie-toi, puisqu'on t'aime!... morbleu!

(Il vient près de sa sœur, qui lui serre la main.)

KIRCHET, bas à Armand.

C'est z'un cheval!...

ARMAND.

Qui a du cœur!...

(Armand s'approche d'Emmeline, qui lui fait signe d'être discret; Frédéric fait un pas vers lui; Kirchet le regarde avec regret.)

FIN D'UN FILS DE FAMILLE.

# ALEXANDRE CHEZ APELLES,

## COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 27 décembre 1852.

---

En société avec M. Dupin.

---

## Personnages :

CHENASAR, peintre [1].
M. D'AUBRY, moitié d'agent de change [2].
BIBO, rapin [3].
CLOTILDE [4].
CATHERINE, jeune ouvrière [5].
JOSEPH, groom de M. d'Aubry [6].

La scène est chez Chenasar.

### ACTEURS :

[1] M. Félix. — [2] M. Delannoy. — [3] M. Gil-Pérès. — [4] Mademoiselle Anaïs Fargueil. — [5] Mademoiselle Caroline Bader. — [6] M. Bachelet.

# ALEXANDRE CHEZ APELLES



Le théâtre représente l'atelier d'un peintre. — Des tableaux, des objets d'art. — Un tableau plus grand sur un chevalet, à droite. — A gauche, un portrait commencé. — Portières et meubles élégants. — Une causeuse, près de laquelle est un petit guéridon.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHENASAR, CLOTILDE, puis BIBO.

Au lever du rideau, Clotilde est nonchalamment étendue sur la causeuse, à droite ; en face d'elle, Chenasar travaille au portrait qui est à gauche. — Un moment de silence.

CHENASAR, interrompant son travail.

Voulez-vous lever un peu vos jolis yeux ?

CLOTILDE.

Comme cela ?

CHENASAR.

Bien ! regardez-moi.

CLOTILDE.

Ainsi ?

CHENASAR.

Très-bien !

CLOTILDE.

Mon Dieu ! que c'est long à faire un portrait !

CHENASAR.

Vous trouvez, Madame ?

CLOTILDE.

Je trouve... je trouve... et mon mari aussi... Il me disait

encore ce matin : Chenasar fait durer ce portrait bien longtemps! Est-ce qu'il ne le finira pas?

CHENASAR.

S'il croit que cela se fait comme une opération de bourse, lui!... c'est plus difficile...

CLOTILDE.

Et cela rapporte moins.

CHENASAR, la regardant.

Je ne dis pas ça. (Un silence. — Clotilde baisse les yeux. — Chenasar travaillant.) Est-ce que votre mari est jaloux?

CLOTILDE.

Lui!... je ne crois pas... de qui le serait-il?

CHENASAR.

Dame!... Voulez-vous me regarder un peu?... Bien!

CLOTILDE.

Vous me demandez s'il est jaloux, peut-être parce qu'il a toujours assisté à nos séances... il vous lisait le journal.

CHENASAR, se rapprochant d'elle.

Et il me gênait beaucoup... Quand mes yeux cherchaient les vôtres... quand j'étudiais ces charmes que mon pinceau était inhabile à reproduire, comme en ce moment... il me semblait toujours qu'il était là pour me surveiller, pour épier mon émotion.

CLOTILDE.

Vous étiez donc ému?...

CHENASAR.

Mais oui... beaucoup... Votre épaule plus en dehors... Non... votre main ici...

(Il lui prend la main et la retient.)

CLOTILDE.

Je croyais qu'un peintre était insensible.

CHENASAR, posant son pinceau et sa palette sur le guéridon.

Oh ! non !... Croyez-vous que l'on puisse avoir là, devant soi, tout ce qui peut mettre le feu dans le cœur... tout ce qui enivre d'amour et fait rêver le bonheur... sans être troublé! Vingt fois mon pinceau a failli m'échapper !

CLOTILDE, retirant sa main.

Retournez donc à votre place.

CHENASAR, appuyé sur la causeuse.

Votre mari, qui me lisait les nouvelles des chemins de fer, ne remarquait pas mon trouble; mais vous qui ne l'écoutiez pas plus que moi, je sentais à votre sourire si fin, à votre sein doucement agité, que vous me compreniez mieux... et que nos cœurs allaient l'un à l'autre.

CLOTILDE.

Voyez un peu... Vous me dites de sourire... et vous prenez mon sourire pour de l'amour !... Vous me dites d'avancer mon épaule, et vous croyez que mon cœur va vous trouver!...

CHENASAR.

Oui, je le crois!

CLOTILDE.

Si vous êtes amoureux de toutes les femmes qui posent devant vous, cela doit être fatigant, savez-vous?

CHENASAR, s'asseyant près d'elle.

Oh! c'est la première fois que je suis amoureux de mon modèle.

CLOTILDE.

Ah! vous êtes amoureux !

CHENASAR.

De toute mon âme.

BIBO, soulevant la portière.

Je... Oh !

(Il disparaît.)

CLOTILDE, se levant.

Hein !

CHENASAR, la retenant.

Rien!

CLOTILDE, assise.

Retournez donc à votre place.

CHENASAR, se laissant glisser à ses pieds.

Mais j'y suis... et pourtant, quelquefois, devant cette toile, quand je vois mon modèle, je me sens découragé.

CLOTILDE.

Et à mes genoux, vous avez plus de courage?

CHENASAR.

Vous me disiez hier que vous aimiez les arts... et il me semble qu'un artiste s'entendrait si bien avec vous !

CLOTILDE.

Oui, c'est vrai!... et moi qui suis toujours au régime de la bourse et de la banque !

CHENASAR.

Cela vous changerait.

(Il lui baise la main.)

CLOTILDE, retirant sa main.

Permettez! Un artiste pour mari... je ne dis pas?...

CHENASAR.

Ah ! que ne puis-je être le vôtre !... que ne puis-je vous consacrer ma vie tout entière!... moi, qui suis toujours seul, qui n'ai pour m'inspirer que le souvenir de quelques chefs-d'œuvre... la lutte avec mes rivaux et le prix de mes portraits... Talent froid... succès sans poésie !... Mais le génie me viendrait avec le bonheur d'aimer, d'être aimé !... Vous seriez pour moi une muse toujours présente! C'est à vous que je reporterais tous mes succès... Vous m'enflammeriez d'une ar-

deur toujours nouvelle, et ma fortune serait votre ouvrage... comme ma gloire! Voulez-vous ?

CLOTILDE.

Et combien cela durerait-il ?

CHENASAR.

Toujours!

CLOTILDE.

C'est un amant que vous m'offrez!... Je ne puis accepter qu'un mari!

CHENASAR, se levant.

Ah! plût au ciel!... Mais, vous en avez un... M. d'Aubry!

CLOTILDE.

Oui... mon Alexandre...

CHENASAR.

Alexandre... vrai! Il s'appelle...

CLOTILDE.

Vous riez!

CHENASAR.

Oui, ce nom-là me fait souvenir que... (Élevant la voix.) Il y avait un roi qui se nommait Alexandre, et qui fit peindre Campaspe, sa maîtresse, par un artiste du temps qui se nommait Apelles.

CLOTILDE.

On avait de singuliers noms dans ce temps-là.

CHENASAR.

Le peintre devint éperdument amoureux de la maîtresse du roi... qui la lui céda.

CLOTILDE.

Ah!... il était bien gentil ce roi-là!

CHENASAR.

C'était Alexandre le Grand!

CLOTILDE.

Et le mien est une moitié d'agent de change.

CHENASAR.

Ce qui n'est pas la même chose !

D'AUBRY, en dehors.

C'est bien ! c'est bien !

CHENASAR, reprenant sa palette et son pinceau.

C'est lui !

CLOTILDE.

Chut ! c'est Alexandre qui vient chez Apelles.

CHENASAR, retournant au portrait.

Ne bougez pas !

## SCÈNE II.

CHENASAR, D'AUBRY, CLOTILDE.

D'AUBRY, à la cantonade.

Je ne veux déranger personne ! Ha ! ha ! ha !

CHENASAR, peignant.

Ah ! M. d'Aubry !

CLOTILDE, sans se détourner.

C'est vous, Alexandre ?

D'AUBRY.

Bonjour, Clotilde ! bonjour, mon petit Rubens ! mon petit Raphaël ! Eh bien ! ce portrait... avançons-nous ?

CHENASAR.

Mais oui... cela commence à prendre tournure, je ne le quitte pas.

D'AUBRY.

Cela commence, c'est bien heureux !

CLOTILDE, se levant.

Voilà ce que je disais quand vous êtes entré... C'est bien heureux !

CHENASAR, lui serrant la main, à part.

Ah!

D'AUBRY.

Vive la photographie pour aller vite! Un coup de soleil, et vlan! c'est fait! J'aime mieux ça... C'est une économie de temps, de couleurs...

CLOTILDE.

Et de talent?

D'AUBRY.

Bah! la photographie, c'est la peinture...

CHENASAR.

Des charbonniers.

D'AUBRY, riant.

Ha! ha! ha!... Voyons donc un peu ce chef-d'œuvre. (Se plaçant devant le portrait.) C'est Clotilde, cela! allons donc.

CLOTILDE.

Vous êtes galant!

D'AUBRY.

Il ne s'agit pas de galanterie... mais de ressemblance! et ce n'est pas ressemblant!

CHENASAR.

Vous trouvez?

D'AUBRY.

Je trouve que la bouche est trop petite, et le nez trop effilé.

CLOTILDE.

Vous ne vous y connaissez pas.

D'AUBRY.

Mais, voyons, là, en conscience, belle dame, est-ce que vous avez les yeux aussi grands que ça?

CHENASAR.

J'ai peint ce que j'ai vu.

D'AUBRY.

Flatteur!... Et puis, c'est trop blanc... vous êtes brune... foncée!

CLOTILDE.

Que voulez-vous? Tout le monde n'a pas pour moi des yeux de mari... heureusement!

D'AUBRY.

Ah! bien! ah! bon! vous allez vous piquer, parce que je suis franc! Mais Chenasar a trop d'esprit pour se fâcher.

CLOTILDE.

C'est-à-dire que je n'en ai pas.

D'AUBRY.

Après ça, moi, je me connais en peinture...

CLOTILDE.

Comme en esprit.

D'AUBRY, riant.

Ha! ha! ha! dites donc, ce n'est pas flatteur pour vous, cela, mon cher! (A Clotilde.) Méchante!

CLOTILDE.

Après tout, une moitié d'agent de change n'a pas besoin de se connaître en couleurs.

D'AUBRY.

Voilà ce qui vous trompe... On entend très-bien les couleurs à la Bourse...

CHENASAR.

Ha! ha! ha! alors, on peut vous en montrer...

CLOTILDE.

Certainement.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, BIBO, JOSEPH.

BIBO.

Venez par ici!

D'AUBRY.

Ah! un rapin!

BIBO.

C'est le groom de M. d'Aubry qui le demande.

D'AUBRY.

Vous permettez... qu'est-ce, Joseph?

JOSEPH.

Une lettre très-pressée pour monsieur.

D'AUBRY, la prenant.

Une lettre... ah! oui, je sais ce que c'est... (Il la met vivement dans sa poche.)

CLOTILDE.

Quelle lettre?

D'AUBRY.

Rien... une affaire... Ah! Joseph?

JOSEPH.

Monsieur!

D'AUBRY.

Mets-toi là... regarde ce portrait... Ah! ne lui dites rien... ne l'influencez pas!... A qui de nous ressemble-t-il?

BIBO, riant, à part.

Oh!

JOSEPH.

Pardine! c'est madame! Ah! Dieu! il est parlant!

CLOTILDE.

Là, vous voyez!

D'AUBRY.

Oh ! un domestique !

CHENASAR.

Et toi, Bibo ?

BIBO.

Oh ! moi ! c'est drôle... j'aurais cru que cela ressemblait à monsieur. (Il montre d'Aubry.)

TOUS, riant.

Ha ! ha ! ha !

D'AUBRY, descendant la scène.

Ha ! ha ! ha ! est-il bête !

CHENASAR, de même.

Oh ! un rapin !

D'AUBRY.

Mais pardon, mon petit Michel-Ange, je viens vous enlever votre modèle... Il faut que vous veniez avec moi chez Chevet, Clotilde... J'ai du monde à dîner... un dîner de finance... et vous savez bien que je ne puis rien faire sans vous.

CLOTILDE.

Pas même de la politesse.

(Elle remonte pour mettre son chapeau.)

D'AUBRY.

Ah ! vous dites cela, ma chère, à cause de ma petite taquinerie... Je suis sûr que Chenasar ne m'en veut pas.

CHENASAR.

Pas le moins du monde ! (A part.) Sois tranquille, toi ! si je peux te souffler ta femme ! (Allant à Clotilde pour lui mettre son châle.) Permettez, Madame.

(Il l'aide.)

D'AUBRY, à part.

Ah ! ma lettre !

(Il la lit à gauche.)

BIBO, bas à Joseph, au fond.

Qu'est-ce que c'est que votre maître?

JOSEPH, bas à Bibo.

Une moitié d'agent de change.

BIBO.

C'est donc ça!

CHENASAR, bas à Clotilde.

Je voudrais bien reprendre notre séance aujourd'hui.

CLOTILDE, le regardant avec un sourire.

Je reviendrai.

D'AUBRY, fermant la lettre, à part.

Qu'elle aille au diable!

CLOTILDE, venant à lui.

Vous dites?

D'AUBRY.

Partons!... Mon chapeau!

(Il va le prendre.)

CLOTILDE, bas à Joseph.

D'où veniez-vous?

JOSEPH.

De l'Opéra, Madame.

CLOTILDE.

Ah! (A part.) Je m'en doutais.

D'AUBRY, au groom.

Joseph, faites avancer la voiture.

JOSEPH.

Oui, Monsieur!

(Il sort.)

D'AUBRY, donnant le bras à Clotilde.

Adieu, Chenasar... (Il lui tend la main.) sans rancune... il est joli, très-joli!... (A Clotilde, en sortant.) Mais c'est égal, vous pouvez le perdre... on ne vous le rapportera pas... ha ! ha ! ha !
(Ils sortent.)

## SCÈNE IV.

CHENASAR, BIBO.

CHENASAR, se promenant.

Elle reviendra ! Ah ! ce mot, après la déclaration que j'ai risquée... c'est de l'amour, ou je ne m'y connais pas !

BIBO.

Le voilà seul.

CHENASAR, sans voir Bibo.

Elle reviendra ! cela veut dire, je vous pardonne, je vous aime, osez encore ! osez toujours !... Et comme ce mari est venu sottement me donner l'avantage!... Il n'y a que les maris pour ça !

BIBO, le suivant.

Maître !

CHENASAR.

Que fais-tu là ? que me veux-tu ? Laisse-moi !... va-t'en !... (Se promenant.) Si bonne ! si jolie ! Quelle charmante maîtresse ! De quels soins je vais l'entourer... sa grâce, son esprit, le mystère qui couvrira nos amours, tout, jusqu'aux dangers de sa position et de la mienne, va donner à cette passion un piquant, un charme toujours nouveaux... Ah ! je suis heureux !.. ma joie déborde malgré moi !... Elle reviendra !

BIBO, qui s'est arrêté au fond.

Il se démène comme le diable dans le bénitier !

CHENASAR.

Je ne tiens pas en place... J'ai la tête en feu... et le cœur... (Apercevant Bibo.) Encore ici !

BIBO.

C'est que je voudrais vous parler d'une affaire très-chouette.

CHENASAR.

Eh bien! voyons, parle !... (Il se trouve devant le portrait de Clotilde.) D'Aubry a raison... ce portrait ne ressemble pas.

(Il travaille.)

BIBO.

Voilà... Vous demandiez hier une tête de vestale, pour votre tableau du *Feu éternel ?*

CHENASAR.

Après?...

BIBO.

J'en ai trouvé une... mais là, une vestale qui n'est pas de la gnognotte comme les autres...

CHENASAR, occupé du portrait.

Elle est cent fois plus jolie que cela!

BIBO.

Ah ! oui ! ah ! oui !

CHENASAR.

Hein!... tu dis?

BIBO.

Je dis que c'est une vestale tout à fait chic.

CHENASAR.

Qui ça?

BIBO.

Eh bien! celle que j'ai trouvée pour votre tableau!... Des yeux longs comme ça... un vrai velours!... Un nez qui pince de là... et une bouche petite, petite, petite !... avec un air de candeur, qu'on dirait que c'est vrai.

CHENASAR.

Tu la connais?

BIBO.

Beaucoup... même que c'est là-dessus que je veux vous demander un conseil.

CHENASAR.

Dépêche-toi.

BIBO.

Êtes-vous pour le mariage, vous, maître ?

CHENASAR.

C'est selon... il y a des jours... Tu veux te marier ?

BIBO.

C'est selon, il y a des jours... D'être seul, ça m'ennuie !... Et de changer toujours, ça m'enrhume !... Voilà l'hiver qui vient, et j'ai idée que le mariage, c'est une douceur... et que ça tient chaud, avec une robe de chambre et des pantoufles... Je serai au coin du feu avec mon épouse... Je ferai des croquis d'après elle... ça m'avancera... et puis, c'est gentil d'avoir une femme à soi, tout seul, d'autant que j'ai trouvé mon affaire.

CHENASAR.

Eh bien ! marie-toi !

BIBO.

Oui... mais se lier comme ça pour l'éternité... c'est diablement long !... au lieu qu'une maîtresse, c'est plus drôle !...

CHENASAR, les yeux fixés sur le portrait.

Oui, une douce et compatissante nature, que la crainte de vous perdre rend chaque jour plus tendre et plus piquante !... qu'on aime cent fois davantage après une brouille qui pouvait vous l'enlever !... Un amour mystérieux, secret... qui ne s'évapore pas au grand air comme le mariage.

BIBO.

N'est-ce pas, maître... ce serait bien mieux mon affaire ?

CHENASAR.

Eh bien ! ne te marie pas !...

BIBO.

Oui, mais... c'est qu'elle ne veut pas de l'autre manière... Elle a des principes... et, voyez-vous, moi, je ne peux pas me passer d'elle d'abord, et si elle en épousait un autre... Cré nom !

CHENASAR.

Eh bien! marie-toi, imbécile !...

## SCENE V.

Les Mêmes, CATHERINE.

CATHERINE, passant la tête au fond.

Hum !

BIBO.

Ah ! (Bas.) Maître, c'est elle !

CHENASAR, jetant son pinceau.

Elle!... Va-t'en !... va-t'en !...

BIBO.

Que je m'en aille ?

CHENASAR, se trouvant en face de Catherine.

Comment ? elle !

CATHERINE.

Monsieur...

BIBO.

Mais, oui... la vestale demandée !

CHENASAR.

Ah ! ta fûture !

CATHERINE.

Sa future ! Permettez... M. Bibo, vous êtes d'une indiscrétion !...

BIBO.

Est-elle bête ! .. puisque c'est mon maître, M. Chenasar !

CATHERINE.

C'est égal... je ne vous ai pas autorisé...

CHENASAR.

Le fait est qu'elle est jolie!

BIBO, bas.

C'est du chenu! hein?

CATHERINE.

M. Bibo m'a dit qu'il vous fallait une tête, pour votre tableau du *Feu éternel...*

BIBO.

Une tête et tout ce qui s'ensuit.

CHENASAR.

Oui, Mademoiselle... En effet, voilà ce que je désirais... de beaux yeux... une taille charmante... et en dégageant tout cela...

CATHERINE, baissant les yeux.

Monsieur, je ne pose qu'habillée.

BIBO.

Mais oui... (Bas à Chenasar.) C'est qu'elle est... Ah! ah!... (Haut.) N'aie pas peur!

CATHERINE.

Je vous prie, monsieur Bibo, de ne pas me tutoyer.

BIBO.

N'ayez pas peur!... (Bas.) Elle est un peu bégueule... mais bah!

CHENASAR.

C'est bien... Bibo vous indiquera le costume que vous essayerez plus tard. (A part.) Elle ne vient pas, je vais à ma fenêtre épier son retour!... Ah! tous les moments passés loin d'elle vont me paraître des siècles!...

(Il va pour sortir. — Catherine le suit en lui faisant la révérence.)

CATHERINE, apercevant le portrait de Clotilde.

Ah !

CHENASAR, se retournant.

Plaît-il ?

BIBO.

Quoi ?

CATHERINE.

Rien !... rien !...

(Chenasar sort par la gauche.)

## SCÈNE VI.

CATHERINE, BIBO.

BIBO.

Qu'est-ce que vous avez à crier : Ah !

CATHERINE, montrant le portrait.

Quelle est cette tête-là ?

BIBO.

C'est un portrait que M. Chenasar est en train de peindre.

CATHERINE.

Vous connaissez le modèle ?

BIBO.

Oui... Une dame de la haute... qui vient poser tous les jours pour le maître... C'est-à-dire, je crois que c'est lui qui pose...

CATHERINE.

Elle a un mari ?

BIBO.

Une moitié d'agent de change... qui fait diablement bien d'être riche !

CATHERINE.

Ce doit être elle.

BIBO.

Elle... Qui?

CATHERINE.

Une connaissance de Joséphine.

BIBO.

Qui, Joséphine? Ah! la grande blonde... qui aime tant la galette... Possible! Une couturière doit connaître la haute volée... si elle l'habille.

CATHERINE.

Non, au contraire.

BIBO.

Elle la déshabille?

CATHERINE.

Mais non... Elle l'a connue autrefois... à ce qu'elle m'a dit, le soir que nous avons vu ensemble la Dame aux Camélias.

BIBO.

Ah! oui! cette gaillarde qui meurt d'amour et d'une fluxion de poitrine... Cré nom! voilà une pièce chic!... Il n'y a que le père qui est embêtant... J'aime mieux le fils... il est jobard, mais il est gentil... Seulement, je n'aime pas qu'il déchire les billets de banque... Ça ne se fait pas... Ah! vous me direz que ce n'est pas de vrais billets.

CATHERINE.

Moi, je pleurais comme la fontaine des Innocents... quand voilà que, dans l'entr'acte, Joséphine me dit : Tu vois bien cette dame qui est dans l'avant-scène!... Une femme superbe qui avait des diamants et un gros bouquet, que ça faisait envie!

BIBO.

Les diamants...

CATHERINE.

Pardine! Eh bien, je la connais, dit-elle : c'est Clotilde, une

ancienne amie à moi, qui a épousé un richard... Elle a de la vaisselle plate et des laquais... que ça fait envie !

BIBO.

La vaisselle plate ?

CATHERINE.

Pardine !... Et en sortant, nous la voyons monter dans un amour de voiture avec un cheval fringant... et son mari... que ça faisait envie !

BIBO.

Le mari ?

CATHERINE.

Eh! non... la voiture !...

BIBO.

Ah ! bah ! laissez donc... Pour vingt-cinq sous on en a une... A moins qu'on ne préfère l'omnibus pour six sous... compris la société... Et quand tu seras ma femme...

CATHERINE.

Ta femme !... ta femme !... D'abord, je vous ai défendu de me tutoyer.

BIBO.

Mais puisque je t'épouse... Bah !

(Il lui prend la taille.)

CATHERINE.

Comment... bah ! (Changeant de ton.) Ne me prenez pas la taille, on peut entrer... (Reprenant.) Comment, bah ! D'abord je veux un mari qui ait quelque chose...

BIBO, montrant le portrait.

Il vous faudrait peut-être, comme à elle, une moitié d'agent de change ?

CATHERINE.

Je me contenterais d'un quart !

BIBO.

Oh! ne dites pas ça, ma petite Catherine!... Je vous aime!... je vous aime que j'en ferais un malheur!

CATHERINE.

Bêta! ha! ha! ha!

BIBO.

Ha! ha! ha! Si elle rit, l'affaire peut s'arranger!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHENASAR, puis CLOTILDE.

CHENASAR, rentrant vivement.

C'est elle!

BIBO.

Ah! maître!...

CHENASAR.

Eh! vite, laissez-moi, sortez!... Et surtout ne laisse entrer personne!...

BIBO.

Je vais indiquer à mademoiselle le costume de la chose.

CHENASAR, ouvrant la porte du fond.

Bien! bien!

CATHERINE.

Il faudra revenir?...

CHENASAR.

Oui, plus tard... quand je serai seul... mais, en ce moment, j'ai un portrait à faire... laissez-moi!...

BIBO, l'emmenant à droite.

Venez, Mamselle... Ah! (Bas à Catherine.) La voici.

CATHERINE, bas à Bibo, en sortant par la droite.

C'est bien elle!...

(Clotilde paraît vivement au fond et entre sans voir Catherine.)

CHENASAR, allant à elle.

Que vous êtes bonne, Madame, de me donner encore une séance.

(Bibo sort.)

## SCÈNE VIII.

CHENASAR, CLOTILDE.

CLOTILDE, apercevant Bibo au moment où il sort.

Ce garçon, qui est toujours près de vous, vous êtes sûr de lui?

CHENASAR.

De Bibo!... Un pauvre diable qui me sert par amitié... et à qui je donne des leçons par reconnaissance... Il se ferait tuer pour moi! Mais enfin, vous voilà!... Je vous attendais... j'étais si impatient de reprendre notre conversation, où nous l'avons laissée!...

CLOTILDE.

Pas plus que moi, je vous assure.

CHENASAR.

Ah! voilà qui est aimable! Défaites-vous donc de ce châle, de ce chapeau...

CLOTILDE, ôtant son chapeau.

Merci, je ne poserai pas... Je ne pourrais pas tenir en place.

CHENASAR, enlevant son châle.

Mon Dieu! comme vous semblez agitée!

CLOTILDE.

Je le suis en effet... En vous quittant, j'ai parlé à M. d'Aubry de son manque d'égards envers vous... lorsqu'il critiquait sottement votre travail...

CHENASAR.

Que m'importe, si vous êtes contente!

CLOTILDE, allant poser son chapeau à gauche.

Sa réponse m'a agacée... J'étais dans un mauvais jour... pour lui... et un autre motif... Enfin, nous nous sommes quittés fort mal ensemble.

CHENASAR, la suivant.

Me voilà vengé... à peu près... et vous n'irez jamais trop loin dans la vengeance!... Seulement, je réclame le plaisir d'y être pour moitié.

CLOTILDE.

Vous y êtes pour le portrait.

CHENASAR.

Je voudrais y être pour le modèle... Faisons un traité, mêlons nos intérêts, unissons nos colères... (Lui entourant la taille de son bras.) et donnons-nous d'abord un gage d'alliance.

CLOTILDE, se dégageant.

Vous allez un peu vite.

CHENASAR.

Le temps perdu en amour, comme à la guerre, ne se retrouve pas.

CLOTILDE.

En amour, dites-vous?... Mais tenez, Chenasar, regardez-moi en face... Êtes-vous bien sûr de m'aimer ?

CHENASAR.

Et vous me dites de vous regarder en face! Mais voilà ma réponse!

CLOTILDE.

Pas de froide galanterie... M'aimez-vous, là, sérieusement?

CHENASAR.

Très-sérieusement!

CLOTILDE.

Vrai?

CHENASAR.

Vous ne m'aimez donc pas, vous, puisque vous en doutez?

CLOTILDE.

C'est que moi, mon ami, je suis difficile... je veux qu'on m'aime avec toute son âme! mon cœur est exigeant, je vous en préviens... Et les hommes tiennent si mal ce qu'ils promettent!

CHENASAR.

Oui, ceux qui font des serments... mais moi, j'aime!... et je suis d'autant plus tendre, d'autant plus fidèle qu'on m'a montré plus de confiance!... Laissez-vous aller à ma tendresse!... laissez-vous être heureuse!

CLOTILDE.

Heureuse!... Croyez-vous que je puisse l'être avec la crainte de vous perdre!... Vous m'aimez en ce moment... Ah! je le crois; mais demain, m'aimerez-vous encore?... Ce lien fragile, le temps peut l'user, une colère peut le rompre, un caprice peut le dénouer!...

CHENASAR.

Ah! jamais! Que faire pour vous rassurer? Heureux monsieur d'Aubry, il est arrivé avant moi!

CLOTILDE.

Oui, il m'a donné son nom... et je ne puis écouter votre amour, sans le tromper!... Oh! c'est mal cela!... et s'il le savait!...

CHENASAR.

Eh! que m'importe qu'il le sache! Si vous souffrez de le tromper, moi je souffrirai de partager un bonheur que je veux tout entier.

CLOTILDE.

Vous dites cela!... et ce bonheur, vous ne le paieriez pas d'un an, d'un jour de votre liberté?

CHENASAR.

Eh bien ! essayez !... Puisqu'il n'est pas digne de vous, soyez à moi ! quittez les lieux qu'il habite.

CLOTILDE, le regardant.

Chenasar !

CHENASAR.

Oui, depuis longtemps je veux voir l'Italie, son beau ciel, ses arts divins... tout ce qui donne du génie ! Partons ! Soyez ma compagne, mon amie... Que ne puis-je dire ma femme !

CLOTILDE.

Oh ! si vous le pouviez... vous ne le feriez pas !

CHENASAR.

Si fait !... Ah ! que n'êtes-vous veuve !

CLOTILDE.

C'est-à-dire libre.

CHENASAR.

Dieu ! si vous l'étiez !...

CLOTILDE.

Vous me donneriez votre nom ?

CHENASAR.

A l'instant même !

CLOTILDE.

Bien sûr ?

CHENASAR.

Je vous le jure !

CLOTILDE.

Vous tenez vos serments ?

CHENASAR, tombant à ses pieds.

Toujours !... Mais par malheur vous ne l'êtes pas.

CLOTILDE, lui tendant la main.

Mon ami !

CHENASAR.

Plaît-il ?

CLOTILDE.

Puisque ce n'est que cela qui vous arrête... soyez heureux !... je suis libre comme vous l'êtes !

CHENASAR.

Vous !

CLOTILDE.

Oui, moi... qui, jeune, sans expérience, sans guide... m'abandonnai à M. d'Aubry comme à mon mari... il devait l'être... Il l'était aux yeux du monde... comme aux vôtres ! Mais ce lien, pour lequel l'amour nous semblait suffire, je puis le rompre aujourd'hui sans crime, car il m'est infidèle ! Je puis accepter la main que vous m'offrez, et vous dire sans rougir : Je vous aime !

CHENASAR, toujours à genoux et stupéfait.

Clotilde !... ah ! pardonnez !... La surprise... l'émotion... me rendent muet, et m'ôtent la force de me relever !

CLOTILDE.

C'est le secret de ma vie que je vous confie là !... mais j'ai vos serments ; mieux encore, vous l'avez dit, j'ai votre amour !

BIBO, en dehors.

Mais non ! mais non !... cela ne se peut pas !

(Chenasar se lève.)

CLOTILDE.

Quelqu'un ! J'entre là, chez vous... Une lettre à écrire... et plus d'obstacles... Ce bonheur que vous m'avez demandé, je vous le donne !

BIBO, en dehors.

Attendez !

CLOTILDE.

Ah! (Elle prend vivement son chapeau et son châle. — Chenasar va à elle ; elle se retourne au moment de sortir.) A bientôt, mon mari!

CHENASAR.

A bientôt! ma... ma...

(Elle entre à droite. — Bibo paraît.)

## SCÈNE IX.

CHENASAR, BIBO, puis D'AUBRY.

BIBO.

Maître!

CHENASAR, sans l'entendre.

Ma... ma... ma femme!... ça m'étrangle!...

BIBO.

Il ne m'entend pas!

CHENASAR, se promenant vivement.

Au fait, pourquoi pas?

BIBO.

Maître, voilà le mari.

CHENASAR, s'écriant.

Hein!

BIBO.

M. d'Aubry... Il voulait entrer malgré moi... forcer votre porte...

CHENASAR.

Forcer ma porte! lui!... Mais j'ai le droit de le jeter par la fenêtre! (A part.) Pas marié!

BIBO.

Vrai!... voulez-vous?... C'est un peu haut... mais bah!

D'AUBRY, entrant.

Un atelier n'est pas le cabinet d'un ministre, pour faire antichambre!

BIBO.

Permettez...

D'AUBRY, s'asseyant.

Permettez... J'y suis... j'y reste! Ha! ha! ha!

BIBO.

Mais, Monsieur!

CHENASAR.

Sors, Bibo!

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE X.

### CHENASAR, D'AUBRY.

D'AUBRY, toujours assis.

C'est très-heureux !

CHENASAR, marchant, et à part.

Un homme immoral, qui n'est pas marié!... pas marié!

D'AUBRY.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, et je vous laisse... (Tirant sa montre.) On m'attend...

CHENASAR, se promenant toujours.

Tant pis pour lui!... Je suis libre... elle est veuve, ou c'est tout comme.

D'AUBRY.

Eh! mais... dites donc, où allez-vous comme ça?

CHENASAR.

Plaît-il?

D'AUBRY, se levant.

Vous courez, vous courez comme un convoi sur un chemin de fer...

CHENASAR.

Eh bien ! si cela me convient ! si cela me plaît !... Je suis chez moi... je suis libre ! Tout le monde est libre ! (Éclatant de rire.) Ha ! ha ! ha !

D'AUBRY.

A la bonne heure ! vous riez, vous ne m'en voulez pas, comme ma femme me l'avait dit !...

CHENASAR.

Votre femme ! (A part.) Sa femme ! sa femme !

D'AUBRY.

Eh ! oui, parbleu ! En sortant d'ici, elle m'a reproché d'avoir manqué d'égards envers vous... d'avoir mal parlé de votre peinture... Que sais-je ?

CHENASAR.

Elle est si bonne !

D'AUBRY.

C'est ce que je lui ai dit... Mais elle avait envie de me faire une scène... Elle m'a fait une scène... Ça lui arrive souvent.

CHENASAR.

Laissez-moi donc tranquille ! une femme charmante !

D'AUBRY.

Charmante, je ne dis pas ! Mais enfin, il y a des jours d'orage.

CHENASAR.

Ah ! bah !

D'AUBRY.

Mais il y en a dans tous les ménages.

CHENASAR.

Ah ! du moment qu'il y en a dans tous les ménages !...

D'AUBRY.

Mais aujourd'hui, par exemple, je vous demande un peu s'il y avait de quoi se fâcher ! Parce que je ne trouvais pas ce por-

trait d'une ressemblance parlante (Riant.) Ha ! ha ! ha ! après tout, ça n'est pas toujours un mal !...

CHENASAR.

Pas un mal... Quoi? pas un mal !

D'AUBRY.

Parbleu ! si le portrait ne crie pas comme le modèle.

CHENASAR.

Ah ! bah ! elle crie...

D'AUBRY.

Mais toutes les femmes crient, plus ou moins !...

CHENASAR.

Ah ! du moment que toutes les femmes crient...

D'AUBRY.

Mais il y a toujours moyen de les calmer.

CHENASAR.

Avec de l'esprit !...

D'AUBRY.

Ou avec de l'argent... On donne ce qu'on a.

CHENASAR.

Vous lui donnez de l'argent ?

D'AUBRY.

Pas précisément, mais elle aime les bijoux... je lui donne des bijoux... Elle adore les dentelles... je lui donne des dentelles... Elle raffole des cachemires... je lui donne des cachemires...

CHENASAR.

Diable ! le moyen est un peu cher !

D'AUBRY.

Bah ! pour avoir la paix...

CHENASAR.

Vous êtes riche, vous !

D'AUBRY.

Oui... la charge est bonne... mais... aujourd'hui j'ai un moyen de faire la paix à meilleur marché.

CHENASAR.

Et ce moyen ?

D'AUBRY.

Oh ! il est facile.

CHENASAR.

Dites toujours, ça peut servir.

D'AUBRY.

C'est de vous inviter à dîner.

CHENASAR.

Ah ! c'est votre moyen ?

D'AUBRY.

Elle prétend que je n'ai pas été poli envers vous... que je vous ai blessé... que vous m'en voulez... Mais non, tout est réparé, n'est-ce pas? Vous viendrez...

CHENASAR.

Pardon ! c'est que je ne suis pas sûr de pouvoir...

D'AUBRY.

Ah ! vous ne voulez pas que je fasse mauvais ménage à cause de vous !

CHENASAR, à part.

Il s'adresse bien !

D'AUBRY.

Elle me saura gré de cette démarche... Elle ne criera plus que vous m'en voulez... D'ailleurs, le dîner ne sera pas ennuyeux... Des gens de bourse, de finance... Ils sont très-amusants, quelquefois.

CHENASAR.

C'est selon la manière de les prendre.

D'AUBRY.

Voilà !

CHENASAR.

Mais je ne puis accepter.

D'AUBRY.

Faites cela pour ma femme, qui vous aime... mais beaucoup! beaucoup !... C'est au point que si j'étais jaloux comme elle...

CHENASAR.

Elle est jalouse !

D'AUBRY.

Énormément! elle craint toujours que je ne lui échappe... Je ne peux pas regarder une jolie figure de face... ou de profil, que nous n'ayons des scènes !... Il y a des jours où je serais tenté de l'envoyer...

CHENASAR.

Au diable !...

D'AUBRY.

Mais je me dis : Bah ! on n'est jaloux que de ce qu'on aime ! Et puis, entre nous... je suis une bête d'habitude !...

CHENASAR.

Au fait... c'est votre femme.

D'AUBRY, avec un peu d'embarras.

Ma femme!... oui !... oui !... Adieu ! à sept heures !

(Il remonte.)

CHENASAR.

Mais non !...

D'AUBRY.

Si fait !... Et une idée! après son portrait, vous ferez le mien... Ce sera pour elle... Il faut bien que notre querelle finisse par un cadeau... J'en serai pour quinze cents francs.

CHENASAR.

C'est moins cher qu'un cachemire !

D'AUBRY.

Ha! ha! ha!... comme vous dites... Adieu!

(Il va pour sortir.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, BIBO.

BIBO.

Ah! il y est encore!

D'AUBRY.

Hein ? Est-ce que tu viens pour me mettre à la porte ?

BIBO.

Au contraire. (A Chenasar.) Excusez, maître! (A d'Aubry.) C'est une lettre que le concierge allait porter chez vous... Mais j'ai dit : Tiens!... il est là-haut.

D'AUBRY.

Une lettre pour moi... (A Chenasar.) Il paraît que je reçois ma correspondance ici. (A Bibo.) Et de qui cette lettre?

(Il la prend.)

BIBO.

Je ne sais pas, je ne l'ai pas lue.

D'AUBRY, ouvrant la lettre.

De Clotilde! de ma femme!...

CHENASAR, à part, sur la causeuse.

Comment se fait-il?...

BIBO, bas à Chenasar.

Je ne savais pas... j'ai peut-être mal fait.

D'AUBRY, étouffant un cri.

Ah!

CHENASAR, se levant.

Qu'est-ce donc ?

D'AUBRY, très-ému, froissant la lettre.

Rien... je vais... je m'en vais... (A Bibo.) C'est au concierge qu'on a remis... je vais savoir...

BIBO.

Il n'y est pas... il en porte d'autres...

D'AUBRY.

Adieu !

(Il prend la casquette de Bibo pour son chapeau et va pour sortir.)

CHENASAR, à part, regardant à gauche.

Est-ce qu'elle est encore ici ?

BIBO, éclatant de rire.

Ha ! ha ! ha ! voilà qui est drôle.

D'AUBRY, se retournant avec colère.

Quoi, drôle ? Qu'est-ce qui est drôle ? Voulez-vous m'insulter... drôle ?

(Il secoue Bibo.)

BIBO, se défendant.

Eh bien ! eh bien ! à bas les mains !

CHENASAR, les séparant.

Monsieur !... Monsieur !...

D'AUBRY.

Drôle !... Il rit !

BIBO.

Pardine ! je ris... il n'y a pas de quoi ! vous prenez ma casquette pour votre chapeau.

D'AUBRY.

Hein ! ah ! oui...

(Il jette la casquette à terre derrière la causeuse ; — la lettre qu'il tenait à la main, tombe en même temps.)

BIBO.

Ah ! bien! mais dites donc...

D'AUBRY, prenant son chapeau.

Excusez. (Serrant la main à Chenasar.) Adieu !

(Il va pour sortir.)

CHENASAR.

Adieu. (A part.) Que diable lui écrit-elle?

(D'Aubry redescend la scène très-agité.)

BIBO, à part.

Ah ! bon! on dirait que cette lettre est une pilule qui a de la peine à passer.

CHENASAR.

Va-t'en.

BIBO, l'apercevant, bas.

Il reste!

D'AUBRY.

Dites-moi... Clotilde était chez vous ce matin ?

CHENASAR.

Sans doute... vous l'avez vue...

D'AUBRY.

Au fait!... Est-ce qu'elle y a écrit... une lettre?...

CHENASAR.

Ce matin, je ne crois pas.

D'AUBRY, se retournant.

Mais... dis-moi!...

BIBO.

Quoi?

D'AUBRY.

Rien. (A Chenasar.) Adieu !

(Il sort.)

CHENASAR.

Il est fou !

BIBO.

Dites donc, maître, Catherine est là, voulez-vous qu'elle essaie le costume de vestale ?

CHENASAR.

Laisse-moi !

(Il va pour rentrer dans sa chambre, à gauche.)

BIBO.

Elle va l'essayer. (Il se retourne et voit d'Aubry rentrer très-agité.) Ah ! bien !

CHENASAR, se retournant.

Hein ?

D'AUBRY, à demi-voix.

Quand elle venait poser pour son portrait... elle était seule ? toujours seule ?

CHENASAR.

Toujours.

D'AUBRY.

Et il ne venait personne, tandis qu'elle était ici... jamais personne ?

CHENASAR.

Jamais.

D'AUBRY.

Bien sûr ?

CHENASAR.

Monsieur !

D'AUBRY.

C'est juste, vous le dites, je le crois. (Il va pour sortir.) Ah ! mon chapeau !...

CHENASAR.

Vous l'avez sur la tête.

D'AUBRY.

Ah! la tête! la tête, je la perds.

BIBO, derrière la causeuse.

C'est donc ça?

D'AUBRY, avec colère.

Plaît-il?

BIBO, effrayé.

Ah! mon Dieu!

D'AUBRY, à Chenasar.

Si vous saviez ce qui m'arrive... Ma femme... au fait, je puis vous dire... Non... (Lui prenant les mains.) Adieu!

CHENASAR.

Adieu!

(Bibo va pour sortir par la gauche.)

D'AUBRY, à Bibo.

Hein?...

BIBO.

Oh! je n'ai rien dit.

D'AUBRY.

Adieu!

(Il sort.)

## SCÈNE XII.

CHENASAR, BIBO.

CHENASAR, se promenant, à part.

Sa femme! sa femme!

BIBO, ramassant sa casquette.

Ah! bon!

CHENASAR.

Qu'est-ce que c'est?

BIBO, montrant la lettre par terre.

Il a perdu sa lettre.

CHENASAR, la prenant.

Sa lettre! bien, va-t'en. Oui, c'est cela.

(Clotilde paraît à la porte de la chambre.)

BIBO, l'apercevant.

Oh!

(Il rentre à droite.)

## SCÈNE XIII.

CLOTILDE, CHENASAR.

CHENASAR, sans voir Clotilde.

C'est son congé qu'elle lui donne... Voyons un peu... Non, je n'ai pas le droit de la lire.

CLOTILDE, appuyée sur son épaule.

Je vous la lirai, moi!

CHENASAR.

Ah! vous étiez là, chez moi!

CLOTILDE.

Oui, chez nous... d'où j'ai écrit cette lettre.

CHENASAR.

Et dans cette lettre, vous lui disiez?...

(Il ouvre la lettre.)

CLOTILDE, lisant.

« Alexandre, lorsque l'on ne s'entend plus, il faut bien se « séparer... la loi n'y met pas d'obstacle... Il semble qu'en « vous unissant à moi, vous ayez prévu la fin de nos amours... « Nous sommes libres, vous de porter votre tendresse et votre « fortune à quelque sylphide de l'Opéra, et moi de donner mon « cœur et ma main à un ami plus sûr et plus fidèle, qui m'é- « pouse. » (Se penchant vers Chenasar.) N'est-ce pas?

CHENASAR.

Hein ? plus sûr et plus... ah ! oui... oui... parbleu !... Ensuite !...

CLOTILDE.

« Adieu ! Désormais inconnus l'un à l'autre, si nous nous « rencontrons, je vous dispense d'un salut, vous n'aurez pas « même à craindre un sourire. »

CHENASAR, continuant.

« Clotilde. »

CLOTILDE, achevant.

« Paris, 7 juin 1852. »

CHENASAR.

Pauvre homme !... c'est bien sec.

CLOTILDE.

Allez-vous le plaindre ?

CHENASAR.

Eh ! mais, au jeu, il est de mauvais goût de se moquer de ceux qui perdent, quand on gagne.

CLOTILDE.

Et si c'était un mari... là... comme les autres ?

CHENASAR.

Ah ! c'est différent.

CLOTILDE.

Vilain ! vous êtes tous les mêmes... amoureux du bien qui ne vous appartient pas, vous n'en sentez plus le prix dès qu'il est à vous.

CHENASAR.

Si fait ! mais tout cela est si inattendu, que je suis encore étourdi de mon bonheur... N'est-ce point un rêve ?

CLOTILDE.

Non, je suis à vous... bien à vous... et, tenez, mon ami, me

voilà délivrée d'un poids affreux qui m'étouffait... ma position était si fausse !... Ici même, quand je posais devant vous... quand vos regards cherchaient les miens... avec un amour que mon cœur avait deviné... parce qu'il le partageait...

CHENASAR.

Vous m'aimiez ?

CLOTILDE.

Vous en doutez, ingrat !... Eh bien ! je m'en voulais de vous tromper... comme les autres... je me disais : Chenasar est un artiste... il doit être indulgent, généreux. Il vit dans un monde qui comprend une faute et qui la pardonne !... je ne me trompais pas !...

CHENASAR.

Oh ! non !

CLOTILDE.

J'ai vos serments... et désormais, pour vous, je ne serai qu'une amie, dont le premier mariage fut une folie... et...

CHENASAR.

Qui convole en secondes noces.

CLOTILDE.

J'allais le dire... Et lorsqu'après un an ou deux passés en Italie... à Naples... à Florence... dans ce beau pays qui aura vu nos premières amours... nous reviendrons mariés, heureux, avec la réputation d'un grand artiste et d'une femme qui a dignement réparé sa faute... qui donc refusera de nous ouvrir sa porte ?... Mais Paris est plein de ces mariages réparateurs !... et pourvu que nous nous aimions toujours !...

CHENASAR.

Oh ! oui, Clotilde.

(Il va pour l'embrasser.)

CLOTILDE.

Non, Monsieur, je n'accorde rien qu'à mon mari.

CHENASAR.

Ah! un à-compte!

CLOTILDE.

Du tout!... du tout!... Ce sont les à-compte qui nous perdent! Voyons, Monsieur, quand partons-nous?

CHENASAR.

Mais si nous nous marions d'abord?

CLOTILDE.

Oh! non!

CHENASAR.

Eh! mais, est-ce que vous croyez que je vais passer deux ans à voyager, avec le bonheur en perspective? Allons donc!

CLOTILDE.

La petite baronne Désaunais s'est mariée en route.

CHENASAR.

En route?

CLOTILDE.

A Turin, je crois... Nous nous marierons à Turin... où je vous rejoindrai. Cela se fait devant un consul... à l'ambassade, que sais-je!... le Code le dit... C'est ainsi que le baron Désaunais a épousé Clorinde.

CHENASAR.

Qui?... ce petit niais!

CLOTILDE.

Vous ferez comme lui... (Mouvement de Chenasar.) à cette différence près qu'il est niais, et que vous ne l'êtes pas!... Le Code est le même pour tout le monde.

CHENASAR.

Mais je ne puis...

CLOTILDE.

Ah! je le veux! (Se reprenant.) Je vous en prie!

CHENASAR.

Syrène ! (Toussant.) Hum !

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BIBO.

BIBO.

Dites donc, maître ?

CHENASAR.

Quoi ? que me veux-tu ?

BIBO.

Il y a, là, dans la salle à manger, une grosse femme avec des paquets, des cartons, une grande cage et une perruche dedans.

CLOTILDE.

Ah ! c'est Jeanne !

CHENASAR.

Qui ça Jeanne ?

CLOTILDE, à demi-voix.

Eh bien ! Jeanne... ma domestique, une brave fille qui m'est très-dévouée... Je lui ai fait dire de m'apporter ici, chez vous, mes effets, mes diamants, ma perruche..... un oiseau que j'adore !

CHENASAR.

Miséricorde ! et pourquoi faire ?

CLOTILDE.

Mais, Monsieur, je déménage.

CHENASAR.

Ah ! oui ! ah ! oui ! (A part.) Hum ! des paquets... une femme de chambre... une perruche... me voilà bien !

BIBO.

Elle demande s'il faut faire monter les effets qui sont dans la citadine?

CLOTILDE.

Mais, certainement.

CHENASAR.

Permettez...

CLOTILDE.

Ah! dites-lui de ne pas renvoyer la voiture... j'en ai besoin... allez!

BIBO.

Oui, Madame. (A part.) Il paraît que la perruche change de nid.

(Il sort.)

CHENASAR.

Mais c'est que...

CLOTILDE.

Quoi donc?

CHENASAR.

C'est que je ne suis pas logé de manière... vous concevez... un garçon!...

CLOTILDE.

Vous avez peur que je demeure avec vous?

CHENASAR.

Vous! au contraire... il y aura toujours assez de place pour nous deux.

CLOTILDE.

Et voilà justement ce que je ne veux pas... Je garde la voiture pour aller chez ma sœur.

CHENASAR.

Vous avez une sœur?

CLOTILDE.

Certainement... Je vais lui demander une secrète hospitalité,

pour passer chez elle les moments... où je ne puis sans danger demeurer avec vous... Mais en attendant que je sois tout à mon artiste... à mon mari... je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, trente mille francs de diamants, qui m'appartiennent... mes toilettes qui vous feront penser à moi... et ma perruche, une petite bête charmante, qui sait mon nom... elle vous le dira souvent... Est-ce que cela vous fait de la peine?

CHENASAR.

Je ne dis pas, mais où loger tout cela?

CLOTILDE.

Oh! le premier petit coin venu... une chambre perdue... Tenez, celle-ci. (Elle ouvre la porte de la chambre à droite.) Ah!

(Elle recule vivement.)

CHENASAR.

Qu'est-ce donc?

CLOTILDE.

Une femme, là!

(La portière retombe.)

CHENASAR.

Une femme! ah! oui... un modèle qui vient poser pour ce tableau.

CLOTILDE.

Un modèle... bien sûr!

CHENASAR.

Sans doute... vous êtes jalouse?

CLOTILDE, lui tendant la main.

Puisque je vous aime!

BIBO, rentrant.

Maître, je viens de faire entrer là les malles, la perruche et tout le bataclan!

CLOTILDE.

Bien! Je vais recevoir tout cela ici... dans cette chambre...

et je vous laisse pour revenir dans un instant. A bientôt !... (Elle entre dans la chambre à gauche.)

## SCÈNE XV.

BIBO, CHENASAR.

CHENASAR.

Hum ! hum ! me voilà avec un ménage... et une femme !... une femme qui sait son Code... article mariage ! Il n'y a plus à m'en dédire !... j'ai promis !... et puis, le bonheur... C'est étonnant le drôle d'effet que cela me fait ! Je suis en baisse de cinquante pour cent.

BIBO, se posant devant lui.

Maître !

CHENASAR, avec impatience.

Quoi ? qu'est-ce que tu fais là ? qu'est-ce que tu me veux !

BIBO, riant.

Il paraît que vous allez avoir un ménage... une locataire?

CHENASAR.

Eh bien ! si ça me convient... si ça me plaît !... Qu'est-ce que tu as à rire?... à me regarder comme un imbécile?

BIBO.

Je ne vous regarde pas comme un imbécile! au contraire!... puisque je veux me marier !

CHENASAR.

Te marier !... toi, Bibo?

BIBO.

Moi, Bibo!

CHENASAR, le montrant avec dépit.

C'est libre... c'est garçon ! et cela veut se mettre une chaîne au cou !

BIBO.

Mais vous, vous me disiez ce matin...

CHENASAR.

Au fait, oui... marie-toi!... tu feras bien!... Je voudrais que tout le monde se mariât!... ça m'amuserait!

BIBO.

Mais c'est que Catherine ne veut plus... Elle a des idées... Elle veut un riche mariage avec des diamants... et une moitié d'agent de change, comme madame Clotilde.

CHENASAR.

Clotilde! qui ça Clotilde?

BIBO.

Eh bien! cette dame... à la perruche.

CHENASAR.

Elle la connaît?

BIBO.

Mais beaucoup!

## SCÈNE XVI.

CHENASAR, BIBO, CATHERINE.

CATHERINE, habillée pour poser, entrant par la droite.

Ah! çà, mais, M. Bibo, est-ce que je vais passer toute ma journée en costume de vestale?

BIBO.

Ne vous en plaignez pas, mademoiselle Catherine... il vous va si bien!... et quand vous poserez devant le maître...

CATHERINE.

Laissez-moi donc tranquille!... vous voyez bien qu'il n'a pas besoin de moi.

CHENASAR.

Si fait... (A Bibo.) Retourne à l'atelier, laisse-nous!

BIBO.

Oui, maître... (Bas.) Décidez-la donc au mariage. Vrai! ça me fera plaisir!

CHENASAR.

Va-t'en!

BIBO.

Oui, maître! (Bas à Catherine.) Écoutez-le, mademoiselle Catherine, c'est un homme d'esprit!... il a un cœur comme moi... et il vous dira...

CHENASAR.

T'en iras-tu?

BIBO.

Oui, maître. (A Catherine.) Il vous dira qu'un artiste vaut bien...

CATHERINE.

Puisqu'on vous dit de vous en aller.

BIBO.

Oui, maître! (A part.) Ambitieuse va!...

(Il sort par la droite.)

CATHERINE.

Faut-il poser à genoux et les yeux baissés?

CHENASAR.

Tout à l'heure... mais d'abord, répondez-moi... Vous avez connu madame d'Aubry... mademoiselle Clotilde, enfin... vous l'avez connue?

CATHERINE.

Ah! mon Dieu! c'est ce bavard de Bibo qui vous a dit...

CHENASAR, avec impatience.

Répondez-moi, vous l'avez connue?

CATHERINE, effrayée.

Oui... non... c'est-à-dire... je l'ai connue au spectacle...

parce que je ne la connaissais pas... C'est mademoiselle Joséphine, une maîtresse couturière... que j'ai revue aujourd'hui... même qu'elle m'a répété sur cette dame...

CHENASAR.

Quoi? qu'est-ce qu'elle vous a répété?

CATHERINE.

Mais rien de mal... parce qu'il n'y a pas de mal à en dire d'abord!... Quand elle travaillait avec mademoiselle Joséphine, elle n'avait que sa beauté... sa jeunesse... et l'espérance, comme tout le monde... Elle a fait un bon mariage... c'est permis!

CHENASAR.

Bien! bien!

CATHERINE.

Et cela devait être, parce qu'elle aimait...

CHENASAR.

Son mari?

CATHERINE.

Elle aimait les belles toilettes... les beaux diamants... comme tout le monde!... c'est permis!

CHENASAR, à part.

C'est donc pour ça qu'elle a sauvé la caisse! trente mille francs de diamants!... Sapristi! je vais passer pour un recéleur.

CATHERINE.

Mais, du reste, il n'y a pas de mal à en dire... quand on soutient sa famille.

CHENASAR.

Ah! elle a une famille!... oui, je sais, une sœur...

CATHERINE.

Qui est mariée comme elle.

CHENASAR.

Ah! comme elle!

CATHERINE.

Avec trois frères qu'elle a placés... et puis, un père, un brave homme qui n'est pas gênant, pourvu qu'il boive son petit coup... Ah! par exemple, elle a une drôle de mère...

CHENASAR, à part.

Et une perruche!... la ménagerie est complète!

CATHERINE.

Du reste, il n'y a pas de mal à en dire.

CHENASAR.

Parbleu! (A part.) Et je vais épouser tout cela?... Tant mieux! ça m'apprendra à parler toujours mariage... Je n'y manque jamais... c'est un moyen... on s'arrange!... Mais cette fois, ah! je suis pincé!

CATHERINE.

Mais, Monsieur, est-ce que je ne vais pas poser?

CHENASAR.

Eh! non!... (A part.) C'est moi qui pose!

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, D'AUBRY, à la fin BIBO.

D'AUBRY, entrant brusquement.

Me voilà encore!

CHENASAR.

A l'autre, à présent!

CATHERINE, à demi-voix.

Ah! le mari!... Surtout, Monsieur, ne dites pas!...

D'AUBRY, cherchant.

Est-ce que je n'ai pas laissé ici... ce papier... vous savez, cette lettre que j'ai reçue?...

CHENASAR.

Cette lettre... vous l'avez perdue?... (Il remonte du côté opposé, et jette à terre la lettre qu'il avait mise dans sa poche.)

D'AUBRY.

Diable! diable! je serais fâché... (L'apercevant.) Ah! je la retrouve! je la tiens!

CATHERINE, à demi-voix.

Eh bien! qu'est-ce que je vais faire à présent que je suis habillée?

CHENASAR, de même.

Eh bien! allez vous déshabiller.

CATHERINE, à part.

C'est gentil! voilà une journée perdue... M. Bibo me la paiera! (En remontant, elle fait la révérence à d'Aubry qui la salue; elle sort par la droite.)

D'AUBRY.

Elle est drôle, cette petite!

CHENASAR.

Vous trouvez?

D'AUBRY.

C'est encore un portrait que vous faites?

CHENASAR.

Un portrait!... oui, oui... mais moins bien que celui de votre femme.

D'AUBRY.

Ma femme!... ma femme!... je n'en ai plus!

CHENASAR.

Ah! mon Dieu!

D'AUBRY, lui serrant la main avec émotion.

Ou plutôt, mon cher, je n'en ai jamais eu.

CHENASAR.

Ah! mon Dieu!

D'AUBRY.

Je puis tout vous dire, à présent que je suis revenu du coup... Ah! il a été rude! parce qu'il y a des choses... si... Enfin...

CHENASAR.

Cette lettre...

D'AUBRY, la lui donnant.

Lisez... lisez... Ce n'est plus un mystère, ainsi! tout le monde le saura!... Vous voyez, elle me quitte... elle en épouse un autre... J'en suis bien aise.

CHENASAR.

Ah! bah! bah! bah! Vous n'étiez pas marié?

D'AUBRY, reprenant sa lettre.

Une jeune fille qui n'était rien... quand je l'ai aimée... mais rien du tout!... Jolie, je ne dis pas; spirituelle, c'est possible! amusante, c'est vrai!... mais il y en avait d'autres... et moi, je lui ai donné une fortune... je lui ai donné mon nom... C'est un tort, on est toujours puni de ces bêtises-là... (S'attendrissant peu à peu.) Mais que voulez-vous? je l'aimais bien... je la présentais partout comme ma femme... moi-même, j'avais fini par croire qu'elle l'était... je prévenais tous ses désirs... j'obéissais à tous ses caprices... et Dieu sait si elle en a!... J'avais placé sa famille!... J'aurais tout fait pour elle, tout!... et voyez sa reconnaissance! une lettre sèche dans laquelle elle me donne congé, comme un propriétaire à qui l'on dit: Notre bail est fini, merci! je vais loger ailleurs!... Elle n'a pas de cœur! (Serrant la main de Chenasar.) Tant mieux! elle me vengera de l'imbécile qui me l'a prise!

CHENASAR, à part.

Si je pouvais te la rendre!

D'AUBRY.

Que ce soit une leçon pour vous, mon cher, si jamais... si jamais... Je m'en vais; à tantôt... car vous venez toujours dîner... Seulement je ne sais plus comment... Elle va me manquer... Mais ce sera un dîner de garçons... Bah!... et je leur avouerai mon aventure au champagne... pour faire passer... (Suffoquant.) Nous rirons... (Il va pour sortir.)

CHENASAR, le retenant.

Mais dites donc, mon cher monsieur d'Aubry, pour un homme qui a pris son parti, vous êtes bien ému?

D'AUBRY.

Moi... pas du tout... au contraire... c'est le premier moment comme ça... parce que l'ingratitude, ça vous... Mais je suis ravi, enchanté!

CHENASAR.

Je ne crois pas.

D'AUBRY.

Si fait!... parole d'honneur!

CHENASAR, le plaçant devant le portrait.

Elle est pourtant bien jolie!

D'AUBRY.

Vous trouvez?... Des yeux faux... une bouche dédaigneuse... un sourire sardonique... (Au portrait.) Hou! tu n'as pas de cœur, vois-tu, tu n'as pas de cœur!... Je m'en vais!...

CHENASAR, le retenant.

Et ces épaules si belles, qui promettent tant de charmes.

D'AUBRY.

Oh! ses épaules ne sont pas comme elle... elles ne trompent pas... Ah! mon cher!

CHENASAR.

Très-bien!

D'AUBRY.

Délicieux!

CHENASAR.

Là! vous voyez, vous l'aimeriez encore.

D'AUBRY.

Moi! jamais!

CHENASAR.

Si.

D'AUBRY.

Non.

CHENASAR.

Si.

D'AUBRY.

Non!... Après une lettre pareille !... une lettre... je serais le dernier des hommes... Je m'en vais! (Il s'en va.)

CHENASAR.

Mais cette lettre, qu'est-ce qu'elle a donc de si dur?... Là, voyons!

D'AUBRY, revenant vivement.

Comment! ce qu'elle a?... Parbleu! vous avez l'intelligence difficile, vous!... Tenez, écoutez-moi ça... (Lisant sèchement.) « Alexandre... »

CHENASAR.

Elle pourrait dire : Monsieur... mais votre petit nom, Alexandre... c'est gentil!

D'AUBRY.

Oui, gentil! (Lisant.) « Quand on ne s'entend plus, il faut bien se séparer!... » Hein?... c'est donc gentil?

CHENASAR.

Vous veniez de lui faire une querelle et de la trouver laide!... Mais quelle expression de regret!... « Alexandre, quand on ne s'entend plus, il faut bien se séparer! »

D'AUBRY.

Cette phrase-là, soit!... mais... (Lisant.) « La loi n'y met pas d'obstacle... Il semble qu'en vous unissant à moi, vous ayez prévu la fin de nos amours. »

CHENASAR.

Oh! c'est un reproche... « Il semble qu'en vous unissant à moi, vous ayez prévu... » Ce n'est pas elle!... bonne petite, elle s'est donnée à vous sans rien prévoir.

D'AUBRY.

Sans rien prévoir, sans rien prévoir!... Vingt-cinq mille li-

vres de rente! (Lisant.) « Nous sommes libres, vous de porter votre tendresse et votre fortune à quelque sylphide de l'Opéra... »

CHENASAR.

Ah! de la jalousie! nous y voilà! Je disais bien aussi : Il y a de la jalousie là-dessous... Vous en aimez une autre... une sylphide!...

D'AUBRY.

Oh! un caprice, une fantaisie... mais j'ai rompu avec elle, ce matin... J'en suis fâché!

CHENASAR.

Là, vous la trahissez et vous ne voulez pas qu'elle se plaigne ?

D'AUBRY.

Je la trahissais!... je la trahissais!... Oui, au fait, je la trahissais... Mais elle! elle!... (Lisant.) « Et moi de donner mon cœur et ma main à un ami plus sûr et plus fidèle qui m'épouse!... » C'est donc gentil!... « Qui m'épouse... »

CHENASAR, achevant le mot.

Ra!

D'AUBRY.

Il n'y a pas ra!

CHENASAR.

C'est une menace qu'elle vous fait... cela veut dire : Ah! vous aimez une sylphide!... eh bien! moi, je ferai comme vous, là... Pauvre femme! on n'est jaloux que de ce qu'on aime, vous le disiez ce matin.

D'AUBRY.

Je le disais, je le disais... mais la fin. (Lisant.) « Adieu, désormais inconnus l'un à l'autre, si nous nous rencontrons, je vous dispense d'un salut... et vous n'aurez pas même à craindre un sourire!... » Quel dédain, comme c'est sec!

CHENASAR.

Oh! par exemple! c'est tout ce qu'il y a de plus délicat au

monde... (Avec sensibilité.) Vous ne me saluerez pas, vous!... je n'exige plus rien... Et moi, pauvre femme abandonnée, je ne vous en voudrai pas, je n'aurai pas même un sourire!... je garderai ma joie pour moi!... C'est une délicatesse d'intention!

D'AUBRY, s'asseyant sur la causeuse.

Bah! bah! c'est le ton qui fait la musique!

CHENASAR, prenant la lettre.

Justement! vous y mettez une aigreur qui n'y est pas. (Il lit la lettre avec la plus grande tendresse.) « Alexandre, quand on ne « s'entend plus, il faut bien se séparer. La loi n'y met pas d'obs- « tacle... Il semble qu'en vous unissant à moi, vous ayez prévu « la fin de nos amours. (Il soupire.— D'Aubry se lève et s'approche, « comme attiré malgré lui.) Nous sommes libres... vous... de por- « ter votre tendresse et votre fortune à quelque sylphide de « l'Opéra... et moi... (Avec émotion.) et moi, de donner mon « cœur et ma main à un ami plus sûr et plus fidèle, qui m'é- « pouse...ra. »

D'AUBRY, attendri.

Il n'y a pas ra.

CHENASAR, s'attendrissant de plus en plus.

« Adieu! Désormais inconnus l'un à l'autre... si nous nous « rencontrons, je vous dispense d'un salut, et vous n'aurez pas « même à craindre un sourire! (Suffoquant.) Clotilde!... » Votre Clotilde! (D'Aubry cache son émotion.) Ah! il y a des larmes dans cette lettre-là!... Et tenez, tenez! en voilà une qui est tombée sur le papier.

D'AUBRY, vivement.

Vous croyez?

CHENASAR, se tournant vers le portrait.

Une larme tombée pour vous de ces yeux charmants!

D'AUBRY, passant auprès du portrait.

Le fait est qu'ils sont bien jolis, ses yeux!

CHENASAR.

Et cette bouche dont les baisers sont si doux?

D'AUBRY.

C'est vrai.

CHENASAR.

Et ces épaules !...

D'AUBRY, se débattant.

Assez ! assez !

CHENASAR.

Ah ! vous avez beau dire, vous regrettez cette femme-là !

D'AUBRY.

Je la regrette ! je la regrette !... C'est tout naturel, quand on se regardait comme en ménage... Que diable ! on a ses habitudes !

CHENASAR.

Et vous êtes une bête d'habitude !

D'AUBRY.

Hein ?

CHENASAR, riant.

Vous le disiez ce matin.

D'AUBRY.

C'est vrai !... mais si elle en épouse un autre.

(Bibo entre et descend doucement.)

CHENASAR.

Allons donc !...

D'AUBRY, regardant sa lettre.

Mais voyez !...

BIBO, à l'oreille de Chenasar.

Maître !

CHENASAR.

Encore toi !

BIBO, bas.

Chut ! Elle vient de rentrer... votre locataire... la femme de... (Il montre d'Aubry.)

CHENASAR.

Tais-toi!

D'AUBRY.

Qu'est-ce?

CHENASAR, à l'oreille de d'Aubry.

Elle est là... chez moi... votre femme!... (Il lui montre la gauche.)

D'AUBRY.

Clotilde!

CHENASAR, de même.

Chut! elle vient poser... une dernière séance... voulez-vous que je tâche adroitement de savoir...

D'AUBRY, bas.

Oui... oui... Oh! une idée!... j'attendrai chez vous, quelque part.

CHENASAR.

Bah! vous voulez?... au fait!... Bibo, tu vas montrer à monsieur mon carton de dessins, dans mon petit salon.

BIBO.

Oui, maître. (Il prend un grand carton.)

D'AUBRY.

C'est cela, je regarderai des images.

CHENASAR.

Allez, allez. (D'Aubry va pour sortir. — A part.) Ouf! (Il s'essuie le front.) Si je n'ai pas le prix de vertu!... mais Clotilde...

BIBO, bas.

J'ai dit à Catherine que je ne voulais pas l'épouser.

CHENASAR.

Ah! bah! c'est un moyen, ça... (D'Aubry gagne doucement la porte de gauche.)

BIBO.

Oui, un moyen pour qu'elle m'adore... pour qu'elle re-

vienne... il n'y a rien qui monte la tête aux femmes comme ça.

CHENASAR, à part.

Diable! diable! diable! (A d'Aubry que Bibo lui montre.) Eh! mais, qu'est-ce que vous faites?

D'AUBRY, bas.

Rien, rien, je m'en vais! ne soyez pas longtemps, mon ami.

CHENASAR, bas.

Non, non, mon cher ami.

BIBO, à part.

Tiens, ils ont l'air d'être d'accord... c'est drôle!... Et la perruche?...

(D'Aubry sort par le fond, Bibo le suit.)

CHENASAR, seul.

Le diable m'emporte, si je sais comment m'y prendre!.. avec ça que le sacrifice me coûte...

## SCÈNE XVIII.

CHENASAR, CLOTILDE, à la fin D'AUBRY.

CLOTILDE, se montrant à gauche.

Vous êtes seul?... on peut entrer?...

CHENASAR, à part.

Allons, ferme! (Il travaille au portrait.)

CLOTILDE.

Vous étiez avec quelqu'un?

CHENASAR.

Mais non... je ne crois pas...

CLOTILDE, riant.

Peut-être cette dame qui était là, quand je suis partie?

CHENASAR.

Cette dame?... oui... non... c'est-à-dire...

CLOTILDE.

Prenez garde, Monsieur, j'ai le droit de connaître vos secrets... et si c'en est un, je pourrais exiger...

CHENASAR.

Exiger ! exiger !... (A part.) Une querelle... voilà un moyen. (Haut.) Après, s'il vous plaît ?.. exiger...

CLOTILDE, surprise.

Ah ! vous vous révoltez ?

CHENASAR.

Oui, je me révolte, parce que je ne puis pas céder à un caprice.

CLOTILDE, lui prenant le bras.

Eh bien ! mon ami, c'est moi qui cède... Je ne demande plus rien... j'ai confiance.

CHENASAR, à part.

Ça ne prend pas.

CLOTILDE.

D'ailleurs, je ne veux pas me fâcher avec un mari... de demain.

CHENASAR.

C'est-à-dire que si j'étais un mari d'hier...

CLOTILDE, vivement.

Ce serait différent !

CHENASAR.

Oh !

CLOTILDE, d'un ton câlin.

J'aurais plus de confiance encore.

CHENASAR.

Ah ! (A part.) La lionne cache ses griffes.

CLOTILDE.

Voyons, ne faites pas la moue... regardez-moi en face.

CHENASAR, à part.

Si je la regarde, je suis perdu.

CLOTILDE.

Regardez-moi donc... là! est-ce que vous me trouvez l'air bien méchant?

CHENASAR, avec abandon.

Oh! non... je vous trouve... je vous trouve charmante.

CLOTILDE.

A la bonne heure! Voyons, venez vous asseoir... ici... près de moi, et causons.

(Elle gagne la causeuse.)

CHENASAR, à part.

Et l'autre qui regarde des images!

CLOTILDE.

Venez... venez...

CHENASAR, à part.

Dame! ce n'est pas ma faute!

CLOTILDE.

Mais pourquoi cet air embarrassé, distrait?... (Lui donnant sa main à baiser.) Tenez, je vous le permets.

CHENASAR, lui baisant la main.

Ah! que vous êtes bonne! (Il s'assied près d'elle et va pour l'embrasser.)

CLOTILDE, refusant.

Eh bien!...

CHENASAR.

Quoi! si peu!

CLOTILDE.

Oh! rien de plus, jusqu'au mariage.

CHENASAR.

Oh ! je n'irai jamais jusque-là.

CLOTILDE.

Écoutez-moi.

CHENASAR.

Non, je ne veux rien entendre... Il faut...

CLOTILDE.

Mais, Monsieur, quand je parle, il faut vous taire.

CHENASAR, à part.

Consigne de ménage !

CLOTILDE.

Je viens de chez ma sœur... Il est convenu que j'irai tous les soirs chez elle et que je reviendrai le lendemain, ici... sous prétexte de mon portrait... que vous ferez durer longtemps quitte à défaire la nuit ce que vous aurez fait le jour.

CHENASAR.

Comme Pénélope.

CLOTILDE.

Pénélope, je ne connais pas.

CHENASAR, à part.

Elle n'est pas forte.

CLOTILDE.

Et cela, jusqu'à notre départ qu'il faudra hâter, entendez-vous ?

CHENASAR.

Voilà ! c'est que je ne puis pas le hâter.

CLOTILDE.

Et pourquoi ?

CHENASAR.

Parce que... parce que j'ai de grands travaux à faire pour l'exposition... Mon tableau à finir... Le Feu éternel. (A part.) M'y voilà !

CLOTILDE.

Votre tableau!... Vous n'y pensiez pas ce matin; vous n'aviez de feu éternel que pour moi.

CHENASAR.

Oui, mais la réflexion...

CLOTILDE.

Ah ! vous avez réfléchi... Moi, Monsieur, je n'aime pas qu'on réfléchisse.

CHENASAR.

Vous êtes despote !

(Il veut se lever.)

CLOTILDE, le retenant.

Eh bien! non... Eh bien! non... nous ne voyagerons pas... au fait, j'aime mieux cela !

CHENASAR, à part.

Ça ne prend pas !

CLOTILDE.

Nous nous marierons à Paris... sans bruit... sans éclat... Personne ne le saura, que nos témoins et M. le maire...

CHENASAR.

Nous marier!... C'est que... c'est que... (Frappé d'une idée.) Ah !

CLOTILDE.

Quoi ? ah !

CHENASAR.

Hein ?

CLOTILDE.

Vous avez dit : Ah !

CHENASAR.

J'ai dit : Ah !

CLOTILDE.

Mon Dieu! quel air embarrassé... Vous me faites peur !

CHENASAR.

Si ce mariage était... impossible?

CLOTILDE.

Impossible!... Et la raison ?

CHENASAR.

La raison, c'est que... je ne sais comment vous dire... vous apprendre...

CLOTILDE.

Oh ! parlez ! parlez ! vous me faites mourir !... C'est que...

CHENASAR.

C'est que...

CLOTILDE.

Achevez donc !

CHENASAR.

Je suis marié !

CLOTILDE, se levant.

Vous !

CHENASAR, à part.

Je n'ose pas la regarder !

CLOTILDE.

Marié !... Ah ! Monsieur !

CHENASAR, à part.

Ça prend !

CLOTILDE.

Et vous me laissiez croire que vous ne l'étiez pas ?

CHENASAR.

Dame ! vous me laissiez croire que vous l'étiez...

CLOTILDE.

Mais depuis...

CHENASAR, se levant.

Oh ! depuis, je n'ai pas eu le courage de faire un aveu qu devait m'enlever tant de bonheur ! tant d'amour !

CLOTILDE.

Laissez-moi !... Marié !... mais à qui ? quelle femme ?... Ah ! celle que j'ai vue... là !... (Montrant la droite.) J'y suis !

CHENASAR.

Vous y êtes ! (A part.) C'est pris !

CLOTILDE.

Et vous disiez... un modèle...

CHENASAR.

Je n'avais pas eu le courage...

CLOTILDE.

Eh ! Monsieur !... Que pense-t-elle de moi, si elle se doute ?..

CHENASAR.

Non !... non !... elle ne se doute de rien... Elle ne saura rien.... (A part.) Oh ! ma foi, tant pis ! je ne résiste plus... (Haut.) Écoutez-moi, Clotilde !...

CLOTILDE, sévèrement.

Monsieur !...

CHENASAR, très-tendrement.

On peut s'aimer quand même... Une chaîne qui empêche un mariage, n'empêche pas... un amour...

CLOTILDE, le repoussant.

Laissez-moi, Monsieur ! laissez-moi ! Je ne vous pardonnerai jamais !

(Elle se jette sur la causeuse et se détourne avec colère.)

CHENASAR.

Oh ! jamais !

## SCENE XIX.

LES MÊMES, D'AUBRY.

(D'Aubry entr'ouvre la porte du fond et avance la tête.)

D'AUBRY, bas.

Eh !

CHENASAR, bas.

Ah !

(D'Aubry lui demande par signes s'il peut entrer, Chenasar fait signe que oui, et gagne la porte de sa chambre. — Clotilde ne s'aperçoit de rien; d'Aubry descend, et Chenasar lui dit par signes qu'il faut être pressant, tendre.)

CHENASAR, à part.

Ma foi !... sauve qui peut !

(Il sort par la gauche.)

CLOTILDE, se levant avec dépit.

Non, non, jamais !

(Elle se trouve en face de d'Aubry.)

D'AUBRY.

Ciel !

CLOTILDE, stupéfaite.

Ah !

D'AUBRY, avec émotion.

Jamais !... Est-ce pour moi que vous dites cela, Clotilde ?

CLOTILDE.

Vous ici !

(Elle regarde autour d'elle.)

D'AUBRY.

Oui, moi, à qui vous avez écrit cette vilaine lettre... qui m'a fait bien du mal... (La déchirant.) Voyons, Clotilde... est-ce sérieux... ou n'est-ce qu'une menace ?... M'en voulez-vous encore d'avoir trouvé ton portrait peu ressemblant ?... Me quitter pour si peu !... ce n'est pas gentil !... Non, vois-tu, je n'aime personne à l'Opéra... parole d'honneur !... Jalouse !... Et toi... réponds... Est-ce que vous en aimez un autre ?... Hein ?... non ?... Est-ce que vous pouvez en épouser un autre qui... un autre qui... ne t'aimerait pas comme je t'aime ?

(Clotilde, dont la figure a exprimé, pendant qu'il parlait, la surprise, le dépit et un parti arrêté, le regarde en souriant.)

CLOTILDE.

Bien vrai ?

D'AUBRY, s'approchant.

Tu en doutes? hein? non... (Clotilde rit plus fort; il continue en riant comme elle.) Hé! hé! hé! tu as voulu me faire peur!... Allons, tu as voulu me faire peur!

CLOTILDE.

Vous méritiez mieux que cela!

D'AUBRY, riant plus fort.

Ah! ah! ah! non!... Oh! non... Tu me pardonnes... je te pardonne... embrassons-nous!

CLOTILDE, le repoussant de la main.

Ah! Monsieur!

D'AUBRY.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

CLOTILDE.

Si j'avais une condition à vous faire!

D'AUBRY.

Une condition!... Parle, dépêche-toi. (Tirant sa montre.) Nous avons du monde.

CLOTILDE.

Je vous ai fait la promesse de vous aimer, de vous être fidèle... et Dieu sait si je l'ai tenue!... Mais vous... qui m'aviez promis... un mariage...

D'AUBRY.

Oh! il y manque si peu!

CLOTILDE.

Il n'y manque que... ce qui permet à une femme de marcher tête levée dans le monde... Ah! si vous saviez, Alexandre, combien j'ai été malheureuse de cette position équivoque!... Et si je vous quittais, ce n'était que pour la faire cesser.

D'AUBRY.

Ah!... il fallait donc le dire!... et tu m'aimeras?

CLOTILDE, lui sautant au cou.

Oh ! toujours !

CHENASAR, reparaissant à gauche, à part.

Je crois que j'ai bien fait de renvoyer la perruche.

D'AUBRY, l'apercevant.

Ah ! c'est vous, mon cher !... Venez ! venez ! tout est fini... Elle n'aime que moi ; vous disiez bien !

CLOTILDE.

Ah ! Monsieur disait...

CHENASAR.

Oh ! je disais... je disais... (A part.) Il avait bien besoin de parler de ça, lui !

D'AUBRY, mettant son chapeau.

Adieu, adieu, j'emmène ma femme (Bas.) Ma femme tout à fait !... je l'épouse.

CHENASAR, à part.

Elle y tient.

(Elle met son chapeau et son mantelet qu'elle avait posés à gauche.)

D'AUBRY.

Pour la morale.

(Il va aider Clotilde.)

CHENASAR, à part.

La morale ! et dire que c'est mon ouvrage !...

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, BIBO, CATHERINE.

BIBO, entrant par la droite, bas à Chenasar.

Qu'est-ce que je vous disais, maître ? nous nous marions... Elle est revenue.

(Catherine paraît.)

CHENASAR, apercevant Catherine.

Aïe !

(Il veut la renvoyer.)

D'AUBRY, lui prenant le bras et la retenant.

Ah ! çà, mon cher artiste, ne vous faites pas attendre !... (A Clotilde.) Il dîne avec nous.

CHENASAR.

Oh ! moi !...

CLOTILDE.

C'est indiscret, Alexandre..... monsieur Apelles n'est pas libre.

D'AUBRY.

Apelles ! tiens, vous vous appelez Apelles.

CHENASAR.

Pourquoi pas ? Alexandre !...

CLOTILDE.

Il faut le laisser à son ménage... près de sa femme...

D'AUBRY.

Ah ! bah ! il est marié !...

BIBO, à part.

Le maître ! Ah ! bon !

D'AUBRY.

Vous êtes marié ?

CLOTILDE, montrant Catherine.

Voilà madame Chenasar.

BIBO.

Hein ?

CATHERINE.

Madame...

CHENASAR, bas à Bibo.

Silence ! (Haut.) Mon Dieu, oui. (Bas à Catherine.) Pas un mot...

D'AUBRY.

Ah ! j'ai déjà vu... mais je ne savais pas... (Otant son chapeau.) Pardon, Madame !

CHENASAR, bas.

Faites la révérence.

(Catherine fait la révérence.)

BIBO.

Ah ! mais... ah ! mais...

(Chenasar lui serre la main.)

CATHERINE, à part, avec joie.

Est-ce qu'il voudrait m'épouser ?

D'AUBRY.

Compliment, cher !.. Elle est charmante ! (Bas à Clotilde.) Ces artistes ont des femmes de l'autre monde. (Haut.) A propos, et ce portrait?...

CHENASAR.

Il me faut encore une séance... (A Clotilde.) et dès demain, vous reviendrez, j'espère...

CLOTILDE.

Je reviendrai... mais avec mon mari.

FIN D'ALEXANDRE CHEZ APELLES.

# EPILOGUE

## DU XII$^{e}$ ET DERNIER VOLUME DU THÉATRE

DE

J. F. BAYARD.

# ÉPILOGUE

PAR UN ANCIEN AMI DE BAYARD.

---

15 juillet 1859.

Pour les anciens condisciples et les anciens amis de Bayard, et pour ceux de ses lecteurs qui, arrivés avec nous à la dernière page de son dernier volume, sont nécessairement devenus ses amis comme nous, nous voulions, dans un court appendice, présenter un choix de ces poésies légères, fugitives, variées, familières, *Juvenilia carmina, lusus et nugæ,* qu'on trouve toujours au fond du secrétaire de l'homme de lettres, mais dont on ne fait pas confidence aux lecteurs indifférents. On les garde pour ceux qui ont connu l'auteur et qui, là, mieux que dans des ouvrages composés pour le public, aiment à reconnaître quelques-uns des traits de l'homme aimable et bon qu'ils ont perdu.

C'est au chef de la famille, à l'éminent académicien, au maître de notre scène moderne que la digne et respectable compagne de notre auteur et ses chers enfants ont remis

le soin d'annoncer et de juger, dans une spirituelle préface, les œuvres dramatiques de Bayard; et c'était à son plus ancien ami, au compagnon de ses jeunes années que l'on avait confié le touchant devoir de puiser dans le portefeuille secret et réservé de l'auteur, pour en extraire quelques-unes de ses œuvres plus intimes.

Mais quelques poésies de peu d'étendue et sans suite pouvaient-elles être offertes aux lecteurs comme le couronnement convenable d'un long ouvrage? L'auteur, s'éditant lui-même, les aurait-il publiées? A cette question nous nous sommes arrêtés; la crainte de commettre une sorte d'indiscrétion a fait refermer le portefeuille, et nous nous sommes décidés à ne donner, à la suite du théâtre de Bayard, que quelques-unes des poésies qu'il a composées en souvenir de son ancien collége. Ces poésies barbistes forment un véritable ensemble qui peut avoir de l'intérêt pour une partie du moins de nos lecteurs. Elles se rattachent d'ailleurs à des circonstances et à des sentiments qui ont occupé une grande et honorable place dans la vie de notre auteur.

Qu'il soit permis cependant au vieil ami de Bayard, au modeste éditeur des poésies qui terminent ce volume, de dire, aux jeunes gens surtout qu'il a tant de raisons d'aimer, quels ont été les consciencieux travaux de Bayard, par quelles études opiniâtres il était parvenu aux nombreux succès qui ont marqué sa brillante carrière. Puissions-nous, en faisant mieux connaître Bayard, concilier à sa mémoire l'affection et l'estime dont il fut si digne!

Et d'abord, il faut bien le dire et le répéter souvent aux jeunes gens, en littérature comme en toutes choses, on ne fait rien de bon sans beaucoup de travail. Ces découvertes des sciences, ces chefs-d'œuvre des arts qui vous

charment ou vous étonnent, vous les prenez pour d'heureuses et rapides inspirations du génie, quand ils sont le résultat et la récompense de longues et pénibles méditations. C'est dans de premières et fortes études que l'esprit se prépare, s'exerce et se fortifie; et si ces études ont été négligées au collége, il faut qu'on les fasse ou qu'on les refasse plus tard. Le plus sûr est de les faire en leur temps. La littérature légère elle-même ne peut se passer de la culture sérieuse des lettres. Mon bon et cher M. Andrieux riait beaucoup quand on vantait devant lui sa rare facilité. « Ma facilité ! » disait M. Andrieux. « Ils ignorent donc « combien, avant d'écrire, j'ai fait de latin et de grec dans « ma jeunesse. Ma facilité ! ah ! s'ils savaient combien mes « vers faciles me donnent de peine ! » Vous connaissez tous, chers lecteurs, les délicieux ouvrages de notre ami M. Eugène Scribe de l'Académie française : quelle heureuse facilité ! quelle fécondité merveilleuse ! Sachez donc que Scribe, écolier à Sainte-Barbe, obtenait, à la fin d'excellentes études classiques, le premier prix de philosophie.... ! oui, de philosophie, après avoir subi une grave thèse devant le bon et illustre Laromiguière. Bayard aussi avait fait de solides et brillantes études au collége Sainte-Barbe. Nous y faisions ensemble notre rhétorique sous MM. Burnouf et Dubos, notre philosophie sous M. Maugras. C'est ainsi que l'on commence ses provisions pour l'avenir. J'avouerai cependant que, dans ses travaux d'écolier, notre futur auteur donnait la préférence aux vers latins, utile et fécond exercice qu'on néglige beaucoup trop aujourd'hui, j'avouerai même que Bayard ne s'en tenait pas toujours à la poésie latine; et si je consultais mes plus anciens souvenirs, qui sait si je ne vous réciterais pas encore quelques tirades françaises d'une certaine tragédie de *Jugurtha*. Notre cher et vénéré directeur, M. de Lanneau, faisait,

comme de raison, la guerre à ce goût prématuré et extra-classique des vers français. Voici ce que nous lisons dans un bulletin trimestriel qu'il adressait en 1813 à la famille de Bayard. « Bon élève sous tous les rapports. Mais j'ai « appris, j'ai vu » (Il voyait tout, il savait tout) « que notre « écolier faisait des vers français. S'il en prend le goût, « les autres études sont perdues ; il donnera dans les « chansons, dans les mauvaises pièces... Il perdra son « temps, son goût, ses études.... Métier qui mène à l'hô-« pital. » Le directeur du collége avait raison, mais la suite a prouvé que l'écolier n'avait pas tort.

Hors du collége, le goût littéraire se développa plus à l'aise chez l'étudiant en droit, sans cependant lui faire négliger ses devoirs et la respectueuse soumission qu'il devait aux volontés de sa famille.

Voulez-vous que je vous raconte comment se passèrent nos premières années de liberté, ces bienheureuses et trop rapides années qui succèdent aux années du collége ? Si mon récit vous paraît trop long, vous sauterez quelques feuillets.

D'abord, tout en faisant notre droit, nous suivions ensemble quelques cours du Collége de France et de la Sorbonne, surtout le cours de notre bien-aimé M. Andrieux, ce cours si intéressant et qui exerçait une si salutaire influence sur la jeunesse. On ne tarda pas cependant à nous placer dans deux bonnes études d'avoués. Nous étions des clercs assidus, zélés même ; mais nous n'avions pas pour cela rompu avec les lettres ; pour elles, nous faisions bien de temps à autre quelques infidélités à la procédure. Dans son étude, Bayard avait pour camarade de cléricature un sage et studieux jeune homme qui est aujourd'hui l'un des princes de l'Église, le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon. Dans les vieilles liasses de l'étude on retrouverait quelques requêtes

de la main du fécond et spirituel auteur, et de celle de l'illustre prélat.

Dans la semaine, quand nous avions notre soirée à nous (on dit qu'aujourd'hui les clercs ont toutes les soirées à eux et une bonne partie des journées aussi), nous allions, Bayard et moi, entendre, admirer Talma et mademoiselle Mars; et le dimanche, sans scrupule, sans remords, sans faire de tort à nos patrons, nous donnions le temps qui nous appartenait bien, à notre mutuelle amitié, à nos confidences, à nos chères études littéraires. Quelles douces et charmantes journées! mais aussi quel douloureux souvenir pour l'ami qui survit! nous causions longuement, librement, de nos travaux, de nos projets, de nos espérances. Bayard n'hésitait pas : la carrière des lettres, du théâtre surtout avait toutes ses préférences ; et sa famille faiblissait dans l'opposition qu'elle lui avait faite d'abord. Pour moi, si l'on me permet de jouer mon humble rôle ici, pour moi je me résignais d'assez bonne grâce aux projets de mes parents : je devais être avoué, ma destinée était fixée... Et qui m'eût dit alors ce que je deviendrais sur mes vieux jours? mais je n'étais pas, comme on dit, fanatique de la procédure : mes goûts, si je les avais laissés faire, m'auraient entraîné d'un côté bien différent. J'aimais, j'étudiais les livres qui traitaient de l'éducation, de la philosophie, des institutions politiques, même des systèmes ou problèmes sociaux qui s'agitaient à cette époque. J'avais aussi, pour autre ami bien cher, un bon vieux philosophe dont les idées d'un autre et meilleur monde avaient pour moi un irrésistible attrait. Dans ma naïveté de vingt ans, j'avais pris au sérieux l'amour du prochain, la fraternité humaine... Et, mon Dieu! aujourd'hui même, dans ce monde des tristes réalités, à cet âge que l'expérience a désenchanté, je crois entre nous que, si je cherchais bien, je re-

trouverais encore ces douces et séduisantes utopies au fond de ma pensée secrète, au fond de ce vieux cœur qui bat depuis plus de soixante ans.

Enfin, dans nos conférences du dimanche, nous traitions, et toujours d'accord, les questions de politique contemporaine et courante : nous étions franchement libéraux.

Heureux de nous trouver ensemble, ayant toujours quelque chose à nous dire, ne nous ennuyant jamais, nous n'avions pas besoin de recourir au cigare, vulgaire passe-temps des gens ennuyés, recette moderne pour se dispenser de montrer de l'esprit, même d'en avoir, insipide distraction des esprits désœuvrés et impuissants. Nos jeunes gens ne savent pas tout ce qu'on peut trouver de charme et même de profit dans ces aimables communications d'esprits jeunes et actifs, d'âmes naïves et tendres, dans cet échange franc et cordial de bonnes pensées, de bons conseils. Il y a des jeunes gens qui ne se réunissent que pour faire ce qu'ils appellent des parties de plaisir; mais trop souvent, les mauvais instincts et les vices naissants s'y mettant en commun, les cœurs s'enhardissent au mal, s'aident à se corrompre et se flétrissent plus vite.

J'étais le confident de tous les essais littéraires de Bayard; j'étais aussi son conseil privé. Il n'est pas indispensable que le critique en sache plus que l'auteur ; d'ordinaire il ne le vaut pas. Mais on voit mieux avec les yeux d'un autre, et les meilleurs avis sont ceux de l'ami qui désire sincèrement vos succès. Dans le portefeuille de Bayard on a retrouvé quelques gros cahiers de mes observations critiques d'il y a 40 et tant d'années. Comme j'étais rigoureux ! comme je tourmentais mon auteur! comme je le chicanais : on n'est pas procureur pour rien. Je crois

du reste qu'un poëte se trouve toujours bien d'avoir un simple prosateur pour confident et pour juge. Deux poëtes se conseillent moins bien : ils voient et sentent de même, abondent trop dans leur sens et dans leurs défauts communs, et, se jugeant mal, ne peuvent se donner de profitables avis. Le jeune légiste au contraire, le strict et froid formaliste, avec sa prosaïque méthode, arrêtait tout court l'entraînement, la fougue irréfléchie du jeune poëte, lui demandait compte et raison de tout, exigeait plus de précision dans la pensée pour avoir plus de clarté dans l'expression, et à force de questions, d'objections, de chicanes si l'on veut, lui faisait contracter la salutaire habitude de couvrir de ratures son manuscrit fatigué et remanié sans cesse. L'école moderne se contente d'un dessin souvent incorrect, de contours à peine indiqués : c'est lui rendre service que de lui demander un trait plus net et plus pur. Elle ne compose plus, elle improvise ; elle vocalise et ne chante plus. Que d'obscurités disparaîtraient de nos vers modernes, si près du poëte un impassible ami lui répétait souvent : Je ne comprends pas ! je ne comprends pas !

Un exercice de style et de versification bien utile pour Bayard, ce fut sa patiente et consciencieuse traduction en vers français du poëme latin de Jean Second. C'était en 1817 ; nous avions vingt ans : qu'il y a longtemps de cela ! Chaque vers de la traduction était entre nous l'objet d'un examen attentif, d'une longue discussion, d'un effort véritable ; le travail difficile fortifie seul l'intelligence. Oubliés quarante ans, les premiers vers de Bayard nous étonnent aujourd'hui par une vigueur peu commune, un grand bonheur d'expressions, une poésie pleine d'éclat et de grâce.

Je me rappelle aussi une grande étude dramatique de

cette époque, *l'Ambitieux honteux de l'être,* comédie en cinq actes en vers, encouragée par le bon Picard, reçue à correction à l'*Odéon,* puis réduite à trois actes, et définitivement condamnée par le poëte.

Et c'est ainsi que le futur auteur, par d'incessants travaux, se préparait à entrer dans la carrière qu'il a parcourue avec honneur et bonheur.

Plusieurs essais dramatiques, déjà bien accueillis du public, avaient soutenu son jeune courage, lorsqu'un véritable et grand succès, en donnant raison à la vocation persévérante de Bayard, vint récompenser ses longues, ses infatigables études. Je veux parler de la charmante comédie de la *Reine de seize ans.* Comme les deux amis furent heureux ! Le succès de l'ouvrage compte certainement parmi les plus grandes joies de ma vie, et je n'oublierai jamais cette première représentation où, placé au balcon, ému des applaudissements de toute la salle, je fondais en larmes et ne pouvais ni crier bravo ni applaudir. Je ne sais quel vieil auteur chagrin disait dans sa cynique franchise : « Pour moi, j'avoue franchement que les succès des autres me font mal. » Cet homme ne méritait pas d'avoir un ami; je doute qu'il l'ait eu. « *Quid autem est amare, nisi velle bonis aliquem affici quam maximis, etiamsi ad se ex iis nihil redeat.* » C'est à ce signe que Cicéron reconnaît l'amitié véritable.

Nous n'avons pas à raconter ici, à juger les nombreux et éclatants succès qui ont assuré à Bayard un rang si distingué parmi les auteurs dramatiques de notre temps. En tête de notre premier volume M. Scribe, avec sa grande expérience et son incontestable autorité, a analysé et apprécié le théâtre de Bayard, son collaborateur, son ami, son neveu; et, à la fin de notre douzième volume, le lecteur qui en est arrivé là, a pu rendre lui-même justice à cet esprit si

vif et si brillant, si hardi et si habile, si varié et si fécond. Mais pour donner une idée complète de notre auteur, mentionnons en peu de mots, puisqu'il serait trop long de les publier ici, quelques-uns de ces ouvrages qui se sont retrouvés dans son portefeuille. Bayard n'était pas seulement auteur dramatique, il était vraiment homme de lettres : aucun genre de littérature ne lui était étranger. On a déjà parlé de la traduction en vers du poëme latin de Jean Second. Notons de bons articles de critique en prose, un commentaire du théâtre italien de Nota et du comte Giraud, quelques poésies politiques, notamment des vers pleins d'énergie et d'éclat sur la statue de Napoléon, une épître intitulée *les Trois ministères*, quelques lettres en vers, de touchantes romances, une épître très-originale de *l'Ognon au comte de Marcellus*, auteur de l'*Ode à l'Ail*, un prologue en vers pour l'ouverture du théâtre de Charolles, sa ville natale.

Bayard avait aussi composé un prologue pour l'inauguration du petit théâtre de son ami Guyet-Desfontaines, à Marly-le-Roy. On y jouait l'amusante comédie du *Mari de la dame de chœurs*. Veut-on nous permettre de citer ici quelques vers du prologue ?

Pardonnez si je viens, selon l'usage antique,
Du prologue en ces lieux jouer l'emploi classique,
Et retarder encor le plaisir qu'on attend.
Mais, pour bien commencer, c'est un point important !
Ouvrir sans un prologue est d'un fâcheux présage.
C'est comme qui dirait un dîner sans potage.
Des gens d'un goût suspect voudraient le supprimer ;
Mais en vain... il tient bon ! dès qu'on le voit fumer,
Il est fêté, goûté, comme une pièce en vogue...
Je parle du potage et non pas du prologue ;

Et de l'heureux convive au banquet invité,
Il ouvre l'appétit, l'esprit et la gaieté.
Je vais vous en servir un conforme à l'usage...
Je parle du prologue et non pas du potage.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais c'est au Désert de Retz surtout que Bayard trouvait de poétiques et fraîches inspirations. Ce beau domaine qu'un fermier général avait créé à grands frais et que Delille a célébré dans son poëme des Jardins, le Désert de Retz, caché dans la forêt de Marly, avec son vaste parc, ses arbres géants, ses eaux, ses fabriques et son château si original et si pittoresque, c'était bien la conquête de Bayard ; il avait le droit d'en être fier : il devait cette belle retraite aux nombreux succès qui étaient le fruit d'un travail sans relâche. Combien la satisfaction du propriétaire en devenait plus complète et plus vive ! Les plus heureuses années de sa vie, c'est au Désert de Retz que Bayard les a passées : il était dans la force de l'âge et du talent, dans tout l'éclat de sa renommée; estimé, considéré, entouré d'une jeune et charmante famille, visité par de bons parents, d'excellents amis, Bayard savait jouir de la douce et honorable existence qu'il s'était faite. Nous venons de parler de ses amis : sa bonté naturelle, sa constante et délicate obligeance, son commerce loyal et sûr, sa droiture lui avaient acquis et assuré des amis qui sont restés fidèles à sa mémoire.

Au Désert de Retz, madame Bayard avait un curieux album où son mari et des amis intimes avaient écrit quelques vers, crayonné quelques dessins. Il pourrait sembler peu discret de publier les pages de cet album sans l'aveu des auteurs; mais nous donnerons ici les vers de Bayard et ceux de son oncle M. Eugène Scribe.

Sur la première page de l'album, Bayard avait écrit :

## PRÉFACE

EN FORME DE SONNET.

Désert de Retz, juillet 1842.

On m'a dit qu'autrefois un modeste village
Élevait son clocher dans ce riant vallon,
Où Marly de ses bois verse à grands flots l'ombrage :
Terrestre paradis dont Retz était le nom.

Plus tard, sur les débris de ce frais paysage,
Un riche financier planta son pavillon,
Dessina de son parc le pompeux étalage,
Et fit de ce désert un autre Trianon.

Le léger vaudeville en a fait la conquête.
C'est à lui que je dois cette douce retraite
Où j'ai porté mes dieux, ma muse et mes chansons.

Amis, que près de nous votre cœur vous ramène !
Chacun a mis du sien dans notre beau domaine ;
Nous, c'est par l'amitié que nous l'embellissons.

Sur la seconde page on lit quelques jolis vers de M. Scribe. Le lecteur nous saura gré de la confidence que nous allons lui en faire.

A toi, mon camarade, en nos jours de collége,
Mon neveu, mon rival, et toujours mon ami,

Je t'écris sous ce toit, par tes soins embelli,
Dans la Tour où Phœbus * doublement te protége,
Dans ces riches jardins, doux et noble repos,
Conquis par tes talents, payé par tes travaux,
D'où partent chaque jour, ornement du théâtre,
Ces chefs-d'œuvre nouveaux de ta verve folâtre,
Qui, sous tes pampres verts, dans le *Désert* sont nés,
Et qui, dans le désert, jamais ne sont donnés !

De ces riants coteaux, de ce vallon tranquille,
Le premier possesseur, m'a-t-on dit, fut Monville,
Le Rothschild de son temps !... et qui par son crédit
Battait monnaie alors, comme toi, par l'esprit.
Mais, s'effrayant bientôt de cette solitude
Où fermier général, il bâillait comme un roi,
Il quitta ce désert trop grand pour lui !... mais toi,
Chez qui logent les arts, le bonheur et l'étude,
Et de joyeux enfants et leurs jeunes plaisirs,
Et tes anciens amis et leurs vieux souvenirs...
Je crains peu que l'ennui franchisse ta frontière,
Et tu n'es jamais seul dans ton parc solitaire !
Dans chaque allée, ami, tes pas sont entourés
De gens d'esprit nombreux et partout admirés :
Le brillant *Richelieu*, l'élégant *Létorière*,
La leste *Frétillon*, la *Grande Dame* altière,
Et *Mignot*, et *Moiroud*, le roi des commerçants,
*Soldats*, *Enfants de troupe* et *Reine de seize ans*,
Et même de *Paris* les *Gamins* et les *Fées*
T'apportent leur gaieté, leur gloire et leurs trophées,
Sont vivants dans ces lieux, et viennent de concert
Meubler ta solitude et peupler ton *Désert*.

* Le château a la forme d'une tour. — Le chien du logis, superbe Terre-Neuve, s'appelle Phœbus.

Détachons encore de notre album et sauvons de l'oubli une gracieuse pièce de vers où respire un sentiment de mélancolie peu habituelle chez Bayard ; rien de plus pur, de plus touchant. C'était comme un pressentiment du coup qui plus tard devait enlever si subitement notre ami à tout ce qu'il aimait. On se rappelle les admirables vers que l'attente de cette douloureuse et inévitable séparation inspirait à Horace :

Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor ; neque harum quas colis arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur...

Voici les adieux de Bayard à son Désert de Retz. Ils sont datés du mois de novembre 1849 : on y sent les graves préoccupations de cette époque.

ADIEUX AU DÉSERT

Novembre 1849.

Beau désert où je me sens vivre,
Où, consolé de l'avenir,
Avec délices je m'enivre
Et de calme et de souvenir !

Arbres géants, riche fontaine,
Qui me versiez votre fraîcheur,
Sol fertile, riant domaine,
Mon bien, ma gloire et mon bonheur !

Sentier discret et solitaire,
Bois silencieux, où je voi,
Où j'entends l'ombre de ma mère
Marcher côte à côte avec moi !

Adieu !... la ville me rappelle
Avec sa voix aux mille bruits ;
Je vais porter mon cou fidèle
Au lourd collier de ses ennuis !

Là, j'ai ma place à la charrue
Qui partout creuse son sillon ;
Mais les tempêtes de la rue
Font souvent manquer la moisson !

Là, plus de douces rêveries !
Les chagrins croissent sous nos toits
Comme l'herbe dans mes prairies,
Comme la ronce dans mes bois !

Les plaisirs couvent des orages ;
La gloire, en ses bonds inconstants,
Est comme ces oiseaux volages
Qui changent de nid tous les ans !

Et c'est pour ces biens que l'on quitte
Vos loisirs si purs et si doux !
Et nos jours qui coulent si vite,
C'est là qu'on les perd loin de vous !

Adieu !... mais vous verrai-je encore,
Beaux lieux que j'ai su conquérir,
Verrai-je mes roses éclore
Et mes beaux pêchers refleurir?

Printemps, hâte-toi de renaître !
De mon exil marque la fin !...
C'est bientôt... C'est demain peut-être...
Mais, hélas ! verrai-je demain !

Pour ceux qui ont connu Bayard, ses relations intimes, sa tendre et constante affection pour son ancien collége et pour ses anciens condisciples, il manquerait quelque chose à ses œuvres et à l'honneur de sa mémoire, si nous n'admettions pas dans ce recueil quelques-unes des charmantes chansons dont chaque année, au 4 décembre, il fêtait la Sainte-Barbe. Sa chanson annuelle était le principal ornement de notre fête ; et nos convives fidèles qui seront aussi nos bienveillants lecteurs, regretteraient certainement de n'en pas retrouver le souvenir dans les œuvres de Bayard.

Notez que ce n'étaient pas de banales et insignifiantes chansons, chantées pour chanter, un plat de plus au dessert. Il y avait une intention, une pensée, un sentiment dans chacune de ces poésies barbistes, gaies ou gracieuses, toujours soignées, bien senties et pleines de bon sens et d'à-propos. Et dans ces à-propos, qui se sont succédé sans interruption pendant tant d'années, on retrouve les circonstances contemporaines qui s'y reflétaient avec franchise et liberté. Connaissez-vous beaucoup d'auteurs qui dans trente-six chansons de circonstance, chantées à trente-six banquets, dans un espace de trente-six années, n'aient rien à regretter, rien à désavouer ? Honorons l'homme qui fut toujours fidèle à ses principes, à ses opinions, comme il l'était à ses amitiés.

C'est le 4 décembre 1816, que pour la première fois les anciens barbistes se sont réunis en un banquet fraternel. Ils voulaient, par une sorte de protestation publique, consoler leur digne et vénérable maître des odieuses persécutions que la politique de 1816 dirigeait contre lui et contre sa maison. Nous assistions à ce banquet, Bayard et moi, et je n'ai pas oublié que la première chanson de notre premier banquet fut chantée avec verve, esprit et

malice par M. Cadet-Gassicourt. La seconde, très-spirituelle aussi..., et très-gaie, ma foi, était de mon ami Mure, aujourd'hui père Théodore, qui depuis trente-trois ou trente-quatre ans, s'est retiré à la grande Chartreuse de Grenoble.

En appendice nous offrirons donc à nos lecteurs quelques-unes des chansons barbistes de Bayard. De courtes notes rappelleront les circonstances auxquelles elles font souvent allusion.

Bayard avait promis de nous donner chaque année une chanson, et il a tenu sa promesse. Voici ce qu'il nous disait dans ses couplets pour la Sainte-Barbe de 1823 :

La sainte, aux lieux où les palmes sont prêtes,
Donne à ses fils un dernier rendez-vous;
Si quelque jour je manquais à vos fêtes,
C'est que là-haut, je vous attrendrais tous !
Mes vieux amis, buvez à ma mémoire...

Nos banquets ont perdu leur chansonnier, mais ils ont conservé sa mémoire chérie.

Et puisque je viens de parler de Sainte-Barbe, il sera bien permis à un vieux barbiste, à l'un des doyens de la grande famille, de payer ici un juste tribut de reconnaissance à l'homme de bien, de cœur et de talent que le public regrette comme l'un de ses auteurs favoris, mais que son ancien collége regrette et honore comme l'un de ses amis dévoués, comme l'un de ses bienfaiteurs. Au Conseil d'administration du collége où il siégeait, l'ancien barbiste, si vif, si enjoué, si hardi dans ses ouvrages dramatiques, devenait un homme sérieux, sévère même, j'en sais quelque chose, remarquable par sa grande intelligence des affaires, la sûreté de son jugement, la fermeté de son caractère et de ses principes. Sainte-Barbe n'oubliera jamais tout ce qu'elle

lui doit... Combien tu me manques aujourd'hui, mon cher Bayard ! Pourquoi, fidèle compagnon de ma vie, me laisses-tu finir seul le voyage que nous faisions ensemble ?... Mais voilà de bien tristes paroles pour clore un volume de comédies et lorsqu'à l'instant même nous parlions de chansons ! Le monde est ainsi fait : espérances et déceptions, bonheur et regrets, joie et chagrin, tout s'y mêle ; mais le chagrin a le dessus, et c'est lui qui aura ici le dernier mot.

A. L.

---

# CHANSONS

## POUR LA SAINTE-BARBE.

---

### LES TOASTS

**Banquet de 1820, — chez le restaurateur Grignon, au passage Vivienne. — Première chanson de Bayard aux banquets de la Sainte-Barbe. — Bayard à 24 ans, il est clerc d'avoué. — On est en pleine restauration. Le président du banquet, Vatout, vient d'être destitué; il était sous-préfet de Semur. — On appelait alors *ventrus* les députés du centre ou du ventre, votant avec les ministres, convives assidus des célèbres dîners ministériels. On désignait sous le nom d'officiers à la demi-tasse, les officiers de l'armée de la Loire licenciés et mis à la demi-solde.**

Air : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Allons ! amis, du jour qui nous rassemble,
Le verre en main saluons le retour !
Heureux de boire et de chanter ensemble,
Que la gaieté soit à l'ordre de jour ! (*bis.*)
Qu'à leurs patrons ces ventrus qu'on déteste
Boivent le vin que leur vote a payé ! (*bis.*)
Le nôtre est pur (Grignon du moins l'atteste),
Buvons-le donc, buvons à l'amitié ! } (*bis.*)

Dans le sentier qui mène à la fortune,
Marchons gaiement en nous donnant la main,

Et soutenons sur la route commune
L'ami tremblant qui chancelle en chemin.
Triste parfois, que notre long voyage
De souvenirs soit alors égayé !
Et tous les ans, pour reprendre courage,
A ce banquet, buvons à l'amitié.

Solliciteurs, sous-préfet en disgrâce,
Auteurs qu'on siffle, amants qu'on fait languir,
Clercs, pauvres clercs, preux à la demi-tasse,
Comme au passé, buvons à l'avenir !...
Nous tous enfin, pour dernière rasade,
N'oublions pas la sainte Liberté :
Et puisqu'on dit qu'elle est un peu malade,
Allons ! amis, buvons à sa santé.

---

## LA MUSE D'UN BARBISTE

Banquet de 1823. — Une armée française, sous les ordres du duc d'Angoulême, vient de rétablir en Espagne l'autorité du roi Ferdinand. — Soulèvement général des Grecs.

Air : *Dans sa tendresse frénétique.*

O mes amis, à la vierge immortelle
Qui tous les ans nous rappelle en ces lieux,
J'ai consacré mon luth chaste comme elle :
Mon luth jamais n'a chanté les faux dieux !
Barbiste franc, poussé par l'espérance
Sur cette route où le sort m'a jeté,
Notre amitié, les amours et la France,
Voilà, voilà tout ce que j'ai chanté ! (*ter.*)

Sortant des lieux si chers à ma jeunesse,
Où, sous les lois de cet autre Mentor,
Dans les vertus de Rome et de la Grèce
J'avais trempé mon âme faible encor,
Je vis courir aux rives étrangères
Et nos soldats et leur chef indompté...
Paix à la France et gloire à ses bannières !
Voilà, voilà tout ce que j'ai chanté !

Naguère encor la France, en dépit d'elle,
Sur des voisins qui secouaient leurs fers,
A rattaché la chaîne fraternelle
Dont les congrès ont paré nos revers !
Entendez-vous les chants de nos serviles ?...
Mais au malheur quand ils ont insulté,
La liberté debout aux Thermopyles,
Voilà, voilà tout ce que j'ai chanté !

La sainte... aux lieux où les palmes sont prêtes,
Donne à ses fils un dernier rendez-vous ;
Si quelque jour je manquais à vos fêtes,
C'est que là-haut je vous attendrais tous !
Mes vieux amis, buvez à ma mémoire !...
Et... que ce soit mon immortalité !...
Dites souvent : « Patrie, amour et gloire,
« Voilà, voilà tout ce qu'il a chanté ! »

# NOUS NE VIEILLISSONS PAS

BANQUET DE 1825 PRÉSIDÉ PAR BAYARD.

AIR : *O temps heureux de la chevalerie!*

Encore un an qui loin de nous s'envole;
Mais n'a-t-il pas resserré dans son cours
Ces nœuds formés sur les bancs de l'école,
Ces nœuds pour nous si féconds en beaux jours!
J'ai la trentaine, et ma tête grisonne,
Le printemps fuit, l'hiver vient à grands pas;
Mais de ses fleurs l'amitié nous couronne;
Mes vieux amis, nous ne vieillissons pas!

Il me souvient de l'empire des fées,
Où, pauvre enfant, j'ai bâti des châteaux;
Chacun de nous y rêva ses trophées,
L'un des honneurs, l'autre des capitaux!...
Mais en ces lieux retrouvant son aurore,
On a quinze ans, on s'embrasse; et tout bas
On s'entretient.... de ses châteaux encore!...
Mes vieux amis, nous ne vieillissons pas!

Pour le paiement des semaines courantes,
Brillait jeudi, le plus beau des sept jours! *
Si d'un ami l'on réduisait les rentes,
Nos cinq pour cent venaient à son secours.
Comme autrefois, si des destins contraires
Un pauvre ami redoute les combats,
Comme autrefois, il retrouve ses frères.....
Mes vieux amis, nous ne vieillissons pas!

* C'est le jeudi qu'on distribuait aux élèves leurs semaines ou menus-plaisirs.

Enfants égaux d'une sainte patronne,
Point de grandeurs!... Le frère aimé des cieux,
Qui sur les bancs portait une couronne,
Bon camarade, abdiquait dans nos jeux!
Mais ce banquet, plus joyeux que splendide,
Comme les rangs confond tous les états,
Et c'est encor l'amitié qui préside....
Mes vieux amis, nous ne vieillissons pas!

Faibles rameaux, nous rompons avec l'âge;
Mais l'arbre reste, il ne doit plus périr!
Et chaque année augmentant son ombrage,
De nouveaux jets doivent le rajeunir.
Prêts à céder enfin la place à d'autres,
Nous reviendrons, appuyés sur leurs bras,
A leurs beaux jours, nous rappeler les nôtres;
Mes vieux amis, nous ne vieillissons pas!

---

## A UN BARBISTE

### QUI S'EST FAIT CHARTREUX

Banquet de 1827. — BAYARD adresse sa chanson au camarade *** qui s'est fait *abbé* et chartreux après avoir été vaudevilliste et avoué. — A cette époque les Jésuites, sous le nom de Pères de la foi, se reconstituent en France, malgré les lois qui ont supprimé leur ordre.

*Air à faire.*

Mon ami, mon vieux camarade,
Poëte et procureur d'un jour,
Ton esprit changeant et nomade
Veut-il se fixer sans retour?
On dit qu'un saint feu te dévore,
Et que tu fuis avec effroi

Ce monde... où je me damne encore!
Monsieur l'abbé, priez pour moi!

Fidèle aux banquets de nos frères,
Que de fois ta franche gaieté,
Aux doux refrains, au bruit des verres,
Mêla des chants de liberté!
Ces chants que ta cellule ignore,
T'imposaient une sainte loi;
La liberté m'inspire encore!.....
Monsieur l'abbé, priez pour moi.

Autour d'un punch, dans ces mansardes
Où tu nous rassemblais souvent,
Nous aimions tes chansons gaillardes,
Qui ne sentaient pas le couvent.
Ta voix, dont le lutrin s'honore,
Narguait les Pères de la foi;
A leur barbe je ris encore!...
Monsieur l'abbé, priez pour moi!

Ah! reviens!... Amitié fidèle,
Muses, oubliez son erreur!...
Le monde au banquet te rappelle,
Et pour toi la vie est en fleur.
Si tu pouvais aimer encore!...
Ce soir l'Amour viendra chez moi;
L'Amour est le saint que j'adore!...
Pauvre abbé, je prierai pour toi!

---

## RETOUR AU COLLÉGE

Banquet de 1827. — Une armée française délivre la Grèce. — Le comte de Villèle, ministre des finances. — Les jésuites ont rouvert des maisons d'éducation à Saint-Acheul et ailleurs.

Air : *L'ombre s'évapore, etc...*

Salut, murs antiques,
Gloires prophétiques,
Déités classiques,
Mes premiers amours!
Revenez, mes frères,
Mes douces chimères,
Mes jeunes misères!
Voilà mes beaux jours!

Voilà bien ma classe!
Voilà bien ma place!
Mon joyeux Horace
Ici m'inspira;
Quand mes mains discrètes
Lançaient des boulettes
Aux vieilles lunettes
Du docte Caura *.

Là, ma jeunesse
Rêvait sans cesse
L'antique Grèce
Sortant des tombeaux;
Paris, Athènes,
Français, Hellènes,

* M. Caura, professeur de seconde.

Rompaient leurs chaînes,
Mêlaient leurs drapeaux!...

Courez, gens du monde
Où l'argent abonde!
Villèle à la ronde
Jette sa faveur;
Et monsieur le comte
Chez lui vous escompte,
Pour beaucoup de honte,
Un reste d'honneur.

Dans une caisse
Toujours en baisse,
Chez nous on laisse
L'argent en commun;
Et l'on s'en passe
De bonne grâce,
Quand dans la masse
On n'a pas pour un.

C'est un jour de fête,
Le dîner s'apprête;
A dix francs par tête
On peut l'envier;
Dans ce réfectoire,
Amis, je veux boire
A la vieille gloire
Du sage Tissier *.

Ah! dans leur antre,
Les gens du centre,

* Tissier, ancien cuisinier du collége.

Votant du ventre,
Seraient moins nombreux,
Si nos ministres
Aux jours sinistres
Prenaient vos cuistres
Pour leurs cordons bleus!

O douce allégresse!
Heureuse jeunesse
Qu'une clef traîtresse
Jamais ne siffla!
L'orchestre détonne
Maugras * nous sermonne,
Lanneau nous couronne...
Nos mères sont là!

Adieu, bel âge!
Doux esclavage!
Jours sans nuage!
Sainte-Barbe, adieu!
Vierge céleste,
Mon cœur te reste!
Mon luth modeste
T'offre un dernier vœu.

Tandis que d'Ignace
La sainte besace
Des larrons en place
Gueuse les deniers,
Triomphe, ennoblie,

* M. Maugras, professeur de philosophie prononçait d'ordinaire le discours de la distribution des prix.

Sans t'être avilie!
Que ton front ne plie
Que sous des lauriers....

Mais je m'esquive;
Décembre arrive,
Nouveau convive,
Je cours au banquet;
La gaieté brille,
Le vin pétille,
Et ta famille
T'offre son bouquet.

---

## LES VENDANGES DE BOURGOGNE

Banquet de 1828. — Le nombre des convives augmentant, on se réunit dans les vastes salons des *Vendanges de Bourgogne*, restaurant célèbre du faubourg du Temple. — Bayard rappelle dans ses couplets qu'il est né en Bourgogne, comme M. de Lanneau père. — M. de Lanneau est présent au Banquet : on connaît les noirs sourcils à la Jupin qui ajoutaient à la majestueuse gravité de sa belle figure. — En 1828, le ministère Martignac venait de fermer les maisons des Jésuites.

Air *de la Catacoua.*

Accourez dans ce réfectoire,
Barbistes trop longtemps épars!
Sainte-Barbe voit avec gloire
Nos rangs grossir de toutes parts;
Sous ses ailes, famille immense,
Puisque nous voilà réunis,
Mes bons amis,
Mes vieux amis,
Dans ces flacons qu'une sainte a bénis,

Buvons de tous les vins de France
Aux frères de tous les pays.

Vite, du Bourgogne à plein verre!
Du cabaret c'est le patron;
Et puis la Bourgogne est ma mère,
Je lui consacre ma chanson!...
Mais vous savez que de louanges
Nous devons à ce beau pays!
Mes bons amis,
Mes vieux amis,
Notre Jupin parmi nous est assis :
Le ciel qui brunit mes vendanges
Colora ses larges sourcils.

Le Bordeaux succède au Bourgogne.
Contre la bière des Anglais
C'est ce nectar de la Gascogne
Qui va plaider pour les Français!
Si parfois notre indépendance
Aux Gascons dut ses ennemis,
Mes bons amis,
Mes vieux amis,
C'est en faveur de tant de vins exquis
Qu'on peut leur pardonner, je pense,
Leurs ministres et leurs commis!

A la Provence! à la Touraine!
A tous les barbistes enfin,
Qu'ils soient de Brie ou de Surêne,
Buvons... mais non pas de leur vin!
Oui, le Champagne qui pétille
Fournira pour tous les pays!

Mes bons amis,
Mes vieux amis,
Qu'ainsi toujours nos verres soient remplis!
Et que dans la grande famille
Les grands protégent les petits!

Ainsi, quand la Sainte-Alliance,
Bravant les peuples garrottés,
Lâchait les jésuites en France
Contre nos jeunes libertés,
Les Barbistes autour d'un père
Ralliaient leurs drapeaux chéris...
Mes bons amis,
Mes vieux amis,
Ignace part, les rois se sont trahis....
Et nous, nous buvons à plein verre
Aux Barbistes toujours unis!

---

## POINT DE POLITIQUE

Banquet de 1831. — Depuis les derniers couplets de Bayard, nous avons eu la révolution de 1830. Dès 1831, les divisions reparaissent : partis de la résistance, du mouvement, du *juste milieu*. — Bayard fait appel au dévouement de tous les Barbistes en faveur de notre collége qui a tant souffert pendant les longues persécutions dont il a été l'objet.

Air : *Au temps heureux de la chevalerie...*

Mes vieux amis, d'un même pas naguère
Nous marchions tous, unis par le danger;
Et, d'un laurier parant notre bannière,
La liberté n'a pas dû nous changer.
Gens du milieu, radicaux, royalistes,

A ce banquet point de tristes débats !...
Souvenons-nous que nous sommes Barbistes,
Serrons nos rangs, ne nous divisons pas !

Comme autrefois nous avons des ministres,
L'un s'en contente, et l'autre voudrait mieux ;
Mais, du passé consultant les registres,
Résignons-nous et rendons grâce aux dieux !...
Pour la patrie et ses jeunes conquêtes,
Ici du moins n'ayons jamais d'ingrats !...
L'orage encor peut gronder sur nos têtes...
Serrons nos rangs, ne nous divisons pas !

Que dans le monde on crie, on se divise,
Barbistes francs, en tout temps, en tout lieu,
*Toujours unis !* voilà notre devise ;
En amitié point de juste milieu !
Si d'un ami le malheur nous appelle ;
Si Sainte-Barbe, après tant de combats,
Cherche un appui pour sa croix qui chancelle,
Serrons nos rangs, ne nous divisons pas !

---

## DE PÈRE EN FILS

Banquet de 1833. — Une association nouvelle s'est formée pour sauver, pour relever notre vieux collége. Le camarade Hip. Ganneron, au nom de cette association, somme tous les enfants de Sainte-Barbe de lui venir en aide. — Dans ses couplets Bayard promet à Sainte-Barbe de lui donner son fils quand le moment sera venu de le mettre au collége : *de père en fils*.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Pour ce banquet où notre cœur s'enivre
D'une amitié qui ne vieillira pas,
J'allais partir, lorsqu'a voulu me suivre

Mon jeune fils que j'ai pris dans mes bras :
« Non, j'irai seul... mais un jour sur la liste
Je t'inscrirai; c'est la dette du cœur.
Oui, mon enfant, je te ferai Barbiste,
Ce titre-là te portera bonheur !

« Quand Sainte-Barbe accueillit ma jeunesse,
Que de succès ! que son ciel était beau !
Tu lui paieras ma part dans sa tendresse
Lorsque la foule entourait son drapeau.
Pour rajeunir sa gloire qui s'attriste,
A sa couronne attachons une fleur.
Oui, mon enfant, je te ferai Barbiste,
Ce titre-là doit te porter bonheur !

« Sur ses vieux murs tu trouveras peut-être
Mon nom gravé, le jour de nos adieux ;
Mon souvenir, qui par toi va renaître,
Protégera tes travaux et tes jeux.
Pauvre conscrit, Sainte-Barbe t'assiste !
De nos foyers tu soutiendras l'honneur.
Oui, mon enfant, je te ferai Barbiste,
Ce titre-là doit te porter bonheur !

« Quand Sainte-Barbe, échauffant ton génie,
T'aura fait homme et remis à ta foi,
Pour t'enseigner les routes de la vie,
Mes vieux amis se souviendront de moi !
Ils feront tous, commis, soldat, artiste,
La courte échelle à ta jeune vigueur.
Oui, mon enfant, je te ferai Barbiste,
Ce titre-là doit te porter bonheur !

« A ce banquet où je retiens ta place,
Tous deux alors nous irons nous asseoir ;
De mes chansons si la veine se glace,
Tu chanteras pour deux... j'en ai l'espoir !
Et tu mettras tes enfants sur la liste,
C'est pour nous deux une dette du cœur !
Oui, mon enfant, je te ferai Barbiste,
Ce titre-là doit te porter bonheur ! »

---

## LE PAVILLON DES BARBISTES

Banquet de 1835. — La réunion a lieu cette année au restaurant du passage du Saumon. — Une députation de jeunes élèves, envoyés par le collége, assiste au banquet. — Dans sa chanson, Bayard rappelle que l'année précédente Scribe a été reçu à l'Académie française.

Air *des Frères de lait.*

Accourez tous, enfants de Sainte-Barbe,
De tous les rangs et de tous les états,
Toi, dont le temps a grisonné la barbe,
Toi, plus heureux, qui ne te la fais pas ;
Tous, vieux ou non, jeunes à ce repas!
Leste et joyeux sous un peuple de frères,
Notre vaisseau jette l'ancre... au Saumon ;
Debout, debout! enfants, chargez vos verres
Pour saluer notre vieux pavillon !

Ce pavillon auquel chacun attache
Une couronne, une gloire en tribut,
Vogue avec nous, et sans crainte et sans tache ;
Dans tous les sens nous le poussons au but ;
Scribe en chantant le plante à l'Institut !

La liberté le vit, aux jours sinistres,
Fidèle au poste !... Amis, qu'il tienne bon !
Et, fussiez-vous députés ou ministres,
Conservez bien l'honneur du pavillon !

Enfants égaux d'une vierge féconde,
Entr'aidons-nous... l'amitié fait les frais.
Combien de nous lui durent, dans le monde,
L'un sa fortune, et l'autre ses succès !
O mes amis, ne l'oublions jamais !
Pour moi souvent... hier... près du naufrage,
Dans la coulisse où j'avais le frisson,
A ces bravos qui conjuraient l'orage,
J'ai reconnu notre vieux pavillon !

Vous, jeunes gens, espoir de l'équipage,
Qu'un *exeat* ce soir a délivrés,
Portez les chants et les vœux d'un autre âge
A ce collége où bientôt vous rentrez :
C'est la patrie... et vous la sauverez !
Digne héritier des vertus paternelles,
Lanneau vous guide... honorez ce beau nom !
Et tous les ans, par des palmes nouvelles,
Rajeunissez notre vieux pavillon !

---

## A NOS JEUNES CAMARADES

### DE SAINTE-BARBE

**présents à ce banquet.**

Banquet de 1837. — Il est présidé par le docteur Jules Cloquet, professeur à la Faculté de médecine. — Notre camarade Christian Dumas, aide de camp du roi, vient d'être blessé devant *Constantine.*

Air *du Carnaval.*

Jeunes conscrits qu'aux champs de la Sorbonne
La gloire attend, des lauriers à la main,
Vous le voyez, c'est encor la Patronne
Qui nous unit, qui nous guide en chemin !
C'est elle encor qui fait mousser nos verres,
A ce banquet où nous rajeunissons !
Allez, enfants, retournez à vos frères,
Et portez-leur nos vœux et nos chansons !

Vous leur direz qu'au delà du collége,
Par l'amitié les Barbistes égaux
Sont toujours fiers de ce nom qui protége
Vos premiers jeux et vos premiers travaux.
Mêlant de loin leurs gloires solidaires
A vos succès que nous applaudissons...
Allez, enfants, retournez à vos frères,
Et portez-leur nos vœux et nos chansons !

Voyez-les tous honorer la patrie,
L'un orateur, et ceux-ci magistrats ;
L'un fait briller les arts ou l'industrie ;
Dans son fauteuil l'autre ne s'endort pas.
Le Président, dont nos tables sont fières,

S'illustre ailleurs par ses doctes leçons !...
Allez, enfants, parlez d'eux à vos frères,
Et portez-leur nos vœux et nos chansons !

Ainsi partout notre vierge divine
A vu ses fils s'élever, prendre rang,
Jusqu'à la brèche où tomba Constantine
Et qu'un barbiste arrosait de son sang.
Nos cœurs volaient aux rives étrangères
Vers cet ami que tous nous chérissons !...
Parlez de lui, mes amis, à vos frères,
Et portez-leur nos vœux et nos chansons !

Jeunes conscrits, nos serments sont les vôtres ;
Ah ! dans le monde, un jour, souvenez-vous
Qu'il faut marcher dignes les uns des autres,
Car l'amitié, qui nous ennoblit tous,
A mis l'honneur sur toutes nos bannières,
La liberté dans tous nos écussons !...
Allez, enfants, retournez à vos frères,
Et portez-leur nos vœux et nos chansons !

---

## UN BARBISTE DE PLUS

Banquet de 1838. — Depuis le dernier banquet le camarade Alexandre Labrouste a été élu directeur de Sainte-Barbe, sur la démission du camarade Adolphe de Lanneau. — L'un des premiers élèves du nouveau directeur, c'est le fils de son ami Bayard. — Dans ses couplets, Bayard recommande son fils aux jeunes écoliers, fils de ses anciens condisciples.

Air : *Le curé de Pomponne a dit...*

Vieux collége, source en tout temps
Des amitiés fidèles,
Pour moi rouvre, après vingt-cinq ans,

Tes portes éternelles !
Sainte-Barbe, de tes élus
Apporte-moi la liste ;
Je t'amène un enfant de plus,
Je te donne un Barbiste !

C'est mon fils, que, dans mes chansons,
Je t'ai promis naguère ;
Il vient se former aux leçons
Où se forma son père.
Homme en herbe, il ne bronche point,
Mais sa prison l'attriste...
Eh ! vite, un thème, un coup de poing,
Et le voilà Barbiste !

Enfants, dont le nom en écho
Dans ces murs se succède,
Leclercq, Bellaigue, Dufilho,
Smith, Gassicourt, Saucède,
Parmi vous Bayard est rentré !
Que l'amitié l'assiste !
Ah ! gardez bien ce feu sacré
De Barbiste en Barbiste !

Et toi, pasteur de ce troupeau,
Dont tu fus le modèle,
Disciple, héritier de Lanneau,
Que ton âme rappelle,
Cher Labrouste, guide, soutien
Mon conscrit latiniste !
Verse de ton cœur dans le sien
Les vertus d'un Barbiste !

Vous tous qui fûtes en ces lieux,
Frères en Sainte-Barbe,
Au temps où j'avais des cheveux,
Et n'avais pas de barbe,
Bons citoyens et bons maris,
Regrossissez nos listes !
Allons, Barbistes, mes amis,
Faites-nous des Barbistes !

---

## AUX RATS DE SAINTE-BARBE

VIEUX LOCATAIRES DU COLLÉGE, VICTIMES DE LA DÉMOLITION.

Banquet de 1839. — La démolition des vieux bâtiments du collége est commencée. — Quelques-uns datent de *Jean-Hubert* qui fonda, dit-on, Sainte-Barbe en 1430. — On sait que nos antiques édifices étaient peuplés d'une foule de *rats* presque apprivoisés et vivant familièrement avec les écoliers. — C'est aux rats de Sainte-Barbe que Bayard adresse sa chanson. — Il y parle de M. Fayard, durant 40 années, inspecteur du collége. —

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Hôtes sacrés de notre Sainte-Barbe,
Contemporains de ses premiers beaux jours,
Vous dont les ans ont argenté la barbe,
Vous qui là-bas nous survivrez toujours !
De Montaigu jusqu'à nos murs classiques
J'entends déjà le marteau retentir...
Réunissez vos bandes homériques ;
Adieu, vieux rats ! vieux rats, il faut partir !

N'est-il pas là quelque blanc patriarche
Qui fit son trou sous maître Jean-Hubert,
Et que Lanneau, quand il sauva notre arche,
Vit accourir à son premier dessert ?
Labrouste vient qui renverse et qui fonde,

Le temple croule... et l'ancien, sans pâlir,
Semble debout sur les débris du monde...
Adieu, vieux rats ! vieux rats, il faut partir !

L'un a jadis grignoté ma paillasse,
Et comme moi s'est nourri de mon pain ;
L'autre a rongé tous nos livres de classe,
Et mieux que nous s'est bourré de latin.
Ils diraient tous, longue serait l'histoire,
Combien de fois ils ont vu refleurir
Nos haricots, nos lauriers, notre gloire !...
Adieu, vieux rats ! vieux rats, il faut partir !

Mais, qu'ai-je dit ! Où porter leurs pénates ?...
Hors de ces murs, notre patrie à tous,
Où vivras-tu, Barbiste à quatre pattes ?...
Ah ! dans du neuf on fait encor des trous !
Avec nos fils, sous nos palmes nouvelles,
Comme Fayard qu'ils semblent rajeunir,
Comme nos dieux qui nous restent fidèles,
Restez, vieux rats, il ne faut plus partir !

---

## LE BOUQUET

Banquet de 1840. — Le jour même du banquet, les charpentiers avaient planté le bouquet d'usage sur le faîte du nouveau collége qu'ils venaient de terminer. La première pierre avait été posée le 8 août. — Cette année, le prix d'honneur des sciences a été obtenu au concours général, par le jeune camarade Desprost. — On se rappelle les bruits de guerre de l'année 1840 : Question d'Orient.

Air : *Patrie, honneur, pour qui j'arme mon bras.*

L'œuvre s'achève !... en ses murs renaissants,
Notre collége a pris un air de fête ;
Comme un drapeau, les fleurs et les rubans

De l'édifice ont couronné le faîte,
Allons, amis, à ce joyeux banquet,
De Sainte-Barbe arrosons le bouquet !

Ce ne sont plus ces vieux murs où vos noms
Entrelaçaient leurs lettres fraternelles ;
Mais nos enfants, unis par nos leçons,
Vont y graver des amitiés nouvelles ;
Et, comme nous, ils ont à leur banquet
De Sainte-Barbe arrosé le bouquet.

Où régnait Staps,* où fleurissait Rousseau,**
Tout a croulé... Mais, vainqueur des ruines,
Le vieux laurier, ravivé par Lanneau,
A poussé là d'immortelles racines,
Et du concours, Labrouste, à ce banquet,
A Sainte-Barbe en rapporte un bouquet.

Avec bonheur, là, je retrouve encor
L'ordre éternel dont Fayard fut l'emblème,
Notre gaieté, nos jeux, notre âge d'or ;
Comme le vin, la cuisine est la même !
Et, plat d'honneur au classique banquet,
Les haricots ont toujours leur bouquet.

Si notre France, après de vains débats,
Tirait l'épée.... O frères de collége,
Si loin de nous vous marchiez aux combats,
Que sous le feu la Vierge vous protége ;
Et l'an prochain, fidèles au banquet,
Rapportez-lui la gloire pour bouquet !

* M. Staps, ancien inspecteur du petit collége.
** M. Rousseau, ancien professeur de la classe élémentaire.

Mais, point d'alarme ! Heureux comme au bon temps,
Que le plaisir ici coule à plein verre !
Par l'amitié n'ayons tous que vingt ans,
Quitte à compter plus tard avec son frère...
Et, tous égaux à ce joyeux banquet,
De Sainte-Barbe arrosons le bouquet !

---

## VINGT-CINQ ANS !

— Banquet de 1841. — Mort d'Adolphe Nourrit ; son fils entre au collége. —

Air *des Frères de lait.*

Un quart de siècle a glissé sur nos têtes ;
Des rois déchus l'astre s'est éclipsé,
La liberté déchire ses conquêtes,
De Saint-Simon l'autel est renversé,
L'abbé Châtel comme une ombre a passé.
Rois, charlatans, ministres, pêle-mêle
Le temps qui fuit les emporte en son cours !...
Comme au départ, notre amitié fidèle
Ne vieillit pas et rajeunit toujours !

Quel monument, quand l'orgueil l'abandonne,
Reste debout, ou même est achevé ?...
Mais Sainte-Barbe a gardé sa couronne ;
Autour du temple un peuple s'est levé,
Peuple de fils dont l'amour l'a sauvé !
De ses bienfaits nous gardions la mémoire,
Et reconquis par nous sur les vautours,
Mon vieux collége, emblème de sa gloire,
Ne périt pas et rajeunit toujours !

La vie, hélas ! est un combat rapide,
L'un part l'hiver, l'autre tombe en été.
A ce banquet, plus d'une place vide,
Plus d'un talent dans son germe est resté,
Et notre *Cygne* aux cieux est remonté !
Mais les amis renaissent sur nos listes,
Nourrit revient, et jeune, et plein de jours !...
De père en fils, la race des Barbistes
Ne périt pas et rajeunit toujours !...

Buvons, amis, à notre cinquantaine !
Bien au delà le chemin est tracé,
Et nos enfants, ici, la coupe pleine,
A l'avenir uniront le passé.
Serrez vos rangs ! que chacun soit placé.
Quand tout périt, tout jusqu'à l'espérance,
Sainte amitié qui voiles tes secours,
Talents unis, gaieté, reconnaissance,
A ce banquet, rajeunissez toujours !

---

## NOTRE VIEUX COLLÉGE.

Banquet de 1841. — Le banquet est présidé par le camarade Hello, conseiller à la cour de cassation. — Le jeune camarade Moncourt vient d'obtenir le prix d'honneur de Rhétorique au concours général. — On se rappelle nos anciennes querelles avec la pseudo-Sainte-Barbe de l'abbé Nicole. — On sait que le collége avait jadis sa maison de campagne à Vaugirard.

Air : *J'ai du bon tabac...*

Voilà vingt-cinq ans
Que notre collége
Revoit sur ses bancs
Ses joyeux enfants,

Et qu'un souvenir
A le privilége
De nous réunir,
De nous rajeunir !
Que pour Sainte-Barbe, à notre banquet,
L'amitié toujours soit notre bouquet !
Buvons, mes amis,
A ce vieux collége,
D'où grands et petits,
Nous sommes sortis !

Oh ! qu'il était beau,
Notre vieux collége,
Au temps où Lanneau
Tenait le drapeau !
Soit qu'à Vaugirard
Notre long cortége
Marchât sous Fayard,
Bras droit de César,
Soit que nos Hellos fissent au concours
Rafle de lauriers, comme nos Moncourts !
Gloires et tourments,
Bonheur du collége !
C'était le bon temps !...
Nous avions quinze ans.

Il est encor grand
Notre vieux collége,
Labrouste lui rend
Sa gloire et son rang !
Dans ces murs chéris
Que la foule assiége,
Nos jeunes conscrits,

Tout chargés de prix,
Chantent à Nicol, comme leurs aînés :
« Ils ne seront pas pour ton fichu nez ! »
Honneur au nouveau
Comme au vieux collége,
Et buvons sans eau
Au nouveau Lanneau !

Nous avons du bon,
Dans notre collége !
Nous avons du bon...
En toute saison !
C'est que parmi nous
On s'aime, on protége
Le bonheur de tous,
Sans être jaloux !
C'est que ces vieux murs par nous rebâtis,
Sont notre conquête et notre pays !
Revenez, amis,
C'est votre collége !
Revenez, amis...
Y mettre vos fils !

---

## UNE VISITE AU COLLÉGE

Banquet de 1844. — Petite et amicale leçon aux écoliers qui veulent faire les hommes trop tôt : maladie de l'époque. — Hommage aux camarades Dumas, Eynard, Charon, Cavaignac, récemment faits généraux.

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Eh ! Sainte-Barbe, ouvre-moi
Tes vieux verrous et ta grille ;
Je viens visiter chez toi
Les petits de la famille.
Bonjour, mes amis, donnez-moi la main !...
Mais des cris confus m'entourent soudain !...
— Impatients de notre coquille,
Nous voulons filer, prendre nos ébats !...
— Ne vous pressez pas, ne vous pressez pas !
Vous avez le temps... Ne vous pressez pas !...

L'un qui détrôna Tarquin,
Petit Brutus de sa classe,
Au soleil républicain,
Veut essayer son audace :
— Au diable devoirs, maîtres et valets !
Aiglons échappés, rompons nos filets !
Et volons loin de notre cage,
Vers la liberté qui marche à grands pas !
— Ne vous pressez pas, ne vous pressez pas !
Elle va *piano*... ne vous pressez pas !

— A moi l'or et la grandeur !
Dit l'autre ; voilà mon rêve !
Au gâteau de la faveur
A mon tour j'aurai la fève ;

Oui, dans les honneurs je veux me lancer !..
— Prends garde, petit, ton pied va glisser !
Ah ! pour un Bertrand qui s'élève,
Combien de Ratons qui restent en bas !...
Ne vous pressez pas, ne vous pressez pas !
On tombe en courant... Ne vous pressez pas !

— Moi, j'entends que l'Institut
Me proclame son poëte !...
— Moi, sans travail et sans but,
Il me faut ma cigarette !...
— Moi, la coupe en main, chantant la beauté,
Je veux le plaisir qu'Horace a chanté !..
— Moi, la glorieuse épaulette
D'Eynard, de Charon, Cavaignac, Dumas !
— Ne vous pressez pas, ne vous pressez pas !
Laissez-vous mûrir, ne vous pressez pas !

Restez, mes jeunes amis,
Dans ces lieux où l'on espère,
Où les rivaux sont unis,
Où votre maître est un père !
Fiers de Sainte-Barbe, heureux écoliers,
Pour notre drapeau gagnez des lauriers !
Et si Loyola, ce bon frère,
Ressort de son trou comme nos vieux rats,
Pressez-vous alors, volez aux combats !
Nous l'avons battu, ne l'épargnez pas !

---

## ON N'ENTRE PLUS

Banquet de 1846. — Le collége qui est complet, est obligé de refuser les élèves qu'on lui présente. Réclamations des parents d'élèves refusés. BAYARD plaide pour eux.

AIR : *Ami, voici la riante semaine.*

J'apprends un bruit qui me charme... et m'attriste !
Mon vieux collége, en comptant ses élus,
A l'écolier qui veut être Barbiste
Se ferme et dit : « Complet ! on n'entre plus. »
O mes amis, c'est borner l'espérance ;
Rouvrez la grille, et, comme à ce dîner,
Serrez les rangs, allongez l'abondance,
Ayez encore une place à donner.

De tous côtés notre vierge féconde
Reçoit l'éclat de son front refleuri,
Et plus d'un nom s'illustre dans le monde
Qu'à son soleil Sainte-Barbe a mûri.
Un petit coin dans notre réfectoire
Au pauvre enfant qui demande à glaner !
C'est du talent peut-être... c'est la gloire !
Ayez encore une place à donner.

Aux charlatans, ah ! laissez les trompettes,
Laissez l'intrigue aux commis voyageurs ;
Mais l'amitié n'a-t-elle pas ses dettes?
Voyez venir cet orphelin en pleurs :
Son père, hélas ! emporté par l'orage,
Vous le légua ; va-t-il s'en retourner ?
Ouvrez, ouvrez, c'est un noble héritage !
Ayez encore une place à donner.

Et vous, amis, qui pour peupler la cage
Où dans vos fils vos noms sont reproduits,
Avec amour, d'un heureux mariage
Deviez pour nous multiplier les fruits,
Faites toujours, allez!... à notre grille
Vos rejetons un jour pourront sonner,
Et Sainte-Barbe aux fils de la famille
Aura toujours une place à donner.

---

## AIMEZ-VOUS TOUJOURS

Banquet d'honneur offert le 8 décembre 1847 par les anciens Barbistes, membres du Conseil d'administration du collége, à nos jeunes lauréats du concours et aux premiers de toutes les classes.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Il est une charmante fée
Dont le collége est le berceau ;
Premier chagrin, premier trophée,
Premier bonheur, sous son niveau
Tout devient plus doux ou plus beau !
C'est l'amitié qui nous partage
Et les plaisirs, hélas ! si courts,
Et les peines aux jours d'orage !...
Mes amis, aimez-vous toujours !

Aux jours de plaisirs et d'orage,
Mes amis, aimez-vous toujours.

Chers enfants, de la vie à peine
Vous franchissez gaiement le seuil,
Buvant à la même fontaine
Le vin de Bourgogne et d'Arcueil

Pour vous la mer n'a point d'écueil.
Mais là-bas, là-bas est le monde !
Si vous saviez quels mauvais jours
Germent dans sa fange féconde !...
Mes amis, aimez-vous toujours !

Comme au collége, dans le monde,
Mes amis, aimez-vous toujours !

Les passions, comme la barbe,
Viennent trop tôt... Souvenez-vous
Qu'au panache de Sainte-Barbe,
Jeunes et vieux, sages et fous,
Vous devez vous rallier tous.
Mordus au cœur par la colère,
Ah ! plus tard ne soyez pas sourds
A l'amitié qui vous dit : Frère !...
Mes amis, aimez-vous toujours !

C'est votre ami, c'est votre frère ;
Mes amis, aimez-vous toujours !

Mais si l'amitié du collége
Au moment fatal vous manquait,
Elle a ses jours de privilége !
Barbistes, à notre banquet
La sainte attend votre bouquet.
Quand des souvenirs sonne l'heure,
Tendez la main, comme aux beaux jours,
A l'ami qui tout bas vous pleure
Mes amis, aimez-vous toujours !

Songez que votre ami vous pleure ;
Mes amis, aimez-vous toujours !

---

## PRIÈRE A SAINTE BARBE

1849. — 34e banquet annuel de la Sainte-Barbe. — Entre la chanson qu'on va lire et celle qui la précède, une nouvelle révolution a changé le gouvernement du pays. — Dans ses couplets, Bayard donne un souvenir au camarade Guinard, prisonnier dans la citadelle de Doullens. — Il fait aussi allusion aux banquets des Barbistes de l'Algérie, et à la discussion des lois sur l'*Assistance publique.*

Air *de la Catacoua.*

Sainte Barbe, allons! ma patronne,
Descends du ciel, le verre en main!
Je veux à ta verte couronne
Attacher encore un refrain.
De trente-quatre anniversaires
Ton bouquet est grossi déjà ;
Un jour viendra
Qu'on chômera
Ta cinquantaine aux lieux où nous voilà.
Tous, jeunes et vieux, fils et pères,
Pour te fêter nous serons là!

A cette table fraternelle
Reçois et nos vœux et nos chants,
Et va les porter sur ton aile
Aux lieux où trinquent tes enfants.
Mais d'abord au vieux réfectoire,
D'où ta famille s'envola,
Un gai hourra
Te saluera ;
Le nid est plein : chacun t'y jurera
Le travail, l'amitié, la gloire ;
Et les serments... on les tient là.

Sur tous les points de notre France
Ton nom, comme une étoile, a lui !
Change partout en espérance
Nos doux souvenirs d'aujourd'hui.
S'il est un frère qui soupire
Dans sa prison ... Visite-la ;
Il t'entendra,
Te bénira,
Quelque bonheur dans son cœur rentrera !
Qu'on dise en le voyant sourire :
« Sainte-Barbe a passé par là ! »

Va, fais gaiement le tour du monde.
Ces murs d'où nous sommes partis,
De Barbistes, graine féconde,
Ont émaillé tous les pays.
Puis, reviens par notre Algérie,
Où chaque année on te fêta :
A Mitidja,
A Mouzaya,
Hamza, Chiffa, sous les murs de Zaatcha...
C'est là qu'on meurt pour la patrie.
Cherche nos frères, ils sont là !

Citoyens d'une République,
Plus ou moins fiers, plus ou moins chauds,
Laissons ailleurs la politique
Changer de cris et de drapeaux.
Sous le nôtre, famille immense,
Sainte-Barbe nous ralliera.

C'est toujours là
Que revivra
Un pauvre cœur que le sort brisera.
Laissons parler de l'assistance,
Mais en frères pratiquons-la!

---

## A NOTRE PRÉSIDENT !

Banquet de 1850, présidé par notre jeune camarade *Léon Durand-Claye*, premier sergent-major de l'École polytechnique où il vient d'être admis le premier. — Dans ses couplets Bayard célèbre ce beau succès de notre collége, qui vient aussi d'obtenir au concours général les *trois prix d'honneur*. de Mathématiques, de Philosophie et de Rhétorique.

Air : *Au temps heureux de la chevalerie...*

Mon président, vous dont la jeune barbe
Étonne un peu la place où vous voilà,
Ne croyez pas que notre Sainte-Barbe
Tienne, en famille, à ces insignes-là !
Non, l'amitié, comme une enchanteresse,
Confond ici l'automne et le printemps !
Les souvenirs sont encor la jeunesse....
A ce banquet nous avons tous vingt ans !

Au vieux collége, où nous étions tous frères,
Toujours égaux, nous voici revenus,
Et l'on oublie, au bruit joyeux des verres,
L'âge qu'on a.... les cheveux qu'on n'a plus !
De cette fête où mon cœur me ramène,
Que je voudrais prolonger les instants !....
Car moi, demain, j'aurai la cinquantaine....
Mais vous, ami, vous n'aurez que vingt ans !

Oh ! le bel âge, oh ! la belle espérance,
Quand sous son voile, on cherche l'inconnu,
Et qu'au départ on promet à la France,
Ce qu'au collége on a si bien tenu !
De cette année, en succès si féconde,
Nous sommes fiers ! marchez, nobles enfants !
On doit aller loin, lorsque dans le monde,
Ainsi que vous, on commence à vingt ans !

Vous vieillirez, et le temps sur ses ailes
Emportera vos plaisirs, vos amours.
Chargés d'honneurs, bien souvent infidèles
Votre fortune aura de mauvais jours.
Ah ! trop heureux que dans vos cœurs moins triste
Pénètre alors un rayon du printemps,
Revenez tous, ici, toujours Barbistes,
Toujours unis, retrouver vos vingt ans !

---

## L'ÉCHELLE BARBISTE

Banquet de 1852. — C'est le dernier banquet auquel ait assisté Bayard. Dans sa dernière chanson, devenue son testament barbiste, on retrouve les bons et généreux sentiments de sa première chanson de 1820.

AIR *du Carnaval.*

Comme Jacob, je crois souvent en rêve
Voir une échelle, aux lumineux rayons,
Qui du collége, avec vigueur s'élève,
Et sur le monde étend ses échelons.
Notre patronne, aimable et sainte fille,
Du haut des cieux, encourage nos pas,
Et dit aux fils de sa grande famille :
Montez, enfants, montez... ne glissez pas !

Le vieux drapeau de notre cher collége
Flotte au sommet, d'âge en âge transmis ;
Il nous unit, nous guide, nous protége,
Beau de lauriers tous les ans rajeunis.
C'est tous les ans une offrande nouvelle
De ces petits qui fourmillent en bas,
Impatients de grimper à l'échelle !...
Montez, enfants, montez... ne glissez pas !

Comme un essaim, on s'empresse, on se quitte,
On se rejoint... et toujours mêmes cœurs !
Si l'un s'arrête, un autre touche vite
A la fortune, à la gloire, aux grandeurs !
Vous que si haut l'ambition dirige,
Puissants d'un jour, ah ! craignez les faux pas !
Brillant et pur, le nom Barbiste oblige !...
Montez, enfants, montez... ne glissez pas !

Mais tout à coup un échelon se brise,
Et le pied manque au frère chancelant...
C'est lui !.. c'est toi !.. c'est moi !... d'un jour de crise,
Sainte amitié ! qui de nous est exempt ?
Ce malheureux, hélas ! quel qu'il puisse être,
Qu'il se rassure, entouré de nos bras !...
C'est un appui qu'il nous rendra peut-être !...
Montez, amis, montez... ne glissez pas !

FIN DES CHANSONS.

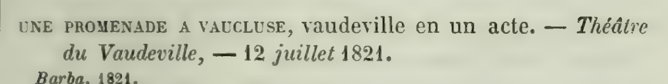
# RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

# THÉATRE

DE

# J. F. BAYARD



UNE PROMENADE A VAUCLUSE, vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville, — 12 juillet* 1821.

*Barba*, 1821.

MON AMI LISTRAC, comédie en trois actes, en prose. — *Théâtre royal de l'Odéon, — 1er mars* 1823.

En société avec M. Dufau.

GUILLAUME ET MARIANNE, drame en un acte, en prose (1). — *Théâtre royal de l'Odéon, — 25 novembre* 1823.

*Brière*, 1823. — *Hachette*, 1856-1858.................. **Tome I**, page 1.—

MOLIÈRE AU THÉATRE, comédie en un acte, en vers libres (2). — *Théâtre royal de l'Odéon, — 15 janvier 1824, jour anniversaire de la naissance de Molière.*

En société avec M. Romieu. — *Brière* et *Barba*, 1824. — *Hachette*, 1855-1858.......................................... **Tome I**, page 35.—

(1) *Nous rappellerons ici la distribution des rôles qui a été omise pour les ouvrages contenus dans les trois premiers volumes.*

*Personnages de Guillaume et Marianne* : — GUILLAUME, M. Perrier. — FABRICE, M. Alphonse.— PHILIPPE, M. Samson.— MARIANNE, mademoiselle Anaïs.

(2) *Personnages* : MOLIÈRE, M. Samson.— BOILEAU, M. Thénard. — CHAPELLE, M. Chazel. — LA THORILLIÈRE, M. Duparay. — LUCILE, mademoiselle Anaïs. — BARON, mademoiselle Delattre. — LULLI, M. Provost. — BRÉCOURT, M. Ménétrier. — MADEMOISELLE DE BRIE, mademoiselle Brohan.

ROMAN A VENDRE *ou* LES DEUX LIBRAIRES, comédie en trois actes, en vers ([1]). — *Théâtre royal de l'Odéon,* — 10 *février* 1825.

*Barba* et *Brière*, 1825. — *Hachette*, 1855-1858......... **Tome I,** page 79.—

UN DERNIER JOUR DE FOLIES, comédie en trois actes, en prose. — *Théâtre royal de l'Odéon,* — 19 *mai* 1825.

En société avec M. Romieu.

LE VEUVAGE INTERROMPU, comédie en un acte, en prose. — *Théâtre Français,* — 17 *octobre* 1825.

LA PORTE SECRÈTE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 7 *mai* 1825.

En société avec M. Desaugiers. — *Duvernois*, 1825.

LA BELLE-MÈRE, comédie-vaudeville en un acte ([2]). — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 1er *mars* 1826.

En société avec M. Scribe. — *Pollet* 1826. — *Hachette* 1855-1858...................................... **Tome II,** page 411.—

LES COMPTES DE TUTELLE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 15 *juin* 1826.

En société avec M. Merville. — *Duvernois,* 1826.

LE NEVEU DE MONSEIGNEUR, opéra-bouffe en deux actes. — *Théâtre royal de l'Odéon,* — 7 *août* 1826.

En société avec MM. T. Sauvage et Romieu. — Musique de MM. Rossini et Paccini, arrangée pour la scène française par M. Guénée. — *Bezou,* 1826.

L'ONCLE PHILIBERT, comédie en un acte, en prose ([3]). — *Théâtre royal de l'Odéon,* — 30 *avril* 1827.

En Société avec M. G. de Wailly. — *Barba*, 1827, — *Hachette*, 1855-1858...................................... **Tome I,** page 169.—

1) *Personnages du Prologue* : L'AUTEUR, M. Perrier. — L'AMI DE L'AUTEUR, M. Provost.

*Personnages de la Comédie* : M. BERTRAND, M. Duparay. — M. FORTUNÉ, M. Samson. — DERVILLE, M. Perrier. — DURAND, M. F. Huard. — GÉLON, M. Provost. — MADAME BERTRAND, madame Milen. — ADÈLE, mademoiselle Anaïs. — MADEMOISELLE ROSINE, mademoiselle Dutertre.

(2) *Personnages* : M. DUVERSIN, M. Clozel. — ÉLISA, madame Théodore. — LE COLONEL DE GIVRY, M. Paul. — CHARLES, M. Bérenger. — CLAIRE, madame Dormeuil. — JULES, mademoiselle Déjazet. — MADEMOISELLE TURPIN, madame Julienne.

(3) *Personnages* : PHILIBERT, M. Clozel. — MADAME PHILIBERT, mademoiselle Dutertre. — JULES, mademoiselle Anaïs. — ADÈLE, mademoiselle Louise. — ERNEST D'APREVAL, M. Provost. — MARIANNE, madame Milen.

JOHN BULL AU LOUVRE, vaudeville en trois tableaux. — *Théâtre des Variétés,* — 13 *septembre* 1827.

En société avec MM. Théaulon et Saint-Laurent. — *Quoy*, 1827.

UNE SOIRÉE A LA MODE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 17 *septembre* 1827.

En société avec MM. Varner et H. Leroux. — *Barba*, 1827.

ANGLAIS ET FRANÇAIS, comédie à propos, en un acte, en prose. — *Salle Favart, par les comédiens réunis du Théâtre royal, de l'Odéon et du Théâtre Anglais,* — 22 *octobre* 1827.

En société avec M. G. de Wailly. — *Barba*, 1827.

LA REINE DE SEIZE ANS, comédie-vaudeville en deux actes (1). — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 30 *janvier* 1828.

*Bezou*, 1828. — *Hachette*, 1855-1858............... **Tome III**, page 1.—

LA MANIE DES PLACES *ou* LA FOLIE DU SIÈCLE, comédie-vaudeville en un acte (2). — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 19 *juin* 1828.

En société avec M. Scribe. — *Pollet*, 1828. — *Hachette*, 1855-1858. **Tome III**, page 69. —

LA JEUNE FILLE ET LA VEUVE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 20 *décembre* 1828.

En société avec M. Chabot de Bouin. — *Bezou*, 1829.

MARINO FALIÉRO A PARIS, folie à-propos-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 7 *mai* 1829.

En société avec M. Varner. — *Barba*, 1829.

L'INCENDIE, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Vaudeville,* — 27 *juin* 1829.

En société avec M. P. Duport. — *Barba*, 1829.

LE VIEUX PENSIONNAIRE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 17 *septembre* 1829.

En société avec M. H. Leroux. — *Barba*, 1829.

(1) *Personnages* : CHRISTINE, mademoiselle Jenny Vertpré. — LE COMTE DE RANTZOFF, M. Ferville. — FRÉDÉRIC DE BURY, M. Paul. — M. DE VADERG, M. Klein. — EMMA, mademoiselle Léontine Fay.

(2) *Personnages* : M. DE BERLAC, M. Numa. — M. DE NOIRMONT, M. Dormeuil. — FRÉDÉRIC DE RINVILLE, M. Perrin. — M. DUFOUR, M. Klein. — GEORGES, M. Allan. — MADAME PRESTO, madame Julienne. — JULIETTE, madame Dormeuil.

MARIE MIGNOT, comédie historique mêlée de couplets, en trois époques ([1]). — *Théâtre du Vaudeville,* — 17 *octobre* 1829.

En société avec M. P. Duport. — *Bezou*, 1829. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome III**, page 125.—

LES ACTIONNAIRES, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 22 *octobre* 1829.

En société avec M. Scribe. — *Pollet*, 1829.

LOUISE *ou* LA RÉPARATION, comédie-vaudeville en deux actes ([2]). — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 16 *novembre* 1829.

En société avec MM. Scribe et Mélesville. — *Pollet*, 1829. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome III**, page 217.—

LES OUBLIETTES *ou* LE RETOUR DE PONTOISE, pochade du XIII[e] siècle en deux actes, mêlée de couplets. — *Théâtre du Vaudeville,* — 6 *mars* 1830.

En société avec M. M. Masson. — *Bezou*, 1830.

PHILIPPE, comédie-vaudeville en un acte ([3]). — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 19 *avril* 1830.

En société avec MM. Scribe et Mélesville. — *Pollet*, 1830. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome III**, page 285.—

MA PLACE ET MA FEMME, comédie en trois actes, en prose ([4]). — *Théâtre royal de l'Odéon,* — 30 *avril* 1830. — *Théâtre-Français,* — 2 *novembre* 1832.

En société avec M. G. de Wailly. — *Bezou*, 1830. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome I**, page 217.—

(1) *Personnages* : MARIE MIGNOT, madame Dussert. — LAGARDIE, M. Volnys. — MIGNOT, M. Bernard Léon. — MARION DELORME, mademoiselle Brohan. — NACQUART, M. Derouvère. — LE MARÉCHAL DE L'HOPITAL, M. Fontenay, — CASIMIR, DE POLOGNE, M. Lepeintre aîné. — GASTON, M. Alvarès. — MARIE, mademoiselle Olivier.

(2) *Personnages* : MADAME BARNECK, madame Julienne. — LOUISE, mademoiselle Léontine Fay. — M. DE MALZEN, M Paul. — SALSBACH, M. Numa. — FRITZ, M. Bordier. — SIDLER, M. Bercour.

(3) *Personnages* : MADEMOISELLE D'HARVILLE, madame Grevedon. — MATHILDE, madame Dormeuil. — M. DE BEAUVOISIS, M. Allan. — PHILIPPE, M. Gontier. — FRÉDÉRIC, M. Paul. — JOSEPH, M. Bordier.

(4) *Personnages* : M. LAROCHE, M. Ferville. — M. DE LUSSAN, M. Delafosse. — AUGUSTE DARVET, M. Lockroy. — DUPONT, M. Duparay. — GEORGES, M. Ménétrier. — MADAME PRÉVAL, mademoiselle George, cadette. — MADAME LAROCHE (ADÈLE), Madame Moreau-Cinti.

LE FOYER DU GYMNASE, prologue mêlé de couplets. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 17 *août* 1830.

En société avec MM. Scribe et Mélesville. — *Pollet,* 1830.

LA FOIRE AUX PLACES, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 25 *septembre* 1830.

*Bezou,* 1830.

JEUNE ET VIEILLE *ou* LE PREMIER ET LE DERNIER CHAPITRE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 18 *novembre* 1830.

En société avec MM. Scribe et Mélesville. — *Pollet,* 1830.

CLAIRE D'ALBE, drame en trois actes, mêlé de couplets. — *Théâtre du Vaudeville,* — 25 *décembre* 1830.

En société avec M. P. Duport. — *Bezou,* 1831.

LES TROIS MAITRESSES *ou* UNE COUR D'ALLEMAGNE, comédie-vaudeville en deux actes (1). — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 24 *janvier* 1831.

En société avec M. Scribe. — *Pollet,* 1831. — *Hachette,* 1855-1858 .......................................... **Tome III,** page 349. —

LE BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE, comédie-vaudeville en un acte (2). — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 4 *mars* 1831.

En société avec M. Scribe. — *Pollet,* 1831. — *Hachette,* 1855-1858. **Tome III,** page 431. —

ILS N'OUVRIRONT PAS, prologue-vaudeville, pour l'ouverture du théâtre du *Palais-Royal.* — 6 *juin* 1831.

En société avec MM. Mélesville et Brazier. — *Riga,* 1831.

LE FROTTEUR, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 6 *juin* 1831.

En société avec M. P. Duport. — *Riga,* 1831.

LA PERLE DES MARIS, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 30 *juin* 1831.

En société avec MM. Dumanoir et Julien. — *Barba,* 1831.

(1) *Personnages :* LE GRAND DUC FERDINAND, M. Allan. — LE COMTE DE HARTZ, M. Klein. — LA COMTESSE D'AREZZO, mademoiselle Léontine Fay. — RODOLPHE, M. Paul. — AUGUSTA, mademoiselle Jenny Vertpré. — HENRIETTE, mademoiselle Jenny Colon.

(2) *Personnages :* LUDOVIC, M. Allan. — STÉPHANIE, madame Jenny Vertpré. — VICTOR D'HERNETAL, M. Numa ; — M. AMABLE DE ROQUEBRUNE, M. Legrand. — LOUIS, M. Bordier.

LE SALON DE 1831, à-propos-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 30 *juin* 1831.

En société avec MM. Varner et Brazier. — *Riga*, 1831.

LA GRANDE DAME, drame en deux actes, mêlé de couplets. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 24 *octobre* 1831.

*Bezou*, 1831. — *Hachette*, 1855-1858 ................ **Tome IV**, page 1.—

LES DEUX NOVICES, comédie-vaudeville en trois époques. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 24 *novembre* 1831.

En société avec M. Varner. — *Riga*, 1831.

LE LUTHIER DE LISBONNE, anecdote contemporaine en deux actes, mêlée de couplets. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 7 *décembre* 1831.

En société avec M. Scribe. — *Pollet*, 1831.

LA FOIRE DE LONDONDERRY, tableau-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 4 *février* 1832.

En société avec M. Mélesville. — *Barba*, 1832.

LE SERRURIER, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 2 *avril* 1832.

En société avec MM. E. Vanderburch et A. Decomberousse. — *Barba*, 1832.

UNE BONNE FORTUNE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 1er *juin* 1832.

En société avec M. A. Decomberousse. — *Bréauté*, 1832. — *Hachette*, 1855-1858 ................................ **Tome IV**, page 67.—

LES DEUX FONT LA PAIRE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre des Variétés*, — 30 *juin* 1832.

En société avec M. Varin. — *Quoy*, 1832.

DON JUAN *ou* UN ORPHELIN, comédie historique en deux actes, mêlée de couplets. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*. — 5 *octobre* 1832.

*Barba*, 1832. — *Hachette*, 1855-1858 .............. **Tome IV**, page 121.—

LA MÉDECINE SANS MÉDECIN, opéra-comique en un acte. — *Théâtre royal de l'Opéra-Comique*, — 15 *octobre* 1832.

En société avec M. Scribe. — Musique de M. Hérold. — *Barba*, 1832.

CAMILLA *ou* LA SŒUR ET LE FRÈRE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 12 *décembre* 1832.

En société avec M. Scribe. — *Pollet*, 1832.

PARIS MALADE, revue mêlée de couplets, en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 31 *décembre* 1832.

En société avec M. Varner. — *Barba*, 1833.

LE GARDIEN, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 11 *mars* 1833.

En société avec M. Scribe. — *Pollet*, 1833.

LA CHIPIE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 30 *mai* 1833.

En société avec M. Varner. — *Barba*, 1833.

LA CHAMBRE ARDENTE, drame en cinq actes et en neuf tableaux (1). — *Théâtre de la Porte Saint-Martin,* — 4 *août* 1833.

En société avec M. Mélesville. — *Marchand*, 1833. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome II**, page 99.—

LES ROUÉS, drame historique en trois actes, mêlé de couplets. — *Théâtre de l'Ambigu-Comique,* — 10 *septembre* 1833.

En société avec M. T. Sauvage. — *Marchand*, 1833.

UNE MÈRE, drame en deux actes, mêlé de couplets. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 23 *novembre* 1833.

*Barba*, 1833. — *Hachette*, 1855-1858................ **Tome IV**, page 183.—

LE MARI D'UNE MUSE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 6 *février* 1834.

En société avec M. Varner. — *Marchand*, 1834.

LES CHARMETTES, *ou* UNE PAGE DES CONFESSIONS, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 5 *avril* 1834.

En société avec MM. E. Vanderburch et Deforges. — *Marchand*, 1834.

UN PREMIER AMOUR, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Vaudeville,* — 14 *mai* 1834.

En société avec M. E. Vanderburch. — *Barba*, 1834. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome IV**, page 257.—

UNE FILLE A ÉTABLIR, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 16 *mai* 1834.

En société avec M. H. Leroux. — *Barba*, 1834.

UN MÉNAGE D'OUVRIERS, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 7 *juin* 1834.

En société avec M. Varner. — *Marchand*, 1834.

(1) *Personnages* : LA MARQUISE DE BRINVILLIERS, mademoiselle George. — LE CHEVALIER DE SAINTE-CROIX, M. Provost. — DESGRAIS, M. Serres. — LE COMTE DE GUICHE, M. Delafosse. — LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES, M. Chilly. — LE BARON D'AUBRY, M. Valmore. — MARIE, mademoiselle Ida.

VINGT ANS PLUS TARD, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 26 *juin* 1834.

En société avec M. Laurencin. — *Marchand,* 1834.

LA FRONTIÈRE DE SAVOIE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 20 *août* 1834.

En société avec M. Scribe. — *Marchand,* 1834.

LA LECTRICE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique.* — 16 *septembre* 1834.

*Marchand,* 1834. — *Hachette,* 1855-1858........... Tome IV, page 363.—

LA VIEILLE FILLE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 10 *novembre* 1834.

En société avec M. Chabot de Bouin. — *Marchand,* 1855.

FRÉTILLON *ou* LA BONNE FILLE, vaudeville en cinq actes. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 13 *décembre* 1834.

En société avec M. A. Decomberousse. — *Marchand,* 1834. — *Hachette,* 1855-1858........................................ Tome IV, page 433.—

LA FILLE DE L'AVARE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 7 *janvier* 1835.

En société avec M. P. Duport. — *Marchand,* 1835. — *Hachette,* 1855-1858........................................ Tome V, page 1.—

LES DEUX NOURRICES, vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* 3 *février* 1835.

En société avec M. A. Decomberousse. — *Marchand,* 1835.

LES GANTS JAUNES, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 6 *mars* 1835.

*Barba,* 1835. — *Hachette,* 1855-1858.................. Tome V. page 91.—

MANETTE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 28 *avril* 1835.

En société avec M. Gabriel. — *Marchand,* 1835.

MATHILDE *ou* LA JALOUSIE, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Vaudeville,* — 3 *juin* 1835.

En société avec M. Laurencin. — *Barba,* 1835. — *Hachette,* 1855-1858........................................ Tome V, page 145.—

ALDA, opéra-comique en un acte. — *Théâtre royal de l'Opéra-Comique,* — 8 *juillet* 1835.

En société avec M. P. Duport. — Musique de M. Thys. — *Marchand,* 1835.

LES DEUX CRÉOLES, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 9 *septembre* 1835.

En société avec M. E. Vanderburch. — *Marchand*, 1835.

L'OCTOGÉNAIRE *ou* ADÈLE DE SÉNANGES, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville*, — 6 *octobre* 1835.

*Barba*, 1835. — *Hachette*, 1855-1858............... **Tome V**, page 251.—

LE POLTRON, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville*, — 9 *octobre* 1835.

En société avec MM. Ch. Potron et Alphonse. — *Barba*, 1835. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome V.** page 315.—

ANDRÉ, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Vaudeville*, — 27 *novembre* 1835.

En société avec M. G. Lemoine. — *Barba*, 1835.

EN ATTENDANT, comédie-vaudeville en deux actes.— *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 30 *novembre* 1835.

En société avec MM. F. Arvers et P. Foucher. — *Marchand*, 1835.

LE GAMIN DE PARIS, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 30 *janvier* 1836.

En société avec M. E. Vanderburch. — *Marchand*, 1836. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome V**, page 381. —

MADELINE LA SABOTIÈRE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Vaudeville*, — 23 *février* 1836.

En société avec MM. Lafitte et Ch. Desnoyers. — *Marchand*, 1836.

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 23 *avril* 1836.

En société avec M. Dumanoir. — *Marchand*, 1836. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome V**, page 473.—

MOIROUD ET COMPAGNIE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 4 *mai* 1836.

En société avec M. J. de Wailly. — *Barba*, 1836. — *Hachette*, 1855-1858. **Tome VI**, page 1.—

LE DÉMON DE LA NUIT, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Vaudeville*, — 18 *mai* 1836.

En société avec M. Ét. Arago. — *Marchand*, 1836.

L'OISEAU BLEU, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 8 *juin* 1836.

En société avec M. Varner. — *Marchand*, 1836.

SIR HUGUES DE GUILFORT, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 3 *octobre* 1836.

En société avec M. Scribe. — *Marchand,* 1836.

LE MUET D'INGOUVILLE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 5 *octobre* 1836.

En société avec MM. Bouffé et Davesne. — *Marchand,* 1836. — *Hachette,* 1855-1858.................................... **Tome VI**, page 71.—

THÉODORE *ou* HEUREUX QUAND MÊME, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 17 *octobre* 1836.

En société avec M. P. Deslandes. — *Marchand,* 1836.

MARION CARMÉLITE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 19 *octobre* 1836.

En société avec M. Dumanoir. — *Marchand,* 1837.

LE MARI DE LA DAME DE CHŒURS, vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Vaudeville,* — 12 *décembre* 1836.

En société avec M. Duvert. — *Marchand,* 1837. — *Hachette,* 1855-1858.................................... **Tome VI**, page 151.—

LES DEUX MANIÈRES, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 17 *décembre* 1836.

En société avec M. Mathon. — *Barba,* 1836.

L'ANNÉE SUR LA SELLETTE, revue, mêlée de couplets, en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 1^er^ *janvier* 1837.

En société avec MM. Théaulon et Fr. de Courcy. — *Marchand,* 1837.

LE CHEVALIER D'ÉON, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre des Variétés,* — 25 *janvier* 1837.

En société avec M. Dumanoir. — *Nobis,* 1837.

PAUL ET JEAN, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés,* — 13 *mai* 1837.

*Barba,* 1837. — *Hachette,* 1855-1858.............. **Tome VI**, page 263.—

JUDITH, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés,* — 3 *juin* 1837.

En société avec M. Dumanoir. — *Barba,* 1827.

UN RETOUR DE JEUNESSE, vaudeville fantastique en un acte. — *Théâtre des Variétés,* — 20 *juillet* 1837.

En société avec M. Anicet Bourgeois. — *Barba,* 1837.

RÉSIGNÉE *ou* DEUX MÉNAGES, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés,* — 20 *septembre* 1837.

*Barba.* 1837, — *Hachette,* 1855-1858.............. **Tome VI**, page 341.—

LE PÈRE DE LA DÉBUTANTE, comédie-vaudeville en cinq actes.— *Théâtre des Variétés,* — 28 *octobre* 1837.

En société avec M. Théaulon. — *Barba*, 1837. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome VI**, page 421.—

DE L'OR *ou* LE RÊVE D'UN SAVANT, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 11 *novembre* 1837.

En société avec M. de Biéville. — *Barba*, 1837.

SUZETTE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés,* — 18 *décembre* 1837.

En société avec MM. Dumanoir et Dennery. — *Barba*, 1837.

MADAME ET MONSIEUR PINCHON, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre des Variétés,* — 5 *avril* 1838.

En société avec MM. Dumanoir et Dennery. -- *Marchand*, 1838.

MONSIEUR GOGO A LA BOURSE, vaudeville en un acte et un tableau. — *Théâtre des Variétés,* — 16 *mai* 1838.

*Delloye*, 1838.

MATHIAS L'INVALIDE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés,* — 5 *juin* 1838.

En société avec M. Antoine Bayard. — *Marchand*, 1838. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome VII**, page 1.—

LÉONCE *ou* PROPOS DE JEUNE HOMME, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre des Variétés,* — 4 *août* 1838.

En société avec M. Camille Doucet. — *Marchand*, 1838. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome VII**, page 99.—

C'EST MONSIEUR QUI PAIE, vaudeville en un acte. — *Théâtre des Variétés,* — 12 *novembre* 1838.

En société avec M. Varner. — *Barba*, 1838.

LES TROIS SOEURS, drame en un acte, mêlé de couplets. — *Théâtre des Variétés,* — 26 *novembre* 1838.

*Marchand*, 1839.— *Hachette*, 1855-1858.......... **Tome VII**, page 215.—

LES TROIS BALS, vaudeville en trois actes. — *Théâtre des Variétés,* — 6 *février* 1839.

*Marchand*, 1839. — *Hachette*, 1855-1858.......... **Tome VII**, page 287.—

PHOEBUS *ou* L'ÉCRIVAIN PUBLIC, comédie-vaudeville en deux actes — *Théâtre des Variétés,* — 21 *mars* 1839.

En société avec M. de Biéville. — *Tresse*, 1839. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome VII**, page 399.—

GENEVIÈVE LA BLONDE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés*, — 22 *mai* 1839.

En société avec M. de Biéville. — *Tresse*, 1839.

ÉMILE *ou* SIX TÊTES DANS UN CHAPEAU, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre des Variétés*, — 18 *juin* 1839.

En société avec M. Dumanoir. — *Marchand*, 1839.

LES TROIS BEAUX-FRÈRES, comédie-vaudeville en un acte, — *Théâtre du Palais-Royal*, — 16 *septembre* 1839.

En société avec M. T. Sauvage. — *Marchand*, 1839.

LES AVOUÉS EN VACANCES, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 9 *novembre* 1839.

En société avec M. Dumanoir. — *Mifliez*, 1839.

FRAGOLETTA, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés*, — 11 *novembre* 1839.

En société avec M. E. Vanderburch. — *Mifliez*, 1839.

LES PREMIÈRES ARMES DE RICHELIEU, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 3 *décembre* 1839.

En société avec M. Dumanoir. — *Barba*, 1839. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome VII**, page 511.—

LES ENFANTS DE TROUPE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 16 *janvier* 1840.

En société avec M. de Biéville. — *Marchand*, 1840. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome VIII**, page 1.—

LA FILLE DU RÉGIMENT, opéra-comique en deux actes (1). — *Théâtre royal de l'Opéra-Comique*, — 11 *février* 1840.

En société avec M. de Saint-Georges. — Musique de M. Donizetti. — *Marchand*, 1840. — *Hachette*, 1855-1858............. **Tome II**, page 281.—

INDIANA ET CHARLEMAGNE, vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 26 *février* 1840.

En société avec M. Dumanoir. — *Henriot*, 1840. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome VIII**, page 111.—

LA MARCHANDE A LA TOILETTE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés*, — 13 *mai* 1840.

En société avec M. Antoine Bayard. — *Henriot*, 1840.

(1) *Personnages* : LA MARQUISE DE BERKENFIELD, madame Boulanger.— SULPICE, M. Henri. — TONIO, M. Marié.— MARIE, mademoiselle Borghèse. — LA DUCHESSE DE CRAKENTORP, madame Blanchard. — HORTENSIUS, M. Riquier. — UN CAPORAL, M. Palianti.

LA SERVANTE DU CURÉ, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 23 *mai* 1840.

En société avec MM. Saintine et M. Masson. — *Marchand*, 1840.

MARCELIN, drame en trois actes, mêlé de chants. — *Théâtre du Vaudeville*, — 30 *mai* 1840.

En société avec M. Dumanoir. — *Henriot*, 1840.

MON GENDRE! comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 11 *juillet* 1840.

En société avec M. Laurencin. — *Henriot*, 1840.

TRIANON, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 8 *octobre* 1840.

En société avec M. Antoine Bayard. — *Henriot*, 1840.

LES GUÊPES, revue mêlée de couplets. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 30 *novembre* 1840.

En société avec M. Dumanoir. — *Henriot* 1840.

MADEMOISELLE MONTANSIER, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 29 *janvier* 1841.

En société avec M. Gabriel. — *Henriot*, 1841.

LES BOMBÉS, folie-vaudeville en un acte. — *Théâtre des Variétés*, — 19 *février* 1841.

En société avec M. E. Vanderburch. — *Henriot*, 1841.

LA BELLE TOURNEUSE, vaudeville historique en trois actes. — *Théâtre du Vaudeville*, — 7 *mars* 1841.

En société avec M. Rochefort. — *Henriot* 1841.

LE TYRAN D'UNE FEMME, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 9 *mars* 1841.

En société avec M. Ch. Potron. — *Marchand*, 1841. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome VIII**, page 141.—

LES TROIS LIONNES, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 19 *mars* 1841.

En société avec M. Dumanoir. — *Henriot*, 1841.

LE CONSCRIT DE L'AN VIII, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 6 *mai* 1841.

En société avec M. Gabriel. — *Henriot*, 1841.

MADEMOISELLE SALLÉ, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 29 *juin* 1841.

En société avec MM. Saintine et Dumanoir. — *Henriot*, 1841.

LE VICOMTE DE LÉTORIÈRES, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 1er *décembre* 1841.

En société avec M. Dumanoir. — *Beck*, 1841. — *Hachette*, 1855-1858.......................................... **Tome VIII**, page 309.—

LES FÉES DE PARIS, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 3 *décembre* 1841.

*Beck*, 1841. — *Hachette*, 1855-1858.............. **Tome VIII**, page 213.—

POUR MON FILS, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Vaudeville*, — 9 *décembre* 1841.

En société avec M. Jaime. — *Beck*, 1842. — *Hachette*, 1855-1858.......................................... **Tome VIII**, page 447.—

LA TANTE MAL GARDÉE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 18 *janvier* 1842.

En société avec M. Mathon. — *Beck*, 1842.

UNE FEMME SOUS LES SCELLÉS, monologue. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 26 *mars* 1842.

En société avec M. Saintine. — *Beck*, 1842.

LES AIDES DE CAMP, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 1er *avril* 1842.

En société avec M. Dumanoir. — *Beck*, 1842. — *Hachette*, 1855-1858.......................................... **Tome VIII**, page 543.—

CHEZ UN GARÇON, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 10 *mai* 1842.

En société avec M. Saintine. — *Beck*, 1842.

LE MARI A L'ESSAI, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 4 *mai* 1842.

En société avec M. J. Cordier. — *Beck*, 1842.

MÉROVÉE *ou* BRUNE ET BLONDE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville*, — 17 *mai* 1842.

En société avec M. de Biéville. — *Beck*, 1842.

LES DEUX COURONNES, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 8 *juin* 1842.

En société avec M. Dumanoir. — *Beck*, 1842.

LE CAPITAINE CHARLOTTE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 3 *décembre* 1842.

En société avec M. Dumanoir. — *Tresse*, 1842.

LE MAGASIN DE LA GRAINE DE LIN, vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 8 *décembre* 1842.

En société avec M. Ch. Potron. — *Tresse,* 1842.

DERRIÈRE L'ALCÔVE, monologue. — *Théâtre du Vaudeville,* — 25 *décembre* 1842.

En société avec M. Saintine. — *Beck,* 1843.

PÉROLINE *ou* LA VISITE DE NOCE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 5 *janvier* 1843.

En société avec M. H. Dupin. — *Beck,* 1843.

MADEMOISELLE DÉJAZET AU SÉRAIL *ou* LE PALAIS-ROYAL EN 1872, vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 28 *mars* 1843.

*Beck,* 1843.

MÉTIER ET QUENOUILLE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés,* — 7 *juin* 1843.

En société avec M. Dumanoir. — *Beck,* 1843.

LA SALLE D'ARMES, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 4 *août* 1843.

En société avec M. Gabriel. — *Beck,* 1843.

PARIS, ORLÉANS ET ROUEN, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 1er *septembre* 1843.

En société avec M. Varin. — *Marchand,* 1843.

LA MARQUISE DE CARABAS, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 21 *novembre* 1843.

En société avec M. Dumanoir. — *Tresse,* 1843.

UN MÉNAGE PARISIEN, comédie en cinq actes, en vers (1). — *Théâtre-Français.* — 23 *janvier* 1844.

*Beck,* 1844. — *Hachette,* 1855-1858.................. **Tome I,** page 291.—

FRÈRE GALFATRE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 18 *mai* 1844.

En société avec M. Saintine. — *Beck,* 1844.

(1) *Personnages :* M. DE VERNANGE, M. Geffroy. — MADAME DE VERNANGE, madame Mélingue. — LOUIS VALKER, M. Maillart. — DERVET, M. Provost. — MADEMOISELLE DERVET, madame Desmousseaux. — HENRIETTE, mademoiselle Denain. — SALBRIS, M. Regnier. — ARTHUR, M. Laba. — GERVAIS, M. Riché. — PREMIER DANSEUR, M. Leroux.

LE CHEVALIER DE GRIGNON, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés,* — 28 *mai* 1844.

En société avec M. Mélesville. — *Henriot*, 1844. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome IX**, page 1.—

LE MARI A LA CAMPAGNE, comédie en trois actes, en prose (1). — *Théâtre-Français,* — 3 *juin* 1844.

En société avec M. J. de Wailly. — *Marchand*, 1844. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome I**, page 413.—

NICAISE A PARIS, vaudeville en un acte. — *Théâtre des Variétés,* — 6 *juin* 1844.

En société avec M. Dumanoir. — *Beck*, 1844.

LE BILLET DE FAIRE PART, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 12 *juillet* 1844.

*Beck*, 1844.

L'ÉTOURNEAU, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 7 *septembre* 1844.

En société avec M. L. Laya. — *Marchand*, 1844. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome IX**, page 107.—

LE ROMAN DE LA PENSION, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 15 *novembre* 1844.

En société avec Saint-Laurent. — *Tresse*, 1844.

MADAME DE CÉRIGNY, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 30 *décembre* 1844.

En société avec M. Ch. Potron. — *Beck*, 1845. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome IX**, page 215.—

BOQUILLON A LA RECHERCHE D'UN PÈRE, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre des Variétés,* — 15 *janvier* 1845.

En société avec M. Dumanoir. — *Henriot*, 1845. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome IX**, page 281.—

MIMI PINSON, vaudeville en un acte. — *Théâtre des Variétés,* — 26 *janvier* 1845.

En société avec M. Dumanoir. — *Beck*, 1845.

LES DEUX PIERROTS, vaudeville en un acte. — *Théâtre des Variétés,* — 13 *mars* 1845.

*Beck*, 1845. — *Hachette*, 1855-1858................ **Tome IX**, page 383.—

(1) *Personnages* : COLOMBET, M. Regnier. — POLIGNY, M. Brindeau. — EDMOND, M. Laba. — M. MATHIEU, M. Provost. — URSULE, madame Volnys. — MADAME D'AIGUEPERSE, madame Desmousseaux. — PAULINE, mademoiselle Doze. MADAME DE NOHAN, mademoiselle Denain. — JUSTINE, mademoiselle Avenel.

LE PETIT HOMME GRIS, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 15 *mars* 1845.

En société avec M. Simonin. — *Tresse*, 1845.

LA BELLE ET LA BÊTE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 22 *mars* 1845.

En société avec M. Varner. — *Tresse*, 1845. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome IX**, page 441.—

LE LANSQUENET ET LES CHEMINS DE FER, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 18 *mai* 1845.

En société avec M. Dumanoir. — *Beck*, 1845.

UNE VOIX, opéra-comique en un acte. — *Théâtre royal de l'Opéra-Comique*, — 28 *mai* 1845.

En société avec M. Ch. Potron. — Musique de M. Ernest Boulanger. — *Beck*, 1845.

LA PÊCHE AUX BEAUX-PÈRES, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 16 *juin* 1845.

En société avec M. T. Sauvage. — *Beck*, 1845.

UN CHANGEMENT DE MAIN, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 28 *juin* 1845.

En société avec M. Ch. Lafont. — *Marchand*, 1845. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome X**. page 1.—

LES COULEURS DE MARGUERITE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 4 *octobre* 1845.

En société avec M. de Biéville. — *Tresse*, 1845. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome X**, page 95.—

LA GLOIRE ET LE POT AU FEU, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal*, — 1er *décembre* 1845.

En société avec M. Fr. de Courcy. — *Beck*, 1845.

UN NUAGE AU CIEL, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 15 *janvier* 1846.

En société avec M. P. Mercier. — *Beck*, 1846.

GEORGES ET MAURICE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 21 *février* 1846.

En société avec M. L. Laya. — *Tresse*, 1846.

LE PETIT-FILS, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 8 *mai* 1846.

En société avec M. Varner. — *Lévy*, 1846. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome X**, page 199.—

JUANITA *ou* VOLTE-FACE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 26 *mai* 1846.

En société avec M. A. Decomberousse.— *Lévy,* 1846.

LE GANT ET L'ÉVENTAIL, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Vaudeville,* — 6 *juin* 1846.

En société avec M. T. Sauvage. — *Lévy,* 1846.

LES DEMOISELLES DE NOCE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 31 *octobre* 1846.

En société avec M. L.Laya. — *Lévy,* 1846.

LE FANTÔME, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 19 *février* 1847.

En société avec M. T. Sauvage. — *Lévy,* 1847.

L'ENFANT DE L'AMOUR *ou* LES DEUX MARQUIS DE SAINT-JACQUES, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre des Variétés,* — 20 *mars* 1847.

En société avec M. Paul Vermont. — *Lévy,* 1847.

PÈRE ET PORTIER, vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 8 *mai* 1847.

En société avec M. Varner. — *Lévy,* 1847.

LA VICOMTESSE LOLOTTE, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Vaudeville,* — 12 *mai* 1847.

En société avec M. Dumanoir. — *Lévy,* 1847.

LES NUITS BLANCHES, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 20 *mai* 1847.

En société avec M. de Biéville. — *Lévy,* 1847.

LES CHIFFONNIERS, pièce en cinq actes, mêlée de couplets. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 4 *août* 1847.

En société avec MM. T. Sauvage et Fr. de Courcy. — *Lévy,* 1847.

LE RÉVEIL DU LION, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 2 *octobre* 1847.

En société avec M. Jaime. — *Lévy*, 1847. — *Hachette*, 1855-1858....................................... Tome X, page 261.—

JÉRÔME LE MAÇON, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés,* — 19 *novembre* 1847.

En société avec M. de Biéville. — *Lévy,* 1847.

UN CHATEAU DE CARTES, comédie en trois actes, en vers (1). — *Théâtre-Français*, — 13 *décembre* 1847.

*Lévy*, 1848. — *Hachette*, 1855-1858.................. **Tome II**, page 1.—

UNE POULE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés*, — 10 *mai* 1848.

En société avec M. Antoine Bayard. — *Lévy*, 1848.

HORACE ET CAROLINE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 19 *mai* 1848.

En société avec M. de Biéville. — *Lévy*, 1848. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome X**, page 347.—

LA NIAISE DE SAINT-FLOUR, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 19 *juin* 1848.

En société avec M. G. Lemoine. — *Lévy*, 1848. — *Hachette*, 1855-1858.................................... **Tome X**, page 473 —

LA COMTESSE DE SENNECEY, drame en trois actes, mêlé de chants. *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 11 *septembre* 1848.

En société avec M. Dennery. — *Lévy*, 1848.

RAGE D'AMOUR *ou* LA FEMME D'UN AMI, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 22 *décembre* 1848.

En société avec M. L. Laya. — *Lévy*, 1849.

LE BERGER DE SOUVIGNY, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre des Variétés*, — 6 *février* 1849.

En société avec M. de Biéville. — *Lévy*, 1849.

LE CURÉ DE POMPONNE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre Montansier (Palais-Royal)*, — 24 *mars* 1849.

*Lévy*, 1849.

GARDÉE A VUE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 30 *mars* 1849.

En société avec M. de Biéville. — *Lévy*, 1849. — *Hachette* 1855-1858.................................... **Tome X**, page 535.—

LES PRÉTENDANTS, comédie, mêlée de couplets, en un acte. — *Théâtre du Vaudeville*, — 25 *avril* 1849.

*Lévy*, 1849. — *Hachette*, 1855-1858.................. **Tome XI**, page 1.—

(1) *Personnages* : DURAND, M. Regnier. — DE FLINS, M. Provost. — CH. SAULIEU, M. Leroux. — ANDRÉ, M. Riché. — JOSEPH, M. Mathien; — MADAME HORTENSE DURAND, mademoiselle A. Brohan. — MADAME LA BARONNE D'ANGENNE, mademoiselle Denain. —JENNY DE FLINS, mademoiselle Worms.

LA GROSSE CAISSE *ou* LES ÉLECTIONS DANS UN TROU, pochade électorale en deux actes, mêlée de couplets. — *Théâtre Montansier,* — 19 *mai* 1849.

En société avec M. Varner. — *Lévy,* 1849.

LA CONSPIRATION DE MALLET *ou* UNE NUIT DE L'EMPIRE, drame historique en cinq actes, mêlé de chants. — *Théâtre du Vaudeville,* — 1er *juin* 1849.

En société avec M. Varner. — *Lévy,* 1849.

UN OISEAU DE PASSAGE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre Montansier,* — 4 *août* 1849.

En société avec M. E. Vanderburch. — *Lévy,* 1849. — *Hachette,* 1855-1858........................................ **Tome XI**, page 59.—

LE GROOM, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre Montansier,* — 21 *août* 1849.

En société avec M. L. Laya. — *Lévy,* 1849.

PAS DE FUMÉE SANS FEU, comédie-proverbe en un acte, mêlée de couplets. — *Théâtre du Vaudeville,* — 7 *septembre* 1849.

*Lévy,* 1849. — *Hachette,* 1855-1858................ **Tome XI**, page 117.—

L'IMPERTINENT, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Vaudeville,* — 6 *novembre* 1849.

En société avec M. P. Deslandes. — *Lévy,* 1849. — *Hachette,* 1855-1858........................................ **Tome XI**, page 155.—

L'ANNÉE PROCHAINE *ou* QUI VIVRA VERRA, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 28 *décembre* 1849.

En société avec M. de Biéville. — *Lévy,* 1850.

LA BOSSUE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 29 *décembre* 1849.

En société avec M. Dumanoir. — *Lévy,* 1850.

LES BIJOUX INDISCRETS, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 8 *février* 1850.

En société avec M. Mélesville. — *Lévy,* 1850. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome XI**, page 261.—

PRINCESSE ET CHARBONNIÈRE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 13 *avril* 1850.

En société avec M. Dumanoir. — *Lévy,* 1850.

LE SOUS-PRÉFET S'AMUSE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre Montansier,* — 16 *avril* 1850.

En société avec M. Varner. — *Lévy,* 1850.

QUAND ON ATTEND SA BELLE, vaudeville en un acte. — *Théâtre Montansier*, — 29 *septembre* 1850.

En société avec M. Théodore Barrière. — *Lévy*, 1850.

UN DIVORCE SOUS L'EMPIRE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 4 *octobre* 1850.

En société avec M. de Corval. — *Lévy*, 1850. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome XI**, page 375.—

LES DEUX AIGLES, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre Montansier*, — 17 *octobre* 1850.

En société avec M. de Biéville. — *Lévy*, 1850.

LA DOUAIRIÈRE DE BRIONNE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville*, — 5 *novembre* 1850.

En société avec M. Dumanoir. — *Lévy*, 1850.

LE CANOTIER, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 28 *décembre* 1850.

En société avec M. T. Sauvage. — *Lévy*, 1851. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome XI**, page 477.—

TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT ATTENDRE, comédie-proverbe en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, 22 *janvier* 1851.

*Lévy*, 1851.— *Hachette*, 1855-1858................ **Tome XI**, page 541.—

LE VOL A LA FLEUR D'ORANGER, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre Montansier*, — 28 *janvier* 1851.

En société avec M. Varner. — *Lévy*, 1851.

LE DÉMON DE LA NUIT, opéra en deux actes (1). — *Théâtre de l'Opéra*, — 17 *mars* 1851.

En société avec M. Et. Arago. — Musique de M. Rosenhain. — *Lévy*, 1851. — *Hachette*, 1855-1858........................... **Tome II**, page 239.—

SI DIEU LE VEUT, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 1er *juillet* 1851.

En société avec M. de Biéville. — *Lévy*, 1851.

LAURE ET DELPHINE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique*, — 21 *octobre* 1851.

En société avec M. Ch. Potron. — *Giraud*, 1851. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome XII**, page 1.—

(1) *Personnages :* FRÉDÉRIC, M. Roger; — LE BARON, M. Brémont. — EDGAR, M. Marié. — MATHILDE, madame Laborde. — EDITH, mademoiselle Nau.

HORTENSE DE CERNY, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Vaudeville,* — 24 *novembre* 1851.

En société avec M. Arth. de Beauplan. — *Lévy*, 1851. — *Hachette*, 1855-1858........................................ **Tome XII**, page 111. —

MONSIEUR BARBE-BLEUE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 13 *janvier* 1852.

*Beck*, 1852.

LES DANSEURS ESPAGNOLS, vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 3 *février* 1852.

En société avec M. de Biéville. — *Beck*, 1852.

LES ENFANTS DE LA BALLE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 21 *février* 1852.

En société avec M. de Biéville. — *Beck*, 1852.

LA FILLE D'HOFFMANN, drame en un acte mêlé de couplets. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 15 *mai* 1852.

En société avec M. Varner. — *Beck*, 1852.

UN SOUFFLET N'EST JAMAIS PERDU, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 1er *juin* 1852.

*Beck*, 1852. — *Hachette*, 1855-1858.............. **Tome XII**, page 223. —

LES ÉCHELONS DU MARI, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 15 *juin* 1852.

En société avec M. Varner. — *Beck*, 1852.

THÉRÈSE *ou* ANGE ET DIABLE, comédie-vaudeville en deux actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 29 *octobre* 1852.

En société avec M. Arth. de Beauplan. — *Lévy* 1852.

UNE POULE MOUILLÉE, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 9 *novembre* 1852.

En société avec M. de Biéville. — *Beck*, 1852.

UN FILS DE FAMILLE, comédie-vaudeville en trois actes. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 25 *novembre* 1852.

En société avec M. de Biéville. — *Lévy*, 1852. — *Hachette*, 1855 1858........................................ **Tome XII**, page 293. —

ALEXANDRE CHEZ APELLES, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Vaudeville,* — 27 *décembre* 1852.

En société avec M. H. Dupin. — *Lévy*, 1853. — *Hachette* 1855-1858........................................ **Tome XII**, page 455. —

HABITEZ DONC VOTRE IMMEUBLE ! comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Palais-Royal,* — 28 *décembre* 1852

En société avec M. Varner. — *Beck,* 1853.

LE MIROIR, opéra-comique en un acte. — *Théâtre de l'Opéra-Comique,* — 19 *janvier* 1853.

En société avec M. Davrigny. — Musique de M. Gastinel. — *Beck,* 1853.

BOCCACE *ou* LE DÉCAMERON, comédie en cinq actes, mêlée de chants. — *Théâtre du Vaudeville,* — 23 *février* 1853.

En société avec MM. de Leuven et Arth. de Beauplan. — *Lévy,* 1853.

L'OMBRE D'ARGENTINE, opéra-comique en un acte (1). — *Théâtre impérial de l'Opéra-Comique,* — 28 *avril* 1853.

En société avec M. de Biéville. — Musique de M. Montfort. — *Beck,* 1853.— *Hachette,* 1855-1858........................... **Tome II,** page 355.—

UN MOYEN DANGEREUX, comédie-vaudeville en un acte. — *Théâtre du Gymnase-Dramatique,* — 22 *juin* 1854.

En société avec M. M. Delaporte. — *Marchand,* 1854.

(1) *Personnages* : ARGENTINE, mademoiselle Lemercier. — MARQUIS DE PIERROT ; M. Sainte-Foy. — ORGON, M. Lemaire. — OCTAVE, M. Pouchard. — TRUFALDIN, M. Nathan. — MARIETTE, mademoiselle Talmon.

---

# TABLE DES MATIÈRES

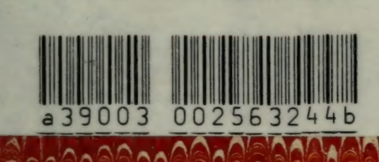
## CONTENUES DANS LE DOUZIÈME VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME ET DERNIER VOLUME.

Corbeil. — Typogr. et stér. de Crété.




a39003 002563244b

